This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 010 614 980

LP 16.69

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
NOV 1976

8737
56

ÉTUDE

SUR PÉTRONE

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE
L'IMITATION ET LA PARODIE
DANS LE SATIRICON

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

A. COLLIGNON

Ancien élève de l'École normale supérieure
Maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892

INTRODUCTION

On ne saurait trop multiplier les précautions oratoires quand on se hasarde à traiter une question relative à Pétrone. Les critiques modernes qui parlent du *Satiricon* le font avec une extrême discrétion et en demandent, ou peu s'en faut, pardon à leurs lecteurs. Le temps est passé où les personnages les plus distingués faisaient profession de le goûter infiniment, où il était un des auteurs préférés de Condé, où Racine le citait sans scrupule. Nous sommes devenus plus délicats, et tout en reconnaissant le très rare mérite du *Satiricon*, nous exigeons que l'on s'excuse d'abord de nous entretenir de cette étrange composition, en français surtout.

Il est certain que, malgré le vernis d'élégance dont l'œuvre tout entière est revêtue, elle recèle la corruption la plus profonde. Le sens moral paraît faire complètement défaut à l'auteur. Il s'arrête avec complaisance sur des tableaux dont la donnée seule est déjà

révoltante. Et encore que Pétrone soit souvent moins obscène dans les termes que Martial et que Juvénal, il est beaucoup plus immoral qu'eux, parce que le vice ne provoque chez lui aucun dégoût, aucun mouvement de colère.

L'étude limitée que nous entreprenons laisse de côté les scènes et les descriptions licencieuses qui ont fait au *Satiricon* une mauvaise réputation bien méritée. Si parfois nous sommes obligé d'y faire quelque allusion, nous nous efforcerons de ne pas oublier le respect qui est dû au lecteur français.

Mais il y a dans Pétrone autre chose que le peintre trop fidèle de la dépravation romaine à l'époque de la décadence. Il y a le lettré fin et spirituel[1], l'homme de goût, le curieux d'art et de poésie. C'est ce Pétrone que nous voudrions dégager de son œuvre, ou, si l'entreprise est trop délicate, nous nous proposons du moins de répondre aux questions suivantes : Quels sont les jugements littéraires de Pétrone et que valent-ils ? Quels auteurs a-t-il lus et imités de préférence ? Dans quel esprit les a-t-il imités ? Est-ce pour les parodier ? Et, en particulier, le poème de la *Guerre civile* est-il une parodie de la *Pharsale ?* Jusqu'à quel point Pétrone nous semble-t-il original ? Si l'on parvient à apporter

1. Partout est cité le mot de Juste Lipse : « Auctor purissimæ impuritatis. »

à ces diverses questions des réponses suffisantes, on aura en même temps jeté quelque lumière sur une œuvre singulière, énigmatique, très diversement interprétée, où bien des points demeurent obscurs, et dont, malgré l'opinion moyenne qui prévaut aujourd'hui, on ne saurait fixer avec précision ni la date ni l'auteur.

L'étude où nous nous aventurons présente d'extrêmes difficultés. Le *Satiricon* ne nous est arrivé que très mutilé. A peine peut-être en possédons-nous la sixième partie. De plus, le texte est en beaucoup de passages altéré ou douteux. Certaines phrases demeurent à peu près inintelligibles, malgré les innombrables conjectures des commentateurs. Ailleurs, nous n'avons, au lieu du texte même de Pétrone, qu'un abrégé fait par l'auteur des extraits qui nous sont parvenus. C'est ce que M. Buecheler a établi dans sa savante édition de Pétrone qui servira de base à notre travail[1]. Ainsi, quelles que soient les conclusions de nos recherches sur ce « *chef-d'œuvre d'un inconnu* » si maltraité par le temps, il conviendra d'éviter toute affirmation tranchante et, parmi tant d'hypothèses, de ne prétendre apporter que quelques conjectures plausibles avec un certain nombre de preuves à l'appui.

Sans entreprendre une analyse détaillée du *Satiricon* qui ne peut être tentée décemment, nous allons indi-

1. 3e édition. Berlin, Weidmann. 1882.

quer en quelques mots l'argument de cet ouvrage, tel que ces extraits si incomplets nous le laissent entrevoir; puis nous essaierons d'en fixer les caractères principaux. Cette étude préliminaire nous aidera à résoudre les questions que nous nous sommes posées, en nous permettant de déterminer l'objet du livre et d'apprécier l'esprit de l'auteur.

ÉTUDE

SUR PÉTRONE

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

L'IMITATION ET LA PARODIE

DANS LE SATIRICON

CHAPITRE PREMIER

ARGUMENT DU SATIRICON. CARACTÈRE DE L'ŒUVRE.

Nous avons sous le nom de *Petronii Arbitri Satirarum*[1], ou *Satiricon*, ou *Satirici*, ou *Satyri liber*, selon les manuscrits, des fragments d'un roman considérable. Car le *Codex Traguriensis*, qui porte le titre le plus complet, nous apprend que les extraits qui nous restent appartiennent au 15e et au 16e livre, *Petronii Arbitri Satyri fragmenta ex libro* XV *et* XVI. Ces extraits durent être faits d'assez bonne heure, peut-être dès le milieu du Ve siècle. Il semble prouvé que, dès l'époque d'Isidore de Séville (570-636), la plus grande partie des satires était perdue et qu'on possédait seulement les fragments tels qu'ils nous sont parvenus. Si, dans le glossaire dont s'est servi Pierre Daniel, il y a des mots qui ne se retrouvent pas dans le *Satiricon* actuel, il faut, d'après toutes les vraisemblances, reporter la composition de ce

1. M. F. Buecheler a adopté le titre de *Saturæ*.

glossaire à la fin de l'antiquité, à l'époque de Marius Mercator, qui vers l'an 430 lut encore Pétrone, ou à l'époque de Fulgentius Planciades, qui vécut de 480 à 550 environ. Quant à Jean de Salisbury (1120-1180), si son texte diffère parfois de celui des extraits, c'est qu'il y a intercalé des phrases de sa façon[1]. Les *Excerpta* remplacèrent donc très tôt l'œuvre originale, comme il est arrivé pour tant d'autres écrits remarquables de l'antiquité. Les Justin tuent les Trogue-Pompée.

Tous les manuscrits qui nous ont été conservés paraissent provenir d'un archétype comprenant, outre les fragments de Pétrone, un grand nombre de pièces empruntées à divers auteurs. Le plus ancien est le *Codex Bernensis* du xe ou du xie siècle. Ces manuscrits nous offrent les mêmes extraits, les mêmes lacunes, les mêmes altérations du texte. Seul, le *Codex Traguriensis*, du xve siècle, découvert à Trau, en Dalmatie, vers 1650, nous a enrichis d'un nouveau fragment très important, le *Festin de Trimalchion*, publié pour la première fois en 1664 à Padoue, chez Paul Frambotti[2].

---

1. Cf. le récit du verre malléable dans Pétrone, c. 51, et dans le *Policraticus* (*Policraticus de nugis curialium et vestigiis philosophorum Joannis Salesberiensis*; Rembolt, 1513; fol. LXXIII, *recto*) et aussi le conte de la *Matrone d'Éphèse* (111, 112) [*J. de Salisb.*, *ibid.*, fol. CXCVI, *recto*], où Jean de Salisbury se contente d'ajouter ou de déplacer de temps en temps un mot. Il a connu du moins tous les fragments que nous possédons, y compris celui de Trau, car (fol. CLXXXVI, *verso*) il parle d'un incident du Festin de Trimalchion qui ne se trouve que dans le manuscrit de Trau, c. 40 : « Cenam Trimalchionis apud Petronium si potes ingredere, et porcum sic gravidari posse miraberis. » Sq.

2. La question des manuscrits et des éditions de Pétrone est traitée surtout dans les ouvrages suivants :

C. Beck, *The manuscripts of the sat. of Petr. Arb. described and collated*. Cambridge, Massachusetts, 1863.

Philologus, XX, p. 293-301. *Ueber die leidner und berner Hds. des Petr. und ihr Verhältniss zu einander.*

F. Buecheler, *Petronii Arbitri satirarum reliquiæ*, éd. de 1862. Berlin, Weidmann. Préface, p. XI à XLIII.

J. E. Pétroquin, *Nouvelles Recherches historiques et critiques sur Pétrone*. Paris, J. B. Baillière, 1869.

Ces extraits eux-mêmes sont très mutilés. L'abréviateur a coupé à sa guise, ici ne retenant qu'une phrase, ailleurs transcrivant des passages étendus. Avec une sagacité pénétrante, M. Buecheler a indiqué les lacunes, séparé des phrases réunies par les anciens éditeurs, éclairci par d'heureuses conjectures autant que par une collation rigoureuse des manuscrits un texte plein d'obscurités.

Le *Satiricon* raconte les aventures d'Encolpe, un affranchi, escroc et libertin, qui court le monde en compagnie de deux autres affranchis, Ascylte et Giton, aussi corrompus que lui. La narration les promène de Naples à Crotone à travers des incidents de tout genre. C'est le principal personnage, Encolpe, qui fait lui-même ce récit. Ainsi Guzman d'Alfarache et Gil Blas[1] nous content leur propre histoire.

L'ouvrage de Pétrone peut être aussi rangé parmi les romans à tiroirs. Il nous expose une série d'aventures qui s'entre-croisent, avec des épisodes, des digressions poétiques ou oratoires. Les héros, dont le passé est déplorable, ont semé derrière eux quantité de méfaits, vols et autres actes coupables, dont les conséquences les poursuivent. Ils vont de ville en ville « chatouilleux de la gorge », et à mesure que la scène se déplace, de nouveaux personnages s'introduisent dans l'action, de nouveaux fils s'emmêlent.

Ce serait perdre son temps que de chercher à retrouver dans ces fragments un plan logique et un rigoureux enchaînement. Il semble que le hasard seul conduise ici les événements. Les mots *casus*, *fortuna*, *fatum* sont prodigués par Pétrone.

1. Bien souvent on a rapproché d'Encolpe les deux héros de Le Sage. Cf. Voltaire, t. XXVIII, éd. de Kehl, 1801, p. 203, *Des Mensonges imprimés* et *passim*. Mais les pires aventuriers des romans de Le Sage sont de mœurs très pures, si on les compare à Encolpe et à Ascylte.

Le narrateur n'a nulle hâte d'arriver à un dénouement. Le récit s'accélère ou se ralentit au gré de sa fantaisie. Souvent il l'interrompt pour déclamer par la bouche de ses personnages sur quelque sujet de littérature ou de morale, ou pour traiter, soit en prose, soit en vers, quelque généralité satirique. C'est d'ailleurs avec une certaine vraisemblance que ces morceaux peuvent être débités par Encolpe ou par Ascylte qui nous sont donnés comme des lettrés[1], par Agamemnon, un rhéteur, et par le vaniteux poète Eumolpe, « de ses vers fatigants lecteur infatigable ».

Si on laisse de côté un certain nombre de phrases isolées, on peut dire que l'auteur des extraits nous a conservé trois grandes coupures du *Satiricon*. Dans chacune de ces sections, malgré les lacunes[2], les faits se lient assez bien entre eux. La première nous fait connaître les incidents de l'arrivée d'Encolpe, d'Ascylte et de Giton dans une ville de Campanie, qui est probablement Naples[3]. Nous assistons à une discussion littéraire et pédagogique entre le héros de Pétrone et le rhéteur Agamemnon.

Nous le suivons sur le forum où, avec Ascylte, il essaie de vendre un manteau volé et où nos larrons rentrent

1. C. 10, 9 : « et tu literas scis et ego ». Nous renverrons toujours à la 3e édition de M. F. Buecheler, 1882. Weidmann.

2. En 1693, F. Nodot fit paraître à Paris, sous la rubrique de Cologne, un soi-disant texte de Pétrone sans lacunes avec traduction française. Il prétendait avoir acquis un manuscrit complet de notre auteur qui aurait été découvert à Belgrade en 1656. Cette supercherie littéraire fit beaucoup de dupes, même parmi les doctes. (V. sur le *Pétrone* de Nodot : Pétrequin, *op. cit.*, *Manuscrit de Belgrade ou de Nodot*, p. 86.) La fraude cependant est facile à percer à jour. Le latin de Nodot ne supporte pas un examen un peu attentif. Ses compléments ne sont même pas assez ingénieusement imaginés pour concilier les contradictions apparentes du récit ou résoudre les difficultés que présentent divers passages. Il a assez mal justifié sa pompeuse épigraphe : « Nodi solvuntur a Nodot ».

3. Cette ville peut être aussi Puteoli, Misène ou Cumes. M. Th. Mommsen tient pour Cumes. *Trimalchios Heimath und Grabschrift*. Hermes, XIII, 1878, p. 106 sq.

en possession d'une tunique aux coutures garnies de pièces d'or qu'ils avaient perdue. Puis vient l'épisode de Quartilla qui pourrait être intitulé : « La première vengeance de Priape », dont les mystères ont été profanés par Encolpe. (Chap. 1 à 26.)

L'épisode le plus important de la seconde coupure est celui du Festin de Trimalchion, dont le fragment retrouvé à Trau nous a restitué la plus grande partie[1]. C'est de tous celui dont on pourrait parler avec le plus de sécurité. Les obscénités y sont rares et on est plus à l'aise pour y louer le talent du conteur. Il est à remarquer que cet épisode se rattache à l'action par un lien bien fragile. A peine les personnages principaux y sont-ils mentionnés une douzaine de fois. Ils disparaissent pour ainsi dire et tout l'intérêt se concentre sur Trimalchion et son entourage. Nous avons donc bien affaire à un roman à tiroirs, dont certains tableaux peuvent se détacher et former un tout distinct[2].

Parmi les créations de Pétrone, il n'en est pas de plus connue que celle de ce légendaire Trimalchion, ce turcaret latin, type achevé de l'affranchi qui a fait fortune et qui étale avec une impudence naïve la maladresse de son faste et la grossièreté de son ignorance[3]. La description du festin donné par ce ridicule amphitryon nous offre une peinture de mœurs prise sur le vif. Nous pénétrons dans le monde

1. Le manuscrit de Trau commence à ces mots : « Ipse neseit quid habeat », c. 37, et finit par ceux-ci : « ex incendio fugimus », c. 78.

2. C'est ce que semble indiquer l'abréviateur lui-même ; car les mots : « id est expectatio liberæ cenæ » sont une glose ; et comme le terme « expectatio » est en contradiction évidente avec le contexte, je crois qu'il faut lire : « id est expositio liberæ cenæ ». « Ici commence la description d'un repas fort libre. »

3. Cf. Friedländer, *Petron's Gastmahl des Trimalcio. Deutsche Rundschau*, juin 1890. M. Friedländer va prochainement faire paraître une édition, avec traduction et commentaire, du *Festin de Trimalchion*.

des affranchis et des gens du peuple. Nous écoutons leur curieux bavardage; nous sommes initiés à leur existence quotidienne, à leurs pensées, à leur langage; nous surprenons leurs locutions familières, leurs proverbes, leurs métaphores triviales mais expressives. Ces conversations de table, uniques en leur genre dans la littérature latine, nous présentent le plus intéressant spécimen du *sermo plebeius*. Avec un art délicat et discret, Pétrone nous a conservé jusqu'à la physionomie de cette langue populaire de la Grande-Grèce, bariolée de patois, d'hellénismes, étrange pêle-mêle, jargon singulier et attachant, où confusément s'agitent les germes de notre idiome, où la phrase courte, claire, d'une construction simplifiée, s'achemine vers les tournures des langues analytiques.

Dans l'épisode qui suit le Festin de Trimalchion, nous voyons entrer en scène un nouveau personnage, Eumolpe, poète bafoué et insupportable. Digne compagnon d'Encolpe et d'Ascylte, il est mêlé à leurs répugnantes querelles et reçoit sa part des horions qui se distribuent dans l'auberge où le narrateur a transporté son action. L'intempérance de sa verve poétique éclate à tout propos; c'est lui qui récite les pièces les plus longues insérées dans le *Satiricon*, entre autres le poème sur la *Guerre civile*.

Nous retrouvons ensuite Encolpe et Giton embarqués avec Eumolpe sur un vaisseau qui fait voile vers Taronto; mais un hasard funeste veut que les maîtres du navire, Lichas et Tryphène, soient précisément les personnes dont ils ont le plus à redouter la vengeance. Après de vaines tentatives de fuite et de déguisement, ils sont reconnus et la guerre va s'allumer sur le vaisseau. Mais, grâce à l'intervention d'Eumolpe, une trêve se conclut, bientôt suivie d'une réconciliation générale.

Pendant les loisirs de la traversée, le poète narre aux passagers l'histoire de la *Matrone d'Éphèse*, ce conte milé-

sien d'une élégante ironie et d'une spirituelle brièveté, qui sera souvent imité au moyen âge, agréablement traduit par Saint-Évremond et rajeuni par La Fontaine[1].

Soudain une tempête assaille le navire, un coup de vent jette Lichas à la mer. Les autres passagers sont sauvés ; mais ce n'est pas sans peine qu'on extrait de la cale ce vieux fou d'Eumolpe qui s'y était réfugié et composait des vers, insoucieux du naufrage. (Chap. 26-116.)

Bien que la dernière partie du *Satiricon* se lie presque sans interruption à ce qui précède, on peut la considérer comme une troisième section du roman, subdivisée en deux épisodes principaux, la chasse aux héritages à Crotone et les aventures galantes d'Encolpe avec Circé.

Nos filous entreprennent de faire fortune en exploitant l'avidité des captateurs de testaments ; c'est à Crotone le seul moyen de s'enrichir. On combine toute une comédie. Eumolpe se fera passer pour un opulent propriétaire d'Afrique qui vient de perdre son fils unique ; Encolpe et Giton seront ses esclaves. Tandis qu'ils gravissent la montagne sur laquelle s'élève Crotone, le vieux métromane régale ses compagnons d'un long poème sur la guerre civile.

La ruse ourdie par nos larrons réussit à souhait, et les Crotoniates prodiguent à Eumolpe des dons de toute sorte.

De son côté, Encolpe, sous le nom de Polyænos, noue une intrigue amoureuse avec une dame de Crotone, Circé.

---

1. On retrouve l'équivalent de ce conte chez beaucoup de peuples, chez les Chinois entre autres. Cf. *La Matrone du pays de Soung*, publiée par Abel Rémusat. (*Contes chinois*, Paris, 1827, in-18.)

M. E. Grisebach, *Die Treulose Wittwe* (Stuttgard, Kiorner, 1877), a écrit la monographie du conte de la *Matrone d'Éphèse* (ses origines, ses équivalents dans les autres littératures).

M. H. Regnier (Collection des grands écrivains de la France, *La Fontaine*, t. VI) donne aussi les origines de ce conte, puis en énumère toutes les versions et toutes les imitations jusqu'à la réminiscence de M. Alphonse Daudet, au chapitre VI de l'*Immortel*.

Dans ce dernier épisode se montre surtout le Pétrone galant, celui que les écrivains légers du XVIIe siècle ont imité de préférence, Bussy-Rabutin entre autres, et que Palissot a appelé le *Crébillon latin*. Mais cette galanterie n'est le plus souvent que du libertinage. Après mainte mésaventure, Encolpe cherche à désarmer le courroux de Priape qu'il a offensé. Car on peut dire que le dieu de Lampsaque est, de concert avec la Fortune, le *deus ex machina* de ce roman [1].

La fin des extraits nous ramène à Eumolpe, dont le crédit commence à baisser auprès des captateurs de testaments. Le vieux poète imagine d'arrêter dans ses dernières dispositions que ses légataires ne toucheront leur legs qu'à la condition de couper son cadavre en morceaux et de le manger en présence du peuple. Il les encourage en un discours d'une ironie féroce, et c'est sur ces farces funèbres que s'arrêtent les fragments conservés du *Satiricon*. (Chap. 116-141.)

Ce qu'il pouvait advenir ensuite des personnages, peu importe de le savoir en cette narration au lien si lâche et sans apparente unité. Encolpe échappait à tous les périls, puisque c'est lui-même qui nous raconte ses infortunes. Je suppose que le dénouement avait lieu à Tarente où se rendaient nos aventuriers ainsi que Tryphène.

Le grammairien Fabius Fulgentius Planciades parle (Fragment VI, Buecheler) d'une Albucia qui figure dans Pétrone, et qui est donnée comme un exemple de la crainte que la satire inspire aux femmes. Il ne nous paraît pas

1. Voir, sur le rôle de Priape dans le *Satiricon* et sur la composition de ce roman, un intéressant article de M. Elimar Klebs (*Philologus, Neue Folge*. Erster Band. Göttingen, 1889, p. 633 sq. XXXI. *Zur Composition von Petronius Satiræ*.)

Malgré quelques exagérations, l'auteur me semble avoir saisi le fil qui devait lier les différentes parties du roman et clairement indiqué l'idée parodique de l'œuvre, bien conforme au tour d'esprit de Pétrone.

nécessaire d'imaginer, comme beaucoup l'ont fait, un second roman de Pétrone, dont Albucia serait l'héroïne. Ne pouvait-elle pas trouver place dans un des épisodes de ce vaste roman à tiroirs[1]?

J'en dirai autant de cet Euscios, avocat, que nomme Fulgentius (Fragment VIII, Buecheler). Ce serait aller bien loin que d'induire d'une phrase peut-être altérée, chez un écrivain d'ailleurs suspect, l'existence d'un roman entier sur Euscios.

La même observation s'applique à plus forte raison à l'Endymion que mentionne l'*Apographum Leidense* en tête du chapitre 132. Rien ne nous oblige même à croire qu'il s'agisse ici d'un personnage distinct. Le mot *Endymion* peut être employé comme un simple qualificatif[2].

A la suite du *Satiricon*, M. Buecheler a placé un certain nombre de fragments et de pièces de vers que les écrivains anciens ou les anthologies donnent comme étant de Pétrone. L'édition de 1862 en contenait 53 qui ont été réduits à 39 dans la troisième édition. D'autre part, M. Krohn[3] revendique pour Pétrone quelques-unes des pièces que M. Buecheler lui a retirées. On trouvera à la fin de ce travail (Appendice I) l'analyse de ces pièces et notre sentiment sur le plus ou moins de vraisemblance qu'il y a à les attribuer à Pétrone. Mais, dans l'étude particulière que nous avons entreprise, nous ne nous appuierons que sur celles de ces pièces qui ne sont pas sérieusement contestées à notre auteur.

---

1. « Opinor Albutiam fuisse unam de feminis, quas in Satyra produxerit Petronius. » (*Mythographi veteres. Mythologicon Fulgentii.* — Note de l'édition de Thomas Munckeren. Amsterdam, Jean de Someren, 1681.)

2. Cf. Juvénal, Sat. X, v. 318. — Apulée, *Met.*, I, 12. « Hic est, soror Panthia, carus Endymion. »

3. Krohn, *De Anthologiæ latinæ carminibus, quæ sub Petronii nomine feruntur.* Halæ Saxonum, 1887.

Après ce rapide coup d'œil jeté sur le *Satiricon*, nous voudrions essayer d'indiquer avec précision le caractère de cette œuvre, de la définir, de voir s'il est possible de la faire rentrer dans une classe déterminée d'écrits. Cette étude doit nous aider à comprendre les intentions de Pétrone quand il semble moraliser, quand il insère dans son *Satiricon* des jugements littéraires, quand il imite, parodie, ou semble parodier certains écrivains.

Longtemps on a considéré le *Satiricon*, soit comme une satire générale des mœurs du temps visant toute une société sans désigner aucun individu ou ne procédant que par voie d'allusion, soit comme une satire personnelle, un pamphlet violent contre Néron et sa cour. Cette dernière opinion a été jusqu'à ce siècle la plus accréditée et a compté jusqu'à nos jours quelques partisans.

Un texte fameux de Tacite semblait fournir des preuves à l'appui de cette hypothèse. Il est dit au livre XVI des *Annales*, chap. 18, qu'un certain C. Petronius fut longtemps le favori de Néron et donna le ton à la cour, où il était considéré comme l'arbitre du bon goût, *arbiter elegantiæ;* puis il fut incriminé près de l'empereur par Tigellin, jaloux d'un rival plus habile que lui dans la science des voluptés. Pétrone s'ouvrit les veines, mais avant de mourir, « traça sous les noms[1] de jeunes impudiques et de femmes perdues, le récit des débauches du prince, avec leurs plus monstrueuses recherches, et lui envoya cet écrit cacheté[2] ».

F. Ritter a établi[3] par une solide argumentation que le

---

1. Ou plutôt : *avec les noms* des jeunes impudiques... V. p. 333.

2. « Ne codicillis quidem, quod plerique perempturum, Neronem aut Tigellinum aut quem alium potentium adulatus est; sed flagitia principis, sub nominibus exoletorum feminarumque, et novitatem cujusque stupri perscripsit, atque obsignata misit Neroni. »

3. *Rheinisches Museum*. 1843. Zweiter Jahrgang. *Zwei Werke des Petronius Arbiter*.

roman que nous possédons n'est pas l'écrit relatant les *flagitia principis*, et que ce *libellus*, envoyé par Pétrone à Néron avant de mourir, n'est pas, comme l'a supposé Studer[1], un fragment de son *Satiricon* qu'il en aurait détaché. Le *Satiricon* est pour Ritter une œuvre composée par Pétrone au temps de sa faveur, peut-être pour amuser Néron et sa cour[2].

Que le Pétrone de Tacite soit ou non l'auteur du *Satiricon*, il est constant que l'œuvre est un roman et non un pamphlet.

L'historique de l'interprétation contraire serait curieux à faire et a été fait en partie[3]. Nous ne nous attarderons donc pas à rechercher toutes les clefs plus ou moins bizarres que l'on a proposées pour le *Satiricon*[4]. Prenons simplement comme type de ces invraisemblables applications celles que Nodot a reproduites ou inventées[5].

Suivant lui, sous le nom d'Agamemnon, Pétrone a prétendu désigner Sénèque. Circé, « dame de Crotone », serait Silia, dame romaine. Œnothée, la prêtresse de Priape, et la sorcière Proselénos font voir combien Néron était adonné aux superstitions. Sous le nom d'Eumolpe, l'auteur peint Néron métromane.

« Il est nécessaire de remarquer qu'il n'a voulu don-

1. *Rheinisches Museum*, 1843.

2. Cette idée a été reprise par M. G. Boissier dans l'*Opposition sous les Césars : Un roman de mœurs sous Néron*.

3. V. Pétrequin, *op. cit.* — Studer, *op. cit.* — Beck, *The age of Pétronius Arbiter*. Cambridge, Massachusetts (1856), p. 16 sq.

4. On a été jusqu'à trouver dans ce roman des allusions au christianisme. Eumolpe, dans son testament, ordonne que ses héritiers mangent son corps coupé en morceaux, ch. 141 : « Si corpus meum in partes conciderint, et adstante populo comederint. » Certain commentateur, au rapport de Studer (*op. cit.*), a imaginé que l'Eucharistie est visée par ces mots.

5. *Pétrone Latin et François*. Amsterdam, éd. de 1736 (la 1re éd. est de 1693), p. XLI sq. Clef ou table alphabétique contenant les principaux personnages de cette satire.

ner à Néron aucun personnage qui lui convienne en général, afin de laisser à son esprit la liberté de représenter en particulier les différents caractères de ce prince, chacun dans son ridicule particulier, sous différents noms dont les principaux sont Trimalcion, Eumolpe et Polyænos. » (P. XLV.)

Est-ce assez clair? Ainsi Néron, le jeune et brillant Néron, est figuré par trois personnages, un homme plus que mûr, un vieillard et un jeune homme. Qui ne le reconnaîtrait du premier coup? Cette satire à doses homéopathiques devient tout à fait inoffensive.

Poursuivons. Si quelqu'un a dû, dans ce pamphlet, être cruellement déchiré, c'est ce Tigellin, l'auteur de la disgrâce de Pétrone, son rival auprès de l'empereur. Or, selon Nodot, Tigellin, c'est Norbanus, qui est nommé en passant, et dans les termes les plus insignifiants, aux chapitres 45 et 46. Dans Fortunata, il reconnaît Acté.

Mais n'insistons pas sur une réfutation trop aisée, dont nombre de critiques se sont chargés dès le XVIe siècle[1]. On a surabondamment démontré combien il est puéril de chercher sous le masque des héros de Pétrone les figures de Néron, de ses courtisanes, de ses compagnons de débauche[2]. Quelle inutile ingéniosité a été dépensée à ce sujet! Il n'est pas jusqu'aux détails les plus indifférents qui n'aient été détournés de leur sens par les commentateurs et où, sous l'obsession du texte de Tacite, on n'ait découvert une allusion satirique. On lit, par exemple, au chapitre 29 (description des fresques qui ornent le palais

1. Voir, entre autres, Adrien de Valois, Saint-Évremond, Voltaire, qui écrit : « Il y a plus loin de Trimalchion à Néron que de Gilles à Louis XIV. » V. aussi La Harpe, de Guerle (*Recherches sceptiques sur Pétrone*).

2. Un traducteur intitule sans hésiter son Pétrone : *Histoire secrette de Néron, ou le Festin de Trimalcion* (traduit avec des notes historiques par Lavaur, avec le texte. 2 tomes in-12. Paris, 1726).

de Trimalchion), 1.25 : *Ipse Trimalchio capillatus caduceum tenebat Minervaque ducente, Romam intrabat.* Pour qui sait que Trimalchion s'est enrichi par le commerce, rien de plus transparent que cette allégorie : il entre à Rome en Mercure (dieu du négoce), conduit par Minerve, déesse de l'intelligence et de l'industrie. Mais Burmann, qui a lu dans l'*Apokolokyntose* (Chap. 3) au sujet de Claude : *Mercurius, qui semper ejus ingenio delectatus esset,* voit ici une critique (laquelle ?) à l'adresse de Claude[1].

Quant à Minerve, Bourdelot nous répond : Pétrone songe *sans aucun doute* à ce sénatus-consulte dont parle Tacite, *Ann.*, XIV, 12 : *ut.... aureum Minervæ simulacrum in curia, et juxta principis imago statuerentur.* On se demande ce que de semblables traits peuvent avoir de plaisant. Quelle satire peu caractérisée que celle qui s'applique, au gré des scoliastes, à Claude aussi bien ou plutôt aussi mal qu'à Néron ! Quelle invraisemblance n'y a-t-il pas à supposer tant de détours, de circonlocutions, de déguisements, de précautions oratoires, dans un pamphlet *in extremis* dont l'auteur, sûr de la mort, n'a plus rien à ménager !

Mais, même dans l'esprit de ceux qui se refusent à voir dans le *Satiricon* le *libellus* dont parle Tacite, il est resté un préjugé et par suite une tendance à chercher dans l'œuvre des allusions satiriques. Ainsi l'on veut que le roman, composé cette fois par Pétrone pour divertir Néron aux dépens des affranchis scandaleusement riches et sots comme Trimalchion, contienne des railleries à l'adresse de Lucain, parodié dans le *De bello civili*, de Sénèque, également ridiculisé dans son style. Nous aurons à examiner le cas qu'il faut faire de ces hypothèses.

---

1. Pourquoi pas à l'adresse de Caligula dont Philon dit :
Ἔρμος τὸ πρῶτον πτερωτοὺς καὶ πεδίλους καὶ χλάμυδον ἐνεπαιζόμενος ? (Περὶ ἀρετῶν καὶ κατηγορίας πρὸς Γάϊον, p. 1003, Turnèbe, éd. de 1640.)

Pour l'instant, oublions ce nom de Petronius Arbiter, oublions la page de Tacite et l'époque de Néron, à laquelle on rattache d'ordinaire la composition du *Satiricon*, et ne considérons que l'œuvre en elle-même. On peut affirmer que ce récit des infortunes d'Encolpe, cette libertine épopée des *jeux de la Fortune et de Priape*, n'a en nul endroit l'apparence d'une satire quelque peu véhémente et passionnée. Quand on a lu et relu à plusieurs reprises le *Satiricon*, on demeure frappé au contraire de ce qu'il y a là dans la peinture des mœurs de général et d'impersonnel. Pas un travers, pas une coutume, pas un ridicule qui semble réellement dater. Ces mœurs sont celles de l'empire depuis Auguste jusqu'à Alexandre-Sévère. Il n'y a pas trace d'allusion politique[1]. Les noms propres sont choisis à dessein parmi les plus répandus. (V. l'appendice II[2].)

Mais ce qui prévaut encore, c'est l'impression d'ensemble que nous laisse cette œuvre. Le ton ne cesse pas d'être enjoué et finement ironique. L'auteur est un railleur qui s'amuse des travers des hommes; mais sa raillerie est gaie, sans amertume. Pas un instant il ne s'indigne; on sent qu'il ne songe qu'à nous divertir. Avec une bonne humeur qui ne se dément pas, il étale son immoralité sereine, son épicurisme narquois. Nulle âpreté. Rien qui ressemble à de haineuses personnalités.

Une prévention obstinée a seule pu découvrir tout un pamphlet dans le roman d'aventures que nous a raconté Pétrone avec la plus tranquille ironie, sans laisser appa-

1. Ainsi Pétrone ne prête à l'affranchi Trimalchion aucune influence politique. On ne peut songer un instant à Narcisse ou à Pallas.

2. S'il y avait dans l'œuvre une intention satirique, le lieu de la scène serait Rome; or cette ville n'est nommée qu'incidemment, chap. 29, 69, 70, 71, 76, et dans le poème *De bello civili*.

raître ce *moi* que les auteurs de satires véritables ne cachent pas d'ordinaire avec tant de soin, qui s'indigne, déclame, maudit, tempête dans les vers emportés et tumultueux de Juvénal et de Victor Hugo. La célèbre page de Tacite a réellement hypnotisé les commentateurs. Le *Satiricon* a été sollicité, torturé en tout sens, pour qu'il portât témoignage contre Néron et son entourage.

Ne changeons pas une ligne à cet ouvrage et imaginons qu'un des auteurs de l'*Histoire Auguste* ait parlé d'un Petronius Arbiter ayant écrit sous Hadrien un pamphlet contre ce prince. Tout un chœur de critiques s'écrierait que le *Satiricon* est ce pamphlet. Les allusions seraient incontinent signalées et percées à jour. Puisqu'on est bien parvenu à reconnaître Néron dans le grotesque Trimalchion, Hadrien, l'empereur errant et sceptique, aurait pu, avec autant de vraisemblance, s'incarner dans le vagabond Encolpe, et il eût été tout naturel de flétrir en Giton le trop fameux Antinoüs. Avec Héliogabale, les applications eussent été plus faciles encore à trouver.

Le *Satiricon* n'est pas non plus une satire générale à la manière d'Horace[1] et dans le sens où l'entend l'inscription trouvée par Claude Binet sur un vieux manuscrit de Pétrone[2] :

Petroni carmen divino pondere currit
Quo juvenum mores arguit atque senum.

Non, la composition que nous étudions rentrerait malaisément dans ce genre littéraire à qui l'on attribue pour objet, selon les définitions classiques, « la censure des

1. C'est ainsi que la caractérisent les deux Valois et bien d'autres.
2. « Epigramma Julii cuiusdam quod Romæ in Vaticana bibliotheca cum Petronii fragmento descriptum legi. » Binetus, p. 118. Buecheler.

vices, des passions déréglées, des sottises et ridicules des hommes ». Quelque bonne volonté qu'on puisse y mettre, on ne parviendra jamais à voir dans Pétrone le satirique moraliste, le justicier qui « marque comme d'un stigmate indélébile et dénonce à la haine et au mépris de la postérité les turpitudes d'une société corrompue, ou les débauches des grands que leur puissance défend des insultes du présent ». Le plaisant et gouailleur historiographe d'Encolpe n'est pas de ceux qui :

> *Vengent* l'humble vertu de la richesse altière
> Et l'honnête homme à pied du faquin en litière.

La préoccupation morale est à peu près absente de son œuvre; il n'a songé qu'à faire un roman amusant et fort libre, varié par de nombreux épisodes, d'une intrigue très lâche, admettant de nombreux ornements poétiques, tous les tons et tous les styles.

Ce que nous pouvons entrevoir, par les fragments conservés, des parties de l'œuvre qui sont perdues, nous permet de dire que la matière en était identique et traitée dans le même esprit.

Encolpe a été gladiateur (Chap. 9, l. 32); il s'est échappé de l'arène, grâce peut-être à un tremblement de terre; il s'est soustrait à un jugement. (Le romancier nous décrivait sans doute l'existence des gladiateurs, nous faisait assister aux jeux du cirque, nous offrait la parodie d'un procès.) Encolpe a tué son hôte Lycurgue et a pillé sa villa. (Chap. 81, l. 11; 117, l. 10.) A son actif il a d'autres larcins, le vol du vêtement de Quartilla (Chap. 12, l. 33), le pillage de la maison de campagne et du navire de Lichas (Chap. 113, l. 14); il a dérobé dans un temple d'Isis la robe sacrée et le sistre de la déesse. (Chap. 114, l. 14.) Séducteur de la femme de Lichas (Chap. 113, l. 14), il a été pendant longtemps l'amant d'une certaine Doris.

(Chap. 126, l. 8.) Autant de scènes qui offrent beaucoup d'analogies avec celles qui sont décrites dans le *Satiricon* actuel, quoiqu'il semble que la peinture des mœurs ait dû y tenir moins de place et l'action y être menée avec plus de vivacité.

Ascylte, complice d'Encolpe dans la plupart des méfaits précités, mérite l'exil et le reconnaît. (Chap. 81, l. 14.) Il a été esclave ainsi que Giton, et rien n'empêche d'admettre que les premiers livres contenaient quelque épisode nous introduisant dans l'ergastule.

Nous ne savons rien du rôle qui pouvait être joué dans les autres livres du *Satiricon* par Agamemnon et par Eumolpe. Ils ne nous sont présentés que sous leurs traits les plus généraux de rhéteur et de poète ridicule, écornifleurs et parasites, riches de tous les vices.

Sans nous perdre dans d'aventureuses hypothèses, nous pouvons cependant, d'après ces quelques indications, conclure que le reste de l'œuvre ressemblait à ce que les manuscrits nous en ont conservé. D'un bout à l'autre, c'était l'histoire humoristique d'une bande de coquins et de débauchés.

L'auteur mêlait à son récit des pièces de poésie, des généralités morales et déclamatoires d'une intention le plus souvent ironique. Il y faisait figurer comme comparses les types les plus connus de la satire et de la comédie. De même que nous trouvons dans les fragments du *Satiricon* le poète intempérant et vaniteux, et le captateur de testaments, peut-être rencontrait-on ailleurs le parasite, le *miles gloriosus*, le Grec officieux et intrigant[1].

1. Il y a chez Pétrone quelques traits qui visent le *Graculus*. Ainsi ces demi-Grecs ou étrangers de la Grande-Grèce essaient de se donner un air de culture latine. Trimalchion dit (Chap. 53, l. 28) : « Comœdos... mihi... Atellaniam facere, et choraulen meum jussi Latine cantare. » — Juvénal fera du Grec la matière d'un long développement de la satire III, v. 58 sq.

L'œuvre que nous étudions est donc pour le fond un simple roman. S'il pouvait subsister encore des doutes à cet égard, ils seraient levés par un des rares textes qui désignent expressément notre Pétrone, je veux parler du texte de Macrobe[1] qu'on lit dans le *Commentaire sur le Songe de Scipion*, I, 117.

Parlant de ceux qui critiquent l'emploi des fables et des mythes dans les ouvrages philosophiques (mythe d'Er, fils d'Armenios, le Songe de Scipion), l'estimable compilateur ajoute[2] : « La philosophie ne repousse pas toutes les fables, mais elle ne les accueille pas toutes. Aussi, pour discerner celles qu'elle rejette loin d'elle et qu'elle exclut comme profanes du vestibule même de ses discussions sacrées et celles dont elle aime à faire un fréquent usage, il nous faut les diviser et les classer en diverses catégories.

« Les fables, dont le nom même indique qu'elles ont pour domaine la fiction, cherchent à plaire, soit uniquement pour charmer nos oreilles, soit pour nous exhorter en même temps à la vertu. A ce genre appartiennent les comédies, telles qu'en ont donné à la scène Ménandre et ses imitateurs, ainsi que ces récits remplis des aventures imaginaires de héros amoureux. Pétrone s'est beaucoup

1. Macrobius Theodosius, fin du IVe siècle et commencement du Ve.

2. « Nec omnibus fabulis philosophia repugnat nec omnibus adquiescit ; et, ut facile secerni possit, quæ ex his ab se abdicet ac velut profana ab ipso vestibulo sacræ disputationis excludat, quæ vero etiam sæpe ac libenter admittat, divisionum gradibus explicandum est. Fabulæ quarum nomen indicat falsi professionem, aut tantum conciliandæ auribus voluptatis aut adhortationis quoque in bonam frugem gratia repertæ sunt. Auditum mulcent, velut comœdiæ, quales Menander ejusve imitatores agendas dederunt, vel « argumenta fictis « casibus amatorum referta, quibus vel multum se Arbiter exercuit « vel Apuleium nonnunquam lusisse miramur ». Quintilien, II, 4, 2, oppose : « Argumentum », quod falsum sed vero simile comœdiæ « fingunt », à « fabula » quæ versatur in tragœdiis atque carminibus, non a veritate modo sed etiam a forma veritatis remota. »

exercé dans ce genre où nous voyons, non sans surprise, qu'Apulée s'est quelquefois amusé. »

De ce texte important et clair il ressort qu'Arbiter est considéré par Macrobe comme le principal représentant d'un genre, le roman. De même que Ménandre est le type des poètes comiques, Pétrone est le romancier par excellence, *multum se exercuit*. Apulée n'a composé des romans qu'exceptionnellement. Macrobe, qui a pour lui beaucoup de respect, s'étonne presque qu'il se soit laissé aller à ces jeux frivoles, *vel Apuleium nonnunquam lusisse miramur*. Dans un autre passage (*Saturnales*, VII, 3, 23) Macrobe met en bonne compagnie l'auteur de l'*Ane d'or* et des *Florides* : *Quod genus (scommatum) veteres ita ludicrum non putarunt ut et Aristoteles de ipsis aliqua conscripserit et Plutarchus et vester Apuleius*. Le texte allégué plus haut semble l'excuser d'avoir suivi les traces d'Arbiter qui est un modèle moins recommandable, et dont ce fut le métier de faire des romans. Il faut avouer que ces mots : *multum se exercuit* conviennent assez mal au C. Petronius de Tacite. Eût-il été de la dignité d'un proconsul de Bithynie de composer *beaucoup* de romans ? Sa mollesse (*ignavia*) se fût-elle accommodée de ce travail ? Tacite, en mentionnant le *libellus* envoyé à Néron, eût-il négligé d'indiquer d'un mot cette féconde activité du romancier ?

Le *Satiricon* est donc défini par Macrobe un simple roman, fait pour divertir, sans aucune arrière-pensée morale, *tantum conciliandæ auribus voluptatis*.

Les autres textes qui, en très petit nombre, parlent de Pétrone, ne sont pas en formel désaccord avec cette définition. Le dernier des vers de Sidoine Apollinaire, *Carm.* XXIII :

Hellespontiaco parem Priapo[1],

1. « Hellespontiacus » rappelle le culte de Priape à Lampsaque, sur les bords de l'Hellespont.

peut être traduit ainsi :

Toi qui as été à la hauteur du Priape de l'Hellespont.

C'est-à-dire, si ce n'est pas là forcer un peu le sens, toi qui, dans tes romans priapiques latins, as égalé les œuvres grecques de même nature.

Quand Terentianus Maurus applique à Pétrone l'épithète *disertus*, ce terme caractérise justement l'élégance aisée du romancier.

Sans doute Joannes Lydus[1], *De magistratibus*, I, 41, plaçant Pétrone après Turnus et Juvénal, le compte au nombre des satiriques. Mais l'erreur d'interprétation, si commune chez les modernes, qui a fait méconnaître le vrai caractère du *Satiricon*, a bien pu se produire dès l'antiquité.

L'œuvre dont nous nous occupons est un roman, mais qui se présente à nous sous une forme inattendue, un roman coulé dans le moule de la satire *Ménippée*.

La grande originalité de Pétrone nous paraît consister en effet à avoir emprunté le cadre de l'ancienne *Ménippée* pour y faire entrer un genre nouveau. L'élasticité de ce cadre va se prêter à une grande liberté de composition. La *Ménippée* admet le mélange des termes nobles et du langage populaire, de la prose et de la poésie. Elle autorise l'imitation de beaucoup de styles divers.

C'est sous ce déguisement de la *Ménippée* que va s'introduire le roman latin. Il conservera de la satire le goût des généralités morales[2]. Il tirera du mime qui peint la

1. VIe siècle.

2. M. Buecheler, préface de l'édition de 1862. Sources latines, p. 10. « Pétrone a pour modèles chez les Romains, non seulement la *Ménippée* de Varron, mais encore ceux qui ont excellé dans l'autre genre de satire. » Cf. Peters, *Geschichte Roms*, t. III (1881), p. 355. « ...La satire de Pétrone.... est la satire *Ménippée*, cette forme de poésie

vie du menu peuple quelques scènes et quelques incidents. Tout cela trouvera place dans un récit à tiroirs, presque sans intrigue, et il en résultera une œuvre singulière au premier abord, qui n'offre d'analogie complète avec aucun des écrits similaires qui nous sont parvenus, mais qui s'explique cependant et se classe quand on l'a définie : « un roman sous forme de *Ménippée*. »

Cherchons les ressemblances et les différences que nous offre le *Satiricon* avec ce qui nous a été conservé des *Ménippées* d'un côté, et de l'autre avec l'unique exemplaire du roman latin qui nous soit parvenu en dehors de celui-ci, je veux dire : l'*Ane d'or* d'Apulée. Cette comparaison, par les rapports qu'elle nous mettra à même de saisir entre l'ouvrage de Pétrone et les deux catégories d'écrits de la nature desquels il participe, nous aidera à en préciser le caractère particulier.

Le nom de Varron n'est prononcé nulle part dans le *Satiricon*, tel que nous l'avons, et il nous est impossible, avec les fragments très mutilés que nous possédons des *Ménippées*, de déterminer ce que Pétrone a pu leur devoir. Il n'en est pas moins très vraisemblable et presque certain que notre auteur les avait lues. Aurait-il ignoré celui qui était, à Rome, le créateur et l'ancêtre de cette *Ménippée*, destinée à devenir, de didactique qu'elle était à l'origine, tour à tour politique avec Sénèque et romanesque avec Pétrone ?

C'est depuis Varron qu'existait à Rome le cadre de la *Ménippée*. Avant lui, il y avait dans la littérature latine deux genres de satire. « La plus ancienne était celle

---

très libre, qui ne se laisse resserrer par aucune barrière, mêle la prose et la poésie, et saute très arbitrairement d'un sujet à un autre. »

Ritter, *Rheinisches Museum*, 1843, avait dit aussi : « Pour la forme, Pétrone imite les *Saturæ* de Varron, mais il n'a rien pu prendre à Varron pour les aventures de ses héros. »

d'Ennius, dans laquelle les diverses espèces de vers étaient librement mêlées. Sous une forme assez vive sans doute, et avec des *vers enflammés*, elle était morale et contenait des principes généraux pour la conduite de la vie, égayés de temps en temps par des apologues, ou relevés par des allégories (fable de l'alouette et ses petits ; allégorie du combat de la Vie avec la Mort). L'autre satire avait été créée par Lucilius. Celui-là, esprit hardi et vigoureux, transportant à Rome la liberté de la vieille comédie athénienne, avait remplacé les leçons générales de morale par d'amères personnalités. Il prit à partie le peuple entier par tribus et les plus grands personnages en les désignant par leur nom[1] ; et il les raillait avec tant d'emportement que Juvénal[2] compare ses vers au glaive qui glace le cœur des coupables de son éclat menaçant[3]. »

De ces deux satires, c'est la première que Varron a imitée. « Mais il n'inventa que comme inventaient d'ordinaire les Romains, c'est-à-dire en s'aidant des Grecs, et ne chercha pas à le cacher, puisque, au dire d'Aulu-Gelle (*N. A.*, II, 18), il appelait ses satires *Ménippées*.

« Il fit une combinaison nouvelle, celle de la satire d'Ennius et des dialogues du cynique Ménippe de Gadara.

« Le caractère essentiel de la satire de Varron est qu'elle se compose d'un mélange de prose et de vers ; c'est par là qu'il se distinguait d'Ennius qui n'avait osé mêler entre elles que les différentes espèces de mètres[4]. »

1. Horace, *Sat.*, II, 1, 70.
2. Juvénal, *Sat.*, I, v. 165.
3. G. Boissier, *Étude sur M. T. Varron*, p. 61 à 63.
4. Le mélange de la prose et des vers existait-il déjà chez Ménippe ? Les avis sont partagés sur ce point. Toutefois, on incline à penser que Ménippe avait introduit des vers dans ses dialogues. C'est l'opinion de Riese. (*M. Terentii Varronis saturarum Menippearum reliquiæ, recensuit A. Riese*. Leipzig, Teubner, 1865.)
C'est aussi celle de M. Th. H. Martin. (Préface de la traduction de

Ce mélange de prose et de vers, où d'ailleurs la prose tient beaucoup plus de place que les vers, voilà ce que Pétrone paraît devoir à Varron. A prendre le fond des deux œuvres, il n'y a pas de rapprochement possible. Pétrone écrit un roman ; Varron voulait attirer l'attention des Romains sur les études philosophiques. Pour piquer la curiosité de ses contemporains, il appelle à son aide les ressources de la satire et de la poésie. Il raille tout en instruisant. Il cherche en un mot à fuir toute apparence didactique, et à « déguiser la sévérité du fond sous les agréments de la forme[1] ».

Aucun des titres des *Ménippées* ne rappelle un nom ou une situation analogue chez Pétrone. La forme du dialogue, dont Varron use souvent, n'existe pas dans le *Satiricon*. On n'y retrouve pas davantage les prologues, ni l'emploi des autres procédés dramatiques, non plus que l'érudition qui s'étalait dans les *Ménippées*. Car Varron parlait non seulement de la philosophie, mais de l'astronomie, de la médecine, de la musique, etc.

Sur quelques points cependant Pétrone a pu se souvenir de Varron ou se rencontrer avec lui. Les généralités morales sont communes à l'un et à l'autre écrivain (attaques contre les vices du temps, les excès de la table, etc.). Mais tous les satiriques ont des thèmes de ce genre. L'un et l'autre ont certaines descriptions légères et gracieuses (cf. *Paria Papæ*, I, II, III, VI, p. 200, 201, éd. Buecheler, portrait d'une femme, et Pétrone, chap. 126, *portrait de Circé*), des maximes d'un tour épicurien. (Varron, Ἰνῶν

l'*Histoire de la littérature latine* de Teuffel, par Bonnard et Pierson. Vieweg, 1883, p. XIII.)

Toutefois, Quintilien semble accorder à Varron la gloire d'avoir créé ce genre (*Inst. orat.*, X, 1) : « Alterum illud.... non sola carminum varietate mixtum condidit Varro. »

1. G. Boissier, *op. cit.*, p. 65.

σεαυτὸν, VI, VII; *Est modus matulæ*, I, etc.) Et encore ce genre de morceaux conserve-t-il chez Varron une apparence de gravité et de prud'homie que l'on chercherait en vain chez Pétrone.

Un autre trait commun aux deux écrivains serait la parodie des fables tragiques, à la façon de Ménippe et de Lucien. On l'entrevoit dans Varron. M. Boissier[1] fait remarquer que les *Euménides* semblent être la parodie d'une des plus belles tragédies d'Eschyle. Il pourrait y avoir là le germe d'un des procédés comiques dont Pétrone fait un fréquent usage, le mélange du style tragique ou épique avec des termes plaisants ou familiers, ou son application à des situations vulgaires. (Cf. Varron, *Sesculixes*.)

Tout comme Varron, Pétrone aime à imiter la manière des poètes ou des prosateurs en renom, et à rivaliser en quelque sorte avec eux sur un sujet donné. (V. la *Trojæ halosis*, le poème *De bello civili*, etc.)

« Varron, dit M. Boissier[2], est entré en lice avec les vieux écrivains latins; s'appuyant sur eux-mêmes et soutenu par leur imitation, il ne se propose rien moins que de lutter avec leurs morceaux les plus célèbres, et quelquefois il en atteint la beauté. » Dans la description de la tempête du *Marcipor*, il imite celle du *Dulorestes* de Pacuvius. De même la tempête de Pétrone s'inspire de celle de Virgile. (Chap. 114.)

Un élément que Pétrone a pu, dans une certaine mesure, emprunter à Varron, ce seraient ces proverbes, ces maximes populaires dont les *Ménippées* étaient semées, et qui abondent dans la partie du *Satiricon* qui décrit le festin de Trimalchion. On trouvera au chapitre IV les rares

1. *Op. cit.*, p. 71.
2. *Ibid.*, p. 78.

expressions ou pensées qui se lisent dans les deux œuvres inégalement mutilées que nous rapprochons.

L'auteur du *Satiricon* doit-il quelque chose à la *Ménippée* de Varron au point de vue de la versification ? Les mètres de cette *Ménippée* sont très variés, ainsi que ceux de Pétrone. Tous les deux ont l'ïambique senaire ; mais tandis que ce mètre domine chez Varron, Pétrone ne l'emploie que deux fois, et dans des morceaux qui sont des imitations. Le senaire scazon ou choliambe, assez fréquent chez Varron, n'est employé qu'une fois par Pétrone dans la pièce où il imite Lucilius. (Chap. 5.) Il se sert, ainsi que Varron, du vers sotadique. Pétrone n'a ni les octonaires, ni les septénaires ïambiques[1], ni les trochaïques septénaires, octonaires, scazons, qui se trouvent chez Varron. Il n'a non plus ni anapestes dimètres et aristophaniens, ni ioniques ni galliambes, ni péons crétiques et bacchiaques, ni glyconiens, comme Varron[2]. En revanche, l'hexamètre et le vers élégiaque, qui dominent dans le *Satiricon*, sont rares, le dernier surtout, dans la *Ménippée* : l'hendécasyllabe paraît aussi avoir été beaucoup plus employé par Pétrone que par Varron.

Ainsi, sauf le vers anacréontique, fréquent chez Pétrone au dire des grammairiens, mais dont il n'y a pas trace dans les fragments du *Satiricon*, tous les mètres dont il se sert figurent aussi dans la *Ménippée*. Il est vrai que si cette satire était réellement *omni fere numero*, il n'aurait

---

1. Sauf un douteux, celui de l'énigme populaire, chap. 58, *septenarius italicus*, dit M. Buecheler.

2. Nous nous guidons ici sur la nomenclature de M. Buecheler, *Varronis Menippearum reliquiæ* (p. 217), sans perdre de vue cependant les sages réserves de M. Boissier à propos d'une édition de Varron (*Revue critique*, 1866, 1er sem., p. 281) : « M. Roeper voulait qu'il n'y eût que des vers dans les satires de Varron.... On sait que le moyen le plus sûr de trouver des vers quelque part, c'est de les y mettre, et cette entreprise n'est pas difficile avec un peu de bonne volonté et beaucoup de connaissance de la métrique ancienne. »

pas été possible à Pétrone de composer des vers sans retomber dans un des mètres dont son prédécesseur avait fait usage.

Il y aurait donc à restreindre l'imitation de Varron chez Pétrone aux quelques points suivants :

1° La forme générale de l'œuvre. (Mélange de prose et de vers.)

2° L'insertion de morceaux où est reproduite la manière des poètes antérieurs ou contemporains.

3° L'emploi parodique du style de la tragédie ou de l'épopée.

4° L'usage des expressions et locutions populaires.

Et encore pour les deux derniers points peut-il y avoir rencontre aussi bien qu'imitation.

Dans quels rapports est le *Satiricon* avec les autres *Ménippées* romaines ou avec les œuvres qu'on a qualifiées de ce nom ?

La *Ménippée* de Sénèque, connue sous le nom d'*Apokolokyntose,* est le type unique à Rome d'une *Ménippée* composée dans une évidente intention de satire, où la raillerie est franche, agressive, incisive, où elle se montre à nu, déchirant tout voile d'allégorie. Les hommes et les choses y sont désignés par leur nom, sans ambages : Claude, Drusilla, Silanus, Messaline, C. Silius, Polybe, Narcisse, P. Petronius, Lyon, Vienne, etc. Les dates sont précises : *Ante diem III idus octobris,* les faits nettement articulés : Grecs, Gaulois, Espagnols, Bretons admis au droit de cité ; mise à mort des deux Julie, de L. Silanus, de Messaline, de Crassus Magnus, de Scribonia, Tristionia, etc. (Chap. III, X, XI, XIII.) Claude apparaît avec tous les traits de sa physionomie parfois grossis en charge, avec ses tics et ses infirmités[1]. Ses gestes, ses manies, ses préten-

1. « Bonæ staturæ, bene canum... assiduo caput movere. Vocem nullius terrestris animalis.... raucam et implicatam.... respondisse nescio

tions sont ridiculisés avec une ironie nette et tranchante[1]. Dans ce signalement physique et moral dressé par un caricaturiste impitoyable, aucun travers n'est omis[2]. Toutes les allusions sont claires ou l'étaient pour les contemporains. C'est le pamphlet rempli de fiel et dicté par la haine, où à chaque ligne perce le ressentiment d'une âme aigrie contre Claude et qui avait souffert par lui.

Si l'on applique les mêmes procédés à la composition d'une satire contre Néron, qui ne voit que rien ne ressemblera moins aux peintures générales et impersonnelles du *Satiricon*, où pas un fait historique précis n'est relaté ?

Dans la forme cependant on peut saisir quelques analogies entre les deux œuvres. Pétrone avait, selon toute probabilité, lu la *Ménippée*[3] de Sénèque, un des auteurs qu'il connaît le mieux et dont il imite volontiers le style.

Parmi ces ressemblances, signalons en première ligne le mélange de la prose et des vers qui rentre dans la définition même de la *Ménippée*. L'*Apokolokyntose* contient 22 pièces de vers ou fragments de vers cités. Les mètres, beaucoup moins variés que ceux du *Satiricon*, sont l'hexamètre, l'ïambique trimètre, la dipodie anapestique. D'autre part, on rencontre dans l'*Apokolokyntose* quinze citations grecques, vers ou prose, tandis que le *Satiricon* ne nous en offre aucune. On y relève, il est vrai, quelques mots grecs[4] ; mais dont la forme paraît avoir été le plus souvent

---

quid perturbato sono et voce confusa. » (Chap. V.) « Cum majorem sonitum emisisset illa parte qua facilius loquebatur. » (Chap. IV.)

1. « Illo gestu solutæ manus et ad hoc unum satis firmæ quo decollaro homines solebat. » (Chap. VI). « Gaudet esse illic philologos homines, sperat futurum aliquem historiis satis locum. » (Chap. V.)

2. Ses citations grecques (Chap. V); sa manie de juger, « quis nunc judex toto lites audiet anno ? » (Chap. XII.)

3. Le titre de l'*Apokolokyntose* dans le manuscrit de Saint-Gall est : *Divi Claudii* Ἀποθέωσις *Annei Senecæ per saturam.*

4. V. la liste qu'en donne Studer (*op. cit.*) ainsi que des grécismes syntaxiques.

latinisée[1] : *anathymiasis*, Chap. 47, *cataphagæ*, 39, *excatarissasti*, 67, *monocnemos*, 83, *athla*, 57, *schema*, 44, 117, τέλος, 132, *topanta*, 37. Quant à Μάδεια, Περιμάδεια, chap. 52, on ne sait en vérité ce que cela veut dire. Je ne vois qu'une seule phrase de grec authentique dans le roman de Pétrone, c'est celle que prononce Trimalchion : Σίβυλλα, τί θέλεις; ἀποθανεῖν θέλω (Chap. 48). Peut-être l'abréviateur du *Satiricon* savait-il mal le grec et a-t-il coupé les citations faites en cette langue. Car plus d'un passage nous révèle que Pétrone est versé dans les lettres grecques (voir au chap. V, les sources grecques du *Satiricon*).

Dans la *Ménippée* de Sénèque et dans celle de Pétrone règne le même scepticisme à l'égard des dieux et des légendes religieuses. Les fables du paganisme sont chez les deux écrivains l'objet de railleries et de quolibets assez impertinents[2]. Hercule dans l'*Apokolokyntose* n'est qu'un sot : *imposuerat Herculi minime vafro* (Chap. VI). Il éprouve un sentiment de crainte devant Claude, *tum Hercules primo aspectu sane perturbatus est* (Chap. V). L'assemblée des dieux parodie les formes de la délibération dans le Sénat (Chap. IX). Janus est un vieux bavard (Chap. IX). On rappelle les coups de tête de Jupiter, ses emportements contre Vulcain, contre sa femme : *uni Volcano crus fregit... et iratus fuit uxori et suspendit illam* (Chap. XI). Auguste, par égard pour Néron, est épargné (Chap. X,

---

1. A. von Guericke (*De linguæ vulgaris reliquiis apud Petronium et in inscriptionibus parietariis Pompeianis*, 1875 [Gumbinnen]) (chap. II) fait justement observer que ces mots ne sont ni grecs ni latins. Ils appartiennent à une sorte de dialecte propre à ces villes demi-grecques de la Campanie. Il se peut aussi que ces mots grecs estropiés ou revêtus d'une terminaison latine soient les restes d'une instruction libérale superficielle dont se targue Trimalchion et dont il s'autorise pour faire le Mécène.

2. Cette tendance sceptique est déjà chez Ennius, Lucilius et Varron. Cf. G. Boissier, *op. cit.*, p. 71.

XI). Mais il s'exprime sur le compte des dieux en termes peu flatteurs : *dum tales deos facitis, nemo vos deos esse credet.* On songe au mot que Voltaire prête à Spinoza s'adressant à Dieu [1] :

Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas.

Il est vrai que Mercure, Apollon, Éaque, les Parques jouent dans l'*Apokolokyntose* leur rôle ordinaire et n'ont rien de comique.

Nous constatons chez Pétrone la même irrévérence envers les dieux dans les rares endroits où ils sont nommés. Quel rôle Encolpe attribue à Mercure, *qui animas ducere et reducere solet* (Chap. 140, l. 27) ! Dans quelles circonstances ose-t-il se comparer à Protésilas, ce ressuscité de l'amour, héros d'une gracieuse légende mythologique [2] ? Ce type de la passion tendrement partagée :

Bella gerant alii, Protesilaus amet [3] ;

se trouve ici en bien mauvaise compagnie.

Le scepticisme de Sénèque et celui de Pétrone éclatent dans des propositions presque identiques : *Apokolokyntose*, Chap. IX, *Magna res erat deum fieri : jam famam mimum*

---

1. *Les Systèmes.*
2. « Illic Phylacides jucundæ conjugis heros
Non potuit cæcis immemor esse locis;
Sed cupidus falsis adtingere gaudia palmis,
Thessalis antiquam venerat umbra domum. »
(Properce, I, *Eleg.* 19, 7 seq.)

Chez les Grecs aussi Protésilas était un héros proverbial. Cf. Chariton, *De Chærea et Callirrhoe*, l. V, c. 10, p. 472. *Erotici Græci* (Didot) : « Ἐξαίφνης οὖν ἀνεδόα πολλάκις· Ποῖος οὗτος ἐπ' ἐμοῦ Πρωτεσίλεως ἀνεδίδω; τίνα τῶν ὑπογθονίων θεῶν ἠσέβησα, ἵνα εὕρω μοι νεκρὸν ἀντιφαστήν... ; » — Cf. Minucius Felix, *Octavius*, II, 8 : « Quis unus ullus ab inferis vel Protesilai sorte remeavit horarum saltem permisso commeatu trium ? »
3. Ovide, *Héroïdes*, XIII, 84.

fecistis. Cf. *Satiric*. (Chap. 17, l. 17), *Ut facilius possis deum quam hominem invenire*.

Toutefois, ce manque de respect à l'égard des légendes mythologiques n'est pas une caractéristique absolue de la *Ménippée*. Les mimes et les atellanes ont de semblables audaces.

L'usage ironique ou parodique de vers empruntés à des auteurs célèbres, déjà observé chez Varron, peut être aussi relevé chez Sénèque ainsi que chez Pétrone. Il en est de même de l'imitation plaisante, propre au genre héroï-comique, du style épique ou tragique appliqué, avec une arrière-pensée gouailleuse, à des scènes familières ou triviales.

Ainsi la première pièce de vers de l'*Apokolokyntose*, Chap. II, est d'une allure et d'un ton épiques. Sénèque révèle lui-même l'ironie de ce procédé quand il ajoute : *Puto magis intellegi, si dixero : mensis erat october, dies III idus octobris*, et plus loin : *Nimis rustice, inquies, cum omnes poetæ, non contenti ortus et occasus describere,... etiam medium diem inquietent, tu sic transibis horam tam bonam*[1].

Notons pareillement des vers d'Homère et de Virgile détournés de leur sens et appliqués à Claude :

C. 5 : Ἰλιόθιν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσεν,
Ἔνθα δ' ἐγὼ πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς.
(*Odyss.*, IX, 39-40.)

C. 1 : *non passibus æquis*. (II, 724.)

C. 3 : *Dede neci, melior vacua sine regnet in aula*.
(*Georg.*, IV, 90.)

Une autre similitude plus sensible[2] entre l'*Apokolokyntose*

---

1. Cf. Chap. VII. *Et quo terribilior esset, tragicus fit et ait* sq.

2. Sénèque, ce que n'a pas fait Pétrone, nomme au moins le créateur de la *Ménippée* à Rome et cite une phrase de lui : « Quomodo potest « rotundus » esse, ut ait Varro, sine capite, sine præputio ? » (Chap. 8.)

et le *Satiricon* est celle que l'on remarque dans le style et la langue des deux ouvrages. On peut l'expliquer par ce fait que l'un et l'autre ont puisé dans le *sermo plebeius*, dans ce fonds populaire riche en dictons et en locutions proverbiales. Mais je croirais plus volontiers que Pétrone s'est plus d'une fois souvenu de l'*Apokolokyntose*, l'œuvre de Sénèque qui était le plus appropriée à son dessein de combiner la *Ménippée* et le roman[1].

Pour nous résumer, voici à quoi se bornent les ressemblances entre l'*Apokolokyntose* et le *Satiricon* :

1° Même forme. Mélange de prose et de vers. C'est l'essence de la *Ménippée* ;

2° Même tour d'esprit ironique et sceptique ; mais chez Pétrone, nulle personnalité, nulle injurieuse violence ;

3° Parodie badine du style des grands écrivains ;

4° Usage de la langue populaire et des locutions proverbiales.

On a encore rangé dans le genre de la *Ménippée* une autre œuvre latine qui, à part le mélange de la prose et des vers, ne rappelle en rien le *Satiricon*, le *De nuptiis Philologiæ et Mercurii* de Martianus Capella, de Madaure, qui vécut au IVe ou Ve siècle après Jésus-Christ. L'auteur se guide sur Varron et intercale dans sa fastidieuse allégorie des hexamètres, des pentamètres, des senaires, des vers anacréontiques, anapestiques et asclépiades. Il emprunte aussi à Varron des détails sur les dieux, et les sciences se succèdent chez lui dans le même ordre que dans les *Disciplinæ* du même écrivain. Il cite Virgile, Horace, Cicéron, mais pour y puiser des exemples grammaticaux ; jamais il ne les imite ni ne les parodie dans ses vers non plus que dans sa prose. Tout chez lui est sérieux

1. Nous étudierons, au chap. V, les rapports de style et de langue entre les deux écrivains.

ou du moins voudrait l'être. Cette composition tourmentée, d'un style souvent barbare, n'a aucun rapport avec le *Satiricon*, que Martianus Capella n'a certainement pas lu.

Fulgentius Planciades a lu Pétrone et le cite de temps à autre. Est-ce à l'imitation du *Satiricon* qu'il introduit quelques pièces de vers dans son livre : *Mythologicon*? (p. 11, éd. de 1681 : Invocation aux Muses, en vers lyriques, 28 vers ; p. 18, deux hexamètres ; p. 23, onze hexamètres descriptifs : Arrivée de la nuit, sans compter les citations). Il n'y a pas d'autre similitude entre le *Satiricon* et l'œuvre didactique de l'insipide bavard Fulgentius Planciades, de ce pédant, dont le style abominablement obscur fait songer aux énigmes de certains décadents modernes [1]. Que n'a-t-il fait de plus larges emprunts à ce *Satiricon* qu'il a eu tout entier entre les mains !

Enfin la *Consolation* de Boèce (*De consolatione philosophiæ*), où il y a des vers mêlés à la prose, ne saurait être considérée, en raison de la gravité du sujet et du ton, comme une *Ménippée* ; car ce genre implique une grande part de fantaisie, de raillerie, de gaîté.

La dernière des *Ménippées* antiques serait le *Banquet* ou les *Césars* de l'empereur Julien. Cet écrit satirique a le ton incisif de l'*Apokolokyntose*, le scepticisme spirituel et l'impiété railleuse, le mélange des vers avec la prose. Mais écrite en grec, cette sorte de *Ménippée* échappe à notre sujet et n'offre aucun souvenir, même lointain, du *Satiricon*.

Les ressemblances que nous avons signalées entre l'œuvre de Pétrone et diverses *Ménippées* sont, pour la plupart, extérieures et de pure forme. En comparant le *Satiricon* avec les romans grecs et surtout avec l'*Ane d'or*

1. Toutefois, M. Zinck a cru pouvoir relever dans Fulgentius quelques imitations du style de Pétrone. *Der Mytholog Fulgentius*. Würzburg, 1867, p. 19 et 38.

d'Apulée, c'est plutôt pour le fond et pour la matière même de leurs récits que nous aurons à les rapprocher.

Il serait très intéressant de savoir d'abord si Pétrone a eu pour modèle quelque roman grec. La question est insoluble, puisque les romans grecs que nous possédons sont tous postérieurs à l'époque de Néron, au moins dans leur rédaction actuelle. Ce qui est très probable, c'est que Pétrone avait lu les *Contes milésiens*, soit ceux d'Aristide de Milet, soit la traduction qui en avait été faite par L. Cornelius Sisenna.

Quant aux romans grecs qui nous sont restés, ils diffèrent beaucoup du *Satiricon*. On n'y trouve que très exceptionnellement le mélange des vers et de la prose. Aucun n'offre une telle variété de tons et de peintures. Aucun, il faut l'ajouter, malgré la liberté d'un certain nombre de scènes, ne rappelle, même de loin, l'extrême licence du *Satiricon*. Dans aucun enfin n'apparaît un souvenir direct de Pétrone.

Bornons-nous, pour faire ressortir ces différences, à une comparaison sommaire[1]. Les *Éthiopiques* (ou *Théagène et Chariclée*) d'Héliodore, le roman cher à Racine qui aimait aussi Pétrone, peuvent être considérées comme le type du roman grec. Elles nous racontent l'histoire de deux fidèles amants dont les amours sont traversées par des infortunes de tout genre. Jetés au milieu de périlleuses aventures, ils sont faits prisonniers par des brigands, attaqués par des pirates, assaillis par des tempêtes. Mais, grâce à la protection des dieux qui les encouragent par des songes prophétiques, des oracles et des apparitions, ils luttent avec constance et leur inébranlable vertu est finalement récompensée. Telle est la formule générale du roman grec, qu'il s'agisse de *Leucippe et Clitophon* (Achille Ta-

1. Nous mettons à part l'*Âne d'or* de Lucius de Patras, prototype des *Métamorphoses* d'Apulée.

tius), de *Daphnis et Chloé* (Longus), d'*Abrocome et Antia* (Xénophon d'Éphèse). Au XIIe siècle, Nicétas Eugenianus, en tête de ses neuf livres en vers sur l'histoire de Drosilla et de Chariclès, plaçait un argument qui pourrait servir de résumé à la plupart de ces romans.

Λύτοῦ Δρυσίλλης ἀλλὰ καὶ Χαριτλέους
φυγή, πλάνη · κλύδωνες · ἁρπάγαι · βίαι ·
λῃσταί · φυλακαί · πειρᾶται · λιμαγχόναι ·
μέλαθρα δεινὰ καὶ κατεζοφωμένα,
ἐν ἡλίῳ λάμποντι μεστὰ τοῦ σκότους ·
κλοιὸς σιδηροῦς ἐσφυρηλατημένος ·
χωρισμὸς οἰκτρὸς δυστυχὴς ἑκατέρων ·
πλὴν ἀλλὰ καὶ νυμφῶνες ὀφὲ καὶ γάμοι.

Ainsi Drosilla et Chariclès prendront la fuite, s'égareront, essuieront des tempêtes ; nous aurons des enlèvements, des violences, des brigands, des cachots, des pirates, des jeûnes cruels, d'horribles et ténébreux séjours, où en plein midi règne la nuit, des chaînes et des carcans de fer. Joignons-y les pièges tendus à la fidélité des malheureux amants, les menaces faites à leur pudeur. Ils seront douloureusement séparés l'un de l'autre ; mais un joyeux hyménée viendra tout terminer à souhait[1].

A part de rares incidents, qui ne voit que le roman de Pétrone s'éloigne beaucoup de ces données édifiantes ?

Le roman grec, malgré des scènes voluptueuses et des peintures très hasardées, est au fond moral, en ce sens que, si les personnages accessoires y ont parfois des mœurs

1. Tout l'effort des *Erotici græci* semble consister à broder sur les thèmes communs, à compliquer de circonstances étranges les rapts, les scènes de brigands, les reconnaissances (miel empoisonné par un serpent, cadavres mangés par des chiens, résurrections, etc.).

V. entre autres l'analyse donnée par Photius du Ἰαμβλίχου δραματικόν, *Erotici græci*, F. Didot, 1856, éd. Hirschig, p. 515 sq. V. aussi Chariton d'Aphrodisias, *Chæreas et Callirhoé*. (On ensevelit Callirhoé, la croyant morte ; elle n'est qu'en léthargie, comme Archestrata dans l'histoire d'Apollonius de Tyr.)

fort libres, du moins le héros et l'héroïne restent chastes. Là aussi larmoient et bénissent les bons vieillards protecteurs de l'innocence, là s'ouvre au malheur la demeure hospitalière des bons campagnards (Mégaclès, Lamon, dans *Daphnis et Chloé*). Certains contes sont de tout point irréprochables au point de vue des mœurs, ainsi le Chasseur ou *Histoire Eubéenne* de Dion Chrysostome.

Le *Satiricon* est profondément immoral ou amoral. C'est le poème enjoué des amours infâmes. Assurément on trouve des traces de ces ignobles passions chez les *Erotici græci;* mais nulle part elles ne constituent le sujet même du roman et, parfois flétries[1], ne s'étalent jamais avec la sérénité qui nous indigne dans le *Satiricon*.

Nul de ces romanciers ne prête à Priape le rôle que lui attribue Pétrone. Chez Longus, Pan, les Nymphes et l'Amour sont les divinités qu'on invoque. Les dieux interviennent dans les amours de Théagène et de Chariclée, où règne le merveilleux épique.

Dans les romans grecs, M. Chassang en a fait la remarque[2], la peinture des mœurs est vague et générale. La société qu'ils représentent est toute factice. Nulle précision dans le détail des mœurs, nulle vérité dans la couleur locale. Qu'on mette en regard de ces tableaux de convention les pages éclatantes, d'un réalisme si exact, qui nous décrivent le festin de Trimalchion. Maîtres et valets, invités et cuisiniers, salle du banquet, mets, incidents du repas, verbiage des gens du peuple, fadaises des conversations de ce monde bizarrement réuni par le caprice d'un amphitryon mal élevé, tout est mis sous nos yeux, et se détache avec un relief incomparable. Nous sommes transportés dans une ville gréco-romaine, en pleine époque de la décadence; chaque ligne nous en avertit. On feuillettera

1. *Daphnis et Chloé*, l. IV.
2. *Histoire du roman dans l'antiquité*, p. 245.

inutilement tous les *Erotici græci* pour y chercher une scène qui ait cette intensité de vie et cette puissance de rendu.

Ils n'ont pas davantage cet air d'ironie, de *blague*, si l'on nous permet ce terme familier, qui a fait prendre si longtemps le roman de Pétrone pour une satire véritable. Ces rhéteurs grecs ne s'abstiennent certes pas de déclamer, disserter, moraliser, mais c'est toujours d'un ton sérieux.

Le roman grec, tel que nous le connaissons, ne présente en somme avec le *Satiricon* que quelques ressemblances de forme. D'abord, comme dans les *Amours de Leucippe et de Clitophon* d'Achille Tatius, c'est chez Pétrone le personnage principal qui fait le récit de ses aventures. Il en sera de même chez Lucius de Patras et chez Apulée. Le *Satiricon* admet, comme le roman grec, des narrations épisodiques, des songes, des descriptions. (Cf. Héliodore, *Théagène et Chariclée*. Songe envoyé par Isis, l. I, 18 ; tempête, *ibid.*, l. V, 27. Achille Tatius, *Leucippe et Clitophon*, l. III, 1 sq.) Lorsqu'il développe le thème banal de la tempête, Pétrone offre quelques traits que l'on retrouve chez les romanciers grecs. Ainsi, chap. 114, 28, *et ne sic cohærentes*, sq. Cf. Achille Tatius, *Leucippe et Clitophon*, l. III, 5 :

Ἐλέησον, ἔφην, δέσποτα Πόσειδον..... εἰ δ' ἡμᾶς ἀποκτεῖναι θέλεις, μὴ διαστήσῃς ἡμῶν τὴν τελευτήν· ἓν ἡμᾶς κῦμα καλυψάτω. Εἰ δὲ καὶ θηρίων ἡμᾶς βορὰν πέπρωται γενέσθαι, εἷς ἡμᾶς ἰχθὺς ἀναλωσάτω· ἵνα καὶ ἐν ἰχθύσι κοινῇ, ταφῶμεν.

Héliodore, *Théagène et Chariclée*, V, 24 :

Ἐγὼ δὲ καὶ ἡ Χαρίκλεια τῷ Θεαγένει περιφύντες..... ἡ μὲν, ἵνα μηδὲ παρὰ τὸν θάνατον, ὡς ἔφασκε, χωρίζοιτο, ξίφει δ' ἑνὶ καὶ πληγῇ μιᾷ τοῦ πάθους ὁμοίου κοινωνήσειεν.

et *passim*.

Au reste, les descriptions de Pétrone sont très courtes, si on les compare à celles des romans grecs qu'Apulée imitera ainsi que leurs longs discours.

Pétrone a en commun avec les *Erotici græci* le cadre de certaines scènes. Le héros visite une galerie de tableaux, y rencontre un étranger avec lequel il lie conversation au sujet des peintures exposées et qu'il prend pour confident de ses infortunes. Tel Encolpe au chap. 83 : *in pinacothecam perveni*, sq.

Cf. Achille Tatius, *Leucippe et Clitophon*, I, 2.

Clitophon dit :

Ἔβλεπον τὸν ἄγοντα τὸν βοῦν [1] Ἔρωτα καὶ· Οἷον, εἶπον, ἄργει βρέφος οὐρανοῦ καὶ γῆς καὶ θαλάττης. Ταῦτά μου λέγοντος, νεανίσκος καὶ αὐτὸς παριστὼς. κ. τ. λ.

Cf. aussi chap. 5 :

Καὶ ταῦτα πρὸς ἐμαυτὸν ἔλεγον· Ἰόοῦ καὶ Ἀπόλλων ἐρᾷ....

avec Pétrone, chap. 83, l. 17 : *Tanquam in solitudine exclamavi : ergo amor etiam deos tangit....*, sq.

Plusieurs fois les *Erotici græci* ont décrit, comme le fait ici Pétrone, des galeries de chefs-d'œuvre imaginaires. (Cf. les tableaux du temple de Péluse. Achille Tatius, *Leucippe et Clitophon*, III, 6, et aussi V, 3.)

Les héroïnes sont comparées à des statues, à des divinités. Héliodore, Xénophon d'Éphèse, *passim*. Cf. Pétrone, 126, l. 37 : *mulierem omnibus simulacris emendatiorem*.

On trouve chez les romanciers grecs comme chez l'auteur du *Satiricon* l'emploi de certains artifices de comédie. Le couteau dont le fer rentre dans le manche (Achille Tatius, III, 21) fait songer au rasoir émoussé des chap. 94 et 108.

Les héros de ces *Erotici* sont, comme ceux de Pétrone, les jouets de la Fortune. Mais c'est la condition même du

1. Jupiter métamorphosé en taureau et portant Europe.

roman d'aventures, que mènent les caprices du hasard. (Achile Tatius, l. IV, 9, ἡμᾶς σέσωκεν ἡ τύχη, l. V, 11, ἡ τῆς τύχης παιδία [1].)

Les analogies que nous venons de signaler sont, on le voit, fort superficielles. Les romans grecs que nous possédons et le *Satiricon* ne proviennent pas des mêmes sources, et n'ont ni le même objet, ni le même ton.

On ne rencontre pas non plus chez Pétrone au même degré que chez les *Erotici* cette tendance purement scolastique qui les porte à disserter longuement, à amplifier avec abondance des lieux communs. Ces sortes d'*excursus* sont d'ordinaire chez lui assez brefs et s'approprient le plus souvent au caractère des personnages qu'il fait parler. Il est rare que ses déclamations ne tournent pas à la plaisanterie. Les romanciers grecs s'appliquent à faire montre de leur talent dans les exercices d'école, plaidoyers, lettres, descriptions, etc.[2].

Cette littérature de rhéteurs ne présente guère de conformité avec la manière gaie, spirituelle et railleuse du *Satiricon*. Non qu'il n'y ait quelques parties comiques chez les *Erotici græci :* par exemple, le discours du prêtre qui a lu Aristophane et s'en souvient. (Achille Tatius, l. VIII, 9.) Mais c'est une exception à la gravité de ces récits prolixes d'où naît l'ennui. Pas de trace de parodie. L'imitation chez Héliodore est grave ; il fait de bonne foi de la prose poétique quand il pastiche Homère et Euripide. M. Erwin

---

1. Cf. Lucius, *l'Ane*, c. 35 : « Quand Fortune qui se jouoit à me faire éprouver tant d'accidents divers. » Trad. de Paul-Louis Courier.

2. Cf. Achille Tatius. Plaidoirie dans un procès criminel, liv. VII, 7; l. VIII. — Lettres d'amour (Xénophon d'Éphèse, II, 5, Manto à Abrocome, etc.), — mais qui n'ont pas le caractère plus que léger des lettres de Circé et de Polyænos. — Descriptions copieuses de villes ou d'animaux curieux. (Achille Tatius, l. V, 1, Alexandrie; IV, 2, l'Hippopotame; III, 4, l'Éléphant; VI, 25, le Phénix.) — Dissertations morales. (Ach. Tatius, l. VI, 19, sur la colère et l'amour, etc.)

Rohde[1] a fait voir tout ce que ces *Erotici græci* doivent aux poètes épiques et tragiques. Quant à Pétrone, s'il emprunte aux représentants latins de ces genres littéraires des expressions et des membres de phrase, c'est soit dans des morceaux poétiques où il s'exerce sur des sujets identiques, soit dans des passages d'une intention plaisante où il s'amuse à parer de termes nobles et solennels l'exposé des plus vulgaires événements. Les rapports entre le *Satiricon* et les romans grecs que nous avons sont donc bien lointains et bien vagues.

Une hypothèse séduisante et sur laquelle nous reviendrons, serait celle de l'existence d'une œuvre grecque licencieuse à laquelle Pétrone aurait pris l'idée et quelques-unes des situations de son roman. Il en aurait d'ailleurs usé fort librement avec son modèle. De même que la *Luciade* devient l'*Ane d'or*, roman très étendu, farci d'épisodes de tout genre où s'embarrasse l'action principale, de même la Πετάπεια grecque se serait accrue dans de grandes proportions et la narration hellénique aurait été largement saupoudrée de sel latin.

Car, si le *Satiricon* n'est pas une œuvre absolument originale, s'il a eu un prototype, ce n'est pas dans la littérature romaine que nous pourrions le découvrir. Le recueil considérable[2] de Sisenna n'est qu'une adaptation des contes d'Aristide de Milet. S'il y a des histoires romanesques dans les *Héroïdes*, les *Amours* et les *Métamorphoses* d'Ovide, si les arguments de certaines *Controverses* donnés par Sénèque le Rhéteur peuvent être considérés comme de véritables sujets de romans, ces récits sommaires, sans tenir compte des autres différences, ne sauraient être envisagés comme les modèles ou les germes du *Satiricon*. Il

1. *Griech. Roman u. s. Vorläufer*. Leipzig, 1876.
2. Charisius en cite le XIIIe livre.

faut ou bien le tenir pour une création, pour une combinaison de genres divers, ou le rattacher à une composition grecque très libre dont la trace serait perdue.

Sans nous attarder ici à une invérifiable hypothèse, étudions en quoi le *Satiricon* se rapproche et diffère du seul autre exemplaire que nous possédions du roman latin.

L'*Ane d'or* est un pur roman, non une *Ménippée*. A part les quatre distiques de l'oracle d'Apollon ordonnant d'exposer Psyché (l. IV, chap. 33) et deux vers qui contiennent la réponse prophétique des prêtres de la déesse syrienne (l. IX, chap. 8), il ne s'y rencontre aucun mélange de poésie.

Les incidents romanesques sont bien plus multipliés chez Apulée que dans ce qui nous reste de Pétrone. Ainsi que dans les romans grecs dont il a été question, on y trouve en abondance les histoires de brigands, les récits épisodiques (dont un, le conte de Psyché, occupe près de deux livres); les descriptions foisonnent, beaucoup plus étendues que celles de Pétrone. Néanmoins c'est encore au point de vue de la structure du roman que les deux œuvres présenteraient le plus d'analogie. Toutes deux appartiennent au genre du roman d'aventures, à tiroirs, admettant des intercalations diverses, contes milésiens, tirades de rhétorique, éthopées, récits fantastiques.

Au conte de la *Matrone d'Éphèse* répondent chez Apulée : le conte du Cuvier (l. IX, 5-7), les Sandales de Philésiétère (l. IX, 17-21), la Vengeance du Meunier (l. IX, 22-28), qui tous mettent en scène des maris trompés. Aux déclamations d'Encolpe sur la vanité des desseins de l'homme, sur la vénalité de la justice, font pendant certains morceaux au tour oratoire où Apulée exprime des moralités; telles les réflexions de Lucius sur l'iniquité de la Fortune qui distribue ses faveurs aux plus indignes (l. VII, 2); le morceau de rhétorique où Lucius, à l'occasion du

jugement de Pâris, déclame contre les vautours en toge, *togati vulturii*, qui vendent leur sentences à prix d'or, *sententias suas pretio nundinantur* (l. X, 33).

Dans l'*Ane d'or*, l'aventure des outres transpercées, qui amène Lucius devant un tribunal, fournit à l'auteur un prétexte pour reproduire les différentes parties d'un procès, l'accusation, la défense, les paroles du magistrat. Ce sont des pièces de rhétorique comme Pétrone nous en offre quelques-unes (plaidoyer d'Eumolpe sur le vaisseau; réplique de Lichas, chap. 107).

Les récits licencieux sont moins fréquents chez Apulée que chez Pétrone. Les deux écrivains nous présentent le tableau de mœurs infâmes. Toutefois, Pétrone s'arrête bien plus longuement et avec une ironique impassibilité sur ces peintures graveleuses.

Tous deux emploient avec une intention plus ou moins ironique le style de l'épopée dans des circonstances familières ou triviales :

Apulée, *Metam.*, l. IX, 22 : *Sol ipsum quidem delapsus Oceanum subterrenas orbis plagas illuminabat; et ecce*, sq.

L. I, 18 : *Et jam jubaris exortu cuncta collustrantur*, sq.

L. III, 1 : *Commodum punicantibus phaleris Aurora roseum quatiens lucerlum, cœlum inequitabat, et me securæ quieti revulsum, nox diei reddidit.*

Il est peu de situations absolument identiques dans l'*Ane d'or* et dans le *Satiricon*. Plusieurs incidents se rencontrent cependant en l'un et en l'autre roman. Encolpe, pour tromper la longueur du chemin en gravissant la hauteur où s'élève Crotone, récite à ses associés son poème *De bello civili*. Ainsi Lucius se fait conter par ses compagnons de route des histoires merveilleuses, *Metam.*, I, 2 : *Simul jugi quod insurgimus aspritudinem fabularum lepida jucunditas levigabit.*

Les menaces de Méroé à Lucius ne sont pas sans ana-

logie avec celles que Quartilla adresse à Encolpe. On pourrait extraire de cet épisode de Méroé plusieurs phrases qui, insérées dans le *Satiricon*, ne feraient nullement disparate.

Metam., I, 12 : *Faxo eum sero, immo statim, immo vero jam nunc, ut.... instantis curiositatis pœniteat.*	Cf. *Satiric.*, chap. 17 : « Misereor medius fidius vestri ; neque enim impune quisquam quod non licuit adspexit. »
Metam., I, 13 : *sudore frigido miser perfluo....*	*Satiric.*, 61 : sudor mihi per bifurcum volabat, etc.

Les héros de l'un et de l'autre roman s'informent d'une auberge ou d'un logis auprès d'une vieille.

Metam., I, 21 : *quod primum ingressus stabulum conspicatus eum, accessi et de quadam anu caupona percontor : Est-ne, inquam, Hypata hæc civitas ?.... Adrisit.*	*Satiric.* (6, 7) : Accedo aniculam quamdam.... et, rogo, inquam, mater, numquid scis ubi ego habitem ?... Delectata est illa urbanitate tam stulta, sq.

Nous ne poursuivrons pas ici ces menus rapprochements de mots et de situations qu'on retrouvera à l'appendice III. De ces ressemblances, la plus incontestable est celle que nous avons signalée la première, cette *contamination* du roman par toutes sortes de récits épisodiques, de morceaux oratoires, de moralités.

Les différences s'accusent plus nettement. Un élément considérable de l'*Ane d'or* est le merveilleux, le fantastique : or cet élément tient une place extrêmement restreinte dans le *Satiricon*. L'œuvre d'Apulée nous entretient sans cesse des sorcières et de leurs incantations, des métamorphoses, de la nécromancie, de la thaumaturgie. L'écrivain se complaît en ces récits et ne nous laisse pas oublier un instant qu'il nous a conduits sur cette terre de Thessalie, terre classique des enchantements, *artis ma-*

gicæ nativa, où Lucius voit partout un mystère. (*Metam.*, l. II, 1.) C'est là que les *sagæ* mutilent de leurs dents les visages des morts pour leurs opérations magiques, c'est là qu'elles se transforment en oiseaux, en rats, en chèvres, en belettes, c'est là que l'Égyptien Zachlas rend pour un moment la vie à un cadavre. (Récit de Téléphron, l. II, 21-30.) Et tout cela est minutieusement raconté par un écrivain superstitieux ou du moins fort préoccupé du surnaturel, et que déjà ses contemporains accusaient de magie[1].

Dans Pétrone il y a bien des sorcières et quelques récits fantastiques. Mais ce sont des gens du peuple, fort crédules, qui racontent ces histoires de loup-garou. (Récit de Nicéros, chap. 61-62[2].) C'est le sot Trimalchion qui nous narre les méfaits des striges substituant un mannequin de paille au cadavre d'un adolescent qu'elles ont volé. Ce sont des ignorants qui tremblent au récit de ces horribles aventures, baisent la table et supplient les *nocturnæ* de ne point sortir de leur repaire. (Chap. 63-64.)

En dehors de ces chapitres où est plutôt raillée la grossière superstition de ces petites gens qui croient aux lycanthropes et aux sorcières, le *Satiricon* ne fait plus intervenir la magie que dans une scène d'une drolatique obscénité. (Chap. 134 sq.) Œnothée a beau vanter, en des vers d'un accent épique, la puissance de ses enchantements ; le rôle que lui prête Pétrone prouve bien qu'il n'a voulu tracer qu'une caricature de sorcière.

Plus effrayante, certes, et plus tragique est dans Apulée Méroé la magicienne (*Metam.*, l. I, 8) : *Saga.... et divina, potens cælum deponere, terram suspendere, fontes durare, montes*

1. V. Paul Monceaux, Apulée, *Roman et magie. Apulée magicien.*
2. Dans Virgile il est déjà question de lycanthropes, *Ecl.*, VIII, 97 :
« His ego sæpe lupum fieri et se condere silvis,
Mœrim.... vidi. »

diluere, manes sublimare, deos infimare, sidera exstinguere, Tartarum ipsum illuminare.

Tout autre aussi se montre à nous la *veratrix saga et divinipotens* qu'invoque la femme du meunier (l. IX, 28) pour venger son amant sur son mari. Cette histoire plaisante a un dénouement fantastique. Un spectre évoqué par la sorcière fait sa proie du malheureux mari.

Encore moins y a-t-il trace dans le *Satiricon* de cette religiosité mystérieuse dont est imprégnée surtout la dernière partie de l'*Ane d'or*. Ici, rien qui réponde à l'apparition d'Isis, à la procession et aux cérémonies symboliques de la purification, de l'initiation de Lucius, à sa dévote prière.

Si l'on en croit les Hermétistes, l'*Ane d'or* tout entier ne serait qu'un symbole, et dissimulerait sous d'ingénieux emblèmes les plus hautes vérités de la science. Quelle que puisse être la valeur de cette affirmation, on peut assurément déclarer en toute confiance que jamais le *Satiricon* de Pétrone ne suggérera la tentation d'une interprétation de ce genre. Il est peu d'œuvres dont l'idée religieuse soit aussi complètement absente. Voilà donc entre Pétrone et Apulée[1] une différence fondamentale.

Dans l'*Ane d'or* on constate le goût du tragique et même du mélodramatique, une recherche de réalisme qui va jusqu'à l'horrible. Tantôt des contes au dénouement sanglant renouvelés des antiques tragédies, l. VIII, 1-14, l'his-

1. Il est vrai qu'à l'égard des divinités de la Fable, Apulée en use lui-même avec assez de sans-gêne. Au livre VI, 22-23, c'est sur un ton de bonne humeur qu'il raconte l'assemblée des dieux dont Mercure est le *præco*. Quiconque, parmi les immortels, manquera à l'appel, sera frappé d'une amende de 10,000 écus. On verra Jupiter faire une mercuriale amicale à Cupidon et le gronder d'avoir enfreint la loi Julia. Plaisanteries légères du genre de celles que nous avons trouvées dans l'*Apokolokyntose*, et qui, forcées jusqu'à la charge, seront reprises par la moderne opérette.

toire de Thrasylle, de Tlépolème et de Charite, l. IX, 30-31, l'histoire du meunier, l. IX, 33-38, le riche et le pauvre, etc. Apulée nous prévient lui-même du caractère de ces narrations, l. X, 2 : *Jam ergo, lector optime, scito te tragœdiam, non fabulam legere, et a socco ad cothurnum adscendere.*

Pétrone tourne bien vite au comique les situations les plus dramatiques en apparence. Ses tragédies ne sont que des tragédies pour rire.

Quoi de plus atroce au contraire que le supplice imaginé par les brigands d'Apulée[1] pour punir la tentative d'évasion de leur prisonnière! (L. VI, 31-32.) Ils ont résolu de la coudre vivante dans la peau de l'âne, afin qu'elle éprouve à la fois toutes les tortures, et les détails de cette mort affreuse, rêvée par des misérables en délire, sont décrits avec une repoussante crudité. La même remarque s'applique au récit du supplice de l'esclave que son maître fait dévorer par les fourmis, après l'avoir enduit de miel des pieds à la tête. (L. VIII, 22.)

Rien de tel dans Pétrone. L'anthropophagie préconisée par Eumolpe, imposée par lui en son testament (Chap. 141), n'est qu'une facétie lugubre, à laquelle l'ironie qui s'y mêle enlève ce que les images ont par elles-mêmes d'odieux.

Il est un réalisme d'une autre nature, qui recherche le pittoresque et la vérité des détails dans la représentation des objets et des personnes. On le trouve dans le *Satiricon*, mais plus discret et plus sobre que chez Apulée. Dans l'*Ane d'or* les descriptions sont surchargées. Pétrone se borne d'ordinaire à quelques traits expressifs.

Les procédés des deux narrateurs nous présentent encore

---

1. Sans doute ici Apulée suit son original grec (Lucius, chap. 25), mais il insiste sur cette description et raffine.

cette différence que l'un, Apulée, se met plusieurs fois en scène sous le nom de Lucius, et que sa personnalité apparaît fréquemment dans ses œuvres[1], tandis que la personne de Pétrone ne se révèle presque jamais dans le *Satiricon*.

Enfin les morceaux littéraires du *Satiricon* n'ont aucun équivalent dans l'*Ane d'or*.

La comparaison du style des deux écrivains demanderait un examen approfondi, mais qui dépasserait les limites de notre sujet. Bornons-nous à dire que les artifices de la rhétorique règnent beaucoup plus chez Apulée que chez Pétrone. La langue du premier est précieuse et raffinée; son style est emphatique et semé d'antithèses. Il ne paraît pas, comme Pétrone, nourri des bons modèles, et, pour le goût, lui est fort inférieur. Cet Africain de Madaure a eu soin, dès le début de l'*Ane d'or*, précaution nécessaire, de demander grâce au lecteur pour les imperfections de son style. Il allègue que le latin n'est pas sa langue maternelle et qu'il lui en a coûté pour l'apprendre de pénibles efforts. L. I, 1 : *Mox in urbe latia advena, studiorumque Quiritium indigenam sermonem, ærumnabili labore, nullo magistro præeunte, aggressus excolui. En ecce præfamur veniam, si quid exotici ac forensis sermonis rudis locutor offendero.* M. Monceaux énumère[2] les divers éléments dont se compose la langue d'Apulée. « Patois sémitiques de Carthage et de Numidie, grec, latin de province, archaïque et populaire, argot des gens de métier, néologismes créés d'eux-mêmes par l'instinct de la race ou la concep-

1. M. Monceaux (*op. cit.*, p. 115) en fait l'observation : « Apulée avertit lui-même qu'il saisit toutes les occasions de montrer son talent. Voici comment il commence une description : C'est maintenant le moment de décrire l'aspect des lieux et la caverne qu'habitaient les voleurs. En même temps je vous soumettrai un échantillon de mon savoir-faire. »

2. *Op. cit.*, p. 209.

tion littéraire de l'auteur, voilà de quoi s'est formé le riche vocabulaire d'Apulée. Nous sommes loin, on le voit, de Cicéron ou de Virgile. C'est l'arsenal très complexe d'un Africain sorti des universités de Carthage ou d'Athènes, curieux de la vie populaire, soucieux de rendre tout l'individuel de ses impressions, décidé pour cela à ne reculer devant aucune hardiesse[1]. »

M. Monceaux analyse les procédés de style d'Apulée, l'emploi très particulier de l'adjectif (*fatigationem sedentariam*), les libertés que l'auteur prend avec la syntaxe, son goût maniéré et sa recherche de l'écriture artiste.

A prendre Pétrone dans l'ensemble, il nous apparaît fort différent. Mettons à part les passages en latin populaire, ceux où il fait parler les gens du peuple, sa langue et son style sont autrement sains et élégants. On reconnaît non seulement un Latin qui a appris sa langue dès l'enfance, qui ne s'est point gâté par un long séjour à l'étranger, mais un Latin fort lettré qui a pratiqué assidûment les modèles classiques.

Toutefois, cette langue est, même dans les morceaux où n'entre pas le *sermo plebeius*, mêlée de locutions qui ne sont plus classiques, d'expressions qui semblent puisées dans le langage de la conversation familière, ou renouvelées des écrivains archaïques. A ce point de vue, il prête à quelques rapprochements avec Apulée. On les lira à l'appendice III.

Pour résumer ce parallèle, on peut dire : L'*Ane d'or*, si peu semblable au *Satiricon* pour la donnée et les péripéties de l'action, pour la magie et la religiosité qui y dominent, offre cette conformité avec l'œuvre de Pétrone qu'il est, lui aussi, un roman à tiroirs, apte à recevoir des épisodes

1. Cf. Boissonade, *Biog. univers.* (art. *Lucius*), sur Apulée : « Sa prose est laborieusement élégante et il y a semé moins les fleurs que les épines du vieux langage des comiques latins. »

divers, des morceaux descriptifs, des contes, des moralités oratoires, mais qui n'admet pas les vers et les tirades littéraires.

Tel est le véritable point de contact entre ces deux romans. Ils sont de plus analogues par un certain goût de réalisme qui s'attache à la peinture des gens et des scènes vulgaires. Les meuniers, les foulons, les pâtres, les palefroniers, les esclaves, les âniers, les paysans d'Apulée, font pendant au chiffonnier Échion, aux marmitons, aux hôteliers de Pétrone. Cependant le monde de celui-ci est en général un peu plus relevé, c'est celui du petit commerce et de la bourgeoisie. Les lettrés, tels qu'Agamemnon, Eumolpe, n'ont pas leurs équivalents chez Apulée.

Tous deux représentent aussi la société galante. En face de Méroé et de Byrrhène se placent Quartilla et Tryphène (magie à part), et la suivante Psyché nous fait ressouvenir de Fotis. Mais les aventures d'amour et les scènes de débauche sont la matière principale du *Satiricon*, tandis qu'elles se partagent l'*Ane d'or* avec la magie, les histoires tragiques et les faits romanesques.

Les thèmes de la satire sont plus abondants chez Pétrone que chez Apulée. Il semble les avoir puisés dans les traditions classiques latines qu'Apulée connaît moins et consulte peu, soucieux avant tout de suivre son original grec et ses contes milésiens. Le roman de Pétrone semble plus latin, celui d'Apulée plus grec. Au point de vue de la composition, on constatera que jamais les épisodes de Pétrone n'ont la disproportion qu'ils atteignent chez Apulée (épisode de Psyché).

La langue du *Satiricon* est autrement ferme et précise que celle de l'*Ane d'or*. Le style est de bien meilleur aloi, le goût bien plus sûr. Les deux œuvres emploient le langage populaire, mais la première avec beaucoup d'art et de discrétion.

Concluons cette comparaison de Pétrone avec les écrivains qui se rapprochent le plus du genre où il s'est exercé. Il ressort de ce qui vient d'être dit que, de toutes les œuvres antiques qui nous sont parvenues, l'*Ane d'or* est, d'une part, celle qui, par la nature des sujets traités, s'éloigne le moins du *Satiricon*. D'autre part, pour le style, la forme (mélange de prose et de vers), le goût de parodie et de fine raillerie, cette composition nous rappelle surtout l'*Apokolokyntose*. A s'en tenir à l'aspect d'ensemble du *Satiricon*, il appartient à la fois au roman dont l'*Ane d'or* est le type, et à la *Ménippée* dont l'*Apokolokyntose*, avec la satire politique et personnelle en plus, nous offre le seul exemplaire complet dans la littérature latine. Nous avons donc le droit de dire que l'œuvre de Pétrone est une habile et originale combinaison de deux genres, et à ce seul titre déjà, doit être considérée comme une véritable création.

CHAPITRE II

MORALE ET DOCTRINE LITTÉRAIRE DE PÉTRONE

L'étude des caractères du *Satiricon* nous a expliqué pourquoi l'auteur y a mêlé des vers ainsi que des généralités oratoires ou littéraires. Il se conformait par là aux traditions de la *Ménippée*, bien qu'il la modifiât sensiblement pour le fond en y faisant entrer le roman.

Mais dans quel esprit sont traités ces sortes d'accessoires, ces morceaux poétiques, ces lieux communs de morale, ces déclamations? Nous ne pouvons essayer de répondre à cette question avant d'avoir examiné ce que Pétrone nous laisse entrevoir de lui-même, de sa philosophie, de ses principes littéraires.

L'homme et l'œuvre s'expliquent réciproquement. Ce que nous ignorons de l'auteur, son écrit peut, dans une certaine mesure, nous l'apprendre. Or, nous ne possédons aucune certitude sur la personnalité, la vie, l'époque de Pétrone. C'est au *Satiricon* lui-même qu'il faut demander quelques renseignements sur celui qui l'a composé. Mais quand il s'agit d'un roman, combien la difficulté se complique! L'induction devient singulièrement hasardeuse, surtout pour les romans antiques, qui sont tout objectifs et si peu ouverts aux confidences personnelles. *Adolphe* nous révèle Benjamin Constant; Chateaubriand est presque tout entier dans *René*. De telles œuvres ont la valeur de mémoires poétisés et arrangés. Déjà il est plus ma-

laisé de démêler dans *Gil Blas* le véritable caractère de Le Sage. Ce serait assurément faire le plus grand tort à l'honnête et laborieux écrivain que de lui prêter la morale assez accommodante de son héros. On peut donc risquer de se tromper si on va chercher dans leurs écrits la personne des romanciers grecs et latins. N'a-t-on pas douté longtemps si l'auteur des *Aventures de Théagène et de Chariclée* fut un évêque? Si ce bavard d'Apulée, le plus communicatif des hommes, nous a un peu entretenus de lui-même dans l'*Ane d'or*, c'est surtout grâce à son *Apologie* et à ses autres œuvres que nous discernons ce qui concerne sa personne et les idées qui lui sont propres dans ce roman. Mais Pétrone est autrement discret. Cet ironique, « ce Mérimée sceptique, au ton froid et exquis », comme on l'a si justement qualifié [1], n'est pas homme à se livrer. Il s'est retiré de son œuvre pour ne laisser paraître que les personnages qu'il fait agir et parler. Il semble bien être de ceux qui d'instinct ont pratiqué le principe énoncé par G. Flaubert : « L'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu. »

Et pourtant le romancier le plus impersonnel ne parvient pas à s'effacer tellement qu'on ne puisse distinguer aucun de ses traits. Le choix même du sujet est un indice de son caractère. Une certaine conception de la vie se manifeste par la manière dont il imagine, conduit, dénoue les aventures de ses héros. Ceux-ci, quelque dissemblables qu'ils puissent être de l'auteur qui les crée, n'en parlent pas moins son style et nous disent ses habitudes d'esprit. L'indifférence même de l'écrivain, son scepticisme flegmatique dans la peinture des scènes les plus libres, peuvent être considérés comme une sorte de profession de foi.

Or, nous voyons Pétrone prendre pour matière de son

1. E. Renan, *L'Antechrist*, p. 139.

roman les faits et gestes d'un trio de débauchés qu'il guide avec indulgence parmi les situations les plus scabreuses. Pour se plaire en la société de tels héros, il faut avoir tout au moins l'esprit affranchi de tout préjugé. On n'arrête pas avec complaisance son esprit sur des scènes cyniques et des tableaux voluptueux si l'on n'a soi-même un goût prononcé pour la philosophie qui prêche le plaisir, pour l'épicurisme.

Pétrone est un adepte de cette doctrine. Il peut prendre à son compte le mot qu'il prête à un de ses personnages : *Epicurum hominem esse divinum.* (Chap. 104, l. 29.) L'épicurisme pratique, facile, sensuel, qui enseigne à jouir de la vie parce qu'elle est courte, qui aiguillonne la volupté trop lente par la pensée de la mort toujours menaçante, cet épicurisme qui a trouvé son expression la plus élégante et la plus littéraire dans Horace, s'affirme à chaque page du roman de Pétrone. Il n'en peut être autrement dans cette épopée libertine. On peut noter dans le *Satiricon* bon nombre de passages tout imprégnés des maximes de l'épicurisme vulgaire, par exemple les *elegidaria* improvisés par Trimalchion [1], le conseil donné par le soldat à la matrone d'Éphèse : *ipsum te jacentis corpus admonere debet, ut vivas* (Chap. 111, p. 78, l. 13), etc.

Il semble même qu'à un moment donné, Pétrone s'applique ouvertement à mettre son récit sous le patronage d'Épicure. Au chapitre 132 se lit une pièce de quatre distiques, où l'on croit entendre l'auteur lui-même s'adressant à ses lecteurs et non plus cette fois par la bouche d'un de ses personnages. Ces quatre distiques ne se lient pas étroitement avec ce qui précède. On peut, avec

1. Chap. 34 :

« Eheu nos miseros! quam totus homuncio nil est.
Sic erimus cuncti, postquam nos auferet Orcus,
Ergo vivamus, dum licet esse bene. »

M. Buecheler, supposer une lacune. Ou bien il y a eu transposition de ce morceau primitivement placé ailleurs à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui. Ou plutôt encore, l'auteur interrompant la narration de son héros, se montre ici en personne pour présenter la défense de son œuvre au moment où elle paraît atteindre la limite extrême de la licence. Il s'écrie :

Quid me constricta spectatis fronte, Catones,
Damnatisque novæ simplicitatis opus?
Sermonis puri non tristis gratia ridet,
Quodque facit populus, candida lingua refert;
Nam quis concubitus, Veneris quis gaudia nescit?
Quis vetat in tepido membra calere toro?
in arte MSS. *Ipse pater veri doctus Epicurus amare*
Jussit, et hoc vitam dixit habere τέλος.

Ces vers s'appliquent bien mieux à l'ensemble du *Satiricon* qu'à la déclamation d'Encolpe qui les précède. Le mot *opus* désignerait avec peu de justesse le morceau si court qui précède, tandis que l'originale composition de Pétrone serait caractérisée à merveille par ces expressions : *novæ simplicitatis opus*. C'est le sujet même du *Satiricon* qui est déterminé par ce vers :

Quodque facit populus, candida lingua refert.

Le style de l'auteur ne peut pas mieux être défini que par cet autre vers :

Sermonis puri non tristis gratia ridet.

Remarquons de plus que, dans ces distiques, Pétrone ne présente nullement l'apologie d'Encolpe coupable d'un entretien indécent. La justification est plus générale et l'écrivain plaide pour son œuvre tout entière. Ovide a fait de même, notamment dans ces vers des *Remèdes d'amour :*

361-362. *Nuper enim nostros quidam carpsere libellos,*
Quorum censura Musa proterva mea est.

385-386. *Thaïs in arte mea est : lascivia libera nostra est.*
Nil mihi cum vita : Thaïs in arte mea est.

Martial présente à plusieurs reprises sa défense et dans des termes qui ne sont pas sans analogie avec ceux qu'emploie Pétrone :

Ep. 2, liv. XI, v. 1-2. *Triste supercilium, durique severa* Catonis
Frons, *et aratoris filia Fabricii*

. . . . . .

Quidquid et in tenebris non sumus, ite foras.

Ep. 15, liv. XI, v. 1-4, 7-9 ; et *Ep.* I, *Epistula ad lectorem :* Absit a jocorum nostrorum *simplicitate* malignus interpres.... non intret *Cato* theatrum nostrum ; aut si intraverit, spectet[1]....

Pétrone ne proteste pas comme Martial de la pureté de ses mœurs : *Lasciva est nobis pagina, vita proba est*[2]. (*Ep.*, I, 5, v. 8.) Son impudence prend un air de naïveté, de candeur, *candida lingua refert.* Qu'a-t-il représenté, sinon ce que fait le peuple, *quodque facit populus?* Ce n'est pas à des enfants qu'il s'adresse : *Nam quis concubitus, Veneris quis gaudia nescit?* Ces joies de l'amour sont joies permises : *Quis vetat in tepido membra calere toro?* La vie n'a pas d'autre but, selon la parole d'Épicure, père de toute vérité, *pater veri*, et c'est aux philosophes mêmes, *doctos*, que s'adresse cette exhortation à aimer.

N'avons-nous pas ici la déclaration de principes du parfait Épicurien et une réponse catégorique à ces Catons au front plissé qui feraient mine de condamner ces badinages érotiques?

Épicurien, Pétrone ne l'est pas seulement par le choix de son sujet et par tant de maximes empruntées à cette

1. Cf. *Ep.*, I, 5 ; I, 36 ; XI, 16.
2. Catulle avait dit déjà, XVI, v. 5-6 :
« Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum : versiculos nihil necesse est. »

doctrine chère aux bons vivants. Il a puisé aussi à plusieurs reprises des principes et des arguments philosophiques dans ce répertoire du scepticisme et de l'irréligion. Plusieurs des morceaux poétiques insérés dans le *Satiricon* sont d'évidentes imitations de Lucrèce (Fragments XXVII, XXIX, XXX). Quant à l'impiété de Pétrone, elle éclate en mainte page du *Satiricon*. Le seul dieu dont on parle avec respect ou crainte, c'est Priape. Il faut faire cependant exception pour les gens du peuple qui seuls, en ce roman, témoignent de quelques sentiments religieux. Observateur fidèle, le romancier a peint tels qu'il les a vus, ces affranchis superstitieux, ce Ganymède qui déplore l'incrédulité de ses contemporains et l'abandon des vieux rites[1]. Mais, à part ces regrets naïfs de la foi du bon vieux temps, bien à leur place dans la bouche d'un homme du peuple, on n'aperçoit dans le *Satiricon* nulle trace d'un sentiment pieux, tandis qu'abondent les preuves du scepticisme de Pétrone. Il est vrai que les dieux sont mentionnés de temps à autre dans le roman. Les divinités en quelque sorte classiques, officielles, Jupiter, Mars, Minerve, Junon, Neptune, figurent comme ornements poétiques dans les pièces de vers dont le *Satiricon* est semé. Mais ce sont des machines, rien de plus. Ailleurs encore leurs noms reviennent, mais dans des formules consacrées, des jurons populaires, des locutions de la conversation familière qui

1. Si les dieux nous délaissent, c'est parce que nous ne les prions plus. « Ita meos frumisear, ut ego puto omnia illa a diibus fieri. Nemo enim cœlum putat, nemo jejunium servat, nemo Jovem pili facit, sed omnes, apertis oculis, bona sua computant. Antea stolatæ ibant, nudis pedibus, in clivum, passis crinibus, mentibus puris, et Jovem æquam exorabant. Itaque statim urceatim plovebat : aut tunc, aut nunquam : et omnes redibant udi tanquam mures. Itaque dii pedes lanatos habent, quia nos religiosi non sumus, agri jacent. » (Chap. 44, l. 35 sq.)
C'est, rendue en langue vulgaire, la plainte poétique de Catulle :

Omnia fanda nefanda malo permista furore
Justificam nobis mentem avertere deorum.
(LXIV, *Epithal. Peleï et Thetidos*, v. 406, 407.)

ne supposent pas plus une foi quelconque chez ceux qui en usent que l'emploi de : parbleu ! et de : corbleu ! n'implique une croyance théiste. Quartilla dira (Chap. 25, l. 30) : *Junonem meam iratam habeam*, Trimalchion (Chap. 34, l. 19) : *æquum Mars amat*. Minerve apparaîtra dans l'expression proverbiale : *omnis Minervæ homo* (Chap. 43, p. 29, l. 4), ou se montrera comme un motif décoratif dans les fresques qui ornent le mur du palais de Trimalchion (Chap. 29, l. 25) : *et ipse Trimalchio capillatus caduceum tenebat, Minervaque ducente, Romam intrabat.*

Sans doute les héros du roman sont des coquins passablement superstitieux et ont assez souvent sur les lèvres les noms des dieux. Encolpe, avant de s'embarquer, invoque les astres, *et, adoratis sideribus, intro navigium* (Chap. 99, p. 68, l. 8). Trimalchion croit aux striges, aux *nocturnæ pluscæ* (Chap. 63, l. 22). Lichas, dans un grand péril (Chap. 114), supplie Encolpe de rendre le sistre et le vêtement d'Isis qu'il a dérobés, et redoute les funestes présages (Chap. 104-105). Mais, d'ordinaire, les circonstances mêmes dans lesquelles ils font appel à la divinité nous apprennent assez ce que vaut leur piété. Eumolpe et ses compagnons ont combiné dans tous leurs détails les escroqueries qui doivent les enrichir à Crotone. Le narrateur ajoute : *his ita ordinatis quod bene feliciterque eveniret, precati deos viam ingredimur* (Chap. 117, p. 84, l. 1). Admettons que ce soit ici un trait de caractère : tels les brigands et les voleurs modernes de ce pays de Naples invoquent la Madone et les saints pour le succès de leurs mauvais coups. Mais quel scepticisme railleur à la manière de Lucien ou de Voltaire dans des propositions comme celles-ci : *utique nostra regio tam præsentibus plena est numinibus, ut facilius possis deum quam hominem invenire!* (Chap. 17, l. 16.) Quoi de plus impertinent que ce rapprochement de mots fait par Encolpe (Chap. 137, l. 20) : *ecce duos aureos pono unde possitis*

et deos et anseres emere? Ces témoignages et d'autres qu'on pourrait y joindre[1] nous montrent dans Pétrone un parfait sceptique.

Quelle peut être la morale d'une œuvre aussi profondément épicurienne et irréligieuse, on le devine sans peine. Les personnages du roman sont des coquins sans scrupules et sans remords. Non qu'ils ne se reprochent parfois l'ignominie de leur conduite et leurs supercheries coupables. Au chapitre 125, l. 6, Encolpe, redoutant que la ruse d'Eumolpe ne soit éventée, s'écrie : *Dii deæque, quam male est extra legem viventibus : quicquid meruerunt semper exspectant;* mais ici c'est la peur qui parle et non le repentir; l'aventurier tremble à la pensée d'avoir à recommencer, toujours par les mêmes moyens, cette rude guerre contre la pauvreté qui le poursuit[2].

On doit donc se défier des maximes de sagesse que l'on rencontre dans le *Satiricon,* quand on voit par quelles singulières bouches elles sont proférées. Oui, les débauchés, les filous, les écornifleurs que Pétrone met en scène énoncent parfois quelques sentences vertueuses, quelques réflexions philosophiques, mais ce sont là simples jeux et matières à déclamation. L'ironie du romancier accompagne à la sourdine ces lieux communs de morale. Quand, en ce roman joyeux, la note grave, sérieuse, mélancolique même se fait parfois entendre, restons en défiance, car elle ne se soutiendra pas longtemps. Il arrive que le héros de Pétrone se trouve jeté dans une situation critique ou mis en présence d'un spectacle qui l'amène à un retour

1. Cf. chap. 137, le vers 10 :

« Clausum possidet arca Jovem »,

qui montre les dieux eux-mêmes soumis à la toute-puissance de l'argent; chap. 88, l. 31 : « cum omnibus diis hominibusque formosior videatur massa auri, quam quicquid Apelles Phidiasque, Græculi delirantes, fecerunt. »

2. « Et tandem expugnata paupertas nova mendicitate revocanda. »

sur lui-même. Ainsi un naufrage lui fait voir la mort de près. Il est sauvé, mais bientôt le flot pousse au rivage le cadavre de Lichas, naguère son ennemi. (Chap. 115.) Le style s'élève soudain : *Substiti ergo tristis cœpique umentibus oculis maris fidem inspicere, et hunc forsitan, proclamo, in aliqua parte terrarum secura exspectat uxor...* et tout le développement qui suit a du mouvement, de la chaleur, de l'éloquence. Il semble que Pétrone oublie son personnage pour s'inspirer uniquement de la situation. Mais bientôt il nous avertit de ne pas prendre au sérieux cette belle tirade : *En homo quemadmodum natat.* C'est sur ce trait ironique que s'interrompt cette amplification sur le thème éternel : O vanité ! ô néant ! ô mortels ignorants de leur destinée ! Puis un autre lieu commun : Qu'importe par quel moyen notre corps sera détruit, le feu, la flamme ou la dent des bêtes fauves ! Et encore une fois un trait plaisant, une pointe contre la crémation vient conclure le discours [1].

Et peut-être, après tout, le morceau tout entier, même dans les parties que nous avons supposées sérieuses, n'est-il qu'un contraste cherché et une longue ironie ? Ces scènes tragiques et funèbres sont en quelque sorte un assaisonnement de cette épopée libertine. Un naufrage, une mort survenue tout à coup au milieu des plaisirs de cette nef flottante qui semblait ne porter que les joies effrénées des amours pervers, c'est comme le condiment macabre de cette orgie sans fin. Le cadavre de Lichas remplit l'office du squelette que Trimalchion fait circuler au début du festin. Il nous crie à son tour : *Ergo vivamus dum licet esse bene.* Et après qu'on a rendu à Lichas les derniers honneurs,

1. P. 82, l. 11 : « Tanquam melius ignis accipiat ; immo hanc poenam gravissimam credimus, ubi servis irascimur. Quae ergo dementia est, omnia facere ne quid de nobis relinquiat sepultura ? »

qu'Eumolpe a jeté sur son tombeau ses massifs élégiaques, l'on ne songe plus dans toute la bande qu'à vivre gaîment. En route maintenant pour Crotone ! La chasse aux testaments va s'ouvrir et la fortune sourire à ces rusés coquins.

Cependant, par suite d'une méprise surprenante, dès l'antiquité et surtout au moyen âge, Pétrone a été considéré comme un moraliste. L'abréviateur, auteur des extraits que nous possédons, a quelquefois détaché du contexte une maxime, une réflexion philosophique. D'autres ont constitué des recueils de sentences puisées dans le *Satiricon*. M. Thurot[1] mentionne un manuscrit du XIIe siècle[2], *Summa Petri Helie de arte grammatica*, où à la suite du commentaire de Pierre Hélie sur Priscien, on lit des sentences et extraits de morale tirés de Quintilien, Cicéron, Sénèque, Platon, Macrobe, Boèce, Aulu-Gelle, *Pétrone*, Térence, etc. Notre auteur a donc eu auprès de quelques-uns la même fortune que le licencieux mimographe Publilius Syrus, élevé d'une manière fort imprévue à la dignité de moraliste. M. Buecheler[3] parle du *Florilegium Parisinum* du XIIIe siècle, recueil de sentences morales où Pétrone a fourni sa part. De même, Vincent de Beauvais, Jacques le Grand, dans son *Sophologium*, ont contribué à transformer le sceptique et malicieux romancier en professeur de sagesse[4]. Cela est plaisant.

Non, la morale n'a jamais préoccupé Pétrone. Quelles qu'aient pu être ses mœurs (car le romancier crée les personnages qu'il lui plaît), dans l'œuvre qu'il nous a transmise, il n'a songé qu'à divertir. S'il a cru à la vertu, il

1. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXII, p. 22, 23.
2. (N) Bibliothèque de l'Arsenal (Belles-lettres latines, 4, *olim* Saint-Victor, 78).
3. Préface de l'éd. de 1862, p. 26 sqq.
4. Vincent de Beauvais : « De quodam libro Petronii partim metrico, partim prosaico, pauca hæc moralia, quæ sequuntur, excerpta notavi. »

n'en a rien laissé voir ; sur la vertu des femmes en particulier, il semble aussi incrédule que les auteurs de nos vieux fabliaux[1].

Cette esquisse sommaire, que nous traçons de la morale ou plutôt de l'immoralité de Pétrone, demeure conjecturale en raison des doutes qui subsistent sur sa personne et son époque. Si le *Satiricon* a été réellement composé par le Pétrone dont parle Tacite, il est certain, tous les critiques en ont fait la remarque, que la physionomie retracée dans les *Annales*[2] concorde assez avec celle que nous imaginons pour l'auteur du *Satiricon*. Les termes *eruditio luxu, scientia voluptatum*, conviennent à l'épicurien élégant que le roman nous révèle. L'aimable et savante simplicité, la gracieuse nonchalance de son style, seraient justement caractérisées par cette phrase : *Ac dicta factaque ejus, quanto solutiora et quamdam sui neglegentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur.* Mais cette assimilation entre le Pétrone de Tacite et l'écrivain que nous étudions, reste encore problématique et contestée. Il ne nous est donc pas permis de comparer la doctrine morale de ses héros avec celle qu'il a lui-même pratiquée dans sa vie. Que nous ayons affaire à un Épicurien convaincu, rien n'est plus problable. Toutefois, nous devons nous en tenir à des présomptions.

Pour ses principes littéraires, il en est autrement. En écrivant ce roman, Pétrone fait œuvre de lettré et nous pouvons contrôler la sincérité de ses doctrines par l'application même qu'il en fait. Si, ici encore, l'auteur disparaît derrière ses personnages, du moins est-il obligé de

1. « Multa in muliebrem levitatem cœpit jactare ; quam facile adamarent, quam cito etiam filiorum obliviscerentur ; nullamque esse feminam tam pudicam, quæ non peregrina libidine usque ad furorem averteretur. » (Chap. 110.)
2. L. XVI, 18.

nous découvrir quels sont ses goûts, ses prédilections, quels auteurs il a lus et imités de préférence, quels procédés de composition il suit, à quelles règles il se conforme. Quand l'exposition de certains principes, quand certains jugements littéraires interviennent dans le roman, sans qu'aucune nécessité les y amène, c'est qu'apparemment l'auteur y attache quelque prix. Quand enfin, énoncés par divers personnages, ces principes offrent un corps de doctrine suivi, se présentent avec un caractère d'unité, on est fondé à croire qu'ils sont bien dans l'esprit de l'écrivain.

Assurément nous ne devrons jamais oublier, en étudiant les morceaux littéraires du *Satiricon*, que le romancier ne les prend pas directement à son compte. Comme dans une comédie, chacun des héros du roman parle son langage. Ces morceaux ne sont attribués, nous l'avons dit, qu'à des personnages qui peuvent les débiter avec vraisemblance : Eumolpe, un poète, Agamemnon, un rhéteur, Encolpe, une sorte de bachelier déclassé, mais qui a fait de bonnes études. Et encore d'un auteur comique est-il plus aisé de dégager une critique ou une esthétique. Molière a des interprètes de sa propre pensée, des raisonneurs, des Clitandre, des Alceste, franchement opposés aux Trissotin et aux Oronte. Les gens du *Satiricon* sont sans exception des sacripants ou des grotesques. Aucun ne peut être considéré comme muni d'une procuration de Pétrone pour parler en son nom. Leurs tirades n'engagent, à vrai dire, qu'eux-mêmes. L'écrivain a le droit de se récuser si on lui impute toutes les théories qu'il fait exposer par ses personnages. Ainsi cette critique prétendue de la *Pharsale*, il la prête à un poète sifflé et lapidé; c'est Encolpe, censeur de mœurs plus que douteuses, qui prononce la véhémente invective contre la fausse rhétorique des écoles.

Néanmoins, nous ne pensons pas qu'il faille soupçonner

chez Pétrone des arrière-pensées profondes. Il est bien plus naturel de supposer que, moitié sérieux, moitié plaisant, il exprime, par l'intermédiaire d'Encolpe, d'Agamemnon et d'Eumolpe, les idées qui lui sont personnelles sur la littérature, et leur fait réciter des essais de poésie auxquels il s'est diverti. De même, toute proportion gardée, Cervantès prête à Don Quichotte des dissertations pleines de sens et de nobles discours. Quand Le Sage (l. VII, chap. 13) nous rapporte la conversation de Fabrice et de Gil Blas sur quelques auteurs du temps et leur appréciation sur le sonnet imité de Gongora, ce sont ses propres sentiments qu'il nous communique.

Examinons donc en eux-mêmes ces morceaux littéraires[1], sans trop nous préoccuper des personnages qui les débitent, et tâchons d'en extraire, si elle s'y trouve, la doctrine de Pétrone.

Les tirades relatives aux lettres et aux arts sont les suivantes : Attaques d'Encolpe contre la déclamation ; réponse d'Agamemnon, à laquelle fait suite une pièce de vers imitée de Lucilius (Chap. 1-6) ; quelques passages de la plainte d'Eumolpe sur la misère des gens de lettres (Chap. 83-84) ; causes de la décadence des arts énoncées par Eumolpe (Chap. 88-89) ; dissertation d'Eumolpe sur les difficultés de la poésie, qui se termine par la théorie sur l'emploi du merveilleux dans l'épopée et précède le poème de la *Guerre civile* (Chap. 118). On pourrait en outre glaner quelques jugements littéraires épars dans l'œuvre ; mais

1. On peut se demander si, en insérant dans son œuvre des morceaux de cette nature, Pétrone suit une tradition du genre qu'il va transformer en partie, de la *Ménippée*. Le peu qui nous reste de Varron ne permet pas de répondre avec précision. Varron semble s'être attaché à faire connaître les systèmes philosophiques plutôt qu'à traiter des questions littéraires. Dans Lucilius, il y avait des passages consacrés à ces questions. Son XXVIe livre comprenait trois parties ; la première avait pour sujet les poètes et la poésie.

la plupart sont évidemment ironiques. L'auteur se moque de la sottise de ceux qui les prononcent. Telle est la comparaison burlesque instituée par Trimalchion entre Cicéron et Publilius. (Chap. 55, l. 20.) Il est probable que ces sortes de discussions littéraires, qui devaient être un des attraits du roman, se retrouvaient aussi dans les parties perdues du *Satiricon*. On entrevoit même que certains des fragments relatifs aux lettres que nous possédons ont été écourtés. Ainsi le dialogue entre Encolpe et Agamemnon ne devait pas se borner aux tirades conservées. Il commençait sans doute par des doléances d'Agamemnon lui-même sur la décadence de l'éloquence ; le professeur en donnait d'autres causes que les causes véritables signalées par Encolpe. C'est ce que celui-ci semble nous indiquer par ces mots : *pace vestra liceat dixisse, primi omnium eloquentiam perdidistis*. (Chap. 2, l. 16.)

Quelles sont les idées générales communes à ces divers morceaux et qui ont par conséquent le plus de chances d'être celles de Pétrone lui-même ?

Tout d'abord, de la simple lecture de ces différentes tirades, il ressort que, aux yeux de l'auteur, les lettres, les sciences, les arts sont, au moment où il écrit, en pleine décadence. Pétrone est donc un *ancien*. *Sed accusatores « antiquitatis », vitia tantum docemus et discimus*. (Chap. 88, l. 23.) Où sont les grands noms d'autrefois ? Il eût dit volontiers avec La Fontaine[1] :

Art et guides, tout est dans les Champs-Élysées.

Les maîtres, c'est Sophocle, Euripide, Pindare, les neuf lyriques, Homère, Platon, Démosthène, Thucydide, Hypéride, les disciples de Socrate (Chap. 1-3), et, dans une autre énumération, de nouveau Homère, puis Virgile et

1. Épître à Huet.

Horace. (Chap. 118.) Pétrone est un *classique*; ses jugements sur Virgile et Horace le prouvent[1]. Il reproche au siècle présent d'avoir oublié le passé et de négliger les illustres modèles. Les sciences sont dans le marasme aussi bien que les lettres. Où est la dialectique? Où est l'astronomie? Où est la philosophie jadis si cultivée[2]?

Mais de quelles causes provient la décadence actuelle[3]? Les unes tiennent aux mœurs, les autres à l'éducation. Ce qui a corrompu les esprits, c'est avant toute chose la corruption des âmes. On n'aime plus, on ne cherche plus que l'argent[4]. Au temps jadis, quand la vertu toute nue savait plaire, il se produisait entre les hommes une généreuse émulation à mettre au jour tout ce qui pouvait être utile à l'humanité, et les arts libéraux fleurissaient à l'envi[5]. Cette noble rivalité des savants et des artistes est attestée par les grands exemples des Démocrite, des Eudoxe, des Chrysippe, des Lysippe et des Myron.

Aujourd'hui, nul n'aspire plus à la gloire de la philosophie ou de l'éloquence. On ne songe qu'au plaisir, à la débauche[6]. La richesse, voilà le mot d'ordre universel. Un lingot d'or, tel est l'idéal de la beauté pour les hommes dégénérés. (Chap. 88.)

Malheur donc à ceux qui se hasardent encore à cultiver les lettres! La misère les attend.

Sola pruinosis horret facundia pannis
Atque inopi lingua desertas invocat artes. (Chap. 83.)

---

1. « Horatii curiosa felicitas » (Chap. 118) .... « Ut tunc primum me etiam Virgilius offenderit. » (Chap. 68.)
2. « Ubi est dialectica? ubi astronomia? ubi sapientiæ cultissima via? » (Chap. 88.)
3. « Cœpi.... causam desidiæ præsentis exequere, cum pulchrorum artes perissent..... » (Chap. 88.)
4. « Pecuniæ cupiditas hæc tropica instituit. » (Chap. 88.)
5. « Vigebant artes ingenuæ, summumque certamen inter homines erat ne quid profuturum sæculis diu lateret. » (Chap. 88.)
6. « Vino scortisque demersi. » (Chap. 88.)

Les riches leur feront la guerre ; car ils ne sauraient tolérer qu'on essaie de mettre quelque chose au-dessus de leur opulence[1]. Telle est la première cause de la décadence des arts libéraux : l'amour de l'argent a tué le culte de la vertu.

Mais il est d'autres causes dérivant en partie de la première. Les mauvaises mœurs ont engendré la dépravation du goût. On n'imite plus les ancêtres ni dans leur simplicité et leur désintéressement, ni dans la sévère discipline de leur éducation et leurs fortes études. Avocats et poètes mettent aujourd'hui un déplorable empressement à récolter avant d'avoir semé. Il n'y a plus d'écoliers : on n'hésite pas à se produire avant d'avoir rien appris de solide. Le maître se fait le complice des parents, qui, dans leur ambitieuse vanité, ont hâte de pousser au barreau leurs fils à peine sortis de l'enfance. Pêcheur d'un nouveau genre, il amorce ses disciples, ainsi que des petits poissons, par l'appât d'un enseignement agréable et flatteur. S'il s'y prend autrement, il se morfondra dans son école déserte, attendant en vain des élèves[2]. Aussi cuisine-t-il à cette jeunesse les friandises les plus douces : *mellitos verborum globulos et omnia dicta factaque quasi papavere et sesamo sparsa.* (Chap. 1, l. 13.) De là ces déclamations sans nul rapport avec la réalité, ce tapage creux, ce flux de paroles gonflées et vides[3]. Étonnez-vous, devant ces ridicules matières de l'école et ces procédés de développement puérils et frivoles, que l'éloquence épuisée s'affaisse ainsi qu'un corps débilité par l'anémie ! (Chap. 2.)

A l'impatience inconsidérée des pères de famille ré-

---

1. « Qui solas exstruere divitias curant, nihil volunt inter homines melius credi, quam quod ipsi tenent. » (Chap. 84, l. 8.)
2. « Sine spe prædæ morabitur in scopulo. » (Chap. 3, l. 24.)
3. « Rerum tumore et sententiarum vanissimo strepitu. » (Chap. 1, l. 6.)

pond l'outrecuidance des jeunes gens, petits prodiges en herbe, élevés en serre chaude. Sortez-les de l'ombre de l'école, transportez-les au grand soleil du forum, ils paraîtront stupides (*stultissimos*, Chap. 1, l. 9); ils seront aussi dépaysés que s'ils se trouvaient tout à coup jetés dans un autre univers [1]. Voilà pour les futurs avocats.

Même sottise présomptueuse chez les apprentis-poètes. A peine savent-ils dresser un vers sur ses pieds qu'ils se figurent avoir gravi l'Hélicon. (Chap. 118.) Ou bien tel avocat manqué, après s'être épuisé sans profit aux besognes du barreau, se réfugie dans la poésie comme en un port plus tranquille. Il s'imagine qu'il est plus aisé de construire un poème qu'un plaidoyer constellé de petites sentences scintillantes. Mais il échoue piteusement.

Ainsi, paresse, ignorance qui ne doute de rien, dédain des saines traditions, vanité des élèves encouragée par la coupable industrie des déclamateurs, ces marchands d'éloquence, voilà les vices de l'école actuelle. La décadence des mœurs explique celle des lettres.

Telle est la part de la critique, de la satire, si l'on veut, dans les morceaux littéraires du *Satiricon*. On jugera peut-être que cette peinture indignée de la corruption du siècle et cet appel à l'antique vertu sont en formelle contradiction avec ce que nous savons de la philosophie de l'auteur. Cet épicurien déclaré, ce conteur libertin est peu qualifié pour s'ériger en moraliste. S'est-il amusé de ce désaccord qui éclate entre les belles théories d'Eumolpe et ses vilaines mœurs? Cette intention plaisante n'est probablement pas étrangère à Pétrone. Mais je crois surtout qu'il s'est emparé d'un lieu commun pour le traiter avec esprit et élégance. De même, dans le *De bello civili*, nous aurons une invective contre l'immoralité, l'avidité, le luxe

1. « Putent se in alium orbem terrarum delatos. » (Chap. 1, l. 7.)

effréné des Romains, causes de la guerre civile. Ce sont là des thèmes de rhétorique que se sont appropriés tous les écrivains de l'empire, les plus légers comme les plus austères. Le *convicium sæculi* est à la mode. Ne voit-on pas dans toutes les littératures les écrivains les plus libres semer leurs œuvres de tirades contre la perversité du siècle?

Au surplus, rien n'empêche d'admettre que Pétrone est sincère quand il déplore la perte de la simplicité ancienne, quand il se plaint que la passion de l'argent ait succédé au goût des belles choses. C'est l'artiste qui parle alors. Je le crois plus convaincu encore quand, condamnant le stérile enseignement des écoles, la faiblesse intéressée des maîtres, l'ambition irréfléchie des parents, la naïve infatuation des élèves, il regrette les nobles et fécondes études d'autrefois. Sceptique en morale, Pétrone est en littérature un homme de foi et de tradition. Il le prouve par la pureté relative de son style, par de fréquentes réminiscences des bons modèles, par l'affirmation réitérée de son admiration pour les maîtres. Sur ce point, tous les critiques sont d'accord. On a toujours fait honneur à l'auteur du *Satiricon* de ses protestations contre le mauvais goût des déclamateurs et des faux poètes; on s'est accordé à les considérer comme l'expression de ses sentiments intimes, encore que ces tirades soient prononcées par des rhéteurs et par un poète ridicule. Nous nous croyons donc autorisé à tirer de ces morceaux le *credo* littéraire de Pétrone.

Quelle est la doctrine qu'il voudrait voir régner dans l'école et que prêchent Agamemnon, Encolpe et Eumolpe? Elle comporte des préceptes généraux et des règles particulières soit à l'éloquence, soit à la poésie. Mais elle offre un ensemble bien coordonné et procède d'une inspiration unique. Elle est d'ailleurs peu originale. C'est la doctrine classique, tout au plus renouvelée par des comparaisons

piquantes et d'ingénieuses expressions. On peut la réduire aux propositions qui suivent.

1° Nul n'a le droit d'aspirer au rôle d'orateur ou de poète si ses mœurs ne sont pures :

. . . . . *prius mores*
Frugalitatis lege poliat exacta. (Chap. 5, l. 2.)

Qu'il ne se fasse ni le client des riches, ni leur adulateur gagé, qu'il sache fuir tous les excès :

Nec perditis addictus obruat vino
Mentis calorem.... (Chap. 5, l. 6.)

2° Mais, comme la doctrine de Pétrone est plutôt littéraire que morale, la condition essentielle est celle-ci. Il faut s'imposer dans ses études une règle *sévère*. Le mot est trois fois en quelques lignes : *severa lege, lectione severa, artis severæ*. (Chap. 4 et 5.) On ne devient un orateur ou un poète digne de ce nom qu'après s'être nourri de la substance du meilleur enseignement, après avoir passé par tous les degrés d'une savante initiation : *laborum gradus fieri.* (Chap. 4, l. 29.) Le programme de cette indispensable éducation nous est tracé dans les vers imités de Lucilius. On commencera par la poésie :

. . . . . *det primos versibus annos* (Chap. 5, l. 11) ;

on se fortifiera par la philosophie avant de se hausser jusqu'à l'éloquence :

Mox et Socratico plenus grege mittat habenas (Chap. 5, l. 13) ;

alors seulement on essaiera de manier les armes du grand Démosthène.

Mais l'idée fondamentale, celle à laquelle Pétrone revient avec obstination, c'est l'obligation de lire beaucoup,

afin de se faire une riche réserve de souvenirs où l'imitation puisse trouver largement à puiser. La maxime :

> . . . . . *Vos exemplaria Græca*
> *Nocturna versate manu, versate diurna*[1].

est développée à l'aide de nombreuses métaphores empruntées à l'eau dont on s'abreuve, à la nourriture que l'on s'assimile. Cette espèce d' « irrigation » de l'esprit par les belles-lettres que l'on y verse à flots est recommandée à plusieurs reprises et toujours en des termes presque identiques. Il est évident que Pétrone tient à sa comparaison : *ut studiosi juvenes lectione severa irrigarentur* (Chap. 4, l. 30); *Maroniumque bibat felici pectore fontem* (Chap. 5, l. 12); *si philosophiæ fontem attigisset.* (Chap. 88, l. 26.)

> . . . . . *sic « flumine » largo*
> *Plenus Pierio « defundes pectore » verba.* (Chap. 5, l. 21.)

L'expression *Pieriam pectus* est hardie. La poitrine du poète devient la grotte du *Pierus* d'où découle l'onde sacrée des Muses[2].

Et enfin : *neque concipere aut edere partum mens potest nisi ingenti flumine literarum inundata*[3]. (Chap. 118, l. 19.)

Les images tirées de la nourriture sont également fréquentes : *qui inter hæc nutriuntur* (Chap. 2, l. 15) ; — *omnia*

---

1. Horace, *Ep. ad Pisones*, v. 268, 269.
2. Cf. Ovide, *Amor.*, III, 9, v. 26 :

> « Vatum Pieriis ora rigantur aquis. »

Properce, III, 2, 51 :

> « Talia Calliope, lymphisque a fonte petitis,
> Ora Philotæa nostra rigavit aqua. »

3. La similitude des idées et des expressions entre le *Schedium Lucilianum* et divers autres passages de Pétrone est une raison de plus de l'attribuer à celui-ci. (Cf. chap. V.)

quasi eodem cibo pasta (Chap. 2, p. 8, l. 8); — *plenus grege* (Chap. 5, l. 13); — *plenus literis*. (Chap. 118, l. 28.)

Ainsi, aux yeux de Pétrone, le futur poète ou orateur semble être un récipient où l'on entonne la poésie ou l'éloquence des grands modèles, afin qu'il l'épanche à son tour. Il paraît oublier le *concoquamus lecta* de Sénèque, ou plutôt il le sous entend ; car d'autres préceptes corrigent et complètent celui-ci. Grâce à ces longues et fructueuses lectures, on atteindra le but suprême des études ; on aura acquis la faculté d'imiter. L'*imitation*, tel semble être en effet le terme où aboutit la théorie de Pétrone. Il ne cesse d'en faire la règle de l'écrivain : *ut quod vellent « imitari » diu audirent* (Chap. 4, l. 32); — *grandiaque indomiti Ciceronis verba minentur* (Chap. 5, l. 20). — Rappelons encore ces phrases caractéristiques : *neque concipere aut edere partum mens potest nisi ingenti flumine literarum inundata* (Chap. 118, l. 19); — *ecce belli civilis ingens opus quisquis attigerit, nisi plenus literis, sub onere labetur*. (Chap. 118, l. 27.)

La prescription capitale, celle sur laquelle Pétrone revient avec le plus d'insistance, est donc la suivante : Pour arriver à écrire, il faut se faire un fonds de lectures considérable et amasser des matériaux qu'utilisera une intelligente imitation.

Certes, cette doctrine n'a rien de rare. Il n'est pas un traité de rhétorique ancien qui ne l'énonce. Elle est exposée avec ampleur dans l'*Institution oratoire* de Quintilien et remplit le Xe livre. Elle est bien conforme à l'esprit même de la littérature latine, habituée à vivre d'imitations et souvent de plagiats. Il n'en est pas moins curieux de la voir énoncée à plusieurs reprises parmi les frivolités et le libertinage d'un roman. On se demande si ce n'est pas là une idée chère à l'écrivain, une confidence involontaire par laquelle il nous avertit de ses principes et de

ses procédés de composition. On le croirait d'autant plus aisément que l'étude du *Satiricon* nous montre en maint endroit ces préceptes mis en pratique. Pétrone a reçu cette forte éducation littéraire qu'il préconise : il s'est nourri des œuvres classiques, et, pour reprendre sa métaphore, bien souvent, comme d'une source, jaillissent de son esprit des réminiscences des grands maîtres et des écrivains contemporains.

Mais ces préceptes généraux ne suffisent pas. Ce n'est pas assez de s'être acquis par la lecture d'abondantes ressources pour l'imitation. Il faut que la personnalité de l'écrivain apparaisse. Par quoi va-t-elle se manifester ? Pétrone ne semble pas attacher beaucoup de prix à l'invention des idées. Ce qui est essentiel à ses yeux, ce qui doit appeler tout notre effort, c'est l'élocution. Presque tous ses conseils portent sur ce point. Pour ce qui est des idées, il se borne à recommander la simplicité, le naturel, *naturali pulchritudine exsurgit* (Chap. 2, p. 8, l. 2), le goût et la mesure, *pudica oratio*. (Chap. 2, p. 8, l. 1.) Il condamne la déclamation, l'enflure, *rerum tumore* (Chap. 1, l. 6), *non est maculosa nec turgida*. (Chap. 2, p. 8, l. 2.) Il blâme l'emphase et la boursouflure de l'éloquence asiatique : *ventosa istæc et enormis loquacitas Athenas ex Asia commigravit*. (Chap. 2, p. 8, l. 3.) Il veut que l'éloquence ait de la grandeur et de la majesté : *illa grandis oratio haberet majestatis suæ pondus*. (Chap. 4, l. 34.)

Mais le style, plus que tout le reste, paraît le préoccuper. Trouver les mots par lesquels on doit rendre sa pensée, telle est à ses yeux la difficulté suprême. C'est l'écueil contre lequel viennent échouer ceux que n'ont pas formés et approvisionnés de sérieuses études. La tâche du poète surtout est délicate, car les termes communs lui sont interdits, *refugiendum est ab omni verborum, ut ita dicam, vilitate et sumendæ voces a plebe semotæ, ut fiat : « odi profanum*

vulgus et arceo. » (Chap. 118, l. 20.) L'idéal est le curieux bonheur d'expression qu'on admire chez Horace : *Horatii curiosa felicitas.* (Chap. 118, l. 25.) Plus que tout autre écrivain, le poète devra travailler son style avec une patiente industrie et s'efforcer d'atteindre à la distinction, à l'originalité de la forme. Ce mérite du style, que Pétrone semble mettre au-dessus de tout, le frappe chez les grands écrivains plus que leurs autres qualités, si éminentes soient-elles. Il louera Sophocle et Euripide d'avoir trouvé les mots dont il convenait qu'ils se servissent : *nondum juvenes declamationibus continebantur, cum Sophocles atque Euripides invenerunt verba quibus deberent loqui.* (Chap. 2, l. 19.)

Une autre qualité du style est celle qui résulte de l'unité et de l'harmonie du ton. On doit veiller à ce que les pensées ne se détachent pas du corps de l'ouvrage en faisant saillie ; il faut qu'elles se fondent dans la trame du poème et brillent du même coloris. *Præterea curandum est ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibus colore niteant.* (Chap. 118, l. 22.)

En mettant à part ce que Pétrone dit de l'épopée, c'est à ces généralités que se réduit sa théorie littéraire, telle qu'elle ressort des discours de ses personnages. Qui peut douter qu'un écrivain de ce talent eût eu bien plus à nous confier sur un pareil sujet? Y a-t-il touché encore dans les parties perdues du *Satiricon?* Cette supposition est plausible, mais nous ne pouvons raisonner que sur ce que nous avons. *Est ridiculum ad ea quæ videmus nihil dicere, quærere quæ habere non possumus* [1].

Les théories qui viennent d'être exposées visent seulement les genres élevés, l'éloquence, la poésie épique, lyrique ou dramatique. Nous avons précisément de Pétrone deux fragments d'épopées et il nous sera facile de consta-

1. Cicéron, *Pro Archia,* IV, 7.

ter qu'il y a cherché les effets de style bien plus qu'il ne s'y est mis en frais d'invention. En prose, mais dans un genre fort différent de ceux dont il nous a entretenus, il s'est cependant conformé aux règles qu'il a tracées et qui sont après tout celles que suit par principes ou spontanément tout écrivain de valeur. Il a la simplicité élégante, le naturel. Ses imitations se fondent harmonieusement dans la trame de son style. Nul n'est plus ennemi de la déclamation; ou, s'il déclame, c'est par jeu et avec des sous-entendus plaisants. Son goût, pour un auteur de l'âge d'argent, est relativement pur. Assurément il n'a pu échapper aux défauts de son temps et dans ses vers surtout on trouve des traces de l'affectation et de l'enflure qui caractérisent Lucain et Juvénal. Mais sa prose, où se rencontrent tous les tons, depuis le langage le plus raffiné et le plus voisin de la poésie jusqu'au jargon populaire, mérite les éloges que lui a donnés Burmann : *scriptorem, in quo tam expressa priscæ elegantiæ et munditiæ vestigia* [*deprehenduntur*], *non in uno aut in aliquo hujus scripti membro, sed per omnem libellum æquali tenore diffusa.* (*Præfat.*, p. 3[1].) On sent à la lire l'heureuse influence des bons modèles que Pétrone a eus sous les yeux. On peut donner aussi comme une preuve du goût de Pétrone la retenue de son langage, alors qu'il traite les sujets les plus scabreux. Il semble s'être appliqué à employer le moins possible les termes obscènes dont d'autres écrivains latins ont abusé. Cette observation a été faite plus d'une fois[2], en particulier par M. Baillard[3] : « Jusque dans ses pages les plus

1. *Titi Petronii Arbitri Satyricon quæ supersunt.* Utrecht, 1709.

2. « Dans les plus vives descriptions qu'il fait des débauches de l'empereur et de ses favoris, (Pétrone) en adoucit toujours les images par des termes dont l'honnêteté et la modestie ne pourront être blessées. » (*Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins. T. I, p. 198.)

3. Préface de la traduction de Pétrone (collection Nisard), p. v.

érotiques, Pétrone s'interdit constamment les gravelures et crudités de mots si familières à Catulle, à Martial et même à Horace. »

De tout ce qui précède, on est en droit d'induire que Pétrone avait été fidèle aux principes qu'il édicte par la bouche de ses héros. Il est lui-même *ingenti flumine literarum inundatus*. Il est de ceux qui ont su faire leur profit de nombreuses et intelligentes lectures, qui aiment à utiliser leurs souvenirs, et excellent à leur donner une forme personnelle et neuve. Nous allons examiner si le *Satiricon* justifie cette hypothèse, si l'on y trouve la trace des lectures et des imitations de Pétrone, et dans quel esprit ces imitations ont été faites.

Commençons cette enquête et cette vérification par les morceaux mêmes d'où nous avons essayé d'extraire ses principes. Mettons en parallèle le texte des principaux morceaux littéraires du *Satiricon* et les textes des écrivains latins antérieurs à l'époque de Néron ou contemporains de son règne qui offrent avec ces morceaux quelque analogie d'idée ou d'expression.

I. *Tirade d'Encolpe contre les déclamateurs.*

Chap. 1. Num alio genere furiarum declamatores inquietantur qui clamant : « Hæc vulnera pro libertate excepi ; hunc oculum pro vobis impendi : date mihi ducem, qui me ducat ad liberos meos, nam succisi poplites membra non sustinent » ?

Cette parodie des controverses et du faux pathétique des déclamations est bien dans le ton ironique du roman.

On trouve un mouvement analogue dans Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, IX, 4, 1, éd. Kiessling) :

Hæc vulnera quæ in ore videtis meo postea feci quam dimisum sum.

Pour l'expression *genere furiarum*, rapprocher Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, IX, 25, 27) :

Sed ne hoc genus « furoris » protegere videar.

Hæc ipsa tolerabilia essent, si ad eloquentiam « *iturio* » viam faccerent.

Cette expression paraît propre à Pétrone. Il l'emploiera encore :

Ceteri enim aut non viderunt « *viam qua iretur ad carmen* ». (Chap. 118, l. 26.)

Nunc et rerum tumore et sententiarum vanissimo strepitu hoc tantum proficiunt, ut cum in forum venerint, putent se in alium orbem terrarum delatos,

Pour les mots *sententiarum vanissimo strepitu*, il peut y avoir un souvenir de Cicéron, cité par Aulu-Gelle (*N. A.*, I, ch. 15) :

Quid enim est tam furiosum (cf. num alio genere furiarum) *quam verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nulla subjecta sententia aut scientia ?*

Quant à l'idée de cette phrase, elle a été plusieurs fois rendue par Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, III, *Proœm.*, 13) :

Agedum istos declamatores produc in senatum, in forum : cum loco mutabuntur, velut adsueta clauso et delicatæ umbræ

corpora sub dio stare non possunt, non imbrem ferre, non solem sciunt, vix se inveniunt.

um vene-

Cf. Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, l. IX, *Proœm.*, 11):

Cum ventum est in forum.... aut deficiunt aut labant.

Voici qui se rapproche encore davantage du texte de Pétrone : Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, l. IX, *Proœm.*, 5) :

Itaque velut ex umbroso et obscuro prodeuntes loco claræ lucis fulgor obcæcat, sic istos e scholis in « forum transeuntes omnia tanquam nova et insuetata » perturbant.

tulos exis-
imos fieri,
ıæ in usu
ıt aut vi-

Cf. Sénèque le Rhét. (*Controv.*, IX, *Proœm.*, 4) :

Non est autem utilis exercitatio, nisi quæ operi simillima est, in quod exercet.

is in litore
os edicta
erent filiis
ıpita præ-
n pestilen-
:s tres aut

Ce sont là des matières bien connues dans l'école et dont le Recueil de Sénèque le Rhéteur nous offre plus d'un exemple (Sén., *Controv.*, I, 2, 8) :

Piratas omni crudelitate efferatos... præferentes ante se vincula et catenas...

Controv., I, 6. *Captus a piratis scripsit patri de redemptione..... 2, vidisses omnia membra vinculis pressa..... obtritas catenis..... manus.*

Il est également question de pirates dans les *Controverses*, I, 7, — VII, 1 — VII, 4, etc.

Sén. le Rhét. (*Controv.*, IX, 4): « *Tyrannus* » *patrem in arcem cum duobus filiis arcessit, imperavit adulescentibus ut patrem cederent.*

Un autre sujet de controverse se trouve mentionné dans Pétrone. Chap. 48, l. 31, Trimalchion dit :

« Sed narra tu mihi, Agamemnon, quam controversiam hodie declamasti ?.... Dic ergo, si me amas, peristasim declamationis tuæ. » Cum dixisset Agamemnon : « Pauper et dives inimici erant », ait Trimalchio : « Quid est pauper ? » « Urbane », inquit Agamemnon, et nescio quam controversiam exposuit. Statim Trimalchio : « Hoc, inquit, si factum est, controversia non est ; si factum non est, nihil est. »

Ce sujet est commun dans les recueils de controverse. Sén. le Rhét. (*Excerpta controv.*, l. V, 2) :

Gener inimici divitis.

Controv., l. V, 5. *Domus cum arbore exusta.*

Dives pauperem vicinum rogavit ut sibi arborem venderet quam sibi dicebat obstare...

Controv., X, 1. *Quidam cum haberet filium et divitem inimicum*, sq. (Le Riche et le fils du pauvre.)

L'interruption baroque de Trimalchion pourrait être un souvenir de l'anecdote rapportée par Sénèque le Rhéteur :

Controv., IX, 6, 12. *Cestius*

corpora sub dio stare non possunt, non imbrem ferre, non solem sciunt, vix se inveniunt.

Avec : *cum in forum venerint.*

Cf. Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, l. IX, *Proœm.*, 11) :

Cum ventum est in forum.... aut deficiunt aut labant.

Voici qui se rapproche encore davantage du texte de Pétrone : Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, l. IX, *Proœm.*, 5) :

Itaque velut ex umbroso et obscuro prodeuntes loco claræ lucis fulgor obcæcat, sic istos e scholis in « forum transeuntes omnia tanquam nova et inusitata » perturbant.

et ideo ego adulescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex his, quæ in usu habemus, aut audiunt aut vident,

Cf. Sénèque le Rhét. (*Controv.*, IX, *Proœm.*, 4) :

Non est autem utilis exercitatio, nisi quæ operi simillima est, in quod exercet.

sed piratas cum catenis in litore stantes, sed tyrannos edicta scribentes, quibus imperent filiis ut patrum suorum capita præcidant, sed responsa in pestilentiam data, ut virgines tres aut plures immolentur.

Ce sont là des matières bien connues dans l'école et dont le Recueil de Sénèque le Rhéteur nous offre plus d'un exemple (Sén., *Controv.*, I, 2, 8) :

Piratas omni crudelitate efferatos... præferentes ante se vincula et catenas...

Controv., I, 6. *Captus a piratis scripsit patri de redemptione..... 2, vidisses omnia membra vinculis pressa..... obtritas catenis..... manus.*

Il est également question de pirates dans les *Controverses*, I, 7, — VII, 1 — VII, 4, etc.

Sén. le Rhét. (*Controv.*, IX, 4): « *Tyrannus* » *patrem in arcem cum duobus filiis arcessiit, imperavit adulescentibus ut patrem cæderent.*

Un autre sujet de controverse se trouve mentionné dans Pétrone. Chap. 48, l. 31, Trimalchion dit :

« Sed narra tu mihi, Agamemnon, quam controversiam hodie declamasti ?.... Dic ergo, si me amas, peristasim declamationis tuæ. » Cum dixisset Agamemnon : « Pauper et dives inimici erant », ait Trimalchio : « Quid est pauper ? » « Urbane », inquit Agamemnon, et nescio quam controversiam exposuit. Statim Trimalchio : « Hoc, inquit, si factum est, controversia non est ; si factum non est, nihil est. »

Ce sujet est commun dans les recueils de controverse. Sén. le Rhét. (*Excerpta controv.*, l. V, 2) :

Gener inimici divitis.

Controv., l. V, 5. *Domus cum arbore exusta.*

Dives pauperem vicinum rogavit ut sibi arborem venderet quam sibi dicebat obstare...

Controv., X, 1. *Quidam cum haberet filium et divitem inimicum*, sq. (Le Riche et le fils du pauvre.)

L'interruption baroque de Trimalchion pourrait être un souvenir de l'anecdote rapportée par Sénèque le Rhéteur :

Controv., IX, 6, 12. *Cestius*

puerilitèr se dixisse intellegebat : « Mater, quid est venenum ? » Deridebat enim Murredium qui hanc sententiam imitatus in epilogo, cum adloqui cœpisset puellam et diceret... « .... rea es », fecerat respondentem puellam : « pater, quid est rea ? »

ellitos verborum globulos
mia dicta factaque quasi
vere et sesamo sparsa.

Cf. Satiricon, chap. 31, l. 11 : glires melle ac papavere sparsos.

Horace, *Ep. ad Pis.*, v. 375 : *Sardo cum melle papaver.*

ap. II. Qui inter hæc nu-
tur non magis sapere pos-
quam bene olere, qui in
a habitant.

Cf. Sén. le Rhét. (*Controv.*, IX, *Proœm.*, 4) :

Usque eo ingenia in scholasticis exercitationibus delicate nutriuntur, ut clamorem, silentium, risum, cœlum denique pati nesciant.

Dans Pétrone cette métaphore : *nutriuntur*, est suivie d'une autre comparaison familière et plaisante, bien dans l'esprit du roman, et qui est préparée par les images culinaires de la phrase précédente : *mellitos verborum globulos* (gâteaux), ... *omnia.... papavere et sesamo sparsa.*

ee vestra liceat dixisse,
omnium eloquentiam per-
is ; levibus enim atque ina-
sonis ludibria quædam
ando effecistis, ut corpus
nis enervaretur et caderet.

Y a-t-il ici une réminiscence de la lettre d'Auguste à Marc-Antoine citée par Suétone (*Auguste*, 86) :

An potius Asiaticorum orato-

rum inanibus sententiis verborum volubilitas in nostrum sermonem transferenda ?

Quelques lignes plus loin, Pétrone va parler des orateurs asiatiques. Quant au terme : *corpus orationis*, il le répétera au chapitre 118, l. 23 : Extra corpus orationis expressæ (sententiæ).

Nondum juvenes declamationibus continebantur, cum Sophocles aut Euripides invenerunt verba quibus deberent loqui. Nondum umbraticus doctor ingenia deleverat, cum Pindarus novemque lyrici Homericis versibus canere timuerunt.

« *Umbraticus* » est employé au même sens par les Sénèque, Quintilien, etc. Cicéron avait dit :

Educenda deinde dictio est ex hac domestica exercitatione et « umbratili » medium in agmen, in pulverem, in clamorem, in castra atque in aciem forensem. (*De Orat.*, I, 34, 157.)

Pétrone compte dix poètes lyriques[1] ; Quintilien n'en compte que neuf : « *Novem vero lyricorum longe Pindarus princeps.* (*Inst. orat.*, l. X, 1,61.)

Le scholiaste de Pindare dit : Λυρικοὶ ποιηταὶ μουσικῶν ἀσμάτων εἰσὶν ἐννέα.... τινὲς δὲ καὶ τὴν Κόριννα.

1. M. Sogebade (*Observationes grammaticæ et criticæ in Petronium*, Halle, 1880, p. 323) fait observer, en parlant de l'usage de *que* dans Pétrone, que, d'après cette construction, Pindare n'est pas compris dans les neuf lyriques.

Pétrone ajoute Corinne à Stésichore, Alcée, Simonide, Ibykus, Alcman, Sappho, Anacréon et Bacchylide. Ou bien il y a de sa part une simple inadvertance.

Les mots *Homericis versibus « canere timuerunt »* contiennent une bizarre explication de la naissance du mètre lyrique.

Pour la construction, rapprocher, chap. 118, l. 26 : *aut visam* (*viam*) *« timuerunt » calcare.*

» poetas [quidem] ad testi-
lum eitem, certe neque Pla-
, neque Demosthenen ad
genus exercitationis acces-
video. Grandis, et, ut ita
m, pudica oratio non est
ulosa, nec turgida, sed na-
li pulchritudine exsurgit.

Ce qui peut être neuf ici, c'est l'emploi de ces épithètes *pudica, maculosa, turgida*, appliquées au discours. Nous n'en trouverons d'exemples que chez les écrivains postérieurs à l'époque présumée de Pétrone. Cf. Fronton, *Laudes fumi et pulveris :*

modo dulce illud incorruptum sit et « pudicum », tusculanum et ionicum, id est Catonis et Herodoti ;

Et : *Ad. M. Cæsarem*, l. III, lettre 1 (*oratio, nisi gravitate*) *verborum honestatur, fit*

plane impudens atque « impudica ».

Ad M. Antoninum de orationibus, lettre 3 :

polluta et contaminata et varia et « maculosa.... »

Horace avait dit :

professus grandia turget (*Ep. ad Pison.*, v. 27);

Turgidus Alpinus jugulat dum Memnona. (*Sat.*, I, 10, v. 36.)

Dans une phrase qui n'est pas sans rapports avec celle de Pétrone, l'auteur de la Rhétorique à Hérennius se sert des mêmes termes (IV, 10) :

Ut corporis bonam habitudinem tumor imitatur sæpe; ita gravis oratio sæpe imperitis videtur ea, quæ turget et inflata est[1].

Cf. pour l'ensemble de la phrase : Sénèque le Rhéteur (*Excerpt. Controv.*, X, *Proœm.* 9), parlant du rhéteur Musa :

Omnia usque ad ultimum tumorem perducta, ut non extra sanitatem, sed extra naturam essent.

1. Cf. Perse, *Sat.*, V, v. 19 :
« Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo. »

uper ventosa istæc et enor-
loquacitas Athenas ex Asia
migravit animosque juve-
ad magna surgentes veluti
lenti quodam sidere afflavit.

On a beaucoup discuté sur ce *nuper*. — Beck (*The age*, etc.) veut établir par des exemples puisés dans Cicéron (*Pro Ligario*, 12, 37; *Pro Sextio*, 5, 53), César (*De bello Gall.*, 1, 6) que *nuper* a bien le sens de *récemment*, et cette phrase est un de ses arguments pour rattacher le *Satiricon* à l'époque d'Auguste. Mais d'autres textes prouvent que *nuper* peut avoir un sens beaucoup plus large et équivalent à celui de *naguères*.

Cicéron. *De divin.*, 1, 39. *Neque ante philosophiam patefactam, quæ « nuper » inventa est.*

De nat. deor., 2, 50. *Ea quæ « nuper », id est paucis ante sæculis.... reperta sunt.*

Tacite, *Dial. de orat.*, XVI, parlant des quatre cents ans qui séparent l'époque du dialogue de celle de Démosthène, dira :

Si ad naturam sæculorum.... perquam breve et in proximo est.

L'éloquence asiatique a commencé à Athènes avec Démétrius de Phalères (v°

siècle avant J.-C.). On est surpris de voir ici nommer Athènes et non pas Rome. Y aurait-il chez Pétrone une réminiscence de quelque rhéteur grec?

Le terme : *ventosa* avec le sens de *vide, enflé,* et appliqué au discours, est particulier à Pétrone.

Cf. Perse, *Sat.*, V, 10:

Tu neque anhelanti, coquitur dum [massa camino
Folle premis « ventos »....

Quant à l'expression : *pestilenti sidere,* elle est dans Tite-Live, l. VIII, 9, 12 :

pestifero sidere icti.

simulque corrupta regula eloquentia stetit et obmutuit.

Sénèque le Rhéteur exprime les mêmes plaintes au sujet de la décadence de l'éloquence (*Controv.*, I, *Proœm.*, 6, sq.):

...ut possitis æstimare in quantum cotidie ingenia decrescant, et nescio qua iniquitate naturæ eloquentia se retro tulerit.

Ad summam, quis postea Thucydidis, quis Hyperidis ad famam processit?

Pétrone est dans la tradition du pur atticisme et considère comme des modèles Thucydide et Hypéride, qu'il oppose aux orateurs

asiatiques. Cf. Cicéron, *Brutus*, passim.

ac ne carmen quidem sani coloris enituit.

Cette épithète : *sanus* appliquée à l'atticisme est fréquente chez Cicéron (*Brutus*, ch. XIII, 51) :

et quasi « sanitatem » perderet.

Ibid. *Rhodii « saniores » et Atticorum similiores.*

LV, 202. *Nihil erat in ejus oratione nisi sincerum, nihil nisi siccum atque « sanum »*, etc.

Sed omnia quasi eodem cibo pasta non potuerunt usque ad senectutem canescere.

L'expression est singulière. *Canescere* a le sens de mûrir, comme dans ce passage de Cicéron, dont il y a peut-être ici une lointaine réminiscence (*Brutus*, II, 8) :

Cum ipsa oratio jam nostra « canesceret » haberetque suam quamdam maturitatem et quasi « senectutem ».

Pictura quoque non alium exitum fecit, postquam Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam invenit.

Ce n'est pas une nouveauté que ces rapprochements entre la peinture et l'éloquence ou la poésie. Cf. Cicéron, *Brutus* et *De Oratore*, passim ; Horace, *Ep. ad Pis.*, *ut pictura poesis*, v. 361, etc.

Au chap. 88, Pétrone déplore de nouveau la décadence de la peinture : *cum*

pulcherrimæ artes perissent, inter quas pictura ne minimum quidem sui vestigium reliquisset.

Cf. Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, l. XXXV, 1, et l. XXXV, 10, 36 :

Hic celeritatem præceptoris (Nicomachi) secutus breviores etiamnum quasdam picturæ « compendiarias » invenit.

Ch. III. Réponse d'Agamemnon :

Adulescens, inquit, quoniam sermonem habes non publici saporis et, quod rarissimum est, amas bonam mentem, non fraudabo te arte secreta.

L'expression *bona mens* est fréquente chez Sénèque le Philosophe. Cf. *Natur. Quæst.*, III, *Proœm.* 14 :

... optare, quod sine adversario optatur, « bonam mentem ».

Mais chez Pétrone ce mot est tantôt pris, comme ici, au sens de : bon goût, tantôt au sens de : sagesse, comme au ch. 88, l. 27 : *ac ne bonam quidem mentem aut bonam valitudinem petunt.*

***Nihil* nimirum in his exercitationibus doctores peccant, qui necesse habent cum insanientibus furere. Nam nisi dixerint quæ adulescentuli probent, ut ait Cicero, « soli in scholis relinquentur ».**

Cum insanientibus furere est une locution proverbiale qu'emploie aussi Horace :

Insanos qui inter vereare insanus [haberi.
(*Sat.*, II, 3, v. 40.)

Cf. Théognis, v. 313 :

ἐν μαινομένοις μαίνεσθαι.

La phrase du *Pro Cælio*, 17, qui contient la citation faite par Encolpe, est la suivante :

Illud unum ad laudem cum labore directum iter qui probaverunt prope soli in scholis sunt relicti.

Sicut [ficti] adulatores cum cenas divitum captant, nihil prius meditantur quam id quod putant gratissimum auditoribus fore : nec enim aliter impetrabunt quod petunt, nisi quasdam insidias auribus fecerint :

Rien de plus commun chez les écrivains latins que la mention du parasite et de l'adulateur. Cf. Plaute, Térence, etc.

Sén., *Ep.*, 123. *Varus eques romanus cenarum bonarum sectator, quas improbitate linguæ merebatur*, etc.

Pétrone répétera un peu plus loin l'expression : *cenas divitum captare.*

Chap. 5, v. 5. *Clienvo cenas impotentium captet.*

sic eloquentiæ magister, nisi tanquam piscator eam imposuerit hamis escam, quam scierit appetituros esse pisciculos, sine spe prædæ morabitur in scopulo.

Pétrone reproduira au chap. 140 cette métaphore empruntée à la pêche :

Nisi aut locellos aut sonantes ære sacellos pro hamis in turbam mitterent.... sicut muta animalia cibo inescantur.

L'image est proverbiale :

Ovide, *Ars amator.*, 3, 425. *Semper tibi pendeat « hamus ».*

Horace, *Ep.*, I, 7, 74 :

Occultum visus decurrere piscis
[*ad « hamum »*.

Cf. Perse, *Sat.*, I, v. 79 :

Hos pueris monitus patres infun-
[*dere lippos*
Cum videas, quærisne, unde hæc
[*sartago loquendi*
Venerit in linguas, unde istuc de-
[*decus?...*

Chap. IV. Quid ergo est? parentes objurgatione digni sunt, qui nolunt liberos suos severa lege proficere. Primum enim sic ut omnia, spes quoque suas ambitioni donant.

Ces doléances sur l'impatiente ambition des parents et sur la fâcheuse situation qu'elle crée aux maîtres, remplissaient tout un livre composé par le professeur d'Horace, L. Orbilius Pupillus :

.... librum etiam cui est titulus πληγοσοφία edidit continentem querelas de injuriis quas professores neglegentia aut ambitione parentum acciperent. (Suétone, *De grammaticis et rhetoribus*, p. 107, éd. Reifferscheid.)

Deinde cum ad vota properant, eruda adhuc studia in forum pellunt, et eloquentiam, qua nihil esse majus confitentur, pueris induunt adhuc nascentibus.

Cf. Sénèq. le Rhét. (*Excerpt. Controv.*, III, *Proœm.*, 15.) : *qui pueri fere aut juvenes scholas frequentant.*

Ad vota properant est une expression que Pétrone répétera, chap. 89, *Trojæ halosis*, v. 16 :

In vota properat.

Pour l'expression *nascentibus*, cf. Cicéron :

Quod si illi tum in novis rebus, quasi modo « nascentes » hæsitaverunt. (*Academ.*, II, 5), etc.

Pour le mouvement de la phrase, cf. Sénéq. le Rhét. (*Controv.*, l. I, *Proœm.*, 10):

Et sic sacerrimam eloquentiam, quia præstare non possunt, violare non desinunt.

Quod si paterentur laborum gradus fieri, ut studiosi juvenes lectione severa irrigarentur, ut sapientiæ præceptis animos componerent, ut verba atroci stilo effoderent, ut quod vellent imitari diu audirent, ut *persuaderent* sibi nihil esse magnificum quod pueris placeret : jam illa grandis oratio haberet majestatis suæ pondus.

Cf. pour *gradus*, Cicéron, *Brutus*, LXV, 232 :

« *Gradus* » *tuos... studeo cognoscere.*

Le terme *atroci stilo* surprend un peu. Cicéron l'applique à l'éloquence dans le sens de : vigoureux, *huic generi orationis vehementi atque atroci.* (*De Orat.*, II, 49, 200.)

Effodio en ce sens ne se trouve que dans Pétrone.

Nous avons relevé déjà la nouveauté de l'emploi d'*irrigare*.

Nunc pueri in scholis ludunt, juvenes ridentur in foro, et quod utroque turpius est, quod quisque perperam didicit, in senectute confiteri non vult.

Cicéron, *De Oratore*, III, 24, 94, appelle les écoles des rhéteurs : *impudentiæ ludus.*

Horace, *Ep.*, II, 1, v. 84 :

Vel quia turpe putant parere mi-
[noribus, et quæ
Imberbes didicere, senes perdenda
[fateri.

Chap. V. — *Pièce de vers imitée de Lucilius.*

Nous étudierons, au chapitre des imitations de Pétrone[1], le *Schedium Lucilianæ humilitatis* qu'improvise Agamemnon. On se bornera ici à quelques rapprochements d'idées et d'expressions.

V. 1. Artis severæ si quis ambit [effectus
Mentemque magnis applicat, [prius mores
Frugalitatis lege poliat exacta.

La répétition de l'adjectif *severus* a déjà été signalée. Cf. chap. 4 : « *severa* » *lege, lectione* « *severa* ».

Sén., *Ep. ad Lucil.*, 17, 5. *Non potest studium salutare fieri sine* « *frugalitatis* » *cura.*

Sén., *De brevit. vitæ*, ch. 18. *Non decerunt et* « *frugalitatis* » *exactæ homines.*

V. 4. Nec curet alto regiam [trucem vultu
Cilensve cenas impotentium [captet,
Nec perditis addictus obruat [vino
Mentis calorem, nevo plausor [in scænam
Sedeat redemptus histrionis ad [rictus.
V. 9. Sed sive armigeræ rident [Tritonidis arces,
Seu Lacedæmonio tellus habi- [tata colono
Sirenumve domus,

L'expression *obruere vino* semble empruntée à Cicéron (*Philipp.*, III, 12) :

Ipse autem se, ut fratrem imitetur, obruit vino. Cf. *Pro Dejotaro*, IX, 26.

Rident est sans doute pris au sens qu'il a dans ce vers d'Horace, *Od.* l. II, 6, v. 13 :

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.

1. Chap. IV.

Pétrone désigne Athènes, Tarente et Naples, aimables et studieux séjours, propices au culte des Muses. Cf. Sénèque, *Ep.* 68, 5 :

Ille Tarentum se abdidit. Ille Neapoli inclusus est.

V. 11 :

.... det primos versibus annos
Mæoniumque bibat felici pec- [tore fontem.
Mox et Socratico plenus grege [mittat habenas,
Liber et ingentis quatiat Demos- [thenis arma.
Hinc Romana manus circum- [fluat et modo Graio
Exonerata sono mutet suffusa [saporem.

Cicéron recommande, ainsi que le fera Quintilien, de commencer par la lecture des poètes l'éducation des jeunes gens. Cf. Lettre VI *Ad famil.* et *passim.*

V. 12. *Mæonium fontem* peut être un souvenir d'Ovide, *Amor.*, III, el. 9, v. 25 :

Adjice Mæonidem, a quo, ceu [fonte perenni,
Vatum Pieriis ora rigantur aquis.

V. 13. *Socratico plenus grege.*

Cf. Horace, *Ep. ad Pis.*, v. 310 :

Rem tibi Socraticæ poterunt os- [tendere chartæ.

Cicéron, *De Orat.*, I, 10, 42. *Philosophorum greges, jam ab illo fonte et capite Socrate.*

V. 14. ...Demosthenis arma.

Cicéron emploie la même métaphore :

Brutus, II, 7. *Ingenii... armis* et *passim.*

Properce, l. III, el. 20, v. 27. *Persequar aut studium linguæ, [Demosthenis arma.*

Le v. 15 et les suivants sont peu intelligibles et restent tels, malgré toutes les conjectures et corrections proposées.

V. 17 : Interdum subducta foro [det pagina cursum
Et fortuna sonet celeri distincta [meatu ;
Dent epulas et bella truci me- [morata canore
Grandiaque indomiti Ciceronis [verba minetur.

Il semble que les vers 18 et 19 indiquent la matière même du poème que traitera Pétrone, le *De bello civili*, où la Fortune jouera un si grand rôle.

V. 21 : His animum succingo [bonis : sic flumine largo
Plenus Pierio defundes pectore [verba.

Cf. Ovide, *Fastes*, I, 23-24 :

Scimus... ingenii currant flumina [quanta tui.

Chap. VI. . . . . .
Dum ergo juvenes sententias rident ordinemque totius dictionis infamant....

Cf. Perse, *Sat.* III, v. 86 :

*His populus ridet, multumque to- [rosa juventus
Ingeminat tremulos naso cri- [pante cachinnos.*

On a pu voir que ces morceaux, ainsi que le *Schedium* qui les complète et en répète parfois les idées, nous présentent une doctrine peu personnelle. C'est bien la doctrine classique exposée par Sénèque le Rhéteur, auquel Pétrone a fait sans doute plus d'un emprunt, et qui est reprise par Quintilien ainsi que par Tacite dans son *Dialogue des Orateurs*. Il faut avouer de plus que cette critique de l'enseignement des rhéteurs et de l'usage des déclamations reste assez superficielle. Les causes profondes auxquelles est due la perte de l'éloquence des anciens temps

n'ont même pas été entrevues ici. Elles n'ont pas échappé à Tacite. On aurait mauvaise grâce à exiger de Pétrone, au cours d'un roman et dans des morceaux en quelque sorte adventices, qu'il nous donne lui-même pour une déclamation[1], des vues originales et un enchaînement rigoureux de principes. Il s'est fait l'interprète de ce que pensaient les personnes sensées de son temps, et s'est le plus souvent borné à énoncer la doctrine traditionnelle.

Ce qui paraît surtout lui appartenir dans ces morceaux, c'est la forme qu'ont reçue ces idées quelque peu banales. On remarque d'abord la vivacité du tour, l'allure oratoire qui se manifeste dans certains passages (Répétition des particules, *sed*, chap. 1, *nondum*, chap. 2, Interrogations). Sur ces lieux communs, Pétrone a aussi laissé l'empreinte de son esprit humoristique. Il a d'heureuses trouvailles de style, des métaphores familières, des comparaisons pittoresques (*mellitos verborum globulos*, chap. 1; *quam bene olere qui in culina habitant*, chap. 2)[2], des épithètes nouvelles ou employées dans un sens imprévu (*pudica oratio*, chap. 2; *ventosa loquacitas*, chap. 2), des termes hardis et poétiques (*eloquentia stetit et obmutuit*, chap. 2; *insidias auribus facere*, chap. 3; *lectione severa irrigare*, chap. 4; *cruda adhuc studia in forum pellunt*, chap. 4; *verba atroci stilo effodere*, chap. 4, etc.). Autant de termes piquants, d'ingénieuses alliances de mots, qui paraissent bien appartenir en propre à Pétrone. Ainsi, sur un tissu d'idées communes, il brode des expressions neuves et personnelles. Tel est le procédé qu'il a recommandé et qu'il pratique.

Il est difficile, en lisant les morceaux littéraires précédemment étudiés, de n'être pas frappé de la ressemblance

---

1. Chap. 3. « Non est passus Agamemnon me diutius *declamare* in porticu, quam ipse in schola sudaverat. »

2. Cf. chap. X. « Sententias, id est vitrea fracta et somniorum interpretamenta. »

qu'ils présentent avec certains passages de Quintilien et du *Dialogue des Orateurs* de Tacite. Studer (*op. cit.*) dit : « Pétrone se rencontre presque mot pour mot avec l'auteur du *Dialogus* sur le mauvais choix des sujets que l'on traite dans les écoles des rhéteurs. » M. Lud. Kleiber[1] (p. 70) émet l'opinion que Tacite avait lu Pétrone et s'en souvient dans son *Dialogue*. Voici les rapprochements que l'on peut faire entre les textes de Pétrone et ceux de Quintilien et de Tacite.

Chap. 1. Putent se in alium orbem terrarum delatos.	Ces mots rappellent ceux dont se sert Quintilien parlant de Porcius Latro, X, 5, 18 : *... ut... impense petierit, uti subsellia in basilicam transferrentur. Ita illi « cœlum novum » fuit, ut omnis ejus eloquentia contineri tecto ac parietibus videretur.*
Chap. 2. Nondum juvenes declamationibus continebantur.... Chap. 1.... et ideo ego adulescentulos existimo in scholis stultissimos fieri, quia nihil ex his, quæ in usu habemus, aut audiunt aut vident.... sed responsa in pestilentiam data...	Voici dans Quintilien la même pensée et un des exemples qui vont suivre dans Pétrone, II, 10, 4 : *Sint ergo et ipsæ materiæ quæ fingentur, quam simillimæ veritatis. Nam magos, « et in pestilentiam responsa », aliaque magis adhuc fabulosa frustra inter sponsiones et interdicta quæremus.*

1. *Quid Tacitus in Dialogo prioribus scriptoribus debeat.* Halis Saxonum, 1883.

La différence est que Quintilien admet la sage pratique de la déclamation. Pétrone la condamne absolument, et, par une exagération plaisante, affirme que les écoles actuelles ne font que des sots.

Les mots *in pestilentiam responsa* rappellent une des déclamations qui nous sont parvenues sous le nom de Quintilien.

Declam., CCCLXXXIV : *In pestilentia responsum est virginem immolandam, sorte ductam ; pater virginem negavit, magistratus immolavit. Non finiebatur pestilentia. Iterum sortiti sunt, altera immolata est.*

Cf. Declam., CCCXXVI, et pour *le Riche et le pauvre*, Declam., VII, IX, XI.

Un passage de Tacite, *Dialogus de Oratoribus* (Chap. 35), énonce le même exemple et contient la même critique à l'adresse des exercices de déclamation :

Chap. 1. Sed tyrannos edicta scribentes.... Sed responsa in pestilentiam data.	*Sic fit ut tyrannicidarum præmia aut vitiatarum electiones, aut « pestilentiæ » remedia, aut incesta matrum, aut quidquid in schola cotidie agitur, in foro vel raro vel nunquam, ingentibus verbis persequantur.*
Chap. 1. Nihil ex his quæ in usu habemus.	*Dialog.*, 31. *Ut fictis nec ullo modo ad veritatem accedentibus controversiis....*
Chap. 2. Pace vestra liceat dixisse, primi omnium eloquentiam perdidistis.	Quintilien, l. II, 10. *Eo quidem res ista culpa docentium recidit, ut inter præcipuas, quæ corrumperent eloquentiam, causas licentia atque inscitia declamantium fuerit.*
Levibus enim atque inanibus sonis.	*Dialog.*, 26. *Lasciviam verborum et « levitatem » sententiarum.*

Ut corpus orationis enervaretur et caderet.	*Dialog.*, chap. 39. *Debilitatur ac frangitur eloquentia.*
Grandis et, ut ita dicam, pudica oratio non est maculosa nec turgida, sed naturali pulchritudine exsurgit.	*Dialog.*, chap. 21. *Oratio... sed temperatus ac bonus sanguis implet membra et exsurgit toris...*
Chap. 3. Sicut ficti adulatores... sic eloquentiæ magister, nisi tanquam piscator cum imposuerit hamis escam, quam scierit appetituros esse pisciculos, sine spe prædæ morabitur in scopulo.	*Dialog.*, chap. 29. *Colligunt enim discipulos non « severitate » disciplinæ nec ingenii experimento, sed ambitione salutationum et illecebris « adulationis ».*
....Severa lege proficere.	Chap. 28. « *De severitate* »... *majorum.* Ibid. *Quæ disciplina et « severitas ».* Chap. 40. « *Severissimæ disciplinæ* ». « *Severissimæ* » *leges.*
Chap. 4. Parentes objurgatione digni sunt.	Cf. pour tout le développement, Tacite, *Dialogus*, chap. 28 : *Quis enim ignorat et eloquentiam et ceteras artes descivisse ab illa vetere gloria non inopia hominum, sed desidia juventutis et neglegentia parentum et inscientia præcipientium....?*
Deinde eum ad vota properant, eruda adhuc studia in forum pellunt.	Cf. Pline le Jeune, *Ep.*, II, 14 : *Ceteri audaces, atque etiam magna ex parte adulescentuli obscuri a declamando huc tran-*

sierunt, tam irreverenter ac temere ut mihi Attilius noster expresse dixisse videatur, sic in foro pueros a centumviralibus causis auspicari, ut ab Homero in scholis.

Pueris adhuc nascentibus. *Dialog.*, 28. *Vitiis.... quæ « natos » statim excipiunt.*

Ut verba atroci stilo effoderent. Chap. 39. *Et diligentis stili anxietatem.*

Ut quod vellent imitari diu audirent. Chap. 30. *Nec in auctoribus cognoscendis, nec in evolvenda antiquitate, nec in notitia vel rerum vel hominum vel temporum satis operæ insumitur.*

Jam illa grandis oratio haberet majestatis suæ pondus. Chap. 4. *Sanctiorem illam et augustiorem eloquentiam colam.*

Nunc pueri in scholis ludunt, juvenes ridentur in foro. Chap. 35. *Nam in loco nihil reverentiæ est, in quem nemo nisi æque imperitus intret, in condiscipulis nihil profectus, cum pueri inter pueros et adulescentuli inter adulescentulos pari securitate et dicant et audiantur..... cum ad veros judices ventum....*

La lacune qui suit ces mots peut être complétée, comme le fait observer M. Gœlzer[1], par le passage de Pétrone, chap. 1, l. 7, *ut cum in forum venerint*, sq.

Chap. 5. Nec perditis addictus [obruat vino Cf. pour l'expression Quintilien, I, 2 :

1. Tacite, *Dialogue des Orateurs*. (Hachette.) P. 77, note 23.

Mentis calorem, neve plausor [in scænam	*qui corporis cura mentem obruerunt.*
Sedeat redemptus histrionis ad [rictus.	Tacite, *Dialog.*, 29. *Jam vero propria et peculiaria hujus urbis vitia... « histrionalis favor ».*
Mæoniumque bibat felici pec- [tore fontem.	Chap. 28. *Toto pectore arripiant artes honestas.*
Liber et ingentis quatiat De- [mosthenis arma.	Chap. 39. *Est aliquis oratorum campus, per quem nisi « liberi » et soluti ferantur....*
Interdum subducta foro det pa- [gina cursum.	Chap. 4. *Ut omissis forensium causarum angustiis, in quibus satis mihi superque sudatum est....*
..... sic flumine largo Plenus Pierio defundes pectore [verba.	Chap. 31. *Sed ut iis artibus pectus implerent...* *Ex his fontibus etiam illa profluunt...* Chap. 30. *Ex multa eruditione.... exundat et exuberat illa admirabilis eloquentia.*

Pour expliquer ces rapports sensibles et assez fréquents avec le *Dialogus* de Tacite, diverses hypothèses se présentent : d'abord celle d'une simple rencontre d'idées et d'expressions. Mais les ressemblances paraissent assez directes pour que l'on soit tenté de croire qu'il y a chez l'un des auteurs une réminiscence de l'autre. Auraient-ils puisé à une source commune? Cela encore est possible. Toutefois, si Tacite s'est souvenu du *Satiricon*, il est fort singulier qu'il n'ait pas mentionné l'existence d'un roman auquel il faisait ces emprunts et se soit borné à désigner très sommairement le pamphlet écrit par Pétrone à la veille de mourir. Une œuvre qu'il avait jugée digne de ses imitations méritait de n'être pas passée sous silence

dans ce chapitre des *Annales*, où il nous donne sur Pétrone des renseignements d'un bien moindre intérêt.

Est-ce dans ces seuls morceaux que nous apparaissent ces rencontres entre le *Satiricon* et le *Dialogus* de Tacite? L'étude du chapitre 118 va nous permettre de signaler encore d'autres similitudes. Elle nous fera voir aussi Pétrone fidèle à ces imitations et à ces réminiscences auxquelles il sait d'ailleurs imprimer la marque de son style et de sa personnalité.

Nous passons sur le chapitre 83 où il n'est qu'incidemment question de la littérature. Le lieu commun sur la misère des gens de lettres, poètes et orateurs, évoque le souvenir de plaintes analogues chez Juvénal et chez Martial[1]. Le chapitre 88 sur les causes de la décadence des arts, dont la principale est la passion de l'argent étouffant les sentiments élevés, offre plus d'une analogie avec les passages suivants de Sénèque le Rhéteur et de Pline l'Ancien :

Chap 88. Pecuniæ... cupiditas hæc tropica instituit. Priscis enim temporibus, cum adhuc nuda virtus placeret, vigebant artes ingenuæ summumque certamen inter homines erat, ne quid profuturum sæculis diu lateret... At nos vino scortisque dediti ne paratas quidem artes audemus cognoscere, sed accusatores antiquitatis vitia tantum docemus et discimus.

Sénèq. le Rhét., *Controv.*, I, *Proœm.*, 7 : *In deterius deinde cotidie data res est, sive luxu temporum — nihil enim tam mortiferum ingeniis quam luxuria est — sive.... translatum est omne certamen ad turpia multo honore quæstuque vigentia.....*

8 : *Torpent ecce ingenia desidiosæ juventutis nec in unius honestæ rei labore vigilatur : somnus languorque ac somno et languore turpior malarum rerum industria invasit animos, can-*

1. Voir Appendice IV.

tandi saltandique obscena studia effeminatos tenent....

Quis, inquam, venit in templum et votum fecit, si ad eloquentiam pervenisset? Quis si philosophiæ fontem attigisset?

Même mouvement dans Sénèque le Rhéteur (*Controv.*, I, *Proœm.*, 10):

Quis est qui memoriæ studeat? quis qui, non dico magnis virtutibus, sed suis placeat?

Cf. Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, l. XIV, 1 :

Quis non, communicato orbe terrarum majestate romani imperii, profecisse vitam putet commercio rerum ac societate festæ pacis, omniaque etiam quæ occulta ante fuerant in promiscuo usu facta? At Herculea non reperiuntur qui norint multa ab antiquis prodita : tanto priscorum cura fertilior aut industria felicior fuit! Cujus somni causas quis alias quam publicas mundi invenerit? Nimirum alii subiere ritus, circaque alia mentes hominum detinentur et avaritiæ tantum artes coluntur....

Ipse senatus, recti bonique præceptor, mille pondo auri Capitolio promittere solet....

Postquam senator censu legi cœptus, judex fieri cenau.... ac sola gaudia in possidendo, pessum iere vitæ pretia..... eodem tamen habendique ad spes omnium tendente voto.

Déjà l'idée générale du morceau se trouve dans ces vers d'Horace :

...At hæc animos ærugo et cura peculi
Cum semel imbuerit, speramus carmina fingi
Posse linenda cedro et levi servanda cupresso?
(*Ep. ad Pison.*, v. 330 sq.)

Abordons le chapitre 118 qui, avec les morceaux du début, est le plus important pour l'étude de la doctrine littéraire de Pétrone. Il précède immédiatement le poème *De bello civili*.

Chap. 118. Multos [inquit Eumolpus o] juvenes carmen decepit. Nam ut quisque versum pedibus instruxit sensumque teneriorem verborum ambitu intexuit, putavit se continuo in Heliconem venisse...

Hor., *Ep. ad Pis.*, v. 24. *Maxima pars vatum, pater et [juvenes patre digni,*
Decipimur specie recti...
246. *Aut nimium teneris juvenentur versibus.*
296. *Et excludit sanos Helicone poetas.*
Ep., II, 1, *ad Augustum*, v. 218 :
Ut studio majore petant Helicona virentem.

Sic forensibus ministeriis exercitati frequenter ad carminis tranquillitatem tanquam ad portum feliciorem refugerunt,

Erhard[1] croit voir ici une allusion à Silius Italicus[2] et à Lucain, qui, abandonnant le forum, s'adonnèrent à la poésie. Rien n'est moins probable, ainsi qu'on le verra au chapitre IV.

credentes facilius poema exstrui posse, quam controversiam sententiolis vibrantibus pictam...

Hor., *Ep. ad Pis.*, v. 382. *Qui nescit versus tamen audet [fingere.*
Cic., *Orator*, 70, 231. *Oratio incitata et vibrans.*

1. Cité par Burmann, éd. de 1709, p. 545.
2. Cf. Pline, *Ep.*, III, 7 ; Martial, *Epigr.*, VII, 63.

Ceterum neque generosior spiritus vanitatem amat, neque concipere aut edere partum mens potest nisi ingenti flumine literarum inundata.

Cet emploi métaphorique et poétique de *inundatus* se retrouve encore chez Pétrone dans cette phrase :

Inundatus hac Eumolpus invidia. (Chap. 101.)

Refugiendum est ab omni verborum, ut ita dicam, vilitate et sumendæ voces a plebe semotæ, ut fiat « odi profanum vulgus et arceo ».

Cf. Sénèq. le Rhét., *Controv.*, l. I, 2, 23 :

Longe recedendum est ab omni obscenitate et verborum et sensuum.

Hor., *Ep. ad Pis.*, v. 132.
Nec circa vilem patulumque mo-
[raberis orbem.

La citation d'Horace : *Odi profanum*, etc., est tirée de l'ode I du livre III, vers 1.

Præterea curandum est, ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ,

Cf. plus haut, chap. 2, *corpus orationis*.

Cic., *De Oratore*, III, 25 : *Ornatur igitur oratio genere primum et quasi colore quodam et suco suo... in toto spectantur hæc corpore.*

sed intexto vestibus colore niteant.

Cf. plus haut, en ce même chapitre, *intexuit*, et chap. 2, *ac ne carmen quidem sani coloris enituit.*

Homerus testis et lyrici Romanusque Vergilius et Horatii curiosa felicitas.

L'idée première de ce jugement sur Horace est dans ces vers d'Horace lui-même :

Ep. ad Pis., v. 45, sqq.
In verbis etiam tenuis cautusque
[serendis

Dixeris egregie, notum si callida [verbum
Reddiderit junctura novum.

Cf. *Ep.*, II, 1, v. 166 : *et [feliciter audet.*

Sén. le Rhét., *Controv.*, l. III, *Proœm.*, 8 : *Vergilium illa felicitas ingenii in oratione soluta reliquit.*

Ceteri enim aut non viderunt viam qua iretur ad carmen, aut viam timuerunt calcare.

Noter toujours l'usage des expressions poétiques ; cf. Horace, *Od.* I, 28, v. 16 :

Et calcanda semel via leti.

Ecce belli civilis ingens opus quisquis attigerit, nisi plenus literis, sub onere labetur.

Hor., *Ep.*, II, 1, v. 169 :
.... sed habet comœdia tanto
Plus oneris....

Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longe melius historici faciunt, sed per ambages deorumque ministeria et fabulosum [sententiarum] tormentum præcipitandus est liber spiritus,

Ep. ad Pis., v. 73. *Res gestæ [regumque ducumque.*

Virg., *Æn.*, VI, v. 98, 99 :
Talibus ex adyto dictis Cumæa [Sibylla
Horrendas canit ambages.....

Hor., *Ep. ad Pis.*, v. 217 :
Et tulit eloquium insolitum fa- [cundia præceps,
Utilisque augux rerum et di- [vina futuri
Sortilegis non discrepuit sen- [tentia Delphis.

ut potius furentis animi vaticinatio appareat quam religiosæ orationis sub testibus fides.

Cf. Ovide, *Fastes*, l. VI, v. 5 :

Est deus in nobis, agitante ca- [lescimus illo :
Impetus hic sacræ semina mentis [habet.

Cic., *De Oratore*, II, 46, 194. *Sæpe enim audivi poetam bonum neminem (id quod a Democrito et Platone in scripto relictum esse dicunt) sine inflammatione animorum existere posse, et sine quodam afflatu quasi furoris.*

Cic., *De Legibus*, I, 1, 4. *Isti, Tite, faciunt imperite, qui in isto periculo non ut a poeta, sed ut a teste, veritatem exigant. — Q. Intellego te, frater, alius in historia leges observandas putare, alias in poemate...*

Cf. Ovide, *Amor.*, III, el. 12, v. 41 :

Exit in immensum fecunda li-
[centia vatum,
Obligat historica nec sua verba
[fide.

Ibid., v. 19. *Nec tamen, ut*
[testes, mos est audire poetas.

Cf. Aristote, *Poétique*, chap. XXIII (différences entre l'histoire et l'épopée), καὶ μὴ ὁμοίας ἱστορίας τὰς συνήθεις εἶναι...

Tanquam si placet hic impetus, etiam si nondum recepit ultimam manum.

Ovide, *Tristes*, I, 6, v. 27 : *Nec tamen illa legi poterunt pa-*
[tienter ab ullo,
Nesciat his summam si quis abesse
[manum, etc.

Pour les idées comme pour les termes, les textes ci-après

Comme nous l'avons constaté au sujet des passages relatifs à la déclamation et à l'éloquence, il n'y a dans la tirade sur la poésie que bien peu d'idées originales, si même il s'en trouve. Nous mettons à part la question du merveilleux dans l'épopée.

L'auteur s'est borné à des généralités sur la poésie, et n'a établi aucune distinction entre les genres. Tous les conseils d'Eumolpe se réduisent à ceci :

1° Il faut, pour être poète, beaucoup de littérature;

2° On doit chercher les mots éloignés de l'usage du vulgaire;

3° Éviter les pensées qui font saillie sur le corps du discours et répandre sur l'œuvre un coloris harmonieux.

Cela avait été dit cent fois. Puis il passe à l'épopée, exige derechef de fortes connaissances littéraires et ajoute (c'est là le seul point intéressant) l'obligation de se distinguer des historiens en mêlant au poème les embellissements de la fable, en substituant à l'allure calme et posée de la narration historique, le libre essor du génie et le délire d'un prophète inspiré.

Ici, comme dans les morceaux précédents, l'imitation est érigée en règle. Ces deux tirades offrent non seulement pour les idées, mais aussi pour la forme, des ressemblances qui ont été relevées. Ce retour de termes identiques ou analogues révèle la personnalité de l'auteur qui semble s'exprimer en son propre nom, bien que trois interlocuteurs différents aient pris la parole, Encolpe, Agamemnon, Eumolpe.

Toutefois, il y a dans ce chapitre 118 moins de trouvailles de style que dans les précédents; mais il s'en rencontre encore qui trahissent un curieux souci de la forme[1].

1. « Controversiam sententiis vibrantibus pictam; — sententiae..... intexto vestibus colore niteant; — mens ingenti flumine literarum inundata; — Horatii curiosa felicitas; — per ambages deorumque ministeria praecipitandus est liber spiritus. »

Le style, d'une élégance soutenue, a une couleur franchement poétique. Que nous voilà loin du parler populaire d'un Ganymède et d'un Nicéros ! Ces sentences seraient à leur place dans les meilleures pages de Quintilien et du *Dialogus* de Tacite.

Mais ce qui n'est chez Pétrone qu'un court épisode est l'essentiel chez Tacite. Dans cette étude sur les causes de la décadence des lettres, celui-ci apporte des préoccupations politiques et une pénétration d'esprit qui lui permet de voir mieux et plus loin qu'aucun écrivain contemporain. Chez Pétrone, le regret de l'éloquence ancienne est purement littéraire ; cet épicurien devait aisément s'accommoder de tous les régimes. Il ne parle nullement, s'il compare le poète à l'orateur, de la sécurité de la poésie opposée aux dangers que fait courir l'éloquence[1]. (Cf. Tacite, chap. 13.)

Il n'en est pas moins vrai que Pétrone a touché dans ces chapitres 1-5, 88 et 118 aux trois points principaux qu'a traités Tacite dans son *Dialogus*, les rhéteurs et la décadence de l'éloquence, — la comparaison entre le poète et l'orateur — et incidemment la question des anciens et des modernes[2]. (Chap. 88.)

---

1. « Ad portum feliciorem refugerunt » (Chap. 118) doit s'entendre au sens de : une condition moins pénible, moins laborieuse.

2. On pourrait encore extraire quelques jugements littéraires d'autres chapitres du *Satiricon*. Mais ce sont, pour ainsi dire, des jugements indirects, l'auteur ridiculisant les personnages qui les prononcent. Pétrone se montre dédaigneux de l'éloquence populaire quand il fait apprécier ainsi par Ganymède l'avocat Safinius (Chap. 44) : « Sic illius vox crescebat tanquam tuba, nec sudavit unquam, nec exspuit. » Ce qui frappe l'homme du peuple, c'est le volume de la voix, ce sont les petites circonstances physiques. Si le texte est exact : « Puto eum nescio quid « Asiadis » habuisse », le lettré montre ensuite le bout de l'oreille. Car Ganymède sait-il ce que c'est que l'éloquence asiatique ? Au chap. 46, nous avons, à propos des maîtres du petit Cicero, de très sommaires indications pédagogiques. Échion fait, sans le vouloir, la caricature de certains professeurs ; mais sous la charge, on sent des traits justes. Le premier est un pédant qui ne se fixe à rien : « magister ejus sibi placens lit nec uno loco consistit ». L'autre est zélé, mais ignorant : « Qui plus docet quam scit ». En revanche, il se contente de ce qu'on lui donne. C'est quelque pauvre diable de répétiteur au rabais.

S'il nous a paru légitime de chercher dans les morceaux littéraires du *Satiricon* les principes de Pétrone, nous n'avons cependant jamais dû oublier qu'il choisit pour organes des personnages de roman. Le contraste entre leur sage doctrine et leurs actes si peu dignes produira un effet comique. Ainsi les vers à la façon de Lucilius condamnent d'une manière formelle les mœurs d'Agamemnon et d'Encolpe. Le vers : *clienève cenas impotentium captet,* nous fait songer que le rhéteur sera le surlendemain le convive de Trimalchion. En lisant : *Nec.... obruat vino mentis calorem,* nous nous rappelons qu'à ce festin Encolpe et Agamemnon ne donnent pas l'exemple de la sobriété. Eumolpe est plus surprenant encore quand il articule ces grands mots : *si quis vitiorum omnium inimicus rectum iter vitæ cœpit insistere.* (Chap. 84.)

Pour résumer tout ce qui précède, il convient de dire : Dans ces divers morceaux littéraires, la forme seule paraît originale. On y retrouve des redites d'école, des souvenirs de Sénèque le Rhéteur et d'autres écrivains. Mais le choix fait par Pétrone dans ces emprunts est déjà une indication de ses préférences de doctrine. Il n'insiste pas sans raison sur la nécessité de lire beaucoup afin de pouvoir pratiquer l'imitation. Cette méthode, il l'a suivie et divers rapprochements ont fait voir qu'il applique la règle en même temps qu'il la formule. Ces fragments nous ont fourni une preuve de la manière dont procède Pétrone quand il emprunte et imite dans des sujets sérieux, sans intention de parodie.

Il nous faut voir maintenant si, dans les autres parties du roman, nous saisissons aussi la trace de ses imitations, et étudier dans quel esprit elles ont été faites. Ceci nous mène à la question de la parodie dans le *Satiricon* et à l'examen du *De bello civili.*

CHAPITRE III

DE LA PARODIE ET DE L'IMITATION DANS LE SATIRICON DE PÉTRONE. — VIRGILE ET LUCAIN.

Pétrone aurait pu s'appliquer le mot de Macrobe parlant de Virgile : *hunc esse fructum legendi, æmulari ea quæ in aliis probes, et quæ maxime inter aliorum dicta mireris, in aliquem usum tuum opportuna derivatione convertere*[1].

Il est, nous l'avons dit déjà, de ces lettrés qui, ayant beaucoup lu, ont tiré le plus ingénieux profit de leur lecture et ont su pratiquer l'imitation avec le plus d'originalité.

Tantôt il se contente de nuancer son style de la couleur de tel ou tel écrivain ; tantôt il parodie spirituellement un auteur célèbre et s'amuse à accommoder à une situation comique les réminiscences de quelque passage épique ou tragique. D'autres fois, quittant le ton du persiflage, il s'attache à rivaliser soit en vers, soit en prose, dans des pièces étudiées, avec un prosateur ou un poète en renom. Ces morceaux d'apparat, purement épisodiques, destinés à relever la narration et à en varier l'uniformité, nous montrent un écrivain qui s'exerce, sous le nom des déclamateurs et des poètes qu'il met en scène, à déclamer et à versifier pour son propre compte. En effet, bien que l'ironie et l'enjouement qui caractérisent la manière de Pétrone se retrouvent dans tout le cours de son

1. *Saturnales*, VI, 1.

roman, ce serait une erreur de croire qu'il ne se souvient des auteurs qu'il a lus que pour les parodier. Cette thèse a été soutenue avec excès, et ce point de vue exclusif nous semble faux. Si l'on s'est trompé dans l'appréciation du poème : *De bello civili,* c'est qu'on est parti de cette idée préconçue qu'il y a partout chez Pétrone satire et parodie. Le point délicat de notre étude est précisément d'arriver à discerner les morceaux où il y a simplement imitation ou réminiscence et ceux dont l'intention parodique n'est pas douteuse.

Essayons de retrouver les principaux auteurs que Pétrone a dû lire et imiter. Mais, dans cette recherche, il faut procéder avec beaucoup de prudence. On doit se garder avant tout d'affirmer qu'il y a un souvenir de tel écrivain par le fait seul de la rencontre de quelques expressions analogues. Il arrive fréquemment que Pétrone emploie le style épique, tragique ou oratoire dans sa généralité, et ce serait forcer singulièrement la note que de vouloir toujours rapporter à un auteur déterminé les expressions poétiques, les comparaisons nobles, les *purpurei panni* que l'auteur a cousus à sa narration.

En dehors des scènes où figurent les gens du peuple, le style de Pétrone a souvent une teinte poétique. Le récit, placé d'un bout à l'autre dans la bouche d'Encolpe, est d'ordinaire d'une élégance familière et sans prétention, d'une urbanité légère et aisée, qui, selon la remarque de Studer, devait se rapprocher beaucoup du langage de la conversation chez les gens cultivés et rappelle le style de certaines lettres de Cicéron. Mais à cet *humile dicendi genus* se mêlent, même lorsque c'est Encolpe qui parle, des termes et des tournures d'un genre beaucoup plus relevé. Quant aux tirades d'Eumolpe, elles pourraient parfois être caractérisées par cette phrase de Tacite : *sive sensus aliquis arguta et brevi sententia effulsit, sive locus exquisito et*

poetico cultu enituit[1]. Le poète ridicule va jusqu'à l'emphase.

Qu'il y ait dans cet emploi de la langue de la poésie et de l'éloquence, au milieu de scènes triviales ou scabreuses, une intention badine ou ironique, c'est ce qui ne semble pas douteux. Le procédé est familier aux romans burlesques ou aux poèmes héroï-comiques. Ils décrivent en des termes d'une élégance recherchée et exagérée des événements vulgaires ou affublent le langage des personnages les plus vils de la pompe majestueuse propre aux confidents de tragédie. Ainsi Encolpe, vainqueur de l'oie de Priape[2], célèbre sa victoire en des vers épiques d'une emphase voulue qui est un élément de comique.

Nombreux sont les exemples de ce passage soudain du ton simple au ton oratoire ou poétique dont Pétrone fait un spirituel usage. Une ignoble querelle éclate entre Ascylte et Encolpe au sortir des orgies de Trimalchion. C'est le moment que choisit Pétrone pour emboucher la trompette héroïque ; le style se gonfle d'une emphase narquoise : .... *At ille gladium parricidali manu strinxit*[3]... Plus loin ce sont des réminiscences de Virgile qui paraissent avoir hanté la mémoire du romancier. *Quod si utique, proclamabat, facinore opus est, nudo ecce jugulum, convertite huc manus*[4], *imprimite mucrones. Ego mori debeo, qui amicitiæ sacramentum delevi.*

Cet accent oratoire, tragique, ce pathétique inattendu et gouailleur, se retrouvent en nombre d'endroits du *Satiricon*[5]. Dans ces scènes de taverne et de mauvais lieu résonne souvent la fanfare de l'épopée.

1. *Dialogus de oratoribus*, XX.
2. Chap. 135.
3. Chap. 80, l. 10.
4. *Æneis*, IX, 426.
5. La parodie des formules de l'épopée est sensible, par exemple,

A l'inverse du :

Migrat in obscuras humili sermone tabernas[1]

d'Horace, on pourrait dire avec une variante dans l'esprit de Pétrone :

Migrat in obscuras tragicorum pompa tabernas.

Ce passage du style simple au style épique ou déclamatoire est fréquent dans le *Satiricon*. Avec bien peu de changements, on transformerait en vers beaucoup de phrases du roman ; il n'y a, par exemple, qu'un mot à déplacer dans la ligne suivante pour en faire un très convenable hexamètre (Chap. 90, l. 5) :

Extra teli conjectum licuit consistere.
Extra conjectum licuit consistere teli.

Au chapitre 83, l. 21, un mot modifié nous permet de reconstruire ce vers :

In florem pueri « manes » revocavit Apollo.

Le caractère de ce style est parfois si évidemment poétique[2], qu'on en vient à se demander, en présence de certains morceaux, s'ils n'auraient pas été primitivement écrits en vers, puis remis en prose par l'abréviateur. Pour

---

dans cette phrase du chap. 19 : « Tunc vero excidit omnis constantia attonitis et mors non dubia miserorum oculos cœpit obducere. »

Il serait aisé de reconstituer des fragments de vers :

« Tunc vero excidit omnis....
« Mors miserorum oculos obducere cœpit. »

1. Cf. chap. 80, l. 16 : « humilis taberna ».

2. Cf. l'observation de M. Segebade (*Observationes grammaticæ et criticæ in Petronium*), chap. 2, § 5, à propos de : « ast ubi aratro domefacta » ; il montre que « ast », à partir d'Auguste, ne se rencontre qu'en poésie et chez les écrivains qui imitent le langage poétique : « Pétrone, ajoute-t-il, semble s'être souvenu ici de quelque passage poétique, alors surtout que la formule *ast ubi* est souvent employée en de tels passages. »

nous limiter à un seul exemple, on est tenté d'essayer de retrouver un mètre dans les lamentations de la vieille Proséléuos à l'adresse d'Encolpe. Cette tirade, par son tour, rappelle en effet les *cantica* des tragédies. (Chap. 134, l. 25.)

Il est impossible toutefois d'arriver à une combinaison satisfaisante ; à moins de multiplier les catalectiques simples, doubles ou triples, les licences ou les infractions aux règles, on ne peut reconstituer ici des vers et surtout des vers d'un seul mètre. Or il est certain que dans ce passage, il ne saurait être question que d'un seul mètre. Les libertés des *cantica* de Plaute et de Térence n'existent plus dans l'âge d'argent de la poésie latine ; la métrique a des règles plus sévères et les *cantica* de Sénèque, par exemple, sont construits très rigoureusement. Ce qui y domine, ce sont les anapestes, et, dans le passage de Pétrone, il est impossible d'en retrouver un. Les *cantica* ont presque entièrement perdu cette variété de mètres bacchiaques, ïambiques, trochaïques, crétiques, ioniques, etc., qui rend si difficile la scansion de ceux de Plaute. On serait donc obligé de supposer ici une espèce particulière de *canticum*, avec toutes les libertés et les inconséquences qui ne sont plus admises à l'époque impériale.

Il n'en est pas moins certain que la tirade de Proséléuos a un caractère poétique, dû sans doute à l'influence des vers qui précèdent et aussi à la recherche d'un contraste comique entre le personnage de la vieille, le sujet de ses lamentations d'un côté, et de l'autre le ton grandiloquent dont elle traite ce sujet. C'est ainsi qu'on peut justifier le caractère harmonique de ce thrène grotesque.

Cet exemple est un de ceux qui nous font le mieux comprendre comment Pétrone, en maint passage, sans viser positivement tel ou tel auteur, parodie le style épique ou tragique.

Tout roman comique en use de même. Ouvrons celui de Scarron. Dès les premières lignes, nous sommes en présence d'une parodie de ce genre[1] : « Le soleil avait achevé plus de la moitié de sa course et son char, ayant attrapé le penchant du monde, roulait plus vite qu'il ne voulait.... Pour parler plus humainement[2] et plus intelligiblement, il était entre cinq et six heures quand une charrette entra dans les halles du Mans. » Et ailleurs[3] : « Elle lui sauta aux yeux, furieuse comme une lionne à qui on a ravi ses petits (j'ai peur que la comparaison ne soit ici trop magnifique). » Il est inutile d'apporter d'autres preuves d'un procédé aussi commun et aussi élémentaire.

La parodie est une loi du genre dont Pétrone nous a laissé le plus ancien modèle, et même quand nous pourrons discerner les écrivains chez lesquels il va chercher des expressions à dessein disproportionnées avec le sujet et détournées à un sens railleur, nous ne devrons pas en induire qu'elle ait chez lui une arrière-pensée de satire ou d'irrévérence envers l'auteur parodié.

M. O. Delepierre[4] a tracé une esquisse rapide et très incomplète de la parodie dans l'antiquité ; il ressort tout au moins de ce travail qu'elle est fort ancienne en Grèce et y fut très cultivée. Indépendamment des écrivains qui empruntèrent avec une intention plaisante ou comique des vers de l'épopée ou de la tragédie, Platon et Aristophane entre autres, il y eut des auteurs qui composèrent, sous le

1. Scarron, *Roman comique*, 1re partie, chap. I : Une troupe de comédiens arrive dans la ville du Mans.
2. Cf. Pétrone, *Satiricon*, chap. 90, l. 7 : « et sæpius poetice quam *humane* locutus es ».
3. Scarron, *Roman comique*, 2e partie, chap. VII.
4. *De la Parodie chez les Grecs, chez les Romains et chez les modernes*. Londres, Trübner, 1870, 182 pages.

nom de parodies, des ouvrages complets où ce genre régnait sans partage. Tels sont, pour ne citer que les principaux, Hégémon de Thasos[1], auteur d'une *Gigantomachie*, Eubée de Paros[2], contemporain de Philippe de Macédoine, Matron[3] qui parodia plusieurs milliers de vers d'Homère en les appliquant à l'art culinaire, Timon le Sillographe[4] et plus tard Lucien.

La parodie qui semble avoir dominé dans ces œuvres est celle qui substitue un sujet à un autre, un badinage à un sujet sérieux et réciproquement. Plusieurs de ces poèmes pourraient avoir appartenu au genre qu'on a chez nous appelé *burlesque*, où le sujet de l'auteur parodié est conservé, mais traité en charge ou en caricature. Telle devait être cette *Gigantomachie* d'Hégémon, accueillie au théâtre d'Athènes avec un tel succès de gaîté que la nouvelle du désastre éprouvé en Sicile ne put empêcher le public de vouloir entendre le poème jusqu'à la fin. C'était par avance, avec plus de discrétion peut-être et de goût, le *Typhon* de Scarron.

Il est une autre sorte de parodie, non essentielle, mais en quelque sorte accidentelle, qui se glisse dans un roman, un poème, une comédie, un entretien, où elle fournit une plaisante saillie. Celle qui s'exerce sur une œuvre déterminée a d'ordinaire une intention critique; telles sont celles d'*Hernani* et de *Marion Delorme* par de Lau-

---

1. Hégémon de Thasos vivait à l'époque de la guerre du Péloponèse; voir sur Hégémon : Aristote, *Poétique*, II, 4; Athénée, livre IX, 406, 407 (citation de Chamaléon du Ponti, et livre XV, 698, 699.

2. Les rares débris qui nous restent d'Eubée de Paros se trouvent dans le *Corpusculum poesis epicæ græcæ ludibundæ* de Brandt. Tome I (Teubner).

3. Matron de Pitana vécut au temps d'Alexandre. Voir le fragment de Matron conservé par Athénée (IV, 134-137) : Δεῖπνον Ἀττικόν.

4. Timon de Phlius, mort vers 226; voir Diogène Laërte (IX, 109-112); Wachsmuth, *Sillographi græci. Corpusculum poesis epicæ ludibundæ*, fasc. II.

zanne ; mais en parodiant avec Chapelle quelques vers du *Cid* dans son *Chapelain décoiffé*, Boileau ne se figurait nullement être inconvenant ou irrespectueux envers le vieux Corneille. Racine se divertissait sans doute quand il s'emparait, dans ses *Plaideurs*, d'un vers fameux :

Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits[1],

et quand le bon Casimir Delavigne écrivait dans les *Comédiens* (Acte I, scène 2) :

GRANVILLE.

Ils étaient trois docteurs et pourtant.....

PEMBROCK.

Le pauvre homme !
Que voulez-vous qu'il fît contre trois ?

GRANVILLE.

Qu'il mourût !

il ne méconnaissait certes pas la beauté de l'immortelle réponse du vieil Horace.

C'est, à mon avis, cette dernière sorte de parodie, innocente et visant seulement à amuser, que l'on retrouve chez Pétrone.

On a distingué plusieurs formes de la parodie. Tantôt elle consiste dans le changement d'un mot ou même d'une lettre dans un mot. Tantôt elle applique malicieusement quelques vers connus, sans en modifier un seul terme. Tantôt elle façonne, comme Boileau quand il veut railler Chapelain, des vers dans le style et le goût de l'auteur qu'on cherche à ridiculiser. Enfin, elle emprunte à un écrivain un morceau plus ou moins long qu'elle détourne

1. Acte I, scène 3.

à un autre sujet ou à un autre sens en y introduisant quelques variantes.

C'est ce dernier genre de parodie, sans nulle aigreur et purement enjouée que Pétrone a pratiqué quelquefois. Chez Cicéron, surtout dans sa correspondance, on trouve assez fréquemment cités des vers d'Homère, d'Ennius, de Pacuvius, de Térence, d'Accius, sous lesquels il met des sous-entendus malicieux ou auxquels il prête une intention comique. Pétrone en usera de la même façon avec certains vers de Virgile. Mais quand il reprendra à Virgile ou à Lucain un thème poétique pour le développer à sa manière, quand il composera, en s'inspirant d'eux pour l'idée, souvent même pour l'expression, l'épisode du cheval de Troie ou le début d'un poème sur la guerre civile, il ne faut plus chercher chez lui une préoccupation parodique ou railleuse. La *Trojæ halosis* n'offre point d'analogie avec ces *Antibucolica* qui, au dire de Donat (*Vita Vergilii*), furent composés par un détracteur du poète et commençaient par ce vers qui nous donne la note du morceau :

Tityre, si toga calda tibi est, quo tegmine fagi[1] ?

En étudiant les divers passages qui trahissent chez Pétrone des réminiscences de Virgile, nous tenterons de distinguer de quelle façon il a tiré parti de ses souvenirs, tantôt pour donner d'une manière générale une teinte poétique à son style, tantôt enfin pour s'exercer à la suite de son modèle et l'imiter dans des pièces de vers.

Nous avons établi par l'étude de ses principes littéraires que Pétrone, pour la doctrine tout au moins, est un classique. Virgile semble son poète préféré. Il est cité comme un maître, on l'a vu, au chapitre 118. *Homerus testis et*

1. *Numitorii Antibucolica*, p. 311. Bährens, *Fragmenta poetarum Romanorum*.

lyrici Romanusque Vergilius. Il a montré la route qui conduit à la poésie. Les autres, à l'exception d'Horace, ne l'ont pas vue.

La théorie du merveilleux dans l'épopée que soutient Eumolpe est celle qu'a appliquée Virgile, et dans le dissentiment littéraire entre les Virgiliens et les partisans de Lucain, Pétrone se range ouvertement parmi les premiers.

On donne comme une preuve de la popularité de Virgile au 1er siècle de l'ère chrétienne les *graffiti* de Pompéi, qui nous font voir nombre de ses vers gravés ou charbonnés sur les murs par des gens qui parfois les massacraient. N'en est-ce pas une aussi que cette citation faite par la bouche de l'ignorant Trimalchion :

. . . . . *Sic notus Ulixes*[1] ?

Wehle[2] suppose que ce mot était devenu proverbial. Mais Trimalchion a pu retenir cette bribe de l'*Énéide* dont il fait lire par ostentation des fragments à ses repas. Au chapitre 68, un esclave déclame le début du chant V[3] :

Interea medium Æneas jam classe tenebat.

A cet endroit même, Pétrone déclare encore sa prédilection pour Virgile. L'esclave lit si mal, mêle si grossièrement à sa lecture des vers d'atellane que pour la première fois Virgile lui-même déplaît à Encolpe : *ut tunc primum me etiam Vergilius offenderit*[4].

On peut placer sans crainte Virgile au premier rang des écrivains que Pétrone a lus, qu'il possède et imite. Wehle

1. Virgile, *Æneis*, II, 11, et Pétrone, *Satiricon*, chap. 39, ligne 8.
2. *Observationes criticæ in Petronium*. Bonn, 1861, page 16.
3. Virgile, *Æneis*, V, 1.
4. Pétrone, *Satiricon*, chap. 68, page 46, ligne 1.

(*Op. cit.*) a déjà indiqué un certain nombre de rapprochements entre le *Satiricon* et l'*Énéide*; nous essaierons d'en donner une liste plus complète, en suivant dans cette revue l'ordre même des chapitres de Pétrone.

Passons rapidement sur les tournures et termes poétiques mêlés à la prose du *Satiricon* et dont l'emprunt à Virgile est hypothétique, puisqu'ils se rencontrent chez d'autres poètes ; il n'en faut pas moins noter que le *haud mora*, si fréquent dans l'*Énéide*, se retrouve dans Pétrone ; ainsi qu'au chapitre 61 le : *hæc ubi dicta dedit* (Cf. *Æneis*, VI, 628 ; VII, 323, 471 ; VIII, 541 ; X, 633, etc.), et que ces mots : *inter tot altissimos gemitus*, au chapitre 81, rappellent une expression souvent employée par Virgile :

Æn., XI, 95. *Substitit Æneas, gemituque hæc addidit alto.*

Voici d'autres réminiscences ou certaines, ou probables, ou simplement possibles :

Chap. 16, l. 4. Sera sua sponte delapsa cecidit.

Æn., VI, 81, 82. *Ostia janque domus patuere ingentia centum*
Sponte sua.

Chap. 17, l. 27. Protendo igitur ad genua vestra supinas manus.

III, 176, 177. *Corripio e stratis corpus tendoque supinas*
Ad cœlum cum voce manus....

Peut-être y a-t-il un souvenir du chant VI de l'*Énéide* dans le passage où Pétrone nous montre Encolpe et ses compagnons s'efforçant de trouver une issue pour sortir du palais de Trimalchion. Giton se délivre du chien par le moyen dont se sert la Sibylle pour apaiser la fureur de Cerbère.

Chap. 72, l. 8. Quicquid enim a nobis acceperat de cena, latranti sparserat ; at ille avocatus cibo furorem suppresserat.

Æn., VI, 417-424. *Cerberus hæc ingens latratu regna trifauci*
Personat. . . . . . .
Cui vates horrere videns jam colla colubris,
Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit. Ille, fame rabida tria guttura pandens,
Corripit objectam atque immania terga resolvit,
Fusus humi....

De même, chapitre 72, l. 11, on lit : *Nemo unquam convivarum per eamdem januam emissus est : alia intrant, alia exeunt.*

N'est-ce pas beaucoup raffiner que de chercher ici un lointain souvenir de ce même sixième chant? Énée sort des enfers par une porte autre que celle par où il est entré.

Æn., VI, 898. . . . . *portaque emittit eburna.*

Faut-il remarquer aussi que les mots : *novi generis labyrintho inclusi*, qui sont dans le même chapitre 72, sembleraient encore prouver que, à ce moment, Pétrone a présent à l'esprit ce sixième chant, où le labyrinthe est désigné par ces vers :

Æn., VI, 27. *Hic labor ille domus et inextricabilis error.*
VI, 29. . . . . *ipse dolos tecti ambagesque resolvit.*

Hasarderai-je enfin le rapprochement suivant?

Au chapitre 80, Giton s'écrie, l. 18 : *Nudo ecce jugulum, convertite huc manus, imprimite mucrones. Ego mori debeo.* On croit entendre l'écho ironique du cri touchant de Nisus (*Æn.*, IX, 426-427) :

Me, me adsum qui feci; in me convertite ferrum,
O Rutuli, mea fraus omnis [1].

1. Cf. encore chap. 79, l. 2 : « Si qua est amantibus fides », et *Æn.*, VI, 450 :
. . . . . « et si qua fides tellure sub ima est. »

Les chapitres 81 et 82 sont à étudier. Wehle (*Op. cit.*, p. 45) a fait observer avec raison qu'ils contiennent une parodie plaisante (*jocularem*), sans aucune arrière-pensée de critique, du style et de la manière de Virgile. Ces plaintes d'Encolpe sont d'un ton soutenu et d'une noblesse de langage peu en rapport avec le personnage et les circonstances. Nous voyons ici de quelle façon Pétrone parodie un passage déterminé; car, bien que quelques autres souvenirs s'y mêlent, c'est aux vers 664 à 672 du livre II de l'*Énéide* qu'il songe en ce chapitre 81 du *Satiricon*, où, comme le remarque Wehle, le tour est le même que dans ces vers.

Chap. 81, l. 10. Effugi judicium, harenæ imposui, hospitem occidi, ut inter tot audaciæ nomina mendicus, exul, in deversorio Græcæ urbis jacerem desertus?

L. 23 : Sed non impune....

Æn., II, 664 sq. *Hoc erat, alma parens, quod me per tela, per ignes*
Eripis, ut mediis hostem in penetralibus utque
Ascaniumque patremque meum juxtaque Creusam
Alterum in alterius mactatos sanguine cernam?
. . . . . .
. . . . *nunquam omnes hodie moriemur inulti.*

Chap. 82, l. 25. Hæc locutus, gladio latus cingor, et ne infirmitas militiam perderet, largioribus cibis excito vires. Mox in publicum prosilio furentisque more omnes circumeo porticus. Sed dum attonito vultu efferatoque nihil aliud quam cædem et sanguinem cogito frequentiusque manum ad capulum, quem devoveram, refero.....

Æn, II, 671, 672. *Hinc ferro accingor rursus, clipeoque sinistram*
Insertabam aptans, meque extra tecta ferebam.

II, 749. *Ipse urbem repeto, et cingor fulgentibus armis.*

I, 214. *Tum victu revocant vires.*

II, 314-316. *Arma amens capio; nec sat rationis in armis;*
. . . . . *furor iraque mentem*
Præcipitant.

II, 588. *Talia jactabam et furiata mente ferebar.*
II, 761. *Et jam porticibus vacuis.* . . . . . .

Ce qui autorise notre supposition que Pétrone se souvient ici du IIe chant, c'est qu'il tirera aussi de ce chant l'épisode du cheval de bois et de Laocoon, qu'il va traiter sept chapitres plus loin dans le fragment de poème : *Trojæ halosis.* Ce fragment sera examiné à part.

En suivant la succession des chapitres du *Satiricon,* nous notons encore au passage des expressions poétiques qui peuvent être des réminiscences de Virgile.

Chap. 94, l. 9. O felicem, inquit, matrem tuam, quæ te talem peperit !

Æn., I, 605, 606. . . . . *Quæ te tam læta tulerunt*
Sæcula? qui tanti talem genuere parentes?

IX, 297, 298. . . . . *nec partum gratia talem*
Parva manet.

Chap. 98, p. 67, l. 23. Ego omnium scelerum materia, ego causa sum.

IX, 427. . . . . *mea fraus omnis.* . . . . . .

Ces réminiscences s'accusent davantage dans le passage que voici :

Au chapitre 108, dans l'épisode du vaisseau, Tryphène intervenant comme conciliatrice, apparaît en parlementaire pour conclure une trêve entre les combattants.

Chap. 108, p. 75, l. 12. Data ergo acceptaque ex more patrio fide protendit ramum olivæ a tutela navigii raptum atque in colloquium venire ausa.

Æn., VIII, 115, 116. . . . . *puppi sic fatur ab alta,*
Pacifera que manu ramum prætendit olivæ.

XI, 100, 101. *Jamque oratores aderant ex urbe Latina*
Velati ramis oleæ....

Les vers qui suivent, prononcés par Tryphène, sont évidemment une parodie de style épique :

Chap. 108, p. 75, l. 15. Quis furor, exclamat, pacem convertit [in arma?
Quid nostræ meruere manus? non Troius heros
Hac in classe vehit decepti pignus Atridæ.

Æn., V, 670 sq. :
Quis furor iste novus? quo nunc, quo tenditis, inquit,
Heu! miseræ cives? non hostem inimicaque castra
Argivum[1].....

Chap. 108, l. 21. Cui non est mors una satis?
IX, 139. *Sed periisse semel satis est*.....

Il se peut qu'il y ait aussi une réminiscence des vers 1 et 2 du livre II de l'*Énéide* dans ces mots du chapitre 110, l. 8 :

Conversis igitur omnium in se vultibus auribusque sic orsus est.
Cf. *Conticuere omnes intentique ora tenebant;*
Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto....

Le *conticuere omnes* était devenu proverbial ; on le lit deux fois dans les *graffiti* de Pompéi[2].

Les deux chapitres suivants, 111, 112 (conte de la *Matrone d'Éphèse*) contiennent d'ailleurs non seulement des souvenirs, mais des citations expresses de l'*Énéide*. On peut conjecturer sans invraisemblance que Pétrone parodie d'une plume légère et discrète, dans ce conte milésien,

1. Isidore cite ainsi ce vers : « Quis furor, o cives..... »
Wehle (*op. cit.*, p. 14) croit qu'il a remanié le texte de Pétrone pour ne pas répéter le verbe « exclamare », attendu qu'il avait lui-même écrit auparavant : « alia quæ cum exclamatione proferuntur ». La question est sans importance ; mais si la leçon d'Isidore était la vraie, Pétrone en cet endroit imiterait plutôt le début de la *Pharsale :*
« Quis furor, o cives..... »

2. Cf. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, p. 36.

les amours classiques de Didon et d'Énée. Telle est également l'opinion de Wehle. (*Op. cit.*, p. 46.)

Tout d'abord, le soldat qui exhorte la matrone à vivre prononce un vers de Virgile : « Que gagnera-t-elle à mourir de faim, à s'ensevelir vivante, et avant que les destins l'exigent, à exhaler le dernier souffle d'une vie innocente ? »

Si antequam fata poscant, indemnatum spiritum effuderit.

Ceci fait déjà songer à Virgile (*Æn.*, IV, 696) :

Nam quia nec fato, merita nec morte peribat,
Sed misera ante diem.....

L'officieux soldat lui dit donc, empruntant un vers que Virgile met dans la bouche d'Anna (*Æn.*, IV, 34) :

Id cinerem aut manes credis curare sepultos ?

La servante de la matrone intervient à son tour :

Chap. 112, l. 21. Conciliante gratiam ancilla ac subinde dicente...

Placitone etiam pugnabis amori ?
Nec venit in mentem quorum consederis arvis ?

Vers tirés de nouveau de l'*Énéide*, IV, 38, 39. Pétrone s'amuse à relever son conte milésien d'une petite pointe de parodie latine.

Le beau soldat ne tarde pas à s'éprendre de l'inconsolable veuve ; ce sera, si l'on veut, le pieux mais tendre Énée, l'Énée persuasif, entreprenant de la première partie du livre IV, le héros dont la mâle vigueur a séduit la reine de Carthage :

Æn., IV, 11. *Quem sese ore ferens ! quam forti pectore et armis !*
IV, 4. ..... *Hærent infixi pectore vultus*
Verbaque.....

Cf. *Satiricon*, chap. 112, l. 20 : *Nec deformis aut infacundus juvenis castæ videbatur.*

La veuve si pudique, désespérément fidèle à son premier époux, ce sera Didon qui s'écrie (*Æn.*, IV, 25 sq.) :

Vel pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
Pallentes umbras Erebi noctemque profundam,
Ante, Pudor, quam te violo aut tua jura resolvo.

Notre matrone succombera toutefois dans le *conditorium* comme Didon dans la caverne ; mais la similitude s'arrête là ; l'héroïne du conte éphésiaque ne connaît pas le remords et encore moins songe-t-elle à gravir le bûcher de Didon.

Toutes ces allusions, que nous ne croyons pas prêter gratuitement à Pétrone, se laissent seulement deviner, tant la touche de l'écrivain est délicate ! et dans cette rapide et joyeuse contrefaçon des amours épiques, rien assurément n'autoriserait à croire que Pétrone ait voulu manquer de respect à son poète favori.

De distance en distance apparaissent encore, dans ce morceau, des expressions poétiques et l'on voit briller un instant la lueur d'un lointain souvenir.

Chap. 111, l. 12. Funus passis prosequi crinibus aut nudatum pectus in conspectu frequentiæ plangere. . . . . .

Æn., I, 479 sq. . . . . *ibant*
Crinibus Iliades passis. . . . . . .
. . . . . *et tunicæ pectora palmis.*

Chap. 112, l. 33. Supremoque mandaverunt officio.

XI, 61. . . . . *qui supremum comitentur honorem.*

Notons encore :

Chap. 111, l. 33 . . . . . faciemque unguibus sectam.

Ov., *Fastes*, VI, 148. *Et rigido sectas invenit ungue genas.*

et l'emploi tout poétique de *diducere* dans cette phrase (Chap 111, l. 37) : *ac nihil profuturo gemitu pectus diduceret;* ainsi que les tours oratoires (Chap. 112): *sed gladio jus dicturum ignaviæ suæ;* et (Chap 112) : *Ne istud, inquit, di sinant.*

Sautons deux chapitres et nous voici encore une fois en présence de souvenirs de l'*Énéide.* C'est une tempête que Pétrone va nous décrire, tempête classique dont les chants I, III et V de l'*Énéide* lui fourniront les traits principaux. Tout au plus une intention très générale de parodie se traduit-elle par une certaine enflure du style; mais le morceau paraît en somme traité avec soin comme un thème d'école.

Les tempêtes des livres I et V de l'*Énéide* éclatent comme celle qui va briser le vaisseau d'Encolpe, non loin de la Sicile, bien que dans une région différente :

Chap. 114, l. 8. Siciliam modo ventus dabat, sæpissime [in oram] Italici litoris aquilo possessor convertebat huc illuc obnoxiam ratem.

Æn., I, 34, 35. *Vix e conspectu Siculæ telluris in altum*
Vela dabant.

V, 17, 18. *Magnanime Ænea, non, si mihi Juppiter auctor*
Spondeat, hoc sperem Italiam contingere cœlo.

Comparons, pour ce passage, Pétrone à Virgile.

Chap. 114, l. 4. Inhorruit mare, nubesque undique adductæ obruere tenebris diem.

Æn., III, 194 :

. . . . . *imber*
Noctem hiememque ferens et inhorruit unda tenebris.

Cf. le même vers, V, 10, 11.

Cf. aussi :

Æn., I, 88, 89. *Eripiunt subito nubes cælumque diemque*
Teucrorum ex oculis.

III, 198. *Involvere diem nimbi.*
V, 20. .....*atque in nubem cogitur aer.*

Chap. 114, l. 6. Sed nec certos fluctus ventus impulerat, nec quo destinaret cursum gubernator sciebat.

Æn., III, 200. *Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.*

V, 20-24. *Consurgunt venti*.....
Nec nos obniti contra nec tendere tantum
Sufficimus. Superat quoniam fortuna, sequamur,
Quoque vocat, vertamus iter.

Chap. 114, l. 10. .....tam spissæ repente tenebræ lucem suppresserant, ut ne proram quidem totam gubernator videret.

Æn., V, 12, 13. *Ipse gubernator puppi Palinurus ab alta :*
« Heu ! quinnam tanti cinxerunt æthera nimbi ? »

III, 201, 202. *Ipse diem noctemque negat discernere cœlo*
Nec meminisse viæ media Palinurus in unda.

Chap. 114, l. 13. Lichas trepidans ad me supinas porrigit manus.

Æn., I, 93. *Ingemit, et duplices tendens ad sidera palmas.*

Chap. 114, l. 17. Et illum quidem vociferantem in mare ventus excussit, raptatumque infesto gurgite procella circumegit atque hausit.

Æn., I, 115.....*excutitur pronusque magister*
Volvitur in caput ; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circum et rapidus vorat æquore vertex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Chap. 115, l. 19. Cibisque naufragio corruptis utcunque curati.

Æn., I, 177, 178. *Tum Cererem corruptam undis*.....
Expediunt.....

Chap. 115, l. 20. Cum poneremus consilium, cui nos regioni crederemus.

Æn., I, 306. ..... *exire locosque*
Explorare novos, quas venta accesserit oras,
Qui teneant.

Chap. 115, l. 35. Ite nunc mortales, et magnis cogitationibus pectora implete [1].

Æn., VII, 425, 426. *I nunc, ingratis offer te, irrise, periclis,*
Tyrrhenae, i, sterne acies; .....

Chap. 116, l. 18. Destinatum carpimus iter ac momento temporis in montem sudantes conscendimus, ex quo haud procul impositum arce sublimi oppidum cernimus.

Æn., I, 418-420. *Corripuere viam interea qua semita monstrat.*
Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi
Imminet adversasque aspectat desuper arces.

Chap. 124, p. 92, l. 4. ....sciscitantium, quod genus hominum aut unde veniremus.

I, 539. *Quod genus hoc hominum?*

VIII, 114. *Qui genus? unde domo?*

I, 517, 518. *Quae fortuna viris, classem quo litore linquant,*
Quid veniant.....

Il est clair, d'après la collation qui vient d'être faite, que, dans le passage précédemment étudié, Pétrone a mis à contribution le vocabulaire de l'*Énéide*.

Ainsi qu'il est naturel, dans les vers de Pétrone, plus encore que dans sa prose, se rencontrent des imitations directes de Virgile. Les poèmes sur la prise de Troie et

1. Ce mouvement est dans Horace aussi bien que dans Virgile. Mais M. Gottschlich (V. Chap. IV, p. 295) ayant voulu reconnaître ici une imitation et même une parodie de Sénèque, nous ne faisons cette collation que pour montrer l'inanité de certains rapprochements fondés sur de simples rencontres de mots ou de tournures.

sur la guerre civile vont être étudiés à ce point de vue. Signalons encore quelques autres réminiscences éparses dans les morceaux poétiques du *Satiricon :*

Chap. 127, l. 7. .....cum se concesso junxit amori
Juppiter et toto concepit pectore flammas.

Æn., VII, 356. *Necdum animus toto percepit pectore flammam.*

Chap. 131, p. 98, l. 2. Et molles violas.

Eclog., V, 38. *Pro molli viola*.....
Æn., XI, 69. *Seu mollia violæ*.....

Et dans la prose qui suit :

Chap. 131, l. 3. Premebat illa resoluta marmoreis cervicibus aureum torum [1].

Georg., IV, 522. *Tum quoque marmorea caput a cervice revulsum.*

Chap. 133, l. 12. ..... sed inops et rebus egenis.

Æn., VI, 91. .....*supplex in rebus egenis*

Chap. 133, l. 20. Spumabit pateris horrus liquor.

Æn., I, 738, 739. .....*hausit*
Spumantem pateram.

Chap 134, l. 23. ..... lunæ descendit imago
Carminibus deducta meis.

Eclog., VIII, 69. *Carmina vel cœlo possunt deducere lunam* [2].

Chap. 134, l. 27. .....Phœbeia Circe
Carminibus magicis socios mutavit Ulixis.

C'est un vers de Virgile presque littéralement transcrit.

Eclog., VIII, 70. *Carminibus Circe socios mutavit Ulixi.*

---

1. Cornelissen, *Ad Petronium; Mnémosyne*, 1882, lit : « revoluta », qui serait alors à rapprocher de *Æn.*, IV, 691 :
« Ter revoluta toro est ».

2. Ce vers se trouve parmi les *graffiti* de Pompéi. Comparetti, *Virgilio nel medio evo*, page 36.

Le mot *magicis* se lit quatre vers plus haut :

..... ut magicis sanos avertere sacris, etc.

De la même églogue VIII, Pétrone peut s'être souvenu dans ce passage du chapitre 131, l. 22 :

Illa de sinu licium protulit varii coloris filis intortum cervicemque vinxit meam.

Cf. *Eclog.*, VIII, 73 :

Terna tibi hæc primum triplici diversa colore
Licia circumdo.

Chap. 139, v. 8. Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.

Georg., IV, 111. *Hellespontiaci servet tutela Priapi.*

Fragm. XXVI. Sic sine concubitu textis apis excita ceris.

Georg., IV, 197, 198 :

Illum adeo placuisse apibus mirabere morem
Quod neque concubitu indulgent.....

Fragm. XXX. ..... oppida bello
Qui quatit.

Æn., IX, 607. *Aut rastris terram domat, aut quatit oppida bello.*

Nous avons réservé un passage où des vers de Virgile sont reproduits dans une évidente intention parodique et sous forme de centons. C'est la seule trace de ce genre de plaisanterie que nous saisissions dans Pétrone. Ces centons de Virgile n'ont qu'un rapport tout extérieur avec ceux que plus tard, sérieusement et laborieusement, composeront des auteurs dont Riese a réuni les pièces au tome Ier de son *Anthologie latine*[1]. On songerait plutôt à la

1. *Anthologia latina. Pars prior. Carmina codicis Parisini* 10318 *olim Salmasiani*; pièces 7 à 18. On y remarque, entre autres, la tragédie de *Médée* (p. 17, 461 vers), œuvre d'Hosidius Geta, contemporain de Tertullien, selon Comparetti.

dernière partie du *Cento nuptialis* d'Ausone (Idylle XIII, *Parecbasis*). Mais ce qui est chez Ausone un jeu prolongé, un exercice qui a ses règles (voir la Préface à Paulus), n'est pour Pétrone qu'un divertissement d'un instant. Il n'est pas homme à s'attarder à ces futiles ingéniosités où se complaira une littérature vide d'idées.

On s'étonne toutefois qu'Ausone, dans l'Apologie dont il fait suivre son centon, n'ait pas cité Pétrone parmi les écrivains dont l'exemple l'autorise; mais, cette surprise, nous l'éprouvons chez bien d'autres auteurs, également muets sur le *Satiricon*, et cependant si voisins parfois de Pétrone par l'inspiration comme par la date, Martial et Apulée entre autres.

On ne peut nier que la parodie à laquelle nous faisons allusion, chap. 137, l. 27 sq., soit spirituelle, bien qu'étrangement risquée. Les beaux vers de Virgile y sont transposés avec une impudeur singulière. Les deux premiers nous peignaient au sixième livre de l'*Énéide* (v. 469-470) le farouche ressentiment de Didon insensible aux tardives et froides excuses de celui qui l'a abandonnée. Nous la voyons, implacable, inflexible, s'enfoncer dans la forêt de myrtes où errent les tristes victimes de l'amour dont l'inguérissable blessure saigne éternellement. Mais au lieu de poursuivre comme Virgile :

Quam si dura silex aut stet Marpesia cautes,

Pétrone termine sa phrase par deux hémistiches empruntés, le premier à l'Églogue V, v. 16 :

Lenta salix.....

le second à l'*Énéide*, IX, v. 435 :

.....lassove papavera collo.

Pas plus qu'il n'a respecté le pathétique épisode de

Didon, il ne respectera la comparaison si gracieuse par laquelle Virgile exprime la mort touchante du jeune héros Euryale.

L'effet est comique : Pétrone n'a pas voulu autre chose et n'a certes pas cru manquer de respect à son poète de prédilection. Ausone lui aurait reproché d'avoir transcrit littéralement deux vers de suite : *Variis de locis sensibusque diversis quædam carminis structura solidatur : in unum versum ut coeant aut cæsi duo, aut unus et sequens cum medio. Nam duos junctim locare ineptum est, et tres una serie, meræ nugæ.* (Ausonius ad Paulum.) Le dernier vers se conformerait donc seul aux règles du centon, telles que les a édictées Ausone.

Nous croyons avoir indiqué les principales réminiscences de Virgile chez Pétrone. Peut-être un dépouillement encore plus rigoureux en découvrirait-il de nouvelles. Les exemples que nous avons apportés prouvent que Pétrone se souvient à propos, soit en vers, soit en prose, des expressions et des tours de son poète favori. Il sait à l'occasion faire dévier à une signification comique les vers qu'il emprunte; le plus souvent il puise dans l'*Énéide* le vocabulaire de ce style épique dont il revêt avec une légère ironie la narration d'événements qui ne sont rien moins que nobles, faite par des héros de taverne et de lieux pires encore. Ce style héroï-comique est celui que définit Boileau dans la préface du *Lutrin* : « C'est un burlesque nouveau dont je me suis avisé en notre langue ; car au lieu que dans l'autre burlesque Didon et Énée parlaient comme des harengères et des crocheteurs, dans celui-ci un horloger et une horlogère parlent comme Didon et Énée. »

A quel genre d'imitation appartient le poème : *Trojæ halosis* (Chap. 89), que Pétrone fait déclamer par Eumolpe? C'est ce qu'il convient maintenant de rechercher. Cette étude entraînera logiquement celle du poème : *De bello*

civili, débité aussi par Eumolpe, et où nous rencontrerons encore des imitations de Virgile, unies cette fois à de nombreux souvenirs de Lucain. Sont-ce là deux parodies, comme on l'a soutenu ?

L'une et l'autre pièce tiennent au sujet par un faible lien. Mais, puisque c'est le procédé de l'auteur de mêler, comme dans la *Ménippée*, les vers à la prose, puisque les vers ou les déclamations insérés dans son œuvre ont pour but d'y introduire plus de variété, et qu'enfin il est vraisemblable de prêter à un poète la manie de réciter ses poésies, nous accepterons sans la discuter la donnée de l'auteur.

Donc, à la vue d'un tableau qu'Encolpe considère avec une extrême attention et qui représente la prise de Troie, Eumolpe, poète improvisateur, éprouve le besoin d'expliquer à son compagnon dans la langue des muses le sujet de cette peinture[1]. Il nous gratifie de 65 *senarii græcanici* qui racontent exclusivement l'épisode du cheval de bois. Ils correspondent aux vers 13-56, 195-227, 250-267, du chant II de l'*Énéide*. Un seul vers :

> ..... hoc ad furta compositus Sinon
> Firmabat.....

résume l'épisode de Sinon. (57 à 194 de l'*Énéide*.) L'introduction du cheval dans les murs de Troie (*En.*, II, 228-249) est ici complètement omise. Au total, la matière traitée en 192 vers hexamètres de Virgile, pour nous borner aux parties directement imitées, est chez Pétrone condensée en 65 sénaires. Cette première constatation rend déjà fort suspecte toute supposition de parodie. La parodie est

1. Il est difficile de deviner, d'après la *Troiæ halosis*, lequel des épisodes qui y sont relatés était supposé représenté sur le tableau. Probablement la mort de Laocoon et de ses enfants. (Cf. le fameux groupe d'Agésandre, Polydore et Athénodore.)

d'ordinaire parallèle à l'œuvre qu'elle veut railler, puisqu'elle porte surtout sur certains détails qu'elle exagère ou ridiculise. En fait, nous avons ici une réduction d'une partie du chant II de l'*Énéide*.

L'auteur a-t-il voulu en critiquer les idées? mais son résumé suit de très près et sans y rien changer d'essentiel la narration de Virgile; le style? mais il lui emprunte textuellement bon nombre d'expressions; la versification? mais son mètre n'est pas le même que celui de l'*Énéide*.

Alors, est-ce d'Eumolpe qu'il se moque? de cet outrecuidant qui ose rivaliser avec le divin poète? Mais, dans ce cas, il lui aurait prêté des vers franchement mauvais. Ceux-ci, peu originaux, sont recherchés quelquefois, négligés souvent, mais non pas ridicules ou dépourvus de qualités. On peut même reconnaître une certaine valeur à ce morceau d'école, exercice de versification qui ne manque pas de brillant. Le jugement énoncé par M. Maurice Souriau[1] me semble le vrai. Pétrone a simplement utilisé à cet endroit une de ces pièces d'école où les jeunes gens s'attachaient à refaire à leur manière quelque page célèbre des grands auteurs. Il fallait, dans un travail de cette nature, tirer parti de ses souvenirs, mais innover dans l'expression, étendre ce qui était bref, raccourcir ce qui était long, varier les couleurs et le tour; n'est-ce pas là précisément le point capital de la doctrine littéraire de Pétrone, telle que nous l'avons extraite de divers chapitres du *Satiricon*?

On ne saurait décider si nous avons sous les yeux une composition de ce genre, essai de jeunesse que l'écrivain glisse dans un roman, ou s'il s'est amusé à refaire ici un développement analogue à ces exercices d'élève. Quoique

1. *De deorum ministeriis in Pharsalia*. Thèse latine pour le doctorat, 1885.

Pétrone se soit affranchi et parle avec beaucoup d'indépendance et d'ironie des travaux de l'école, il a passé par cette discipline et s'en souvient[1].

Remarquons seulement que Pétrone va moderniser Virgile tout en l'abrégeant. Les hexamètres de l'*Énéide* seront réduits en sénaires et le sujet sera repris à la façon de Sénèque le Tragique. On croirait lire un chœur des *Troyennes*. Telle est la nouveauté. Que vaut-elle? Pétrone nous en laisse juges et se dérobe. La pièce déclamée par Eumolpe est accompagnée du commentaire que voici : ... *ex is, qui in porticibus spatiabantur, lapides in Eumolpum recitantem miserunt*. (Chap. 90, l. 1.) C'est ainsi qu'on accueille ces vers : on lapide l'auteur; mais Eumolpe est habitué à de tels applaudissements : *at ille qui plausum ingenii sui noverat* (Chap. 90, l. 2) et ne s'en trouble pas. L'auteur ne saurait mieux indiquer qu'il n'attache aucune vanité à un morceau hasardé dans ces conditions. C'est par précaution oratoire qu'il lance sur Eumolpe quelques cailloux. En tout cas, on ne saurait considérer comme une parodie de Virgile une pièce où nous relèverons constamment des centons, des vers du poète, simple adaptation en sénaires et raccourci plus ou moins heureux de l'épisode du cheval de bois, tel qu'il est raconté au deuxième chant de l'*Énéide*.

Ainsi que chez Virgile, le récit est ici placé dans la bouche d'un Troyen, qui raconte les événements funestes dont il a été témoin.

O patria, pulsas mille credidimus rates. (Vers 11.)

Mettons en regard Pétrone et Virgile dans la *Trojæ halosis :*

Vers 1. Jam decima mæstos inter ancipites metus

1. Cf. chap. IV, p. 288.

Vers 2. Phrygas obsidebat messis et vatis fides
3. Calchantis atro dubia pendebat metu,
Æn., II, 14. .....*tot jam labentibus annis.*
198. *Non anni domuere decem*.....
182. ..... *ita digerit omina Calchas.*
IX, 713. *Immisitque fugam Teucris atrumque timorem.*

V. 4. Cum Delia[1] profante cæsi vertices
5. Idæ trahuntur scissaque in molem cadunt
II, 185. *Hanc tamen immensam Calchas attollere molem*
186. *Roboribus textis cœloque educere jussit.*

V. 6. Robora, minacem quæ figurarent equum.
II, 150. *Quo molem hanc immanis equi statuere?*

V. 7. Aperitur ingens antrum et obducti specus
8. Qui castra caperent. Hinc decenni prælio
II, 19. *Includunt cæco lateri, penitusque cavernas*
Ingentes uterumque armato milite complent.
Cf. II, 198. *Non anni domuere decem.*

V. 9. Irata virtus abditur; stipant graves
10. Danai recessus, in suo voto latent.
VI, 516. ..... *Et armatum peditem gravis attulit alvo.*
II, 18. *Hinc delecta virum sortiti corpora furtim*
Includunt cæco lateri.
II, 17. *Votum pro reditu simulant*.....
II, 48. *Aut aliquis latet error*.....

V. 11. O patria, pulsas mille credidimus rates
II, 241. *O patria, o divum domus Ilium*.....
II, 198. ..... *non mille carinæ.*
II, 25. *Nos abiisse rati et vento petiisse Mycenas.*

---

1. Comme il s'agit de Diane, « Palladis arte », je lis v. 15 : « Delia ». Cf. *Æn.*, II, 171 :
« Nec dubiis ea signa dedit Tritonia monstris. »

V. 12. Solumque bello liberum : hoc titulus fero
Incisus,

II, 28. *Desertosque videre locos, litusque relictum.*
II, 51. ..... *inque feri curvam compagibus alvum.*

V. 13. ..... Hoc ad furta compositus Sinon
14. Firmabat et mens semper in damnum potens.

II, 152. *Ille dolis instructus et arte Pelasga.*
II, 154. *Vos æterni ignes*..... (Serment de Sinon.)
II, 54. ..... *si mens non læva fuisset.*

V. 15. Jam turba portis libera ac bello carens
In vota properat.

II, 27. *Panduntur portæ; juvat ire et Dorica castra*
Desertosque videre locos, litusque relictum.

V. 16. ..... Fletibus manant genæ
17. Mentisque pavidæ gaudium lacrimas habet

II, 26. *Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu.*

V. 18. Quas metus abegit. Namque Neptuno sacer,

II, 201. *Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos.*

V. 19. Crinem solutus, omne Laocoon replet

II, 41. *Laocoon ardens summa decurrit ab arce,*
Et procul : « O miseri..... »

V. 20. Clamore vulgus. Mox reducta cuspide,

II, 230. ..... *sacrum qui cuspide robur*
Læserit.

V. 21. Uterum notavit, fata sed tardant manum,

II, 52. ..... *uteroque recusso.*
VI, 515. *Cum fatalis equus*.....
II, 54. *Et, si fata deum, si mens non læva fuisset*, sq.
II, 34. ..... *seu jam Trojæ sic fata ferebant.*

V. 22. Ictusque resilit et dolis addit fidem.

II, 43. ..... *Aut ulla putatis*
Dona carere dolis Danaum?

V. 23. Iterum tamen confirmat invalidam manum,
24. Atque bipenni latera pertemptat. Fremit
25. Captiva pubes intus, et dum murmurat,
26. Roborea moles spirat alieno metu.

II, 53. *Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.*

V. 27. Ibat juventus capta, dum Trojam capit,
28. Bellumque totum fraude ducebat nova.

VII, 295. *Num capti potuere capi*[1] ?

V. 29. Ecce alia monstra : celsa qua Tenedos mare

II, 203. *Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta.*

V. 30. Dorso replevit, tumida consurgunt freta
31. Undaque resultat, scissa tranquillo minor,
32. Qualis silenti nocte remorum sonus
33. Longe refertur, cum premunt classes mare
34. Pulsumque marmor abiete imposita gemit.

Georg., I, 254. ..... *remis impellere marmor.*

V. 35. Respicimus : angues orbibus geminis ferunt
36. Ad saxa fluctus, tumida quorum pectora

Æn., II, 204. ..... *immensis orbibus angues.*

V. 37. Rates ut altæ lateribus spumas agunt.

II, 209. *Fit sonitus spumante salo* .....

V. 38. Dat cauda sonitum, liberæ ponto jubæ

II, 206. *Pectora quorum inter fluctus arrecta jubæque*
Sanguineæ superant undas.

V. 39. Consentiunt luminibus, fulmineum jubar

II, 210. *Ardentesque oculos suffecti sanguine et igni.*

---

1. Cf. Lucrèce, I, 934 :
..... « deceptaque non capiatur ».
Horace, *Epist.*, II, I, 156 :
« Græcia capta ferum victorem cepit..... »

Implicat.....

V. 45. Ad ora referunt, neuter auxilio sibi,
46. Uterque fratri : transtulit pietas vices
47. Morsque ipsa miseros mutuo perdit metu.

II, 218. ..... *bis collo squamea circum*
Terga dati.

V. 48. Accumulat ecce liberum funus parens,
49. Infirmus auxiliator. Invadunt virum

II, 216. *Post ipsum auxilio subeuntem ac tela ferentem*
II, 213. *Laocoonta petunt.....*

V. 50. Jam morte pasti, membraque ad terram trahunt.

II, 215. ..... *et miseros morsu depascitur artus.*

V. 51. Jacet sacerdos inter aras victima,

Virgile nous offre également la comparaison avec une victime :

II, 223. *Qualis mugitus, fugit cum saucius aram*
Taurus et incertam excussit cervice securim.

V. 52. Terramque plangit. Sic profanatis sacris
53. Peritura Troja perdidit primum deos.

V. 54. Jam plena Phœbe candidum extulerat jubar,
55. Minora ducens astra radianti face,

II, 250. *Vertitur interea cœlum, et ruit Oceano nox.*
II, 255. ..... *tacitæ per amica silentia lunæ.*

V. 56. Cum inter sepultos Priamidas nocte et mero

II, 265. *Invadunt urbem somno vinoque sepultam.*

V. 57. Danai relaxant claustra et effundunt viros,

II, 259. *Laxat claustra Sinon.....*

V. 58. Temptant in armis se duces, ceu ubi solet
59. Nodo remissus Thessali quadrupes jugi
60. Cervicem et altas quatere ad excursum jubas.
61. Gladios retractant, commovent orbes manu

X, 396. *Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.*

V. 62. Bellumque sumunt. Hic graves alius mero
63. Obtruncat et continuat in mortem ultimam
Somnos,

IX, 334-337. *Et juvenem Serranum, illa qui plurima nocte*
Luserat, insignis facie multoque jacebat
Membra deo victus.

Cf. IX, 324.
Cf. encore Pétrone, chap. 79, p. 54, l. 2 :

Dubitavi, an utrumque trajicerem gladio, somnumque morti jungerem.

V. 64. ..... ab aris alius accendit faces
65. Contraque Troas invocat Troiæ sacra.

Ainsi qu'on a pu en juger par cette comparaison, dans tout ce morceau, la préoccupation des idées et des termes de Virgile est sensible. Ce parallèle nous montre Pétrone, tantôt reprenant les expressions de son modèle, tantôt développant une indication fournie par un mot du poète. Quant à la parodie, on en cherche vainement les traces.

Nulle part n'apparaît chez notre auteur le dessein de ridiculiser celui dont il pille ainsi le vocabulaire. Un commentateur, Gonsalo de Salas, comparant les deux morceaux, va même jusqu'à donner la supériorité à celui de Pétrone[1].

Mais il y a dans la *Trojæ halosis* autre chose que des imitations de Virgile et c'est le caractère de ces additions qu'il nous faut à présent étudier.

Tout virgilien qu'est Pétrone, il n'a pas pu se dégager de son temps ; il aime le trait, les antithèses brillantes, les expressions rares : *refugiendum est ab omni verborum vilitate.* (Chap. 118, l. 20.) S'il a encore des prédilections classiques, le goût classique lui manque ; il en est ainsi de tous ceux qu'on a nommés les pseudo-virgiliens, de Stace, de Silius Italicus. On n'a pas impunément lu et imité Lucain. Les fautes de goût, la préciosité, la boursouflure, qui déparent si rarement la prose de Pétrone, sont, au contraire, très fréquentes dans ses vers.

Dès lors qu'il refait un morceau de Virgile, il se travaille à imaginer du nouveau. Il semble, s'il m'est permis de hasarder de tels barbarismes, qu'il ait voulu ici *lucaniser* Virgile, alors que dans le *De bello civili*, il s'efforcera de *virgilianiser* Lucain.

D'abord, c'est bien le même écrivain qui a composé les deux morceaux ; on en est averti par la couleur générale du style, par le retour de certaines expressions qui paraissent plaire à Pétrone. Le début de la *Trojæ halosis* a quelques rapports avec celui du *De bello civili.*

Trojæ halosis, v. 1. Jam decima mæstos inter ancipites metus
Phrygas.....

De bello civ., ch. 119, 1. *Orbem jam totum victor Romanus habebat.*

---

1. Cf. ses *Commenta*, p. 142. Burmann, édit. de Pétrone, 1709, tome II.

Trojæ halcsis, v. 34. Pulsumque marmor.....

De bello civ., ch. 119,3. ..... *gravidis freta pulsa carinis.*

38. ..... liberæ ponto jubæ

39. Consentiunt luminibus.....

246. *Consensitque fugæ cœli timor*.....

58. Temptant in armis se duces.

175. *Et temptate manus*.....

Le morceau dont celui-ci se rapprocherait le plus serait un chœur de l'*Agamemnon* de Sénèque. Pour le ton général et les effets de style, les deux passages offrent des ressemblances aisées à saisir.

Cf. *Trojæ halcsis :* 29. Ecce alia monstra.....

De bello civili : 13. Ecce alia clades.....

Agam. 522. *Ecce aliæ clades : fulmina irati Jovis.*

613 sq. *Restitit annis*
Troja bis quinis,
Unius noctis peritura fato.
Vidimus simulata dona molis immensæ
Danaumque fatale munus duximus nostra
Crediti dextra : tremuitque sæpe
Limine in primo sonipes, cavernis
Conditos reges bellumque gestans,
Et licuit versare dolos, ut ipsi
Fraude sua capti caderent Pelasgi.
Sæpe commotæ sonuere parmæ,
Tacitumque murmur percurrit aures,
Et fremuit male subdolo
Parens Pyrrhus Ulyssi.
Secura metus Troica pubes
Sacros gaudet tangere funes.

On reconnaît ici le même procédé d'imitation que dans

Pétrone : des expressions prises à Virgile, des traits cherchés et des oppositions de mots :

.....tremuitque serpe
Limine in primo sonipes.....
Tacitumque murmur.

Les vers :

Et fremuit male subdolo
Parens Pyrrhus Ulyssi

rappellent :

.....fremit
Captiva pubes intus, et dum murmurat. (v. 24-25.)

Cf. encore :

Fraude sua capti caderent Pelasgi (*Agam.*, 622)

avec :

Ibat juventus capta, dum Trojam capit. (v. 27).

Mais ces affinités sont toutes fortuites. Pétrone subit simplement les mêmes influences littéraires que Sénèque, lequel, bien qu'il cite et loue souvent Virgile, n'en est pas moins dans ses œuvres poétiques assez peu virgilien.

Voici les principaux enjolivements ajoutés par Pétrone à la matière traitée par son modèle, avec lequel il rivalise discrètement, en écrivant dans le mètre tragique un fragment d'épopée. Il semble s'être proposé par-dessus tout de rechercher la concision ; il a une préférence marquée pour les expressions énergiques, les alliances de mots brèves ou frappantes, les tours hardis, les termes emphatiques.

Chap. 89, 2. *Obsidebat messis...*, au lieu de : *annus.*
8. *Qui castra caperent...*, au lieu du simple :
....armato milite complent
de Virgile. (*Æn.*, II, 20.)

9. *Irata virtus abditur.....*
16. *In vota properat.....*
19. *Crinem solutus*, au lieu de : *ardens*.

Il force presque toujours l'expression juste et naturelle qui est dans l'*Énéide*; il ajoute des traits presque puérils :

10. ..... *in suo voto latent.*

ou contournés :

17. *Mentisque pavidæ gaudium lacrimas habet.*

que suit cette brusque transition :

18. *Quas metus abegit.*
24 sq. .....*fremit*
Captiva pubes intus, et dum murmurat,
Roborea moles spirat alieno metu.

Ces derniers mots ne peuvent guère s'entendre qu'ainsi : La masse de bois semble respirer par l'effet d'une peur qui n'est pas la sienne[1], ce qui est évidemment détestable.

D'autres vers sont encore plus recherchés, par exemple :

31. *Undaque resultat scissa tranquillo minor*[2],
38. .....*liberæ ponto jubæ*[3].
47. *Morsque ipsa miseros mutuo perdit metu.*

Les antithèses sont nombreuses :

27. *Ibat juventus capta, dum Trojam capit.*
51. *Jacet sacerdos, inter aras victima.*
53. *Peritura Troja perdidit primum deos.*
65. *Contraque Troas invocat Trojæ sacra.*

---

1. On pourrait encore expliquer : « par l'effet de la crainte qu'elle cause à autrui », mais ce sens semble bien forcé.
2. Il compare les serpents à un navire ; l'onde qu'ils ont fendue s'abaisse au-dessous du niveau de la mer (*tranquillo minor*), se creuse en sillon (*scissa*) et rejaillit (*resultat*).
3. *Liberæ ponto :* flottant à la surface comme la proue d'un navire sortant de la mer, tandis que le reste du corps y est plongé.

C'est sur l'expression que Pétrone semble donc avoir concentré ses efforts. Pour ce qui est du fond, il a modifié en deux ou trois points la donnée de l'*Énéide*. Dans Virgile, Laocoon enfonce du premier coup le javelot dans le flanc du cheval de bois. Dans Pétrone, le javelot rebondit; c'est avec la hache que le grand prêtre essaie de sonder l'immense machine.

L'*Énéide* nous peint Laocoon qui accourt pour dégager ses enfants étouffés dans les replis des serpents. De ces enfants, Virgile dit simplement : *miseros artus*. Pétrone va enchérir et prêter aux deux fils de Laocoon un sentiment de tendresse héroïque : ils s'oublient pour songer uniquement l'un à l'autre (v. 45-47) :

> ..... *neuter auxilio sibi,*
> *Uterque fratri : transtulit pietas vices*
> *Morsque ipsa miseros mutuo perdit metu.*

J'interprète ainsi ce dernier vers peu intelligible : « C'est la crainte qu'ils éprouvent l'un pour l'autre qui est la vraie cause de leur mort » ; à moins qu'on n'entende : « Et la mort les perd alors qu'ils tremblent seulement l'un pour l'autre ». On reconnaît ici une pointe à la Lucain.

J. Tollius (*Collatio Petronii cum Virgilio*, édition de Longin, 1694, p. 364-371) a fait la critique de ce fragment de poème que Lessing[1], Beck, Studer et d'autres ont jugé sévèrement. Burmann suppose que Pétrone a composé à dessein un morceau plein d'enflure pour ridiculiser Eumolpe. C'est, je crois, aller trop loin.

Nous n'avons pas dissimulé les faiblesses de la *Trojæ halosis*. Outre les taches de mauvais goût que nous avons signalées, on y trouve de nombreuses négligences; les ré-

1. *Laocoon*, t. VI, éd. Lachmann, p. 390 sq.

pétitions de mots abondent ; ainsi *metus* revient cinq fois en soixante-cinq vers ; *manus* quatre fois, *capio* ou *capturis* quatre, *bellum* quatre, *sacer* quatre, *altus*, *mors* trois fois ; *votum*, *gemina*, *jubæ*, *moles*, *ara*, *rates*, *graves*, *faces*, *jubar*, deux fois. Quatre vers commencent par *jam* ; quatre finissent par *sacer*, *sacri*, *sacra*, *sacris*, quatre par *manu*, *manus*, *manum*, quatre par *metu* ou *metus*, deux par *fides*, *fidem*, deux par *jubæ*, *jubas*, deux par *mero*, *mare*, etc.

On ne saurait cependant refuser à cette pièce certaines qualités ; le style y est quelquefois d'une concision vigoureuse, d'une poétique hardiesse. Ainsi :

V. 39. .. .. *fulmineum jubar*
Incendit æquor sibilisque undæ fremunt.

Plusieurs comparaisons sont heureuses, expressives dans leur brièveté. Le sourd murmure des flots que fendent les serpents monstrueux est comparé au bruit que font au lointain les rames d'une flotte dans la nuit silencieuse :

V. 32-34. *Qualis silenti nocte remorum sonus*
Longe refertur, cum premunt classes mare
Pulsumque marmor abiete imposita gemit.

Pour n'être pas neuve, la comparaison suivante n'en est pas moins forte et rendue en bons termes :

V. 58, sq. *Temptant in armis se duces, ceu ubi solet*
Nodo remissus Thessali quadrupes jugi
Cervicem et altas quatere ad excursum jubas.

Notons encore ces vers précieux, mais d'une expression poétique :

V. 54, 55. *Jam plena Phœbe candidum extulerat jubar*
Minora ducens astra radianti face.

Rien dans tout cela qui sente la parodie, ni de Virgile, ni de quelque autre poète. Certains critiques ont supposé, en effet, que Pétrone a voulu se moquer dans ce morceau, soit du poème de Néron : Ἅλωσις Ἰλίου, que celui-ci chantait en s'accompagnant de la lyre pendant l'incendie de Rome (Suétone, *Néron*, 38), soit d'une œuvre de Lucain : « *Exstant ejus complures et alii* [*libri*] *et Iliacon.* » (Vacca, *Vie de Lucain.*) Examinons brièvement ces hypothèses.

Teuffel dit[1] : « Il est certain que la *Trojæ halosis* vise un poème de Néron du même genre et que le *Bellum civile* n'est qu'un persiflage, exagéré, il est vrai, de la manière de Lucain, bien qu'il ne le nomme pas, quoique vivant encore. » Est-ce pour le parodier que Pétrone viserait le poème de Néron ? Mais, à l'époque supposée de la composition du *Satiricon*, Pétrone était au mieux avec l'empereur ; et si, dans le *De bello civili*, il persifle Lucain, il serait difficile d'admettre que la même œuvre critiquât à la fois les poésies de Néron et celles de son rival, alors en disgrâce. Il faut opter.

Teuffel veut-il dire que Pétrone puise seulement son inspiration à la même source que l'empereur, et cela pour flatter sa manie ; qu'il lui fait une cour indirecte en empruntant ainsi un sujet au cycle de Troie ? Il serait permis dans ce cas de s'étonner que l'empereur pût éprouver quelque plaisir à la rencontre d'un concurrent tel qu'Eumolpe. Est-ce que les pierres lancées sur le versificateur ne devaient pas par ricochet rebondir sur les épaules de l'empereur ?

De plus nous ne savons que bien peu de chose de ces *Troica* de Néron dont parlent Dion, LXII, 29, Servius, *ad Georg.*, III, 36, et dont nous possédons à peine quel-

1. *Histoire de la littérature latine.* Trad. Bonnard et Pierson. Tome II, p. 233.

ques vers ou hémistiches. (Cf. *Scholiæ Lucani*, III, 261; Perse, I, 93, 95, 99, 102; Sénèque, *Nat. Quæst.*, I, 5.) Le peu que nous en entrevoyons ne ressemble guère à la *Trojæ halosis*. Pétrone, avec sa concision précipitée, paraît avoir adopté une manière directement opposée à celle de Néron, dont les quelques vers conservés se distinguent par une surabondance d'épithètes rares, par un cliquetis de mots vides et retentissants. Une parodie ou une imitation eût fait ressortir cette enflure. D'autre part, le morceau le plus célèbre de ces *Troica*, celui que Néron, en costume de théâtre, *in illo suo scænico habitu*, aurait, suivant une tradition très douteuse[1], chanté devant Rome en flammes, roulait évidemment sur l'incendie de Troie[2] dont il n'est pas un instant question dans le fragment de Pétrone.

Est-ce alors Lucain qu'il aurait eu en vue? Rien de moins vraisemblable. Les *Iliaca* de Lucain étaient une œuvre de première jeunesse, assez insignifiante sans doute, une réduction de l'*Iliade*, exécutée par un brillant écolier, un simple exercice pour le futur auteur de la *Pharsale*.

Ac primum teneris adhuc in annis,
Ludes Hectora Thessalosque currus,
Et supplex Priami potentis aurum,
Et sedes reserabis inferorum,

nous dit Stace, *Silves*, II, 7. (*Genethliacon Lucani ad Pollam*, v. 55, sq.) Ces vers nous apprennent que Lucain avait traduit ou imité les derniers chants de l'*Iliade* (mort

1. Cf. E. Renan, *l'Antechrist*, p. 17.

2. La preuve en est dans ces vers d'une des deux églogues sur Néron, composées par un poète contemporain du prince (*Carmina codicis Einsidlensis*. Riese, *Anthol. lat.*, tome II, n° 725, v. 36 sq., *Thamyra*) :

« Tu quoque Troia sacros cineres ad sidera tolle,
Jam tanti cecidisse fuit! Gaudete ruinæ
Et laudate rogos; vester vos tollit alumnus. »

d'Hector, supplication de Priam). Ceci n'offre aucun rapport avec le sujet de la *Trojæ halosis*, qui se rattache bien au cycle Troyen, mais à une époque qu'Homère a laissée en dehors de son épopée. Au reste, Stace n'attribue que peu de valeur à ces essais qui furent des jeux d'enfants :

V. 63 à 65. *Mox cœpta generosior juventa*
Albos ossibus Italis Philippos
Et Pharsalica bella detonabis.

Rien de plus commun à cette époque que les poèmes sur la guerre de Troie[1]. Stace nous l'apprend encore (v. 48 à 51) :

Nocturnas alii Phrygum ruinas,
Et tarde reducis vias Ulixis,
Et puppem temerariam Minervæ,
Trita vatibus orbita, sequantur.

N'insistons pas davantage. La *Trojæ halosis* de Pétrone n'est pas une parodie, mais un morceau poétique tel quel, avec des défauts et quelques qualités, dont Virgile a fourni beaucoup d'éléments, mais qui a été remanié dans le goût de Sénèque ou de Lucain. Les vers sont de Pétrone, mais c'est Eumolpe qui en endosse la responsabilité.

Si ces conclusions sont justes, elles nous aideront à expliquer l'intention du poème *De bello civili*, où Pétrone a refait le début de la *Pharsale*. Est-ce cette fois une parodie que nous avons sous les yeux et Lucain n'y est-il pas directement pris à partie? Oui, sans aucun doute, répond la majorité des critiques, et pour le démontrer, on a écrit des dissertations très étendues et très minutieuses. Selon d'autres, Pétrone s'est seulement proposé de rivaliser avec Lucain et de montrer par son exemple comment il con-

1. Cf. A. Cartault, *Revue de philologie*, 1887, 11 : Sur un passage de la vie de Lucain tirée du commentaire de Vacca.

vient de traiter un pareil sujet. Contemporain de Lucain et écrivant alors que celui-ci vit encore, il le raille, mais sans le nommer. Autant d'affirmations à discuter.

Avant tout, il faut étudier l'œuvre en elle-même, chercher de quelle inspiration elle procède, quelles sont les imitations qu'elle nous révèle. Établissons par une comparaison détaillée les rapports qui existent entre la *Pharsale* et le *De bello civili*.

Le passage suivant du premier livre de la *Pharsale* a d'abord été visiblement imité par Pétrone.

Chap. 119, v. 1. Orbem jam totum victor Romanus habebat.
120, 86. Luxuriam spoliorum et censum in damna furentem.
87. Ædificant auro sedesque ad sidera mittunt.
119, 31. ..... omniaque orbis
32. Præmia corruptis miles vagus caurit armis.
26. Et laxi crines et tot nova nomina vestis,
27. Quæque virum quærunt.

Phars., I, 160, sq. *Namque ut opes mundo nimius fortuna subacto*
Intulit, et rebus mores cessere secundis,
Prædaque et hostiles luxum suasere rapinæ :
Non auro tectisve modus; mensasque priores
Aspernata fames; cultus gestare decoros
Vix uxoribus, rapuere mares.....

Chap. 119, v. 6. ..... fatisque in tristia bella paratis
7. Quærebantur opes.....
166. .....*totoque accersitur orbe,*
Quo gens quæque perit.

58. .. ..Romam.....
59. Quæ poterant artes sana ratione movere,
60. Ni furor et bellum ferroque excita libido ?
171. *Non erat in populus, quem pax tranquilla juvaret.*

42. Est favor in pretio.....
178. *Hinc rapti pretio fasces, sectorque favoris*
Ipse sui populus;

Chap. 119, v. 46. ..... fascesque pudet rapuisse Catoni.
49. ..... quare jam perdita Roma
50. Ipsa sui merces erat.
89. Nec minor in Campo faror est ....

Phars., I, 179. ..... *letalisque ambitus urbi,*
180. *Annua venali referens certamina Campo.*

41. Venalis populus, venalis curia Patrum.
51. Præterea gemino deprensam gurgite plebem
52. Fœnoris inluvies ususque exederat æris.

181. *Hinc usura vorax, avidumque in tempora fœnus.*

56. Arma placent miseris.....

12. *Bella geri placuit nullos habitura triumphos.*

57. ..... inops audacia tuta est.

182. ..... *..et multis utile bellum.*

Voici maintenant d'autres emprunts faits aux différents livres de la *Pharsale*. Nous les notons en suivant la succession des vers dans le poème de la *Guerre civile :*

Chap. 119-124. 1. Orbem jam totum victor Romanus habebat,
2. Qua mare, qua terræ, qua sidus currit utrumque.

Phars. Cf. pour l'idée, l. VII, 423, sq.

Haud multum terræ spatium restabat Eoæ,
Ut tibi nox, tibi tota dies, tibi curreret æther,
Omniaque errantes stellæ Romana viderent.
VII, 422. *Te geminum Titan procedere vidit in axem.*
I, 110. *Quæ mare, quæ terras, quæ totum continet orbem.*

6. ..... fatisque in tristia bella paratis
7. Quærebantur opes.....

II, 351. ..... *jam fato in bella vocante.*
X, 149. ..... *Non sit licet ille nefando*
150. *Marte paratus opes mundi quæsisse ruina.*

16. ..... fames premit advena classes.

I, 42. ..... *et quas premit aspera classes*
43. *Leucas.*

21. Surripuere viros exsectaque viscera ferro
22. In venerem frogere.
Cf. 26 : Et laxi crines.....
27. Quæque virum quærunt.

X, 131 sq. ..... *Pars sanguinis usti*
Torta caput, refugosque gerens a fronte capillos,
Nec non infelix ferro mollita juventus
Atque exsecta virum.

VIII, 367. *Illic et laxas vestes et fluxa virorum*
Velamenta viles.

28. ..... Ecce Afris eruta terris
29. Ponitur ac maculis imitatur vilius aurum
30. Citrea mensa, greges servorum ostrumque renidens,
31. Quæ sensum trahat.

IX, 426-430. ..... *Tantum Maurusia genti*
Robora divitiæ, quarum non noverat usum :
Sed citri contenta comis vivebat et umbris.
In nemus ignotum nostræ venere secures,
Extremoque epulas mensasque petivimus orbe.

Cf. encore pour l'idée plutôt que pour les mots.

31. ..... omniaque orbis
32. Præmia corruptis miles vagus esurit armis.
36. Ut renovent per damna famen.

Phars. IV, 373-376..... *O prodiga rerum*
Luxuries, nunquam parvo contenta paratu,
Et quæsitorum terra pelagoque ciborum
Ambitiosa fames.....

36. ..... Jam Phasidos unda.

Cette fin de vers se rencontre deux fois dans la *Pharsale :*

II, 585. ..... *ad Phasidos undas.*
II, 715. ..... *peteret cum Phasidos undas.*

58. Hoc mersam cœno Romam somnoque jacentem
59. Quæ poterant artes sana ratione movere,
60. Ni furor et bellum ferroque excita libido?

II, 312, 313. ..... *hac cæde luatur*
Quidquid Romani meruerunt pendere mores.

Telle est l'idée fondamentale du développement de Pétrone : la guerre civile a pour cause la corruption des mœurs.

65. Et quasi non posset tot tellus ferro sepulcra,
66. Divisit cineres.

Phars. VI, 817, 818 :
Europam, miseri, Libyamque Asiamque timete :
Distribuit tumulos vestris Fortuna triumphis.

80. Fors, cui nulla placet nimium secura potestas.

II, 12, 13. *Sive nihil positum est, sed Fors incerta vagatur,*
Fertque refertque vices, et habet mortalia casus.
I, 81-84. *In se magna ruunt ; lætis hunc numina rebus*
Crescendi posuere modum ; nec gentibus ullis
Commodat in populum, terræ pelagique potentem,
Invidiam fortuna suam.

82. Ecquid Romano sentis te pondere victam,
83. Nec posse ulterius perituram extollere molem?

I, 70, 71. ..... *summisque negatum*
Stare diu, nimioque graves sub pondere lapsus.

85. Et quas struxit opes, male sustinet.....

I, 73. *Nec se Roma ferens.....*

93. Inferni manes cœlum spectare jubentur.

VI, 743, 744. ..... *immittam ruptis Titana cavernis,*
Et subito feriere die.....

Lucain se souvient lui-même de Virgile (*Æn.*, VIII, 243 sq.) :

96. Jam pridem nullo perfundimus ora cruore.

I, 39. ..... *et Pœni saturentur sanguine Manes.*

Cf. pour l'idée VI, 718 : Érichtho aux divinités du Styx.

Si bene de vobis civilia bella merentur.

98. Ex quo Sullanus bibit ensis.....

I, 330-332. *Sic et Sullanum solito tibi lambere ferrum*
Durat, Magne, sitis. Nullus semel ore receptus
Pollutas patitur sanguis mansuescere fauces.

II, 139-141. *Sulla*.....
..... *quod exiguum restabat sanguinis urbi*
Hausit.....

111. Cerno equidem gemina jam stratos morte Philippos.

Prophéties semblables dans Lucain :

I, 679, 680. ..... *Video Pangæa nivosis*
Cana jugis, latosque Hæmi sub rupe Philippos.

I, 694. ..... *vidi jam, Phœbe, Philippos.*

116. Pande, age, terrarum sitientia regna tuorum.

VI, 799, 800..... *Regni possessor inertis*
Pallentes aperit sedes.

117. ..... Vix navita Porthmeus

118. Sufficiet simulacra virum traducere cumba.

III, 16, 17. *Præparat innumeras puppes Acherontis adusti*
Portitor.

Pour la description des présages de la guerre civile, Pétrone et Lucain ont un modèle commun, Virgile : notre auteur a puisé chez Virgile et chez Lucain.

128. Deformis Titan vultum caligine texit.

Phars. I, 540, 541. *Ipse caput medio Titan cum ferret Olympo,*
Condidit ardentes atra caligine currus.

130. Parte alia plenos extinxit Cynthia vultus
131. Et lucem sceleri subduxit.....

I, 538, 539. *Jam Phœbe toto fratrem cum redderet orbe,*
Terrarum subita percussa expalluit umbra.

131. ..... Rupta tonabant
132. Verticibus lapsis montis juga.....

I, 552-554. .... *Tum cardine tellus*
Subsedit, veteremque jugis nutantibus Alpes
Discussere nivem.....

132. ..... nec vaga passim
133. Flumina per notas ibant morientia ripas.

I, 554, 555. .....*Tethys majoribus undis*
Hesperiam Calpen, summumque implevit Atlanta.

I, 578-580. *Insonuere tubæ, et quanto clamore cohortes*
Miscentur, tantum nox atra silentibus undis
Edidit.....

135. .....jamque Ætna voratur
136. Ignibus insolitis et in æthera fulmina mittit.

I, 545-547. *Ora ferox Siculæ laxavit Mulciber Ætnæ;*
Nec tulit in cœlum flammas, sed vertice prono
Ignis in Hesperium cecidit latus.....

Pétrone s'écarte ici de Lucain, mais il ne semble pas moins l'avoir eu sous les yeux, ainsi que Virgile.

137. Ecce inter tumulos atque ossa carentia bustis
138. Umbrarum facies diro stridore minantur.

I, 568. *Compositis plenæ gemuerunt ossibus urnæ.*
570. .....*et venientes comminus umbræ.*
VII, 179, 180. *Defunctosque patres, et cunctas sanguinis umbras*
Ante oculos volitare suos.....
VI. 623. *Auribus incertum feralis strideat umbra.*

139. Fax stellis comitata novis incendia ducit.

I, 526-529. *Ignota obscuræ viderunt sidera noctes,*
Ardentemque polum flammis, cœloque volantes
Obliquas per inane faces, crinemque timendi
Sideris.....

153. .....summo de vertice montis
154. Hesperiæ campos lato prospexit.....

III, 88. *Excelsa de rupe procul jam prospicit urbem.*

156. « Juppiter omnipotens et te, Saturnia tellus,

I, 195, 196. .....« *O magnæ qui mœnia prospicis urbis*
Tarpeia de rupe, Tonans..... »

158. Testor, ad has acies invitum accersere Martem.

VII, 91, 92. *Testor, Roma, tamen: Magnum, quo cuncta perirent,*
Accepisse diem.

161. Dum Gallos iterum Capitolia nostra petentes
162. Alpibus excludo, vincendo certior exul.

I, 307-309. ..... *Quid? si mihi signa jacerent*
Marte sub adverso, ruerentque in terga feroces
Gallorum populi?.....

163. Sanguine Germano sexagintaque triumphis
164. Esse nocens cœpi.....

VII, 256. *In quam distulimus vetitos remeare triumphos.*
I, 203. *Ille erit, ille nocens, qui me tibi fecerit hostem.*

165. ..... mercedibus emptæ
166. Ac viles operæ, quorum est mea Roma noverca.

X, 407-409. *Nulla fides pietasque viris, qui castra sequuntur;*
Venalesque manus; ubi fas, ubi maxima merces,
Ære merent parvo.

168. ..... Victores ite furentes,
169. Ite, mei comites.....

I, 200. ..... *Non te furialibus armis*
Persequor.....
II, 498, 499. ..... *Equitum properate catervæ:*
Ite simul pedites.....

169. ..... et causam dicite ferro.
170. Namque omnes unum crimen vocat, omnibus una
171. Impendet clades.

VII, 252. ..... *jam fatum accersite ferro.*
VII, 303. *Aut merces hodie bellorum, aut pœna paratur.*

174. Judice fortuna cadat alea. Sumite bellum
175. Et temptate manus.

I, 226. « *Te, Fortuna, sequor.....*
I, 227. ..... *Utendum est judice bello.* »
VI, 7. ..... *Placet alea fati.*

Quelques rapports lointains entre la peinture de l'inondation devant Ilerda et celle de la fonte des neiges au passage des Alpes par César.

187. Sed postquam turmæ nimbos fregere ligatos.

IV, 50, 51. *Pigro bruma gelu, siccis Aquilonibus hærens,*
Æthere constricto pluvias in nube tenebat.

189. Incaluere nives; mox flumina montibus altis
190. Undabant modo nata.

IV, 83-85. *Jamque Pyrenæum, quas nunquam solvere Titan*
Evaluit, fluxere nives, fractoque madescunt
Saxa gelu.

191. ..... et vineta fluctus stupuere ruina.

VI, 472. ..... *De rupe pependit*
Abscisa fixus torrens.....

VI, 348, 349. ..... *subitæque ruinam*
Sensit aquæ Nereus.....

203 Nondum Cæsar erat, ...

III, 108. *Omnia Cæsar erat.....*

208. Et periturorum dijecit tela Gigantum.

I, 56. *Non nisi sævorum potuit post bella Gigantum.*

210. Interea volucris motis conterrita pennis
Fama volat.....

Analogie, au moins pour le mouvement de la phrase, avec ces vers :

I, 469 sq. *Vana quoque ad veros accessit fama timores,*
Irrupitque animos populi, clademque futuram
Intulit, et velox properantis nuntia belli,
Innumeras solvit falsa in præconia linguas.

216. ..... Ergo pulsata tumultu
217. Pectora perque duos scinduntur torrita causas.
218. Huic fuga per terras, illi magis unda probatur.
221. Quantum quisque timet, tantum fugit.....

II, 447, 448. *Tunc urbes Latii dubiæ, varioque favore*
Ancipites.....

I, 490, 491. *Tunc quæ tuta petant, et quæ metuenda relinquant,*
Incerti, quo quemque fugæ tulit impetus, urgent
Præcipitem populum.

I, 486. *Quæ finxere timent.....*

222. Hos inter motus populus, miserabile visu,
Quo mens icta jubet, deserta ducitur urbe.

I, 495-498. ..... *Sic turba per urbem,*
Præcipiti lymphata gradu, velut unica rebus
Spes foret adflictis, patrios excedere muros,
Inconsulta ruit.

226. Ille manu pavida natos tenet, ille penates
227. Occultat gremio deploratumque relinquit
228. Limen.....

I, 511-514. ..... *Urbem*.....
.. .. *facilem venturo Cæsare prædam*
Ignavæ liquere manus.....

229. Sunt qui conjugibus mærentia pectora jungant,
230. Grandævosque patres onerisque ignara juventus
231. Id pro quo metuit, tantum trahit.....
232. ..... prædamque in prœlia ducit:
Cf. 223. ..... deserta ducitur urbe.

I, 504-508. ..... *Nullum jam languidus ævo*
Evaluit revocare parens, conjuxve maritum
Fletibus, aut patrii, dubiæ dum vota salutis
Conciperent, tenuere Lares, nec limine quisquam
Hæsit.....

233. Ac velut ex alto cum magnus inhorruit Auster
234. Et pulsas evertit aquas, non arma ministris,
235. Non regimen prodest, ligat alter pondera pinus,
236. Alter tuta sinus tranquillaque litora quærit.

I, 498-504. ..... *Qualis, cum turbidus Auster*
Repulit a Libycis immensum Syrtibus æquor,
Fractaque veliferi sonuerunt pondera mali,
Desilit in fluctus, deserta puppe, magister,
Navitaque, et, nondum sparsa compage carinæ,

Naufragium sibi quisque facit : sic, urbe relicta,
In bellum fugitur.....

I, 519, 520. *Tu tantum audito bellorum nomine, Roma,*
Desereris.

VII, 125, 126.....*et ut victus violento navita Coro*
Dat regimen ventis.

238. Quid tam parva queror ? gemino eum consule Magnus,
239. Ille tremor Ponti.....
243. .... fugit.

I, 521, 522. *Danda tamen venia est, tantorum danda pavorum :*
Pompeio fugiente, timent.

241. ..... quem fracto gurgite Pontus
242. Et veneratus erat submissa Bosporos unda.

II, 580-582. *Idem ego per Scythici profugum divortia Ponti*
Indomitum regem .....
Ad mortem..... .....*ire coegi.*

(Énumération que fait Pompée de ses victoires.)

245. Ergo tanta lues divum quoque numina vicit,
246. Consensitque fugæ cæli timor. Ecce per orbem
247. Mitis turba deum terras exosa furentes
248. Deserit.....
Cf. 126, 127. Continuo clades hominum venturaque damna
Auspiciis patuere deum...

I, 522-525. .....*Tum, ne qua futuri*
Spes saltem trepidas mentes levet, addita fati
Pejoris manifesta fides, superique minaces
Prodigiis terras impleruut, æthera, pontum.

264. Sentit terra deos mutataque sidera pondus
265. Quæsivere suum.

I, 56, 57. *Ætheris immensi partem si presseris unam,*
Sentiet axis onus.

271. Intremuere tubæ.....

I, 578. *Insonuere tubæ*.....

277. Sanguineam tremula quatiebat lampada dextra.
Cf. 284. ..... in medias immittite lampadas urbes.

III, 14, 15. ..... *Vidi ipsa tenentes*
Eumenidas, quaterent quas vestris lampadas armis.
VII, 568. *Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum.*

279. Alta petit gradiens juga nobilis Apennini,
280. Unde omnes terras atque omnia litora posset
281. Aspicere ac toto fluitantes orbe catervas.

II, 396-398. *Umbrosis mediam qua collibus Apennina*
Erigit Italiam, nullo qua vertice tellus
Altius intumuit.....
VII, 649-651..... ....*Stetit aggere campi*
Eminus, unde omnes sparsas per Thessala rura
Adspiceret clades, quas bello obstante latebant.

288. ..... tu concute plebem,
289. Curio.....

I, 269-271. *Audax venali comitatur Curio lingua,*
Vox quondam populi, libertatemque tuari
Ausus, et armatos plebi miscere potentes.

Cf. IV, 799-801 :

Quid nunc rostra tibi prosunt turbata, forumque,
Unde tribunicia plebeius signifer arce
Arma dabas populis?

Le parallèle qui vient d'être poursuivi en détail entre le *De bello civili* et la *Pharsale* aura prouvé, plus complètement peut-être qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à quel point Pétrone se souvient de Lucain. De si nombreuses rencontres et de mots et d'idées ne peuvent provenir que de la préoccupation constante où Pétrone est de son modèle. Même là où il prétend innover, il reprend inconsciemment les

expressions du poème dont sa mémoire est remplie. Une tournure, un mot lui en suggère d'analogues. L'emprunt alors, pour n'être pas direct, n'en est pas moins réel.

La collation qui précède me permet aussi de penser que Pétrone a eu entre les mains la *Pharsale* tout entière et a puisé ses réminiscences dans tous les chants de ce poème. Ce n'est pas l'opinion généralement acceptée ; cependant M. Westerburg[1] avait déjà constaté que Pétrone, contrairement à ce que croyait Mössler, n'avait pas eu sous les yeux seulement les trois premiers chants de Lucain, mais aussi le septième. Il supposait que Pétrone aurait connu ce septième chant par une *recitatio*. Lucain, on le sait par deux de ses biographes, faisait des lectures de ce genre.

Il est incontestable que les emprunts de Pétrone ont été faits surtout aux trois premiers chants et au septième ; nous avons cependant retrouvé quelques traces de l'imitation des autres chants. En fait, le chant I est celui qui de beaucoup a fourni le plus au poème *De bello civili*. La raison en est simple. Comme Pétrone essaie de refaire le début de la *Pharsale*, il est naturel qu'il se souvienne surtout dans son œuvre des morceaux correspondants de Lucain. S'il avait choisi pour sujet la mort de Pompée, nous aurions nécessairement des réminiscences du chant VIII. Quand M. Westerburg découvre dans le *De bello civili* certaines imitations du chant VII de Lucain, il n'en indique pas la vraie cause. C'est que Pétrone, voulant prêter un discours à César arrivé au sommet des Alpes, ne se contente pas de celui que Lucain lui attribue après la prise d'Ariminum, mais va chercher dans un autre discours de César chez Lucain (VII, 250-329) des idées et des expres-

1. *Rheinisches Museum für Philologie*, 1883 : Petron und Lucan.

sions. Or, cette abondante harangue de César à ses soldats avant Pharsale offre une riche matière à l'imitation.

Pétrone en agit donc avec Lucain comme avec Virgile. Quand on voit que dans la *Trojæ halosis*, il s'inspire presque exclusivement du deuxième chant de l'*Énéide*, en conclurait-on à bon droit qu'il ne connaissait de Virgile que ce chant? Au demeurant, dans d'autres parties encore du *Satiricon*, je crois entrevoir, assez rarement, il est vrai, des souvenirs de la *Pharsale*, assez cependant pour me confirmer dans l'idée que Pétrone avait lu tout le poème. Voici ces rapprochements plus ou moins discutables :

Chap. 19, l. 26. Et mors non dubia miserorum oculos cœpit obducere.

Phars., III, 735. *Nox subit, atque oculos vastæ obdux ere tenebræ.*

Chap. 89, v. 5. Scissaque in molem cadunt.

I, 306. *In classem cadit omne nemus.....*

Chap. 93, l. 33. ..... atque arata Syrtis
Si quid naufragio dedit, probatur.

IX, 440, 441..... *quem mundi barbara damnis*
Syrtis alit.

IX, 443, 444.. ..... *Sic cum toto commercia mundo*
Naufragiis Nasamones habent.....

La pensée est différente, mais le vers de Lucain a pu donner à Pétrone l'idée du sien.

Chap. 114, l. 9. Aquilo possessor.

II, 454. ..... *ut, cum mare possidet Auster*
Flatibus horrisonis.....

Chap. 115, l. 33. Nempe piscibus beluisque expositus es.....
P. 82, l. 10. Feræ tamen corpus lacerabunt.

VIII, 764-766..... *ne ponti belua quidquam,*
Ne fera, ne volucres, ne sævi Cæsaris ira
Audeat.....

Au même chapitre 115, les réflexions d'Encolpe sur la mort de Lichas offrent quelque similitude de mouvement avec celles qu'inspire à Lucain la mort de Curion.

L. 32. Ubi nunc est.... iracundia tua? ubi impotentia tua? Nempe piscibus beluisque expositus es.....

Phars., IV, 799 sq. *Quid nunc rostra tibi prosunt turbata, forumque?*
..... *quid prodita jura senatus?*
. . . . . .
Hus urbi miseræ vestro de sanguine pœnas
Nempe datis.

Chap. 115, p. 82, l. 8. Tanquam interesset periturum corpus quæ ratio consumat, ignis an fluctus an mora... Omnia hæc eodem ventura sunt.

VII, 809-811..... *tabesne cadaverа solvat*
An rogus, haud refert : placida natura receptat
Cuncta sinu, finemque sui sibi corpora debent.
818, 819. ..... *capit omnia tellus*
Quæ genuit : cœlo tegitur qui non habet urnam.

Chap. 117, l. 22. Ne..... sodalesque filii sui aut sepulcrum quotidie causam lacrimarum cerneret.....

III, 607, 608. *Æternis causam lacrimis : tenet ille dolorem*
Semper.....

Peut-être dans les vers où Prosélénos (Chap. 134) énumère les prodiges que son pouvoir sait accomplir, y a-t-il un souvenir du chant VI de Lucain, où celui-ci nous décrit les enchantements et les malédices de la magicienne de Thessalie. Les traits qui se rapportent à Érichtho sont plus particuliers et plus macabres. Néanmoins les deux morceaux ont quelques points communs.

Chap. 134, vers 4 sq. .... Mihi pontus inertes
Submittit fluctus, zephyrique tacentia ponunt
Ante meos sua flabra pedes..... ...

Vers 6, ... Mihi flumina parent....
4, Niliacas jaculantur aquas.
7, Hyrcanæque tigres et jussi stare dracones.

Phars., VI, 469-471. ..... *æquor*
Intumuit : rursus vetitum sentire procellas
Conticuit, turbante Noto.....
478. ..... *amnisque cucurrit*
Non qua pronus erat. Nilum non extulit æstas.
VI, 487 sq. *Has avidæ tigres.....*
Ore fovent blando : gelidos hic explicat orbes
Inque pruinoso coluber distenditur arvo.
Viperei coeunt, abrupto corpore, nodi;
Humanoque cadit serpens adflata veneno.

Telles sont les réminiscences possibles de Lucain dans le *Satiricon* en dehors du *De bello civili*[1].

Revenons à ce poème et recherchons les autres éléments qui y entrent. Comme Pétrone critique chez Lucain la trop petite place laissée au merveilleux, il va s'efforcer de verser à doses convenables dans son fragment d'épopée la mythologie qui manquait à la *Pharsale* ; c'est chez Virgile qu'il la puisera ; mais il empruntera encore au maître classique beaucoup d'expressions, ainsi que le tableau suivant permet d'en juger.

2. Qua mare, qua terræ, qua sidus currit utrumque.

Æn., VII, 100, 101. ..... *qua sol utrumque recurrens*
Aspicit Oceanum.

9. Æs Ephyreiacum.....

Georg., II, 463. .... *Ephyreiique æra.*

1. Rappelons encore le « Primus in orbe deos fecit timor », imité selon le scoliaste de Stace, Cœlius Firmianus Lactantius Placidus, du vers de Lucain, I, 486 :

« Quos finxere timent. »

31. Turba sepulta mero.....

Æn., II, 265. *Invadunt urbem somno vinoque sepultam.*

73. Mollia discordi strepitu virgulta locuntur.

Ecl., VIII, 22. *Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes*
Semper habet.

78. Ac tali volucrem Fortunam voce lacessit.

Æn., X, 644. *Irritatque virum telis et voce lacessit.*

79. Rerum humanarum divinarumque potestas.

Æn., X, 18. *O pater, o hominum divumque æterna potestas!*

93. Inferni manes cælum spectare jubentur.

VIII, 243, sq. *Non secus ac si qua penitus vi terra dehiscens*
Infernas reseret sedes.....
.....trepident immisso lumine Manes.

98. Ex quo Sullanus bibit ensis.

XI, 803, 804. *Hasta sub exsertam donec perlata papillam*
Hæsit, virgineumque alte bibit acta cruorem.

99. Extulit in lucem nutritas sanguine fruges.

Georg., I, 491, 492. *Nec fuit indignum Superis bis sanguine nostro*
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.

111. Cerno equidem gemina jam stratos morte Philippos.

I, 490. *Romanas acies iterum videre Philippi.*

115. Actiacosque sinus et Apollinis arma timentes.

Æn., VIII, 704 sq. *Actius hæc cerneus arcum intendebat Apollo*
Desuper.....

128. Deformis Titan vultum caligine texit.

Georg., I, 467. *Cum caput obscura nitidum ferrugine texit.*

134. Armorum strepitu cælum furit.....

I, 474, 475. *Armorum sonitum toto Germania cælo*
Audiit.....

II, 616. *Ferrea gerit cum vimine arma.....*

155. Intentans cum voce manus ad sidera dixit :

Æn., X, 667. *Et duplices cum voce manus ad sidera tendit :*

156. .....et te, Saturnia tellus.

Georg., II, 172..... *Saturnia tellus.*

180. .....flamma sonuere sequenti.

Æn., VIII, 432. ..... *flammisque sequacibus iras.*

197. .....nec rupti turbine venti.

II, 416. ..... *rupto ceu quondam turbine venti.*

203. .....sed magnam nixus in hastam.

XII, 398. ..... *ingentem nixus in hastam.*

11. Fama volat.....

III, 121. *Fama volat.....*

217. .....perque duas scinduntur territa causas.

Æn., II, 39. *Scinditur incertum studia in contraria vulgus.*

228. .....et absentem votis interficit hostem.

IX, 63. *Sævit in absentes.....*

(Emprunt à Varius : *Sævit in absentem.*)

Æn., VII. 518. *Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.*
II, 717. *Tu, genitor, cape sacra manu patriosque Penates.*

230. Grandævosque patres onerisque ignara juventus.

Allusion à Énée portant Anchise :

II, 707. *Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ ;*
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit.

242. Et veneratus erat submissa Bosporos unda.
Æn., VIII, 726. . . . . *Euphrates ibat jam mollior undis.*

253. . . . . mærens lacera Concordia palla.
Cf. 271. . . . . ac scisso Discordia crine.
VIII, 702. *Et scissa gaudens vadit Discordia palla.*

256. Et Bellona minax facibusque armata Megæra.
VI, 288. . . . . *flammisque armata Chimæra.*

257. . . . . et lurida Mortis imago.
II, 369. . . . . *et plurima mortis imago.*

269. . . . . Cyllenia proles.
IV, 258. . . . . *Cyllenia proles.*

272. Extulit ad superos Stygium caput. . . . . .
VII, 476. *Allecto in Teucros Styglis se concitat alis.*

274. . . . . scabra rubigine dentes.
Georg., I, 495. . . . . *scabra robigine pila.*

278. Hæc ut Cocyti tenebras et Tartara liquit.
Æn., VII, 562. *Cocytique petit sedem, supera ardua linquens.*

295. Factum est in terris, quicquid Discordia jussit.
VII, 545. Allecto à Junon :
« *En perfecta tibi bello discordia tristi !* »

Ces exemples sont suffisants pour démontrer que dans le *De bello civili* Pétrone s'est assez fréquemment ressou-

venu de Virgile. Les réminiscences sont moins franches que dans la *Trojæ halosis* ; c'est Lucain que notre auteur suit ici de préférence. Mais, a-t-il besoin d'une épithète, d'une fin de vers, d'un remplissage, on dirait qu'il interroge Virgile, comme un écolier consulte son *Thesaurus*.

Voyez ces vers que terminent un dactyle et un spondée virgiliens :

100. . . . . dextræ conjungere dextram.
Æn., VIII, 164. . . . . *et dextræ conjungere dextram.*

106. . . . . leviorque exurit flamma medullas.
IV, 66. . . . . *Est mollis flamma medullas.*

122. . . . . cum fulgure rupta corusco.
VIII, 391, 392. . . . . *tonitru cum rupta corusco*
Igneu rima micans. . . . .

222. . . . . miserabile visu !
I, 111. . . . . *miserabile visu !*

Tout compte fait, c'est moins encore par les emprunts de mots que par la manière de traiter le sujet et la place laissée au merveilleux que Pétrone imitera Virgile dans le *De bello civili*.

Doit-il quelque chose à d'autres auteurs pour la composition de son poème ? On trouvera au chapitre relatif à Ovide quelques rapprochements, mais qui peuvent s'expliquer par ce fait que tous les deux ont imité Virgile. Certains passages de Manilius offrent aussi des ressemblances avec le *De bello civili* ; mais il est plus que probable que Pétrone et le poète des *Astronomiques* se sont rencontrés dans l'expression de lieux communs qui alimentaient les exercices de l'école. Par là s'expliquent aussi des rapports assez fréquents avec Sénèque le Rhéteur et Sénèque le Philosophe. Bien que Pétrone ait dû lire ces deux écri-

vains (pour le second, ce n'est pas douteux), il ne faut pas conclure d'une similitude d'idées et même d'expressions à une imitation directe, surtout lorsqu'il s'agit de thèmes aussi généraux que ces déclamations contre la corruption du siècle ; on les lit dans Pline l'Ancien aussi bien que dans Sénèque.

Le *De bello civili* nous présente encore bon nombre de termes et de traits qui semblent des réminiscences, mais qu'on ne sait à quel prototype rapporter. Sur des données tant de fois traitées, comme celle de la guerre civile, les poètes étaient exposés à répéter, souvent sans s'en douter, des expressions ou des sentences qui étaient la monnaie courante des déclamations de l'école. Ou bien, telle pensée exprimée par un historien ou un poète célèbre circulait dans les controverses ou les épopées, sans qu'on sût à quelle empreinte elle avait été primitivement frappée. Que de mots de ce genre ont dû passer, sans que nous puissions le soupçonner, des anciens annalistes, ou des poète sépiques archaïques, tels qu'Ennius, chez Tite-Live, Virgile, et de là dans les écoles et dans la littérature des premiers siècles de l'ère chrétienne ! Pour quelques plagiats hautement avoués, combien d'autres emprunts ignorés ont dû être faits à ces œuvres dont nous ne connaissons plus que de bien rares fragments !

Voici, par exemple, une idée qui de bonne heure a dû trouver sa formule chez un prosateur ou un poète : « Rome succombe sous le poids de sa propre grandeur. » Pétrone l'a rendue sous deux formes (*De bello civili*) :

V. 82. Ecquid Romano sentis te pondere victam ?
V. 85. Et quas struxit opes, malo sustinet.

Quel est l'écrivain qui le premier a énoncé cette pensée ? Il est impossible de le deviner. On lit dans Tite-Live

(*Præfatio*) : *Jampridem prævalentis populi vires se ipsæ conficiunt.* Properce dira (l. III, élég. 11, v. 60) :

Frangitur ipsa suis Roma superba bonis.

Dans Calpurnius (*Eclog.* I) reparaîtront ces mots :

Romanæ pondera molis, etc.

Pensée et termes sont du domaine public : *publica materies.*

Pétrone a-t-il eu besoin de lire Salluste pour apprendre que Rome a conquis l'univers, que tout peuple riche est devenu son ennemi ? Non, ces idées étaient banales :

1, sq. Orbem jam totum victor Romanus habebat.
Qua mare, sq. . . . . .
. . . . . nec satiatus erat.
. . . . . .
. . . . . Si quis sinus abditus ultra,
. . . . . .
Hostis erat. . . . .

Jug., 81. *Romanos injustos, profunda avaritia communes omnium hostes esse. . . . . tum sese, paulo ante Carthaginienses, item regem Persen, post, ubi quisque opulentissumus videatur, ita Romanis hostem fore. . . . . .*

Ces pensées que Pétrone revêt d'un style plus ou moins poétique appartiennent à tout le monde ; le mérite d'un écrivain consistera à les renouveler par la forme. Ainsi Tacite (*Vie d'Agricola*, chap. 30) dira : « *Raptores orbis, postquam cuncta vastantibus defuere terræ, jam et mare scrutantur : si locuples hostis est, avari, si pauper, ambitiosi, quos non Oriens, non Occidens satiaverit.* »

La même remarque s'applique vraisemblablement à des coïncidences d'expressions, telles que celles-ci :

26. . . . . et tot nova nomina vestis.

Plaute, *Epidicus*, acte II, sc. 2, v. 211. *Quid istæ, quæ vesti quotannis nomina inveniunt nova.*

45. Pellitur a populo victus Cato : tristior ille est,
46. Qui vicit, fascesque pudet rapuisse Catoni.

Valère-Maxime, VII, 5, 6. *Non Catoni tum prætura, sed præturæ Cato negatus erat.*

Cf. Sénèque, *De const. sap.*, II :

[*Catoni*]..... *tu putas injuriam*, sq.

55. Intra membra furens curis latrantibus errat.

Ennius cité par Varron (*De ling. Latina*, VII, 103) :

Animus cum pectore latrat.

L'expression est reprise par Stace (*Silv.*, II, 1, 13) :

..... *admoto latrant præcordia tactu.*

et *Thébaïde*, II, 338 :

..... *et magnas latrantia pectora curas.*

65. Et quasi non posset tot tellus ferre sepulcra,
66. Divisit cineres.....

Martial, *Ep.*, V, 74..... *jacere*
Uno non poterat tanta ruina loco.

Cet hémistiche de Pétrone :

V. 33. Ingeniosa gula est.

se retrouve textuellement dans Martial (*Epig.*, l. XIII, 62) :

Gallina altilis.

Pascitur et dulci facilis gallina farina,
Pascitur et tenebris. Ingeniosa gula est.

Ceci a tout l'air d'un vers proverbial que les deux au-

teurs peuvent avoir repris à Lucilius ou à Varron, ou, selon Wehle[1], aux *Heduphagetica* d'Ennius.

On pourrait admettre encore, avec Mössler[2], comme une source du *De bello civili*, la partie du livre XXI de Tite-Live où est décrit le passage des Alpes par Hannibal. Voici les rapports que l'on saisit entre les deux morceaux :

152. Hæc ubi calcavit Cæsar juga milite læto
153. Optavitque locum, summo de vertice montis
154. Hesperiæ campos lato prospexit.....

Tite-Live, XXI, chap. 35, 8[3]. *Prægressus signa Hannibal in promuntorio quodam, unde longe ac late prospectus erat, consistere jussis militibus Italiam ostentat*, sq.

185. Prima quidem glacies et cana vincta pruina
186. Non pugnavit humus mitique horrore quievit.

Chap. 36, 5. *Nam, cum super veterem nivem intactam nova modicæ altitudinis esset, molli nec prævalte facile pedes ingredientium insistebant.*

187. Sed postquam turmæ nimbos fregere ligatos
188. Et pavidus quadrupes undarum vincula rupit,
189. Incaluere nives. Mox flumina montibus altis
190. Undabant modo nata.

Chap. 36, 6. *Ut vero tot hominum jumentorumque incessu dilapsa est, per nudam infra glaciem fluentemque tabem liquentis nivis ingrediebantur.*

193. Tum vero male fida prius vestigia lusit
194. Decepitque pedes; paritor turmæque virique
195. Armaque congesta strue deplorata jacebant.

Chap. 36, 7. *Tetra ibi luctatio erat via lubrica glacie non recipiente vestigium et in prono citius pedes fallente, ut ..... ipsis adminiculis prolapsis iterum corruerent.....*, sq.

1. *Op. cit.*, p. 46.
2. *Quæstionum Petronianarum specimen alterum*. 1865.
3. Édition Weissenborn, Teubner.

Chap. 85, 12. *Omnis enim ferme via præceps, angusta, lubrica erat, ut neque sustinere se a lapsu possent..... aliique super alios et jumenta in homines occidirent.*

197. ..... nec rupti turbine venti
198. Derant aut tumida confractum grandine cælum.
199. Ipsæ jam nubes raptæ super arma cadebant,
200. Et concreta gelu ponti velut unda ruebat.
201. Victa erat ingenti tellus nive victaque cæli
202. Sidera, victa suis hærentia flumina ripis.

Chap. 85, 6. *Fessis tædio tot malorum nivis etiam casus, occidente jam sidere Vergiliarum, ingentem terrorem adjecit.*

Est-ce encore une réminiscence de Tite-Live que ce terme de *tabes*, appliqué chez Pétrone comme chez l'historien à l'usure qui, comme une gangrène, rongeait la misérable plèbe?

54. Sed veluti tabes tacitis concepta medullis.

Tite-Live, II, 23, 6. *Ea alienum..... postremo veluti tabem pervenisse ad corpora.*

Il ne serait nullement surprenant que Pétrone eût pris Tite-Live pour modèle dans sa description du passage des Alpes par César. Car la *Pharsale* ne lui offrait pas de morceau qui correspondît directement à celui-ci.

Quant aux analogies qui existent entre Pétrone et Florus dans certains passages du *De bello civili*, elles ne paraissent pas avoir d'autres causes qu'une commune imitation de Lucain[1].

1. Cf. pour ce qui concerne les rapports entre Lucain et Florus : O. Jahn, éd. de Florus, p. XLVII, sq.; *Meinert*, *Wiener Jahrbuch*, XXVII, p. 186, sq. Selon Baier (*De Livio Lucani in carmine « De bello civili » auctore*; Suindinciæ, 1871), les ressemblances entre les

49. ..... quare tam perdita Roma
50. Ipsa sui merces erat et sine vindice prœda.

Florus, III, 13, 6. *Et misera respublica in exitium sui merces erat.*

Le terme *merces* n'est pas dans Lucain, mais il a pu être puisé à une même source par Pétrone et par Florus. Cf. Velleius Paterculus, II, 22 : *ut... sui quisque periculi merces foret.*

58. Hoc mersam cœno Romam somnoque jacentem.
36. Ut renovent per damna famem.....

Florus, l. III, 12, 7. *Illæ opes atque divitiæ afflixere sæculi mores, mersamque vitiis suis, quasi sentina, rempublicam pessumdedere.*
8..... *nisi per famem quam luxus fecerat.*

42. ..... Senibus quoque libera virtus
43. Exciderat.

L. III, 17, 3. *Senatus..... omne decus majestatis amiserat.*

L'idée que la Fortune, envieuse de la puissance excessive de Rome, l'arme enfin contre elle-même, est commune à Pétrone, à Lucain, à Florus, à bien d'autres assurément. C'est la Némésis des Grecs.

Florus, l. IV, 2, 1. *Jam toto pene orbe pacato, majus erat imperium Romanum, quam ut ullis externis viribus opprimi posset. Itaque invidens Fortuna principi gentium populo, ipsum illum in exitium sui armavit.*

De bel. civ., 243 (Pompée). Pro pudor, imperii deserto nomine fugit.

Même mouvement chez Florus, l. IV, 2, 20 : *Turpe*

---

deux écrivains proviendraient de ce qu'ils ont tous les deux suivi d'assez près le récit de Tite-Live. Mais plus d'un passage trahit chez Florus l'inspiration directe de Lucain.

dictu! modo princeps Patrum, pacis bellique moderator, per triumphatum a se mare.... fugiebat.

Dans Pétrone comme dans Florus, on trouve des expressions à effet. L'abrégé oratoire de Florus est le type de l'histoire composée en vue des lectures publiques. Même enflure dans le *De bello civili.*

209. Dum Cæsar tumidas iratus deprimit arces.

Florus, III, 10, 22. *Hiems crevcrant Alpes.*

Comme dans la *Pharsale* et dans le *De bello civili*, la Fortune joue chez Florus un rôle considérable. (IV, 2, 35, *Sed jam debitum par Fortuna flagitante;* — *ibid.*, 44, ...*Fortuna vidit;* — *ibid.*, 61, *quasi de industria captante Fortuna;* et passim.) Il mentionne également les présages de la guerre civile (IV, 2, 45) : *Nunquam imminentis ruinæ manifestiora prodigia : fuga victimarum, examina in signis, interitu tenebræ.*

Mêmes antithèses que dans Lucain et Pétrone.

64. Julius ingratam perfudit sanguine Romam.

Florus, IV, 2, 95. *Sic ille, qui terrarum orbem civili sanguine implevcrat, tandem sanguine suo curiam implevit.*

Il serait aisé d'étendre la liste de ces rapprochements. Bornons-nous à constater que Pétrone et Florus, tantôt imitent l'un et l'autre Lucain, tantôt développent à la façon des rhéteurs un sujet qui n'était rien moins que neuf.

De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que les modèles indiscutables de Pétrone dans le *De bello civili* sont Lucain d'abord, puis Virgile. Tite-Live lui a prêté peut-être quelques traits du passage des Alpes par Hannibal. Sur cette trame, l'écrivain a brodé les ornements que la poésie ou les déclamations de l'école mettaient à sa portée.

Nous voyons donc l'auteur du *Satiricon* pratiquer ici

cette théorie de l'imitation qu'il a fait exposer par Agamemnon et par Eumolpe ; le poète qu'il met en scène est vraiment : *ingenti flumine literarum inundatus ;* pareil à Ovide, dont la mémoire était si admirablement meublée et qui se souvenait alors qu'il croyait improviser, Eumolpe dans cet *impetus*, fait rouler pêle-mêle les hémistiches de Lucain, les fins de vers de Virgile et grossit de ces réminiscences le flot de sa propre poésie.

Personne n'a pu sérieusement contester la prédominance de l'imitation de Lucain dans le *De bello civili.* Mais l'intention de Pétrone en composant ce poème a été interprétée d'une manière fort différente par les divers critiques. Les hypothèses exprimées à ce sujet peuvent se ramener aux trois suivantes :

1° Le *De bello civili* est une parodie du début de la *Pharsale.*

2° C'est un poème fait par Pétrone dans la pensée de rivaliser avec celui de Lucain et avec la prétention d'indiquer la vraie manière dont le sujet devait être traité.

3° Enfin, c'est une imitation pure et simple du début de la *Pharsale,* qui n'implique en aucune façon le désir de rabaisser Lucain, mais constate uniquement chez Pétrone une doctrine différente en ce qui concerne le merveilleux.

Chacune de ces hypothèses doit être examinée séparément. Nous ne répéterons cependant pas les arguments qui, concluant contre l'une, sont par le fait même en faveur de l'autre.

M. Eugène Westerburg (*Rheinisches Museum für Philologie,* 1885, p. 93 ; *Petron und Lucan*) a soutenu cette thèse que le *De bello civili* est un persiflage de la manière de Lucain.

Mössler, en de copieuses dissertations, avait seulement tenté d'établir que l'intention de Pétrone était de donner un spécimen de la façon dont il convenait de traiter le

sujet de la *Pharsale*. Pour M. Westerburg, Pétrone a parodié et travesti Lucain. Tout en suivant de près la *Pharsale*, il pousse tout au ridicule, refond les pensées et les expressions de telle sorte qu'elles produisent un effet grotesque.

Telle serait la vraie tendance du *De bello civili*. M. Westerburg ajoute que ce travestissement n'existe pas dans tout le poème, et voilà qui déjà complique la difficulté. Selon lui, le persiflage de Pétrone ne vise pas uniquement Lucain ; l'auteur du *Satiricon* dirige aussi ses traits contre les adversaires du poète. Il se propose d'atteindre en même temps ceux qui critiquaient les nouveautés de Lucain et le blâmaient de ce que, supprimant l'action du destin, jetant par-dessus bord la machinerie mythologique, il n'avait admis que des moteurs purement humains. Eumolpe qui débite le *De bello civili* est le représentant de ceux qui, dans une épopée historique, voulaient conserver les formes de l'épopée héroïque et dont se moque aussi Pétrone. Le merveilleux qu'il ajoute à la *Pharsale* est encore une parodie.

Rien de moins clair assurément. Parodier tout le monde, c'est en réalité ne parodier personne. Si la satire frappe à tort et à travers sur Lucain et sur ses adversaires, elle n'a plus aucune portée ; c'est la libre fantaisie d'un esprit moqueur qui s'amuse.

M. Friedländer[1] a déjà fait justice de l'hypothèse de M. Westerburg ; il montre l'invraisemblance qu'il y aurait à attribuer à Pétrone dans une même œuvre deux points de vue si différents. Il est convaincu que, dans les passages où Pétrone imite Lucain, il ne le persifle nullement, et que, dans ceux où il introduit les machines mythologiques, il n'apporte aucune arrière-pensée railleuse. De

1. *Jahresbericht von Bursian*, 1886, p. 196 : *Römische Satiriker*. Voir aussi, *ibid.*, 1890, p. 182, le jugement de M. Ludwig Jeep sur l'article de M. E. Westerburg.

même, dans sa déclamation contre le luxe, il n'y a nulle raison de le considérer comme moins sérieux que Sénèque et Lucain dans des morceaux analogues. Il conclut que Pétrone trouvait son poème assez bon pour avoir voulu le soustraire à l'oubli, qu'il y donne son propre système sur le merveilleux, et qu'il a moins cherché à critiquer Lucain qu'à le surpasser. Ce jugement sera en grande partie le nôtre et nous nous efforcerons de le justifier par d'autres raisons encore.

Sur quelles preuves s'appuie M. Westerburg pour soutenir que Pétrone a parodié Lucain? Une parodie, on l'a dit déjà, s'attache à suivre pas à pas l'œuvre qu'elle veut ridiculiser. Quand Scarron travestit Virgile, il ne s'écarte guère de l'ordre dans lequel les événements s'enchaînent dans l'*Énéide*. Pétrone, au contraire, ne respecte nullement la succession des idées et des faits telle qu'elle se présente dans la *Pharsale*. Il bouleverse le plan adopté par Lucain, développe longuement des épisodes que celui-ci a indiqués en un vers (le passage des Alpes par exemple), en omet de très importants (apothéose de Néron ; passage du Rubicon; joie de la Gaule au départ de César). Il taille à sa fantaisie dans l'œuvre et recoud aux morceaux qu'il conserve toute une partie mythologique, où il ne pourrait en somme parodier que Virgile.

Est-ce donc aux idées et au style qu'il s'en prend ? Mais, à part la question du merveilleux, ses idées ressemblent fort à celles de Lucain, son style également ; il est concis, parfois jusqu'à l'obscurité, tendu, boursouflé. Mais ici, M. Westerburg nous arrête : cette tension, cette boursouflure même, voilà la parodie. Et il allègue les exemples suivants : Lucain dit, I, 42, parlant des flottes qui seront envoyées à Actium :

.....et quas premit aspera clausa
Leucas.....

Pétrone, selon M. Westerburg, applique cette expression aux bêtes féroces qui par les mers sont transportées à Rome (*De bello civili*, 16) :

Fames premit advena classes.

Si le texte n'est pas altéré, l'expression : *fames advena* est à coup sûr singulière. Elle ne peut se comprendre qu'ainsi : ces tigres affamés qu'on va chercher à l'étranger[1]. C'est précieux et d'un goût bien peu classique. Mais, quel rapport peut-il y avoir entre le vers de Lucain où *premere* a le sens de : détruire, et celui de Pétrone où *premere* signifie : remplir, combler, charger, comme dans ce vers de Tibulle (*El.*, I, 3, 40) :

Presserat externa navita merce ratem?

L'intention de parodie, si elle existe, est tellement subtile qu'elle s'est entièrement évaporée.

En est-il autrement dans ce second exemple? Lucain écrit, III, 16, 17 :

Præparat innumeras puppes Acherontis adusti
Portitor.....

Pétrone, remarque M. Westerburg, parodie très bien cette fadeur quand il prête à la Fortune cette prophétie : la barque du vieux nocher ne suffira pas ; il faudrait une flotte entière pour transporter la foule des ombres, victimes des guerres civiles. (*De bello civili*, 117-119.)

---

1. M. Kraffert (*Neue Beiträge zur Kritik und Erklärung lateinischer Autoren*, Verden, 1888, p. 18) veut voir ici une allusion à ce fait rapporté par Suétone, *Néron*, c. 45 : « Forte accidit, ut in publica fame Alexandrina navis nuntiaretur pulverem luctatoribus aulicis advexisse. » Si l'allusion existe, on doit reconnaître qu'elle manque de transparence.

.....Vix navita Porthmeus.
Sufficiet simulacra virum traducere cumba;
Classe opus est.

Mais, en vérité, y a-t-il une telle différence entre ces deux expressions : *innumeras puppes* et *classe?* On peut se demander laquelle est la plus emphatique[1].

Pétrone montre les dieux courant au combat :

246-248.....ecce per orbem
Mitis turba deum terras exosa furentes
Descrit atque hominum damnatum avertitur agmen.

et il ajoute, 264, 265 :

Sentit terra deos, mutataque sidera pondus
Quæsivere suum.

Il se moque ainsi, selon M. Westerburg, de l'apothéose de Néron dans la *Pharsale* (I, 45, sq.) et surtout de ces vers-ci :

56. *Ætheris immensi partem si presseris unam,*
Sentiet axis onus.

Mais ce vers de Pétrone n'est qu'une exagération poétique conforme aux habitudes de l'épopée. Lucain s'est emparé de cette convention pour son apothéose de Néron. Elle est déjà dans Homère (*Iliade,* XIII, 18). Burmann, d'après Cuperus, nous offre des exemples analogues. Le poids des dieux fait pencher la partie de la terre où ils se trouvent.

---

1. Sénèque s'est montré plus simple que l'un et que l'autre dans ce chœur d'*Œdipe,* 166 sq. :

« Quique capaci turbida cumba
Flumina servat durus, senior
Navita crudus, vix assiduo
Brachia conto lassata refert,
Fessus turbam vectare novam. »

Ovide, *Fastes*, III, 329. *Constat Aventinus tremuisse cacumina silvæ,*
Terraque subsedit pondere pressa Jovis.

Cf. Juvénal, *Sat.*, XIII, 46 :

Nec turba deorum
Talis, ut est hodie : contentaque sidera paucis
Numinibus miserum urgebant Atlanta minori
Pondere.

Et Claudien, *De III consulatu Honorii*, v. 106 :

Quamvis emeritum peteret natura reverti
Numen, et auratas astrorum pandereet arces,
Nutaretque oneri venturo conscius Atlas.

Mais pourquoi ne pas chercher plutôt dans Virgile lui-même le passage où Pétrone aurait pu puiser tout au moins l'idée première de ces vers emphatiques?

Ecl., IV, 50, 51. *Aspice convexo nutantem pondere mundum,*
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum.

Le dernier exemple cité par M. Westerburg est encore moins concluant que les précédents. Lucain, nous dit-il, au livre I, v. 330, fait déclamer César; celui-ci cependant se contente de cette expression en parlant de Pompée:

Sic et Sullanum solito tibi « lambere » ferrum.

« lécher l'épée de Sylla ». Chez Pétrone, l'hyperbole devient une ironie flagrante ; l'épée de Sylla boit elle-même le sang :

98..... ex quo Sullanus bibit ensis.

Or, bien loin qu'il y ait là dans l'expression un enchérissement grotesque, c'est Pétrone qui est le classique ; il se souvient simplement de Virgile :

Æn., XI, 803, 804. *Hasta sub exsertam donec perlata papillam*
Hæsit, virgineumque alte bibit acta cruorem.

Ainsi tombent les arguments les plus précis mis en avant par M. Westerburg. Non, le poème *De bello civili* n'est pas une parodie au sens que la définition de Richelet (*Dict*re, 1732), reproduite par Littré, donne à ce mot : « Ce sont des ouvrages en prose et en vers, où l'on tourne en raillerie d'autres ouvrages, en se servant de leurs expressions et de leurs idées dans un sens ridicule et malin[1]. »

Si le dessein de Pétrone eût été réellement de composer une parodie de la *Pharsale*, les éléments ne lui eussent pas manqué. Il aurait prodigué les traits, les antithèses, les images forcées, les brèves sentences stoïciennes. D'autre part, tout ce luxe d'érudition scientifique et géographique, qui s'étale hors de propos dans la *Pharsale*, prêtait à de spirituelles contrefaçons, à des charges facétieuses. On a justement blâmé cette affectation pédantesque de Lucain ; on dirait que, pressé de tirer parti de son bagage de connaissances, il prenne plaisir à utiliser tous ses cahiers de notes. Ne jurerait-on pas, par exemple, qu'il s'est imposé la tâche d'énumérer dans son poème à peu près tous les cours d'eau connus de son temps ? Sa *Pharsale* ressemble par instants à un cours de géographie fluviale. Certains noms supposent en vérité une science très informée. C'est se piquer d'être bon géographe que de nommer l'Æas, fleuve d'Épire (L. VI, 361), le Sapis (Picenum, II, 406), le Genuse (Épire, V, 462), le Rutuba (Ligurie, II, 422), le Cinga (Espagne, I, 432), l'Iadar (Dalmatie, IV, 405), le Dipsus (Cilicie, VIII, 255) et bien d'autres.

Lucain semble porter aux fleuves un tendre intérêt ; il sait leur état civil, les définit, les compare, les classe.

1. Telle est aussi l'opinion de Beck (*The age*), de Teuffel (*Rheinisches Museum*, 1846), — qui a, il est vrai, modifié son jugement dans son *Histoire de la Littérature latine*, — et de beaucoup d'autres.

IV, 13, 14. ..... *Placidis prælabitur undis*
Hesperios inter Sicoris non ultimus amnes.

Il connaît leurs droits et leurs devoirs, a souci de leur gloire, les console quand un autre fleuve, plus ambitieux, leur ravit l'honneur de porter leur nom jusqu'à la mer :

IV, 20-23. ..... *Camposque coerces,*
Cinga rapax, vetitus fluctus et litora cursu
Oceani pepulisse tuo; nam gurgite mixto
Qui præstat terris, aufert tibi nomen Iberus.

Il les interpelle, les excite contre les fauteurs des guerres civiles :

IV, 116, 117. ..... *Hos campos Rhenus inundet,*
Hos Rhodanus : vastos obliquent flumina fontes.

Si un fleuve déborde, il est puni :

IV, 141-143. *Ac ne quid Sicoris repetitis audeat undis,*
Spargitur in sulcos, et scisso gurgite viris
Dat pœnas majoris aquæ.

De tels traits pouvaient être aisément parodiés ; or il n'est fait aucune allusion dans le *De bello civili* à toute cette science géographique, historique, médicale répandue dans la *Pharsale*. On répondra que Pétrone la désapprouve, puisqu'il n'imite pas Lucain en ce point. Mais, c'est alors une critique et non plus une parodie.

Le *De bello civili* doit-il donc être envisagé comme une critique de la *Pharsale ?* Telle est la seconde question qu'il nous faut examiner. Mais, avant de reprendre le poème lui-même et de le comparer de plus près avec celui de Lucain au point de vue des idées, de la composition et du style, il convient de rechercher si, dans le morceau littéraire qui précède, nous trouverons déjà quelque preuve que Pétrone vise directement Lucain.

Cette tirade d'Eumolpe (Chap. 118) arrive en effet sans être préparée par rien, et uniquement pour justifier l'insertion dans le *Satiricon* du poème *De bello civili*. Relisons-la :

Multos juvenes carmen decepit. Nam ut quisque versum pedibus instruxit sensumque teneriorem verborum ambitu intexuit, putavit se continuo in Heliconem venisse. — Rien de plus banal que cette idée. C'est le développement du :

> *Scribimus indocti doctique poemata passim* [1]

et de ces autres vers :

> *Nunc satis est dixisse : « Ego mira poemata pango ;*
> *. . . . . mihi turpe relinqui*
> *Et quod non didici sane, nescire fateri* [2].

Voudrait-on voir dans cette phrase une allusion à l'exclamation orgueilleuse attribuée à Lucain : *Et quantum mihi restat ad Culicem?* Mais ce mot est de Lucain adolescent, et il s'agirait ici de l'auteur de la *Pharsale*. Il serait absurde en tout cas de prétendre que Lucain peut être désigné par ce qui suit : *Sic forensibus ministeriis exercitati frequenter ad carminis tranquillitatem tanquam ad portum feliciorem refugerunt, credentes facilius poema exstrui posse quam controversiam sententiolis vibrantibus pictam.* « *Exercitatus* » suppose un long exercice. Or Lucain a été avocat pendant peu de temps, et il est mort à vingt-six ans. Il avait d'ailleurs commencé par la poésie, puisqu'on le voit dès l'âge de seize ans composer ses *Iliaca*. A l'inverse du texte, ce serait la poésie qu'il aurait quittée pour le barreau, momentanément, il est vrai. Enfin, l'adverbe *frequenter* prouve que, aux yeux de Pétrone, ce cas n'a rien de rare

1. Horace, *Ep.*, II, 1, 117.
2. Horace, *Ep., ad Pisones*, 116-118.

Quand il poursuit : *Ceterum neque generosior spiritus vanitatem amat,* on peut penser à Lucain dont la vanité nous est bien connue. Mais, que le trait est général et combien sont atteints du même coup parmi le *genus irritabile vatum !* Eumolpe continue : *neque concipere aut edere partum mens potest nisi ingenti flumine literarum inundata.* Ici, toute allusion possible à Lucain nous échappe. L'élève de Remmius Palémon et de Cornutus, le neveu de Sénèque, ne fut jamais considéré comme un ignorant, ni même comme un esprit médiocrement lettré. Il faut retenir, même en faisant la part de l'exagération, ce que nous apprend sur son éducation la biographie écrite par Vacca[1] : « *Præceptoribus tunc eminentissimis est eruditus eosque intra breve temporis spatium ingenio adæquavit, una vero studentes superavit profectibus. Declamavit et græce et latine cum magna admiratione audientium.* »

Lucain ne tombe pas davantage sous le coup de la critique qui est ensuite exprimée par Pétrone : *Refugiendum est ab omni verborum, ut ita dicam, vilitate et sumendæ voces a plebe semotæ ut fiat : « odi profanum vulgus et arceo ».* La recherche de l'expression rare jusqu'à la bizarrerie, les efforts continuels du style pour rajeunir les idées communes, les innovations dans les mots, voilà ce que M. Nisard a depuis longtemps relevé dans Lucain[2], et ce qu'il lui reproche le plus sévèrement. *Vilitas verborum,* c'est la dernière des critiques qu'eût tolérées Lucain. Qu'il soit guindé, contourné, apprêté, on l'accorde, mais banal dans son style, jamais.

Voici qui semble l'atteindre mieux : *Præterea curandum est, ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ, sed*

1. *Vita M. Annæi Lucani de Commentario Vaccæ sublata,* p. 77 — Cf. *Suetonii reliquiæ,* éd. Reifferscheid.
2. *Poètes latins de la Décadence,* tome II, Lucain, IVe partie, *passim.*

intexto versibus colore niteant. Oui, comme tous les poètes de la décadence, Lucain poursuit le brillant et le trait. Les *sententiæ* chez lui se détachent et font saillie : « Je crois superflu, dit M. Nisard[1], de donner des exemples du trait. On peut ouvrir Lucain au hasard ; il n'y a presque pas une page de la *Pharsale* où l'on n'en rencontre. » On ne saurait méconnaître ce caractère du style de Lucain. Mais cette redite de la doctrine classique condamne tous les écrivains contemporains, à commencer par Pétrone lui-même. Les *sententiæ* ne manquent pas dans le *De bello civili*, par exemple :

221. Quantum quisque timet, tantum fugit.....
66. ..... hos gloria reddit honores! etc.

Cet épiphonème à la façon de Juvénal, sans rapport aucun avec la guerre civile, sans lien avec le sujet, indique bien d'ailleurs la tendance purement déclamatoire, nullement critique et satirique du poème. Si Pétrone avait entendu donner à Lucain une leçon de goût, il se serait efforcé de joindre l'exemple au précepte.

Dans toute la partie du morceau littéraire que nous venons de parcourir, je ne vois qu'une série de règles générales, de jugements consacrés, de principes classiques, dont l'enchaînement n'est pas des plus rigoureux, malgré toutes ces conjonctions : *nam, ceterum, præterea, enim.*

Si, dès ce moment, Pétrone avait visé Lucain, il ne citerait comme modèles qu'Homère et Virgile. Pourquoi leur adjoint-il les lyriques et Horace en tant qu'auteur des *Odes*[2] ? C'est que, conformément à la doctrine classique, il met ensemble les maîtres de la poésie pour les opposer

1. *Ibid.*, p. 129, éd. in-16.
2. « Curiosa felicitas » désigne en effet les *Odes*. Horace répond aux lyriques grecs comme Virgile à Homère.

à qui ? A Lucain ? Non pas, mais à tous les autres poètes, *ceteri*, ce qui semble bien sévère, même si l'on admet que par ce mot, Pétrone condamne en bloc tous les modernes. Voilà certes une critique littéraire fort vague, et combien peu inspirée d'un sentiment d'animosité ou même de rivalité contre Lucain ! *Ceteri enim non viderunt viam, qua iretur ad carmen, aut visam timuerunt calcare.* Dans laquelle de ces catégories faudrait-il ranger l'auteur de la *Pharsale* ? Celle des ignorants, sans doute, quelque invraisemblance qu'il y ait à cela, puisque les mots : *nisi plenus literis* indiquent que Pétrone va reprendre un sujet traité par un auteur insuffisamment lettré. Quant à la timidité (*timuerunt*), elle n'a jamais été la caractéristique de Lucain.

Après cet exposé de doctrines très général, Pétrone se fixe enfin sur un exemple, celui d'une épopée sur la guerre civile : *Ecce belli civilis ingens opus quisquis attigerit, nisi plenus literis, sub onere labetur.* Il n'hésite pas à déclarer que c'est là une tâche malaisée : *ingens opus*[1]. *Quisquis attigerit* est plein de ménagements et ne désigne personne avec quelque précision. *Nisi plenus literis* ne fait nullement songer à Lucain, qui possède à fond Virgile, l'imite et se souvient de lui, — M. Nisard l'a abondamment prouvé, — même quand il s'efforce de s'en distinguer.

Si Pétrone a eu Lucain en vue, ce ne peut être qu'à partir des mots qui suivent : *Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longe melius historici faciunt, sed per ambages deorumque ministeria et fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat quam religiosæ orationis sub testibus fides.* Ce jugement offre en effet certaines analogies avec ceux qu'ont portés sur Lucain Quintilien et Servius.

1. Ces mots pourraient être un souvenir de Lucain. *Pharsale*, I, 68 : « Immensumque aperitur opus..... »

Au sujet de l'emploi du merveilleux dans l'épopée, il existe un dissentiment entre Lucain et Pétrone, qui critique la part trop restreinte faite à la mythologie dans la *Pharsale*. Et encore, cette critique n'a-t-elle rien d'amer et semble-t-elle fort atténuée, si on considère le personnage qui l'exprime, ce poète ridicule, souvent lapidé, insupportable. L'appréciation d'Encolpe sur le poème que son compagnon oppose à celui de Lucain se borne à ces mots :

Chap. 124, p. 92, l. 1. *Cum hæc Eumolpus ingenti volubilitate verborum effudisset.* L'éloge est modeste. Eumolpe lui-même paraît s'excuser de rivaliser avec la *Pharsale :* Chap. 118, l. 33. *Tamquam si placet hic impetus, etiamsi nondum recepit ultimam manum.*

Ainsi, les critiques de Pétrone, à supposer qu'elles soient adressées à Lucain, sont simplement d'un homme qui pense autrement que lui sur un point de doctrine, mais le méprise si peu qu'il lui emprunte beaucoup. Ici aucun trait mordant, aucun coup de dent à la Lucilius ou à la Juvénal. Que de circonspection, de mesure et de formes ! Lucain se montrait moins délicat à l'égard des poésies de Néron : *adeo ut quondam in latrinis publicis clariore cum crepitu ventris hemistichium Neronis, magna consessorum fuga pronuntiarit :*

..... sub terris tonuisse putes [1].

Auprès de cette parodie grossière, la critique de Pétrone serait d'un atticisme parfait et tout académique. Ni Lucilius, ni Horace n'apportent dans la satire littéraire une telle modération. On se demande d'ailleurs en quoi la gloire de Lucain aurait pu offusquer Pétrone, dont les poèmes ne sont qu'un accident dans son roman. Redoutait-il un parallèle entre César et Encolpe, entre Caton et

1. Suétone, *De viris illustribus,* XXXIII, p. 51, éd. Reifferscheid.

Quartilla? Enfin, s'il était si évident que le *De bello civili* est dirigé contre la *Pharsale*, les commentateurs ne se donneraient pas tant de peine pour le prouver et on ne se trouverait pas en face d'appréciations aussi contradictoires que celle-ci : « Je ne crois pas que cette déclamation s'applique à la *Pharsale*. Lucain était très lettré. Le *liber spiritus* ne lui a pas manqué. J'estime bien plutôt que Lucain a été très apprécié de Pétrone, qui l'imite de près dans ce poème tant pour les idées que pour les mots. » (Résumé de Gonsalo de Salas; *Commenta*, p. 195, t. II, Burmann.)

« Il est certain que le *Bellum civile* n'est qu'un persiflage, exagéré, il est vrai, de la manière de Lucain, bien qu'il ne le nomme pas, quoique vivant encore. » (Teuffel, *op. cit.*, t. II, p. 233.)

Voyons si le *De bello civili* révèle chez Pétrone, comme Mössler a voulu le démontrer, l'intention de critiquer Lucain et de corriger, en le refaisant, le début de la *Pharsale*. Telle est la thèse soutenue par Mössler dans quatre dissertations[1], dont les deux dernières ont pour objet l'établissement du texte et la discussion d'un certain nombre de leçons. Dans les deux premières, il traite la question de la rivalité avec Lucain, et prétend en même temps apporter la preuve indubitable que l'époque de Pétrone est celle de Néron.

Nous ne pouvons reproduire dans sa minutie et sa confusion l'argumentation de Mössler, d'où les idées générales se dégagent péniblement. Sa comparaison entre la

---

1. I. *Commentatio de Petronii poemate « De bello civili »*; Breslau, 1842, Gruss, Barth et Cie. — II. *Quæstionum Petronianarum specimen quo poema « De bello civili » cum Pharsalia Lucani comparatur*; Hirschberg, Landolt, 1857. — III. *Quæstionum Petronianarum specimen alterum*; Hirschberg, Wilhelm Pfund, 1865. — IV. *Quæstionum Petronianarum specimen tertium*; Hirschberg, Wilhelm Pfund, 1870.

Pharsale et le *De bello civili* est très détaillée, très consciencieuse, très savante; mais je crains que, à force de regarder chaque vers à la loupe, le critique n'ait finalement perdu la vue de l'ensemble. Son principal mode de raisonnement est celui-ci. Quand, en mettant en parallèle Pétrone et Lucain, on constate entre eux des différences, c'est qu'à cet endroit il y a un blâme à l'adresse de Lucain. Il reste à chercher le motif qui a déterminé Pétrone à traiter différemment une donnée de la *Pharsale*.

Au lieu de nous perdre à la suite de Mössler dans une analyse extrêmement menue et éparpillée, nous nous contenterons d'examiner de nouveau après lui le poème *De bello civili*, en le comparant à la *Pharsale*. Chemin faisant, nous discuterons ceux de ses arguments qui ont quelque poids. Il en est en effet qui ne méritent pas une réfutation. Ainsi, il fait honneur à Pétrone de sa déclamation sur le luxe et la corruption de Rome. (V. 85, sq.) Il lui sait gré de s'être étendu sur une donnée qui ne fournit à Lucain que quelques vers sobres et expressifs. Il n'a pas vu que Pétrone, composant une sorte de déclamation poétique, reprend un développement d'une flagrante banalité, tandis que Lucain l'a rejeté comme usé et fastidieux.

Le *De bello civili* correspond au premier chant de la *Pharsale*. Mais, de même que, dans la *Trojæ halosis*, Pétrone a réduit Virgile et s'est borné à amplifier quelques détails et accessoires négligés par son modèle, de même ici, il va condenser le premier chant de Lucain, en changer la disposition et y importer quelques développements nouveaux.

Le premier chant de la *Pharsale* compte 695 vers, le *De bello civili* 295, c'est-à-dire 400 de moins. Ainsi, Pétrone est loin de suivre pas à pas celui dont il aurait eu l'ambition de devenir à la fois le censeur et l'émule. Les proportions des deux morceaux diffèrent sensiblement.

Le tableau suivant indique ce que Pétrone a pris et ce qu'il a laissé dans Lucain. Le *De bello civili* peut se diviser en sept parties principales.

A. 1 à 66. Peinture de la corruption de Rome. Causes de la guerre civile. Chefs qui la conduisent.

B. 67 à 121. Pluton exhorte la Fortune à ruiner la puissance de Rome. La Fortune y consent. Elle prédit Pharsale, Philippes et Actium.

C. 122 à 140. Présages de la guerre civile.

D. 141 à 176. Du sommet des Alpes, César harangue ses soldats.

E. 177 à 208. Passage des Alpes.

F. 209 à 244. L'épouvante s'empare de Rome. Fuite de Pompée.

G. 244 à 295. Les dieux se partagent entre César et Pompée. Triomphe de la Discorde.

Mettons en regard les morceaux correspondants de Lucain.

A. *Pharsale* I. 158 à 182. Luxe et corruption de Rome. Causes de la guerre civile.

B. Rien chez Lucain qui réponde au développement mythologique de B. Tout au plus, on l'a vu, peut-on en découvrir le germe dans le vers 718 du livre VI de la *Pharsale*, à la fin de l'invocation d'Érichtho aux divinités infernales :

Si bene de vobis civilia bella merentur.

Le discours de Pluton chez Pétrone ne fait d'ailleurs que reprendre et compléter la tirade sur le luxe démesuré de Rome.

C. 522 à 583. Présages de la guerre civile.

D. Discours de César à ses soldats. Chez Pétrone, il y a des souvenirs de trois discours mis par Lucain dans la bouche de César, l'un très bref avant le passage du Rubi-

con (I, 195 à 203), le second, plus court encore, après que cette rivière a été franchie (I, 225 à 227), le troisième à Ariminum, lorsque Curion est venu rejoindre l'armée[1] (I, 299 à 351).

E. Le passage des Alpes décrit par Pétrone en 31 vers est mentionné par Lucain en un seul.

I, 183. *Jam gelidas Cæsar cursu superaverat Alpes.*

F. 466 à 522. Épouvante de Rome. Fuite de Pompée.

G. A la scène mythologique qui termine le *De bello civili* répondent chez Lucain les vers qui nous peignent le peuple consultant les devins toscans. (Cérémonie expiatoire ordonnée par Aruns et Figulus. Prophéties de Figulus et d'une matrone qui, inspirée par Apollon, prédit les événements de la guerre civile.) Ce dernier passage seul présente quelques analogies avec les discours de la Discorde (*De bello civili*, 283 sq.) et de la Fortune (v. 111 à 115).

La concordance est donc loin d'être exacte entre les deux œuvres :

1° L'ordre des morceaux n'est pas le même chez les deux poètes.

2° Pétrone a ajouté B, E et G, c'est-à-dire les deux morceaux mythologiques et la description du passage des Alpes.

Quelles sont les parties de la *Pharsale* que Pétrone a négligées entièrement? Rien dans son poème ne rappelle de près ni de loin :

1° L'introduction et l'imprécation si pathétique contre les guerres civiles. (1 à 32.)

2° L'apothéose de Néron. (33 à 66.)

3° La prédiction de la fin du monde. (72 à 80.)

---

1. Rappelons que Pétrone a pris aussi quelques traits de son discours dans le livre VII de la *Pharsale* (250 à 329).

4° Les causes politiques de la guerre civile, l'ambition et la rivalité des chefs, leur portrait si frappant, et toutes les belles comparaisons dont Lucain relève cet exposé historique. (84 à 158.)

5° L'apparition de la Patrie à César sur les bords du Rubicon et le passage de cette rivière. (183 à 224.)

6° La prise de possession d'Ariminum ; l'arrivée des tribuns ; le discours de Curion. (228 à 291.)

7° Le discours de Lælius. (359 à 391.)

8° Le rappel des légions dispersées dans toute la Gaule et le recensement des forces de César. (392 à 465.)

9° Toute la consultation des devins. (584 à 673.)

Nous n'avons énuméré que les morceaux les plus longs et les plus caractéristiques de la *Pharsale* auxquels nous ne trouvons aucun pendant chez Pétrone.

Il est facile de constater que Pétrone a surtout laissé de côté la partie historique de la *Pharsale*. En cela, il se montre fidèle au programme qu'il s'est tracé : faire au merveilleux une plus large place. Mais, comment expliquer que ce classique ait supprimé les invocations aux dieux et aux muses, que tout poète épique, à commencer par Homère, place en tête de son œuvre ? Pourquoi a-t-il retranché ce dénombrement des armées, indispensable à toute épopée qui se respecte ? Comment surtout cet ami du merveilleux n'a-t-il pas tiré partie de cette grande et belle scène de la Patrie apparaissant aux yeux de César,

Ingens visa duci Patriæ trepidantis imago,

quitte à remplacer cette abstraction par une divinité plus concrète et plus vivante ? Pourquoi, si cette critique de Lucain était composée en partie pour satisfaire les rancunes de Néron contre un poète dont il était jaloux, Pétrone a-t-il entièrement fait disparaître l'apothéose de cet empereur et n'a-t-il glissé aucune allusion à sa gloire ?

On a vu quelle riche et intéressante matière le *De bello civili* a laissée de côté. Pétrone abat d'un coup 400 vers de la *Pharsale*, et dont la plupart comptent parmi les plus beaux. Et par quoi les va-t-il remplacer? Par des machines mythologiques empruntées surtout à Virgile, par une peinture assez banale du passage des Alpes, dont Tite-Live lui fournit les principaux traits.

C'est cette imitation étriquée, mutilée, où la *Pharsale*, largement mise à contribution, dépouillée de beaucoup de ses expressions caractéristiques, est par endroits plaquée d'un merveilleux postiche, que Pétrone prétendrait opposer à Lucain comme un modèle! Une telle hypothèse ne saurait être sérieusement défendue. Pétrone a pu avoir sur le merveilleux une théorie différente de celle de Lucain et esquisser la manière dont, à son avis, ce merveilleux aurait pu être introduit dans la *Pharsale*; mais il n'est jamais venu à la pensée de cet homme d'esprit de mettre l'*impetus* d'Eumolpe au-dessus de la *Pharsale*.

A-t-il essayé du moins, par la manière dont il a traité son sujet, d'adresser à Lucain un blâme indirect? Ainsi, au point de vue politique, a-t-il pris le contrepied de la *Pharsale*? Si Lucain est Pompéien, l'auteur du *Satiricon* va-t-il s'enrôler dans le parti de César? Oui, répond Mössler.

Admettons qu'il soit permis de rechercher dans la *Pharsale* les vues politiques de Lucain, encore que nous ignorions quelle a été la rédaction primitive de ce poème. M. G. Boissier[1] a résumé avec beaucoup de finesse les opinions les plus vraisemblables sur la question. Il écrit, en parlant des trois premiers livres, les seuls, selon Mössler, que Pétrone ait connus : « L'on peut affirmer que, malgré la partialité du poète pour Pompée, il n'y a rien

1. *L'Opposition sous les Césars*, p. 272.

dans les trois premiers livres de la *Pharsale* qui ne soit d'un sujet soumis », et, p. 280 : « Les dispositions de l'opinion publique étaient telles que, même dans un poème dédié au successeur de César, il était permis de traiter César sévèrement. »

Or, nous ne devons pas l'oublier, c'est le premier chant seul qu'imite Pétrone, c'est-à-dire celui où en somme César, chez Lucain, est le mieux traité. Quand Mössler croit s'apercevoir que l'auteur du *De bello civili* fait de César son héros, il ne voit pas que, dans ce poème, César est à peu près seul en scène. C'est lui qui donne le signal de la guerre civile, qui franchit le Rubicon et les Alpes. Dans le premier livre de la *Pharsale*, le rôle de Pompée se borne à fuir loin de cette Rome qu'il ne sait pas défendre. Le moyen d'en faire un héros à ce moment ! Dans la *Pharsale* même, il ne nous apparaît pas bien brillant, quand son départ précipité nous est annoncé sommairement et comme escamoté entre deux tirades. Sa fuite, il est vrai, sert d'excuse à tout le monde.

I, 521, 522. *Danda tamen venia est, tantorum danda pavorum : Pompeio fugiente, timent.....*

Il n'en est pas moins compris dans cette apostrophe générale :

514. *Ignavæ liquere manus.*

Dans les rares passages où Pétrone nous entretient de Pompée, il n'emploie pas des expressions bien différentes de celles de Lucain. Il ne lui refuse aucun de ses anciens titres de gloire.

238-244. ..... Gemino cum consule Magnus,
Ille tremor Ponti sævique repertor Hydaspis
Et piratarum scopulus, modo quem ter ovantem

Juppiter horruerat, quem fracto gurgite Pontus
Et veneratus erat submissa Bosporos unda,
Pro pudor! imperii deserto nomine fugit,
Ut Fortuna levis Magni quoque terga videret.

Cette antithèse entre les triomphes passés de Pompée et son infortune présente est continuelle dans Lucain qui, lui aussi, le représente comme une victime de la Fortune.

Phars., II, 699. *Dux etiam votis hoc te, Fortuna, precatur,*
Quam retinere velas, liceat sibi perdere saltem
Italiam.

et v. 708. *Heu pudor! exiguus est fugiens victoria Magnus.*

Toutefois, Pétrone est plus réservé à l'égard de Pompée et n'en fait pas son héros. Mais, y a-t-il un héros dans cette déclamation poétique? On ne peut nier qu'il y ait un accent de reproche dans cette apostrophe de la Discorde à Pompée :

292, 293..... Nescis tu, Magne, tueri
Romanas arces?

Mais, l'histoire ne parle pas autrement. Pompée s'est montré aussi imprévoyant que possible. Lucain a beau enguirlander son personnage préféré de comparaisons majestueuses et de nobles discours, ce général verbeux et solennel, ce politique à vue courte, qui ne parle que de la nécessité de sauver sa tête sacrée, devient dans la *Pharsale* même agaçant et insupportable.

Pétrone se montre-t-il sévère pour Caton, ce demi-dieu de Lucain, plus grand même que Pompée? Nullement.

Nous lisons dans le *De bello civili* ces deux vers :

45, 46. Pellitur a populo victus Cato; tristior ille est
Qui vicit, fasceque pudet rapuisse Catoni.

Reste César. Si dans le *De bello civili* il occupe après

les dieux la place d'honneur, c'est que le premier chant de la *Pharsale* est tout rempli de lui. Entre le César de Pétrone et celui de Lucain, pas de différence essentielle.

L'auteur du *Satiricon*, fidèle à son système mythologique, en fait surtout un instrument de la divinité.

141, 142. Hæc ostenta brevi solvit deus. Exuit omnes
Quippe moras Cæsar.

Mais la suite donne ouvertement tort à celui qui, poussé par l'amour de la vengeance, a commencé la guerre civile.

142, 143. . . . . vindictæque actus amore
Gallica projecit, civilia sustulit arma.

Ceci est dit sans atténuation.

Chez Lucain, César hésite avant de franchir le Rubicon; chez Pétrone, il s'avance d'un pas assuré. Le fond du discours de César est le même dans les deux poèmes. Pétrone l'a fait plus bref, mais non plus modéré : ces mots sont catégoriques :

V. 168. Victores ite furentes. . . . .

Cf. *Pharsale :* I, 200, 201 . . . . . *Non te « furialibus » armis*
Persequor.

Au passage des Alpes, César déploie dans le *De bello civili* une vaillance et une audace singulières. Il apparaît très grand, quand, donnant l'exemple à ses soldats, au milieu des inondations et des avalanches, il marche d'un pas intrépide, appuyé sur sa pique,

203, 204. . . . . magnam nixus in hastam,
Horrida securis frangebat gressibus arva,

comparable à Hercule ou à Jupiter vainqueur des géants.

205-208. Qualis Caucasea decurrens arduus arce
Amphitryoniades, aut torvo Juppiter ore,
Cum se verticibus magni demisit Olympi
Et perituroruum disjecit tela Gigantum.

Mais, nulle part, Lucain n'a dénié à César ce courage et cette indomptable énergie. Ces mérites sont mis en relief, jusque dans les livres les plus hostiles au vainqueur de Pharsale.

Il est même piquant de voir, en certains passages, Lucain partagé entre son aversion systématique contre l'ennemi de Pompée et le respect de la vérité historique, énoncer, sur César, à quelques vers de distance, des jugements visiblement contradictoires. Ainsi, au livre X, Lucain nous peint César surpris dans Alexandrie et obligé de s'enfermer dans le palais. Il a peur, bien qu'il s'indigne de cette crainte.

443, 444. . . . . *tangunt animos iræque metusque :*
Et timet incursus, indignaturque timere.

Mais, tout de suite, une comparaison, inspirée d'un tout autre esprit, le montre semblable à un lion généreux, à la flamme puissante de l'Etna :

445-448. *Sic fremit in parvis fera nobilis abdita claustris,*
Et frangit rabidos, præmorso carcere, dentes :
Nec secus in Siculis fureret tua flamma cavernis,
Obstrueret summam si quis tibi, Mulciber, Ætnam.

La suite le représente de nouveau tremblant, pareil à un enfant timide, à une femme.

458, 459. *Ceu puer imbellis, ceu captis femina muris,*
Quærit tuta domus.

Qu'est devenu trente vers plus loin ce *puer imbellis?* Un héros que Lucain admire :

488-491. . . . . *Sed adest defensor ubique*
Cæsar, et hos aditu gladiis, hos ignibus arcet;
Obsessusque gerit (tanta est constantia mentis),
Expugnantis opus.

On pourrait de même découper dans la *Pharsale* nombre de passages où est exaltée la valeur de César. Les contemporains ou les successeurs immédiats de Lucain n'ont pas été frappés autant que nous de cet esprit de dénigrement à l'égard de César, que la critique a signalé chez lui. Quand Stace (Horoscope de Lucain, *Silves*, II, 7) annonce par la bouche de la Muse l'apparition de la *Pharsale*, il place, dans le sommaire poétique qu'il en donne, le vers suivant :

V. 67. *Quod fulmen ducis inter arma divi*[1],

qui désigne évidemment César, puisque nous lisons ensuite :

V. 68, 69. *Libertate gravem pia Catonem*
Et gratum popularitate Magnum.

Les trois acteurs principaux du drame semblent mis sur la même ligne.

Mais, c'est trop s'attarder à chercher des divergences politiques entre Lucain et Pétrone. L'auteur du *De bello civili* se soucie assez peu de l'histoire et n'a vu dans la guerre civile qu'un motif poétique. Chez lui, c'est la Fortune qui conduit toute l'action : les hommes ne sont que les instruments de cette divinité capricieuse. La Fortune a produit ces trois généraux qu'attend une mort violente et prématurée. Voilà ce qui a frappé le déclamateur, et non pas la diversité de leurs caractères, plus intéressante pour l'historien que cette analogie de destinées.

1. La comparaison de César avec la foudre est tirée de la *Pharsale* même. (I, 151-157.)

61-64. Tres tulerat Fortuna duces, quos obruit omnes
Armorum strue diversa feralis Enyo.
Crassum Parthus habet, Libyco jacet æquore Magnus,
Julius ingratam perfudit sanguine Romam, sq.

C'est la Fortune que César fait juge de la bonté de sa cause.

174. Judice Fortuna cadat alea. . . . . .

Pompée de son côté s'abandonne à la Fortune :

237. Hic dat vela fugæ Fortunæque omnia credit.

Les dieux conduisent les armes de César :

267-269. . . . . Primumque Dione
Cæsaris acta sui ducit, comes additur illi
Pallas.

La Discorde enfin va décider du sort de la guerre :

295. Factum est in terris, quicquid Discordia jussit.

La personnalité des acteurs du drame s'efface. A tout prendre cependant, Pétrone semble plutôt du parti de César, ou tout au moins, s'appesantit davantage sur ses hauts faits, comme l'exige la matière de son poème. Mais, entre le *De bello civili* et le chant Ier de la *Pharsale*, il n'y a qu'une question de nuances.

Ph., I, 126 sq. . . . . *Quis justius induit arma,*
Scire nefas : magno se judice quisque tuetur.

César à ses soldats :

Ibid., 349-351. . . . . *Nec numina deerunt :*
Nam nec prædæ meis, neque regnum quæritur armis :
Detrahimus dominos urbi servire paratæ.

Qui ne voit que, si Pétrone eût voulu remanier la *Pharsale* dans un esprit tout opposé, il eût raillé ou abaissé

Pompée, de manière à ne laisser aucun doute sur son dessein, et exalté César, lui donnant raison sur tous les points[1] ?

Ce n'est pas non plus en accordant un rôle si important à la Fortune que Pétrone se distinguait de Lucain et amendait l'œuvre de son rival. Les mots : *Fortuna, fatum* reviennent à satiété dans la *Pharsale*.

On ne saurait davantage prétendre que, en faisant dans son poème une plus large part à l'action des divinités, Pétrone a voulu se montrer plus religieux que Lucain et le blâmer de son scepticisme. L'écrivain qui professe envers les dieux les sentiments que nous connaissons, l'épicurien, le chantre de Priape, ne peut se placer au point de vue religieux, s'il reproche à Lucain de n'avoir pas admis dans son œuvre des divinités plus nombreuses et plus actives. Entre eux, le différend est exclusivement littéraire.

Abordons un autre ordre d'idées : Pétrone se serait-il attaché à reprendre la composition de la *Pharsale* ? Nous ne le croyons pas, bien que Mössler ait vu dans le *De bello civili* des arrière-pensées profondes, toute une critique savamment dissimulée dont il pénètre les arcanes, tout un arsenal de traits aiguisés et tellement fins qu'ils en deviennent imperceptibles.

Étudions quelques-uns de ces passages où Pétrone ferait la leçon à Lucain et cherchons ces *aculei* qu'y découvre la vue perçante de Mössler.

Dans sa dissertation de 1857, il raisonne ainsi : Lucain a eu le tort de faire intervenir la Fortune avant d'avoir peint les mauvaises mœurs de Rome. Pétrone, plus avisé, commence par le tableau de la corruption des Romains,

1. Cet argument suppose admise l'hypothèse que Pétrone a lu, non seulement les trois premiers chants de la *Pharsale*, mais le poème tout entier.

ce qui justifie la colère des dieux et l'intervention de la Fortune. La guerre civile n'est plus qu'une juste punition de l'immoralité romaine. Cela revient à dire que Pétrone est plus moraliste que Lucain. Plus déclamateur, je l'accorde. D'abord, la corruption et l'excessive puissance de Rome sont mentionnées dès les premiers vers de Lucain :

V. 2, 3. *Jusque datum sceleri populumque potentem*
In sua victrici conversum viscera dextra [1].

De plus, Lucain n'était-il pas libre d'adopter, dans l'énumération des causes de la guerre civile, l'ordre qui lui agréait? Comme Pétrone ne donne qu'une seule de ces causes, il n'éprouve aucun embarras pour son classement. Lucain apporte au contraire des causes diverses, et en particulier des causes politiques. Dès lors, nous admettons parfaitement qu'il commence par énoncer les lois de la fatalité, qui veut que rien de grand ne soit durable. Puis il passe à la rivalité de César et de Pompée. Enfin, il arrive aux causes plus générales tirées de la décadence des mœurs. Il est plaisant d'ailleurs d'entendre soutenir que Pétrone a tenu à justifier la Fortune, lui qui, dans son roman, la fait intervenir à tort et à travers.

Ailleurs, Mössler constate que Pétrone a supprimé le passage du Rubicon. Il aurait voulu ainsi modifier et critiquer Lucain. En nous peignant l'aigle de Jupiter qui donne à César un présage favorable, il se serait montré meilleur poète que Lucain. Peut-on croire en effet que les dieux n'aient pas signifié par des prodiges les grandes choses que César entreprenait? Mais, répondrons-nous, l'apparition de la Patrie n'est-elle pas un événement mer-

1. Weber (*De duplici Pharsaliæ exordio*, Marbourg, 1860) a établi que ce premier « *proœmium* » de la *Pharsale* doit être, comme le second, l'œuvre de Lucain. Mais il a tort de croire que Pétrone prend en tout le contre-pied de Lucain et de tirer de là un argument.

veilleux et ne vaut-elle pas cet aigle de Jupiter qui manque tout au moins de nouveauté?

Ne poursuivons pas dans leur minutie les observations de Mössler. Son criterium ne varie pas. Toutes les fois que Pétrone procède autrement que Lucain, c'est qu'il lui fait son procès. Est-il court? c'est qu'il a voulu opposer cette brièveté à la longueur de Lucain. Est-il abondant? c'est pour reprendre la concision de la *Pharsale*. Quand il fait quelque changement, c'est qu'il blâme Lucain. Quand il l'imite ou le copie, c'est pour annoncer qu'il va le critiquer. « Pour qu'on reconnût facilement que son poème était opposé à la *Pharsale*, Pétrone s'est appliqué non seulement à changer et à corriger, mais aussi à imiter les pensées de Lucain[1]. »

Or, comme cette imitation se poursuit pendant plus de la moitié du poème, on peut trouver que l'avertissement au lecteur est d'une longueur quelque peu disproportionnée.

Prenons les présages de la guerre civile chez Pétrone et chez Lucain. (*De bello civili*, 126-140; *Pharsale*, I, 522-583.) Ce morceau, selon Mössler, est une censure formelle du morceau correspondant de Lucain. En comparant le tableau des prodiges chez l'un et chez l'autre, on constate que Pétrone en a omis beaucoup qui sont chez Lucain. Mössler en conclut qu'il adoucit les prodiges les plus funestes. Ceci devient une question d'appréciation. Mais nous remarquons, d'autre part, que Pétrone a simplement ici suivi Virgile comme modèle. (Présages de la mort de César; *Georg.*, I, 464, sq.) A peu de chose près, les phénomènes sont les mêmes chez lui que dans le célèbre épisode des *Géorgiques*[2].

1. Dissert. de 1865, p. 15.
2. Plusieurs des rapprochements qui suivent ont été déjà indiqués dans la liste des imitations de Virgile par Pétrone, p. 166, 167.

Pétr., *De bell. civ.*, 127. . . . . Namque ore cruento
128. Deformis Titan vultum caligine texit.

Virg., *Georg.*, I, 467. *Cum caput obscura nitidum ferrugine texit.*

130. Parte alia plenos extinxit Cynthia vultus
131. Et lucem sceleri subduxit.

468. *Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.*

131. . . . . Rupta tonabant
132. Verticibus lapsis montis juga. . . . . .
135. . . . . jamque Ætna voratur
136. Ignibus insolitis.

475. . . . . *insolitis tremuerunt motibus Alpes.*
471, 472. . . . . *Quoties Cyclopum effervere in agros*
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam!

134. Armorum strepitu cælum furit. . . . . .

474, 475. *Armorum sonitum toto Germania cælo*
Audiit.

179. Nec non horrendi nemoris de parte sinistra
180. Insolitæ voces. . . . . sonuere. . . . . .

476. *Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes.*

137. Ecce inter tumulos atque ossa carentia bustis
138. Umbrarum facies diro stridore minantur.

477, 478. . . . . *et simulacra modis pallentia miris*
Visa sub obscurum noctis. . . . . .

140. Sanguineoque recens descendit Juppiter imbre.

485. *Aut puteis manare cruor cessavit. . . . . .*

139. Fax stellis comitata novis incendia ducit.

488. . . . . *nec diri toties arsere cometæ.*

Ainsi, chez Pétrone, il y a quelques prodiges de moins que chez Virgile, et en plus seulement une éclipse de lune (v. 130, 131).

Parte alia plenos extinxit Cynthia vultus
Et lucem sceleri subduxit.....

encore que dans ces vers on puisse voir une autre réminiscence de Virgile pour le sentiment prêté aux astres.

Georg., I, 466, 467. *Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,*
Cum caput obscura....., sq.

Mais, pour le reste, les deux morceaux offrent une concordance assez sensible. C'est donc à Virgile qu'il faudrait pour ce passage comparer Pétrone. Lucain s'est souvenu aussi des présages de la mort de César ; mais il a ajouté ou modifié beaucoup de traits. Mössler prétend que Pétrone critique Lucain, lorsqu'il écrit en parlant de l'Etna :

135, 136. ..... jamque Ætna voratur
Ignibus insolitis et in æthera fulmina mittit.

tandis que, dans la *Pharsale*, l'Etna ne lance pas ses flammes dans les airs, mais laisse couler ses feux le long des pentes du volcan, sur le flanc italien. Ceci est simplement un phénomène décrit par Lucain d'après Virgile, mais en termes différents.

Phars., I, 546, 547. *Nec tulit in cœlum flammas, sed vertice prono*
Ignis in Hesperium cecidit latus.....

Georg., I, 471-473. ..... *Quotiens Cyclopum effervere in agros*
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos liquefactaque volvere saxa!

La critique de Pétrone atteindrait donc Virgile aussi bien que Lucain. Il blâmerait aussi l'auteur des *Géorgiques* en écrivant (*De bello civili*, 132, 133) :

..... Nec vaga passim
Flumina per notas ibant morientia ripas.

Car, chez Virgile au contraire l'Éridan déborde :

481-483. *Proluit insano contorquens vertice silvas*
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit.

Il est vrai qu'on lit trois vers plus haut (479) :

. . . . . *Sistunt amnes*. . . . . ,

ce qui paraît contradictoire. Pétrone s'est borné à développer ces mots, négligeant le débordement de l'Éridan.

C'est ainsi que Mössler, partant d'une idée préconçue, a mis une patience louable, mais excessive, à regarder au microscope chaque vers du *De bello civili* pour y apercevoir l'*aculeus* de la critique. Un tel système permettra toujours de découvrir chez n'importe quel imitateur un censeur ou un parodiste, si tout changement est par le fait même un blâme.

Concluons donc hardiment : le *De bello civili* a été fait avec des morceaux de Lucain et de Virgile, auxquels Pétrone a joint des vers de sa façon. C'est un exercice poétique, parfois assez heureux, mais rarement original. L'auteur ne s'est pas renfermé dans le cadre de Lucain ; il a négligé un grand nombre d'épisodes du premier chant de la *Pharsale* et même quelques-uns des plus importants. Au développement de Lucain sur les causes de la guerre civile, il a substitué une déclamation sur la corruption de Rome et les raffinements du luxe, qui s'applique aussi bien et mieux peut-être à l'époque supposée de Pétrone qu'à celle de César. Mössler en a fait la remarque et en a donné des preuves [1]. Dans le reste du poème, la seule innovation de Pétrone a consisté à exposer les causes de la

1. Mössler, Dissert. de 1842, p. 56 sq.

guerre civile et les événements d'une double manière, l'une fabuleuse, l'autre historique[1].

En effet, il semble qu'il y ait dans le *De bello civili* comme des tranches de Lucain et de Virgile juxtaposées : développement historique, développement fabuleux, et ainsi de suite.

I. Histoire, 1 à 66. — Généralités ; causes de la guerre civile.

II. Fable, 66 à 140. — Pluton et la Fortune. (Mêmes causes de la guerre civile exposées par les dieux.) Présages.

III. Histoire, 141 à 244. — Passage des Alpes par César. Terreur à Rome. Fuite de Pompée.

IV. Fable, 245 à la fin. — Les dieux se divisent entre les deux partis. La Discorde appelle les nations au combat.

Les morceaux fabuleux font double emploi avec les morceaux historiques ; car ils redisent sous une autre forme, *per deorum ministeria*, ce qui a été précédemment exprimé. Mössler a fait cette juste observation que, dans son discours, la Discorde provoque à des événements accomplis déjà.

288, 289. Tu legem, Marcelle, tene, tu concute plebem,
Curio.....
290. Quid porro tu, dive, tuis cunctaris in armis ?
292, 293. . . . . Nescis, tu, Magne, tueri
Romanas arces ?

Or, nous avons vu César marcher en avant et Pompée quitter l'Italie.

L'intercalation de morceaux fabuleux au milieu de développements historiques, voilà la principale différence entre le *De bello civili* et la *Pharsale*. Pétrone reproche à

1. Cf. Mössler, Dissert. de 1842, p. 63 sq.

Lucain d'avoir été plus historien que poète et prétend faire au merveilleux mythologique une plus grande place. Aussi, négligera-t-il de parti pris les détails historiques précis et ira-t-il de préférence aux amplifications déclamatoires, aux généralités brillantes et aux lieux communs de la fable.

Nous indiquons ici la seule critique que l'on puisse admettre dans le *De bello civili* envers un écrivain auquel ce poème doit tant, et encore s'agit-il d'une critique nullement acerbe, mais d'une simple divergence de vues sur l'emploi du merveilleux dans l'épopée.

M. Maurice Souriau[1] ne croit même pas que le blâme de Pétrone (*deorum ministeria ; fabulosum sententiarum tormentum*) vise en aucune façon Lucain, qui n'a pas exclu la fable de son poème et a même protesté contre ceux qui veulent l'exiler de la poésie :

Phars., IX, 359-360. *Invidus annoso qui famam derogat ævo,*
Qui vates ad vera vocat.

Il estime que Pétrone doit être considéré comme l'émule et non comme le critique de Lucain. Cependant, il est difficile de ne pas voir dans ces mots : *deorum ministeria* et *fabulosum sententiarum tormentum* une allusion à la *Pharsale*. Il est certain que Lucain, qui mêle tout dans son poème, superstitions du vulgaire, doctrine stoïcienne, épicurisme, qui semble tour à tour crédule et sceptique, qui tantôt nie le gouvernement des dieux sur le monde, tantôt les ramène dans l'Olympe pour les accuser, ne nous offre plus le merveilleux traditionnel de Virgile. Il comprend dans le sien, d'abord les divinités consacrées qu'il relègue au dernier plan, l'histoire fabuleuse qui offre une

1. *Op. cit.*, p. 77, sq..

matière à son talent descriptif; mais, en rapportant les vieilles fables, il ajoute ces correctifs : *creditur, ut fama est.*

Phars., III, 406. *Si qua fidem meruit Superos mirata vetustas.*

Il introduit dans ce merveilleux les divinités stoïciennes, ces abstractions : la Vertu, la Concorde, la Liberté, la Patrie, puis les oracles, les sibylles, la magie. Astrologie, songes, spectres, apparitions, prodiges de tout genre, enchantements, nécromancie, tels sont les moyens dont se sert Lucain pour donner à son épopée un caractère merveilleux, moyens propres à frapper des lecteurs plus superstitieux que croyants. Ainsi, il y a chez lui confusion, contradiction, disparate, incohérence. La philosophie et la religion sont en lutte dans la *Pharsale* aussi bien que l'épopée et l'histoire[1].

Sans doute, ce merveilleux est celui qui pouvait convenir aux hommes de son temps ; mais nous ne devons pas être surpris qu'il ait choqué des gens habitués à la tradition de la mythologie homérique et virgilienne. Il est permis d'induire de quelques textes que de bonne heure, dans les écoles, s'est posée cette question : Lucain est-il un poète ou bien un historien et un orateur? La *Pharsale* fut en effet, dès la mort de l'auteur, beaucoup lue, commentée et prit place dans l'enseignement à côté de Virgile et d'Horace[2]. De là, devaient nécessairement naître des parallèles, des critiques. Nous retrouvons la trace de ces discussions dans le célèbre jugement de Quintilien

1. Nous résumons ici la thèse de M. Sourian. (*Op. cit.*)

2. On voit, longtemps encore après la mort de Lucain, la *Pharsale* servir de texte aux critiques littéraires ou verbales des « Grammatici ». Le sec pédagogue Fronton (*Epistulæ ad M. Antonium Imperatorem, de Orationibus*, lettre III), après avoir censuré Sénèque et comparé ses œuvres à des égouts, « cloacis », où il y a quelques paillettes d'argent, prend à partie Lucain et raille lourdement les pléonasmes des sept premiers vers de la *Pharsale*. Pour les faire mieux ressortir, il ajoute un vers de son cru :

Et similes lituos et carmina nota tubarum.

(*Inst. Orat.*, X, 1, 90) : *Lucanus ardens et concitatus et sententiis clarissimus, sed, ut ita dicam quod sentio, magis oratoribus quam poetis imitandus.*

Servius se rapproche encore davantage dans les termes du jugement de Pétrone (*In Virgilii Æn.*, I, 382) : *Lucanus ideo in numero poetarum esse non meruit, quia videtur historiam composuisse, non poema.*

Martial, de son côté, écrira (*Ep.*, XIV, *Apophoreta*, 194, Lucanus) :

Sunt quidam, qui me dicunt non esse poetam;
Sed qui me vendit, bibliopola putat.

D'autre part, Lucain est loué sans réserve par certains écrivains et mis sur la même ligne que Virgile et Horace : « *poeticus decor.... ex Horatii et Virgilii et Lucani sacrario prolatus.* » (Aper, dans le *Dialog. de Orat.*, XX.)

Ainsi, la *Pharsale* devait-elle être considérée comme une histoire ou comme un poème? On disserta là-dessus dans l'école, et forcément la question du merveilleux était mêlée à la solution du problème. Fallait-il traiter un sujet moderne comme la *Pharsale* avec ou sans les embellissements consacrés de l'épopée? Quelle part y devait-on faire à l'action des dieux, mais des dieux envisagés comme de véritables moteurs mettant tout en jeu (*tormentum* chez Pétrone n'a pas un autre sens)? Car les dieux ne peuvent être éliminés d'aucune épopée; mais, chez les uns, chez Lucain par exemple, ils sont un simple décor; chez les autres, ils sont les acteurs principaux du drame.

Les épopées dont le sujet était ancien et mythologique, impliquaient par définition le rôle prépondérant des divinités. Pour la guerre civile, si voisine, il pouvait y avoir doute. Déjà des poètes romains avaient chanté en historiens le passé de Rome. Bien que Nævius ait fait une part à la fable dans son poème, les cinq derniers livres

paraissent avoir été surtout une chronique versifiée. A l'exception des premiers livres, le merveilleux semble avoir tenu bien peu de place dans les *Annales* d'Ennius. Dès le quatrième, il entre dans l'histoire et n'en sort plus. Au contraire, son continuateur Hostius, racontant en vers la guerre d'Istrie, faisait, à l'exemple d'Homère, intervenir les dieux dans les combats[1]. On dirait parfois que Lucain a voulu renouer la vieille tradition d'Ennius.

Il est regrettable que nous ne puissions comparer avec la *Pharsale* les autres épopées précédemment composées sur les guerres civiles. Le sujet fut souvent traité, j'entends le cycle de toutes ces guerres depuis Marius jusqu'à Auguste. Cornelius Severus est cité par Quintilien pour son poème sur la guerre de Sicile entre Octave et Sextus Pompée, dont il nous reste le fragment tout oratoire sur la mort de Cicéron. On ignore si la mythologie avait une place dans ce poème. C'est probable. Nous n'avons de Pedo Albinovanus qu'un fragment descriptif peignant la navigation de Germanicus, débris d'un poème historique dont l'argument est impossible à préciser. Sextilius Ena, de Cordoue, et Rabirius avaient aussi choisi des sujets relatifs à la dernière guerre civile. Ce Rabirius est-il l'auteur du morceau retrouvé sur un papyrus d'Herculanum, qui décrit la bataille d'Actium et la fuite de Cléopâtre? On ne peut l'affirmer; toujours est-il qu'on relève dans ce morceau[2] des traces du merveilleux mythologique traditionnel : la Parque Atropos regarde avec un rire sardonique Cléopâtre sous le coup d'une mort prochaine.

---

1. Les quelques vers qui ont été conservés du poème d'A. Furius d'Antium sur la guerre contre les Cimbres ne nous renseignent pas sur le rôle qu'y pouvaient jouer les divinités. Le seul fragment de quelque importance qui nous reste du poème de Cicéron sur Marius relate les présages par lesquels Jupiter raffermit le courage de l'exilé.

2. V. Riese, *Anthol. lat.* « Carmen Papyri Herculanensis », 482.

50, 51. *Hæc regina gerit. Procul hanc o..... a videbat Atropos inridens.*

C'est à un des héros de la guerre civile que se rapportait une des épopées de Varius, *De morte Cæsaris*. Macrobe nous en a conservé douze hexamètres, auxquels Virgile a fait de sensibles emprunts. On serait assez porté à croire qu'il y avait puisé aussi quelques traits de la description des présages qui annoncent la mort de César. (*Georg.*, I, 464, sq.) Varius avait également écrit une épopée célébrant les hauts faits d'Agrippa et d'Octave, sujet contemporain ennobli apparemment, comme ses autres poèmes, par les ornements de la mythologie.

Nous n'avons aucune trace d'une épopée sur la *Pharsale*. Cependant, cette époque de la guerre civile préoccupait les esprits et avait dû tenter d'autres poètes. Les épigrammes du *Codex Vossianus*[1] sur Pompée et ses fils sont pour la plupart du Ier siècle après Jésus-Christ, à ce que croit Teuffel[2], les unes monarchiques et césariennes, les autres pompéiennes et conçues dans un esprit d'opposition. Elles prouvent tout au moins que cette matière était fréquemment traitée dans des pièces assez courtes, sinon dans les grandes proportions de la *Pharsale*. Les dieux ne sont pas absents de ces petites pièces. La Fortune y figure, Jupiter également.

Mais ces quelques indices très superficiels ne nous font pas connaître la manière dont les épiques que nous venons de mentionner mêlaient le merveilleux au récit des faits contemporains. A leur défaut, Properce et Virgile nous l'apprennent. Dans l'élégie 6 du livre IV de Properce, qui a le ton épique, *Apollo Actius*, les dieux non seulement apparaissent, mais conduisent l'action. Apollon s'arrête

1. V. Riese, *Anthol. lat.*, 397-404.
2. *Op. cit.*, t. 2, p. 241.

sur la poupe du vaisseau d'Auguste, encourage le héros auquel il promet et prépare la victoire :

53, 54. *Tempus adest; committe rates; ego temporis auctor*
Ducam laurigera Julia rostra manu.

Les armes d'Auguste ne feront qu'achever la défaite. Du haut de l'Olympe, César déifié admire son fils. Triton sonne la victoire, et les Néréides applaudissent les aigles triomphantes.

Mais prenons au huitième chant de l'*Énéide* la description du bouclier d'Énée. Il s'y trouve une bataille d'Actium ciselée en relief, qui nous offre les scènes principales d'une épopée telle que l'eût conçue Virgile sur un sujet contemporain. C'est un raccourci d'un poème sur Actium[1]. Dans ces *Actia bella* on aurait vu d'une part s'avancer les flottes armées d'airain et, sous cet appareil guerrier, bouillonner tout entière la mer de Leucate. Au premier plan, Auguste suivi du sénat, du peuple, des Pénates et des grands dieux, est debout sur sa poupe élevée; de ses tempes jaillit une double flamme et l'astre de César brille sur son front; d'autre part, Agrippa, que protègent aussi les dieux et dont la tête est ceinte des éperons de la couronne navale, conduit fièrement son armée au combat. En face d'eux, Antoine, à la tête de ses légions barbares, des peuples de l'Égypte, de l'Orient et de la Bactriane, Antoine qu'accompagne une épouse égyptienne! Nous assistons au terrible choc des deux flottes; telles les Cyclades ou de hautes montagnes heurteraient l'une contre l'autre leurs masses gigantesques. La bataille ne nous est décrite qu'en quelques vers. Quelles ressources n'eût-elle pas offertes au génie de Virgile, cette bataille où va se décider le sort de l'univers!

1. V. 675 sq.

Mais les hommes ne luttent pas seuls. C'est dans le ciel que se livrent les plus merveilleux combats. D'un côté, Neptune, Vénus, Minerve ; de l'autre, une foule de divinités monstrueuses, Anubis à la tête de chien et tous les dieux bizarres de l'Égypte sont aux prises. Et, dominant cette étrange mêlée, Mars, les Furies, la Discorde à la robe déchirée, Bellone agitant son fouet sanglant. Enfin, Apollon, de son temple d'Actium, bande son arc, et la défaite se change en déroute. Tous ces Indiens, Égyptiens, Arabes, saisis de terreur, s'enfuient dans une inexprimable confusion. Voilà, certes, une bataille selon le vœu de Pétrone, une bataille d'épopée classique par excellence, où les dieux ont des *ministeria* effectifs et sont les véritables moteurs du drame humain. Un autre chant de ces *Actia bella* que nous imaginons nous eût montré dans un savant contraste, ici le dieu du Nil, le grand fleuve à la barbe limoneuse, à la robe azurée, offrant aux vaincus un refuge temporaire, puis la mort tragique d'Antoine et de Cléopâtre ; là le triomphe d'Auguste et cette splendide revue des nations vaincues qui défilent sous le portique éblouissant d'Apollon. Les dieux seraient donc sans nul doute intervenus dans cette épopée sur un sujet contemporain, ainsi que dans la *Pharsale*, si Virgile l'eût traitée[1].

Ni Silius Italicus, ni Stace dans sa *Thébaïde*, ne manqueront de reprendre ce merveilleux mythologique et d'expliquer par l'action des dieux les événements historiques. C'est cette épopée selon la formule qu'admet seule l'école à laquelle se rattache Pétrone. Sans se piquer de valoir Lucain, notre auteur le blâme de n'avoir pas voulu entrer dans la véritable voie. Voilà, semble-t-il insinuer,

1. On trouve épars dans l'*Énéide* quelques éléments d'un poème sur ce sujet : 1° (Chant VI, 826-835) le portrait des deux chefs et la *detestatio* des guerres civiles; 2° le vers 670 du chant VIII sur Caton ; 3° les présages de la mort de César. (*Géorg.*, I, 461-497.)

comment je comprendrais l'intervention des dieux dans une *Pharsale;* et, s'emparant du premier chant de Lucain, il en modifie la disposition, y interpole des morceaux mythologiques, sans se mettre pour cela en grands frais d'invention. Outre ses emprunts à Virgile, il prend à la *Pharsale* même son personnel de divinités, mais le tire du dernier plan pour le placer bien en vue. Des comparses ou des utilités, il fait de grands premiers rôles.

Le tableau qui suit prouvera que, à peu d'exceptions près, les dieux et les accessoires mythologiques sont les mêmes chez Pétrone et chez Lucain.

De bello civili.	*Pharsale.*
61 et passim. Fortuna.	I, 84 et passim. *Fortuna.*
62. Enyo; 256, Bellona.	VII, 568. *Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum.* Cf. I, 565.
69, 103, 278. Cocyti.	Le Léthé, l'Achéron et le Styx sont nommés dans Lucain, non le Cocyte.
121. Stygios; 272. Stygium.	VI, 514, 517, 653, etc. *Stygius.*
76. Ditis. Cf. 251, 255.	I, 455. *Ditisque profundi.*
	VI, 612, 797. [*Megæra.*
97, 120. Tisiphone.	VI, 730. *Tisiphone vocisque meæ secura*
115. Apollinis; 128. Titan; 181. Phœbi. Cf. 269.	I, 48. *Phœbi;* I, 90. *Titana.* Cf. I, 415, 540, 655, 677. V, 85. *Apollo,* etc.
117. Porthmeus (Charon).	VI, 704..... *flagrantis portitor undæ.*
130. Cynthia.	I, 77..... *fratri contraria Phœbe.*
269. Cum Phœbo soror.	
134. Martem. Cf. 158.	I, 299; VI, 256, etc. *Martis, Martem.*
183. Mavortia signa. Cf. 261, 268.	VII, 569. *Mavors.*
140. Juppiter. Cf. 156, 206.	I, 85. *Tonanti.*
	I, 198; I, 633, etc. *Juppiter.*

146. Herculeis.	I, 405. *Sub Herculeo sacratus numine...*
270. Tirynthius.	I, 577. *Alcides.* III, 178. *Herculeam.*
206. Amphitryoniades.	IX, 644. *Amphitryoniades.*
156. Saturnia tellus.	I, 652. *Saturni.*
177. Delphicus ales.	V, 70, 74. *Delphica.*
207. Olympi.	II, 4. *Rector Olympi.*
208. Gigantum.	I, 36. *Gigantum.* III, 316; VII, 145; et tout le mythe d'Antée; IV, 593 sq.
211. Fama.	I, 469; IV, 574. *Fama.*
249. Pax.	I, 61. *Pax missa per orbem.*
252. Fides.	
253. Justitia.	V, 81. *Themis.*
Concordia.	IV, 190. *Concordia.*
254. Erebi.	I, 455. *Erebi.* Cf. VI, 731, 738, etc.
255. Erinys.	I, 572; VI, 747; VIII, 90. *Erinys.*
256. Megæra.	I, 577; VI, 730. *Megæra.*
257. Letum. Insidiæ. Mortis.	VI, 601. *Mortem.*
258. Furor.	
266. Dione.	N'est pas sous cette forme dans Lucain; on ne trouve que Vénus : I, 661. *Veneris.*
268. Pallas.	III, 205; IX, 658, etc. *Pallas.*
269. Cyllenia proles.	I, 662. *Cyllenius.*
271, 295. Discordia.	Je ne trouve pas *Discordia* pris allégoriquement chez Lucain; mais le sens du mot dans le vers suivant est bien près d'être allégorique : VI, 780. *Effera Romanos agitat discordia manes.*
278. Tartara.	III, 17; et VI, 694, 748, etc. *Tartara.*

Ainsi, à part cinq, toutes les divinités du *De bello civili* existaient déjà dans la *Pharsale*. Les cinq qui n'y figurent pas sont : Fides, Letum[1], Insidiæ, Furor, Discordia[2], c'est-à-dire des allégories comme on en rencontre précisément chez Lucain. La seule différence entre la *Pharsale* et le *De bello civili*, au point de vue du merveilleux, est donc dans le rôle plus ou moins actif que les deux poètes assignent aux dieux, rôle restreint et mystérieux chez Lucain[3], prépondérant et manifeste chez Pétrone. Celui-ci revendique les droits de la liberté épique qu'il oppose à l'allure méthodique et circonspecte de l'historien. Tout le dissentiment est là. Au reste, Pétrone pille Lucain et s'en cache à peine[4]. Pour la facture comme pour les traits, c'est son modèle. On voit qu'il le possède à fond. Il l'imite, mais sans l'égaler. La supériorité de Lucain s'affirme d'une manière éclatante, non seulement si l'on considère l'ampleur de son développement opposé à la brièveté sautillante de celui de Pétrone, mais si on se borne simplement à comparer les morceaux correspondants de la *Pharsale* et du *De bello civili*. M. Souriau (*op. cit.*) juge que Pétrone, tout en s'inspirant de Lucain, a été parfois meilleur artiste que lui et que sa Discorde, par exemple, est supérieure

---

1. Pétrone a pu trouver « Letum » dans Virgile, *Æn.*, VI, 277, ainsi que « Discordia », VIII, 702.

« Fides » se rencontre aussi dans Stace, *Theb.*, XI, 98, et dans Silius Italicus, *Punica*, I, 330.

« Furor » dans Stace, *Theb.*, VII, 52, ainsi que « Insidiæ », *Theb.*, VII, 50.

2. Il ne nomme pas non plus le Cocyte.

3. Et encore, si l'on s'en tenait au sens strict d' « ambages », y en a-t-il plus dans Lucain que dans Pétrone. Voir les prédictions d'Aruns, de la Pythonisse, de l'ombre de Julie, d'Érichtho, etc. Celles de Pétrone sont beaucoup moins enveloppées.

Cf. *Pharsale*, I, 637, 638. « .....Flexa sic omina Tuscus
Involvens, multaque tegens ambage canebat. »

4. Gonsalo de Salas prétend qu'on peut dire de Pétrone imitant Lucain : « contracta sequi vestigia vatum. »

à Érichtho. Tel n'est point notre avis. Érichtho nous semble beaucoup plus originale. Tout le scenario de l'apparition de la Discorde est emprunté à Virgile[1].

Pétrone s'est borné à modifier quelques traits :

De bell. civ., 271. Intremuere tubæ, ac scisso Discordia crine
272. Extulit ad superos *Stygium caput*. (Ceci est un souvenir de *Stygiis alis*.) [Hujus in ore
Concretus sanguis.

Il applique assez hardiment à la Discorde elle-même ce qu'Ovide dit des serpents qui forment la chevelure d'Erinnys :

Metam., IV, 493. *Sibila dant saniemque vomunt.*

Pétrone, v. 273, dit :

. . . . . contusaque lumina flebant,

mais le trait n'a rien de bien horrible. Des yeux meurtris et qui pleurent, ce n'est pas d'une invention fantastique.

274. Stabant ærati scabra rubigine dentes.

Restituons ceci à Ovide, *Metam.*, VIII, 802, dans le portrait de la Faim :

. . . . . *scabræ rubigine fauces,*

275. Tabo lingua fluens.

Virg., *Æn.*, VIII, 487 et passim. . . . . *sanie taboque fluentes.*

. . . . . Obsessa draconibus ora,

qui est une expression forte, paraît moins neuf quand on en rapproche ce vers d'Ovide qui nous peint une furie :

1. Cf. l. VII, 323 sq. Évocation d'Allecto et les autres rapprochements, p. 168.

Metam., IV, 473, 474. *Tisiphone canos, ut erat turbata, capillos*
Movit, et obstantes rejecit ab ore colubras.

Le *laceratam vestem* du vers suivant est le *scissa palla* de Virgile. Dans celui-ci :

277. Sanguineam tremula quatiebat lampada dextra,

Virgile se combine avec Lucain.

On pourrait poursuivre cette comparaison. Ce portrait de la Discorde manque tout à fait d'originalité[1].

Qu'on oppose à cette peinture banale la scène d'un fantastique puissant, où, à la prière de Sextus, Érichtho ouvre le séjour des mânes et contraint la mort à révéler les secrets de l'avenir. Cette page est pleine d'une sombre terreur. Ce cadavre arraché un instant aux Enfers, galvanisé par les incantations formidables de la magicienne, tout cet appareil et cette évocation lugubres sont d'un effet nouveau et troublant. Le tableau pourrait être qualifié de romantique ; nous avons ici un art affranchi des procédés d'une imitation superstitieuse.

Le discours de la Discorde chez Pétrone n'a pas de morceau qui lui corresponde directement dans la *Pharsale*. Mais il se trouve néanmoins dans le poème de Lucain des apostrophes et des invectives du même genre. Partout où l'on rapproche Pétrone de Virgile ou de Lucain dans les passages qu'il imite, on doit reconnaître son infériorité et

1. Le portrait de Tisiphone dans Stace, *Theb.*, I, 88 sq., est fait absolument d'après le même procédé d'imitation classique.
Cf. v. 275 du *De bello civili* :
« Tabo lingua fluens, obsessa draconibus ora » et : *Theb.*, I, 103, 106-107 :

« Centum illi stantes umbrabant ora cerastæ ;
. . . . . suffusa veneno
Tenditur ac sanio gliscit cutis. »

surtout son défaut d'invention. Du moins, essaie-t-il d'innover dans le détail et de trouver des expressions personnelles, des alliances de mots. C'est en cela, nous le savons, que l'invention consiste surtout à ses yeux. Ces innovations ne sont pas toutes heureuses.

Il fait apparaître Pluton par le trou béant aux exhalaisons méphitiques, qui est une des bouches de l'Enfer et qu'il place entre Naples et Pouzzoles. (V. 67, sq.) Le pays désolé qui l'environne est décrit avec élégance, quoique en des termes un peu vagues. Le dieu surgit du fond du Tartare; son visage est noirci par la flamme des bûchers et sa chevelure, blanche de cendres. Dans son discours il y a des traits énergiques, des sentences brillantes. Mais, que penser des vers qui suivent :

100, 101. *Hæc ubi dicta dedit, dextræ conjungere dextram*
Conatus rupto tellurem solvit hiatu!

N'est-ce pas une image singulière, que celle de Pluton entr'ouvrant la terre et creusant une fissure dans l'effort qu'il fait pour donner une poignée de main à la Fortune?

On ne saurait non plus goûter beaucoup ce vers :

102. *Tunc Fortuna levi defudit pectore voces.*

Que penser de cette poitrine légère, parce que la Fortune est inconstante et *volubilis*?

Passons condamnation sur les vers peu intelligibles. Ces obscurités tiennent sans doute au mauvais état du texte. Aucune des conjectures proposées ne semble satisfaisante pour les vers suivants :

9. *Ex Ephyreiacum laudabat miles in unda;*
11. *Hinc Numidæ accusant, illinc nova vellera Seres,*
28-30. . . . . *ecce Afris eruta terris*
Ponitur ac maculis imitatur vilius aurum
Citrea mensæ, greges servorum ostrumque renidens.

Je crains que l'abréviateur n'ait résumé dans ce dernier vers l'argument d'un développement plus long.

Le début du poème paraît surtout offrir un texte altéré. Dans la suite, on est moins rarement arrêté. On trouve encore des constructions équivoques :

200-203. *Et concreta gelu ponti velut unda ruebat.*
Victa erat ingenti tellus nive victaque cœli
Sidera, victa suis hærentia flumina ripis :
Nondum Cæsar erat, sq.

Faut-il entendre : *nondum Cæsar erat victus?* L'ellipse serait bien forte ; ou bien, César n'était pas encore là ; à son arrivée, tout change de face : cela ne s'accorde guère avec le contexte.

Ailleurs, on rencontre des vers d'un pittoresque précieux qui font songer à la manière de Stace ou de Claudien.

185 sq. *Primo quidem glacies et cana vincta pruina*
Non pugnavit humus « mitique horrore » quievit [1].
Sed postquam turmæ « nimbos fregere ligatos »
Et pavidus quadrupes « undarum vincula » rupit,
. . . . . *et vincta fluctus stupuere ruina.*

Cf. encore 73. *Mollia discordi strepitu virgulta locuntur.*

Tout cela est raffiné et d'une curieuse recherche de style.

Pour le goût, Pétrone ne diffère donc pas sensiblement de Lucain, et son poème, quoique imprégné de souvenirs virgiliens, est, comme ceux de Stace, de Silius Italicus, de Claudien, une œuvre de décadence.

Les négligences de style s'accusent par de fréquentes

---

1. Cf. Claudien, *De raptu Proserp.* I, 166 sq. :
Scit nivibus servare fidem. . . . . .
. . . . . *fumoque fideli*
Lambit contiguas innoxia flamma pruinas.

répétitions. Ainsi, dans les 28 premiers vers du *De bello civili*, *quæro* est employé cinq fois, et avec une nuance de sens parfois identique :

24. *Quærit se natura.*
27. *Quæque virum quærunt.*

Les vers 79 et 80 se terminent tous deux par *potestas* qui finit déjà les vers 43 et 48. *Arma* est répété 16 fois dans le poème, *vinco* ou *victor* 15 fois.

Il serait oiseux de relever ici toutes ces redites ; c'est bien un *impetus*, comme Eumolpe nous en a avertis. De semblables négligences se rencontrent aussi chez Lucain.

Verum operi longo fas est obrepere somnum.

Comme Lucain, Pétrone recherche les antithèses :

143. Gallica projecit, civilia sustulit arma.

Cf. *Ph.*, I, 6, 7. ..... *infestisque obvia signis*
Signa, pares aquilas, et pila minantia pilis.

les répétitions à effet :

45, 46. Pellitur a populo victus Cato ; tristior ille est,
Qui vicit, fasceaque pudet rapuisse Catoni.

Cf. *Ph.*, I, 128. *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*

Mais à quoi bon s'attarder à ces exemples? La liste que nous avons donnée des imitations de Lucain chez Pétrone est assez significative.

La métrique et la facture des vers se ressemblent beaucoup chez tous deux. Peut-être faudrait-il remarquer que les rejets sont plus fréquents dans la *Pharsale*. Mais en somme les coupes sont les mêmes. Pétrone pourrait prendre à son compte ce jugement de l'*Epitaphium Lucani*[1] :

1. Riese, *Anthol. lat.*, 2, p. 126. « Carmina codicis Valentiniani », 668.

Continuo nunquam direxi carmina ductu,
Quæ tractim serpant : plus mihi comma placet.
Fulminis in morem, quæ sint miranda, ciientur :
Hæc vere sapiet dictio, quæ feriet.

Préoccupé de faire voir les procédés d'imitation de Pétrone, de marquer les différences et les ressemblances que son poème présente avec la *Pharsale*, j'ai peut-être insisté plutôt sur les défauts que sur les qualités du *De bello civili*. Pour être juste, il faudrait louer davantage la concision énergique de beaucoup de vers, l'heureuse hardiesse et l'éclat d'un certain nombre d'expressions : la préciosité même de ce style n'est pas sans charme. C'est ici que Pétrone s'est le plus montré poète. L'œuvre a du souffle, de l'entrain, de la verve ; mais l'impression générale demeure bien celle que M. G. Boissier a rendue[1] : « Ce poème contient assurément de beaux vers, mais quand on le compare à la *Pharsale*....., il faut avouer qu'il a grand'peine à soutenir la comparaison. Pétrone a mal réussi dans son entreprise, et l'effet que produit son ouvrage est tout à fait contraire aux principes qu'il voulait établir. Il prétendait prouver que l'épopée ne peut pas se passer de merveilleux, et le merveilleux qu'il ajoute à l'œuvre de Lucain se trouve être entièrement inutile : il n'explique rien et tout se comprend sans lui..... En somme, Pétrone écrit à peu près comme Lucain ; on trouve chez lui de la recherche et des pointes, de l'esprit hors de propos, des pensées brillantes « qui sortent du tissu du discours ». Il avait beau maltraiter son siècle, il n'est pas parvenu à lui échapper, et de ce passé qu'il admirait, il n'a reproduit que quelques formes vides. »

En résumé, malgré les savantes dissertations de Möss-

1. *L'Opposition sous les Césars*, p. 216.

ler, dont on peut d'ailleurs tirer grand profit pour l'établissement et l'interprétation du texte, je demeure convaincu que Pétrone n'a pas prétendu rivaliser avec Lucain ni le critiquer sur un autre point que sur la part trop restreinte faite dans la *Pharsale* aux machines épiques. Il n'a pu songer à opposer son *impetus* à l'œuvre considérable et achevée de Lucain. Cet exercice d'école[1], qui consiste à refaire d'après un système différent une partie d'une épopée en vogue, en utilisant largement les vers de cette épopée, n'a rien de commun avec une satire personnelle. Quand on se mêle de critiquer un poète contemporain, qui est de plus un ennemi politique et qu'on cherche par ce moyen à faire sa cour au prince, on s'y prend d'autre sorte. On ne choisit pas pour attaquer son adversaire un versificateur ridicule qui vient à brûle-pourpoint, après avoir déclamé sur l'incroyable difficulté de la poésie, débiter ses vers et en tyranniser la conversation[2]. On ne s'entoure pas de tant de précautions oratoires.

Nous ne pouvons donc voir ici qu'un essai, de jeunesse peut-être, une pièce entreprise après la lecture de Lucain, avec l'intention de faire à la mythologie plus de place. Un classique remanie dans le goût de Virgile, son maître préféré, une partie d'une œuvre où il trouve des beautés, mais qui ne répond pas au système épique traditionnel. Je m'imagine Silius Italicus jugeant que la *Pharsale* man-

---

1. Voir la citation de Pline le Jeune, faite très à propos par M. Souriau (*op. cit.*) : « Nihil obfuerit, quæ legeris hactenus ut rem argumentumque teneas, quasi æmulum scribere lectisque conferre..... Licebit interdum et notissima eligere et certare cum electis, sq. » (*Ad Fuscum, Ep.*, VII, 9.)

2. Tel Vadius, *Femmes savantes*, acte III, sc. V :

« Voici de petits vers sur de jeunes amants », etc.

Cf. Pétrone, chap. 118, fin : « tanquam si placet hic impetus. »

que de merveilleux[1], puis s'appliquant à y intercaler les dieux d'Homère et de Virgile et à leur faire jouer un grand rôle.

Car rien n'empêche d'admettre que le *De bello civili* ait été composé plus ou moins longtemps après la mort de Lucain, qui était classique, très lu dans les écoles. Juvénal en parle comme s'il vivait encore

Sat., VII, 79, 80. *Contentus fama jaceat Lucanus in hortis Marmoreis.*

Pétrone n'a-t-il pas refait à sa manière un épisode de l'*Énéide* (*Trojæ halosis*)?

Quand on voit par quelles frêles transitions sont liés au récit les deux principaux morceaux poétiques du *Satiricon*, on se confirme dans l'idée que c'étaient des pièces composées d'avance et que l'auteur a recousues à son roman, puisqu'il avait à faire parler un poète bavard et improvisateur. Encolpe aurait pu dans la galerie regarder n'importe quel tableau, Ariane à Naxos, et nous aurions eu une imitation de Catulle ; la dispute des armes, et c'est Ovide qui eût servi de modèle. Le *De bello civili* serait devenu aussi aisément une *Thébaïde* ou des *Puniques*, si Pétrone avait eu sous la main un exercice traitant ces sujets.

1. Voir en particulier, *Punica*, II, 475-631, le long morceau mythologique par lequel Silius explique l'héroïque résistance des Sagontins. (Hercule et Fides; Junon évoquant Tisiphone qu'entourent Luctus, Planctus, Mœror, Dolor, Pœnæ; Prodigos, etc.)

CHAPITRE IV

LES SOUVENIRS DES AUTRES POÈTES ET DES PROSATEURS LATINS. — HORACE, OVIDE, SÉNÈQUE. — LES SOURCES GRECQUES.

L'examen des poèmes *Trojæ halosis* et *De bello civili* nous a permis de juger de quelle manière Pétrone pratique l'imitation de certains morceaux poétiques déterminés. Nous l'avons vu remanier à sa façon des fragments du deuxième chant de l'*Énéide* et du premier livre de la *Pharsale*. Nous avons recherché en même temps dans le reste de son œuvre les réminiscences qu'on y peut découvrir de Virgile et de Lucain. Il faut poursuivre cette étude et essayer de démêler les autres modèles de Pétrone. Nous commencerons par deux pièces de vers qui, comme les précédentes, semblent des pastiches de poètes connus ; puis, après avoir passé rapidement en revue les autres fragments poétiques répandus dans le *Satiricon*, nous tenterons de dresser la liste des auteurs latins et grecs que Pétrone semble avoir mis à contribution, auxquels il a emprunté ou des situations ou des termes savamment fondus dans ce style composite et cependant très personnel.

C'était une des traditions de la *Ménippée* de pastiche des morceaux célèbres et d'imiter la manière des écrivains en vue. Pétrone suit en cela l'exemple de Varron[1].

1. V. chapitre II, citation de M. G. Boissier, *Étude sur M. T. Varron*, p. 78.

Il est certain qu'il a cherché à introduire plus de variété dans son roman en y faisant entrer des intermèdes poétiques, où il s'exerce à la suite des maîtres, sans intention de dénigrement à coup sûr, et tout au plus, par endroits, dans un esprit de rivalité discrète. Il saisit toutes les occasions de donner carrière à sa facilité de versificateur, ou bien de tirer parti de pièces déjà composées auparavant. Il ne lui déplaît pas de refaire à son goût, ici du Virgile, là du Lucain ou du Lucilius, de donner comme un fragment de Publilius Syrus un morceau où il reproduit le tour et le style du mimographe.

Qu'il ait au chapitre 5 le dessein d'imiter Lucilius, les termes mêmes dont se sert Agamemnon l'attestent : *Sed ne me putes improbasse schedium « Lucilianæ humilitatis », quod sentio, et ipse carmine effingam.* (Ch. 4, l. 37). Ces mots : *et ipse* semblent indiquer que, dans un passage perdu, Encolpe avait ou cité ou imité Lucilius. *Humilitatis* est le texte du *Codex Bernensis*[1], adopté par M. Buecheler et par Lucien Mueller[2].

Ce mot doit être interprété comme un jugement sur Lucilius : « Ce Lucilius dont je ne blâme pas les improvisations et les vers terre à terre (*humilitas*). » C'est en somme, très résumée, l'appréciation d'Horace sur son devancier :

Sat., I, IV, 9. . . . . *in hora sæpe ducentos,*
Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.
et *Sat.*, I, 10, 1. *Nempe incomposito dixi pede currere versus*
Lucili.

1. La plupart des manuscrits donnent « improbitatis » qui proviendrait d' « improbasse ». A la rigueur, on expliquerait « improbitas » par ce vers de Lucilius, XXIX, 19 :
« Amicos hodie cum improbo illo audivimus Lucilio advocare. » (Lucilius, *Sat. reliq.*, éd. L. Mueller, Teubner, 1872.)
2. Lucilius, *Sat. reliq.*

N'insistons pas sur ces épithètes inattendues qui semblent prises au hasard dans un *Gradus*, comme :

V. 9. *Sed sive « armigeræ » rident Tritonidis arces.*

Que viennent faire ici les armes de Minerve, alors que le poète la considère comme la déesse des arts ?

On peut expliquer *rident* par le vers d'Horace (*Odes*, II, VI, 13 et 14) :

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.

Mais *rident*, construit sans régime dans Pétrone, semble à peine correct.

Que penser de :

V. 15, 16. *Hinc Romana manus circumfluat et modo Graio*
Exonerata sono mutet suffusa saporem ?

Ces mots : *manus, sono, saporem* constituent un assemblage de métaphores incohérentes[1]. L'abréviateur a bien pu supprimer ici un vers ; je rétablirais :

Hunc Romana manus circumfluat,

« Qu'autour de lui se presse la foule des écrivains romains. » Cf. Quintilien, *Inst. orat.*, XII, 10, 78 : *circumfluentibus undique eloquentiæ copiis.* — Ibid., X, 1, 76. *Sequitur oratorum ingens manus.* Il devait y avoir une idée intermédiaire : Qu'il ajoute à notre langue la richesse du vocabulaire grec ; que ces mots grecs versés dans notre

1. Entre autres conjectures, on a proposé de lire (Heinsius) :
« araque Graio..... mutent » ;
ce qui n'est pas beaucoup plus clair.

langue (*suffusa*), dépouillés de leur son étranger (*exonerata sono*), acquièrent une nouvelle saveur, toute latine (*mutent saporem*[1]).

Au vers 19, *dent epulas* ne s'explique pas. On a supposé : *dein det epos, det bella* (Heinsius) ; *dein pugnas* (Rulgersius) ; *dent elegos, dent bella* (Burmann), etc. Tous les verbes qui précèdent étant au singulier, on ne peut entendre *dent epulas* qu'en prenant pour sujet *bella :* « Que les guerres fournissent un aliment à son talent, une matière. » Il faut en ce cas attribuer à Pétrone une hardiesse poétique un peu forte. Cicéron, dans un passage où il traduit Platon, a bien employé *epulæ* au sens de nourriture de l'esprit (*De divin.*, I, 29, 61) : *Ea pars animi erecta saturataque bonarum cogitationum epulis.* Mais l'expression de Pétrone serait bien plus osée, si le texte est exact.

Le vers précédent offre aussi un sens peu net :

V. 18. *Et Fortuna sonet celeri distincta meatu.*

On pourrait lire avec Barth : *discincta,* qui serait plus clair.

Remarquons en passant que le sujet proposé par ce *schedium* aux jeunes poètes est celui-là même que Pétrone traitera dans son fragment le plus étendu. La Fortune accomplissant ses rapides révolutions, les guerres chantées d'un accent farouche et sur un ton éclatant, c'est la matière du *De bello civili* et de la *Pharsale.*

Prenons la pièce telle qu'elle nous est donnée par les manuscrits et examinons si elle s'éloigne beaucoup de la satire de Lucilius, telle qu'elle se laisse entrevoir.

1. Cf. Horace, *Ep. ad Pisones,* v. 52, 53 :

« ..... Si
Graeco fonte cadent, parce detorta..... »

Beaucoup des mots employés par Pétrone dans ce *schedium* se lisent aussi dans les fragments de Lucilius. Ce sont, il est vrai, les expressions de la langue la plus usuelle, et les mots qu'ils ont en commun sont pour la plupart très peu significatifs. Si peu probante que puisse être cette collation, j'ai relevé cependant tous les termes du *schedium* qui sont communs à Pétrone et à Lucilius.

Artis; Lucilius, éd. L. Mueller, *Sat. rel.*, livre XIII, l. 16; — severæ; XXVIII, 12 : *severos philosophus;* — effectus; XXVI, 9 : *ut ego efficiam quod te in primis cupere intellego;* — mentem; XXX, 69; — mores; *ex lib. incert.*, 9, 10 : *morum;* — lege; XX, 10, etc.; — curet; XXVI, 75, etc.; — alto; XVI, 11; — vultu; I, 29, 30; — cenas; I, 34, etc.; — captet; I, 26; XXVII, 32; — perditis; dans un autre sens, *ex lib. incertis,* 146; — obruat; XXVI, 36 : *summa in erumna obrutam;* — vino; XXX, 55; — rictus; III, 49; — arces; X, 10; — domus; XXVI, 49; — versus; V, 1; — annos; XI, 8; — bibat; XXVI, 43; — pectore; VIII, 5; — fontem; XXX, 2; — Socratico; XXVII, 46; XXVIII, 46; — grege; IV, 32; — liber; *ex lib. inc.*, 135; — ingentis; V, 29; XV, 17, etc.; — mutet; XXVI, 15, 31; — saporem; je ne trouve que *sapere* au sens de : avoir le goût de; IX, 9; — interdum; XIV, 16; — subducta; XXVIII, 33; XXIX, 80; — foro; *ex lib. inc.*, 17, 114; — fortuna; VI, 35; XIII, 4; — meatu; V, 2; *mearet;* V, 3, *meat;* — epulas; IV, 8; — bella; XXVI, 55; — indomiti; XXX, 61; — verba; XXIX, 57; *ex lib. inc.*, 19; — animum; III, 71, etc.; — bonis; *ex. lib. inc.*, 5, etc.; — flumine; III, 21; VIII, 18; — plenus; XII, 6; XXII, 3; — defundes, XXII, 3, *defusum.*

Defusum e pleno siet hic sij honeve.

Ainsi les mots *plenus* et *defundere* sont rapprochés chez Lucilius comme dans le vers 22 de Pétrone :

Plenus Pierio defundes pectore verba.

Il serait téméraire de vouloir tirer une conclusion ferme de cette collation que nous faisons par un scrupule peut-être excessif. Mais, en fait, il n'est aucun terme du *schedium* de Pétrone qui n'ait pu vraisemblablement se rencontrer chez Lucilius. Les idées elles-mêmes ne sont pas en contradiction avec celles du vieux satirique. Seule l'allusion à la claque (v. 7 et 8) pourrait viser une époque plus récente. Mais déjà du temps de Lucilius, Athènes, Tarente, Naples (*Sirenum domus*), étaient les villes grecques ou hellénisées où allait étudier la jeune aristocratie romaine. Les généralités morales et littéraires qu'exprime le *schedium* auraient pu tout aussi bien être formulées par Lucilius lui-même. Ne condamne-t-il pas ceux qui se livrent aux excès de la table ?

L. IV, 8. *Quod sumptum atque epulas victu præponis honesto.*

(Cf. Pétrone, chap. 5, v. 5 sq.)

A l'ivresse :

L. XXX, 54, 55. *Scito etenim bene longincum mortalibu' morbum*
In vino esse, ubi qui invitavit dapsilius se.

Il exhorte aux nobles travaux :

L. XXVI, 10. *Hunc laborem sumas, laudem qui tibi ac fructum*
[ferat.

Il apprécie les écrits de l'école de Socrate :

L. XXVII, 45, 46. . . . . *nescis ubi*
Græci, ubi nunc Socratici charti? — quidquid quæris, petiimus.

Cf. Pétrone, Chap. 5, v. 13.

. . . . . *Socratico plenus grege. . . . .*

Le vers 12 de Pétrone

Mæoniumque bibat felici pectore fontem.

fait songer à celui de Lucilius :

L. XXX, 2. *Quantum haurire animus Musarum ee fontibu' gestit.*

Enfin, l'emploi assez rare de *irrigari* au sens métaphorique (Pétr., Chap. 4, l. 30) : *ut studiosi juvenes lectione severa irrigarentur*, se trouve déjà dans Lucilius.

L., XXVI, 51. *Hæc tu si voles per auris pectus irrigarier* [1].

J'ai groupé les arguments qui me font présumer que, en ce *schedium*, c'est bien Lucilius que Pétrone a imité, ainsi qu'il l'a lui-même annoncé : *ne me putes improbasse schedium Lucilianæ humilitatis*. Pour ce qui est des vers (Chap. 55) que récite Trimalchion comme étant de Publilius Syrus, la question semble plus sujette à controverse. On sait de quelle façon surprenante est introduite cette prétendue citation du fameux auteur de mimes. Trimalchion, ce fin lettré, demande au rhéteur Agamemnon quelle différence existe, à son avis, entre Cicéron et Publilius. Quant à lui, il estime que le premier est plus éloquent, le second plus moral et il ajoute : *Quid enim his melius dici potest?* Suit une pièce de 16 vers en sénaires italiques.

M. O. Ribbeck[2] attribue ces vers à Publilius Syrus. C'est également l'opinion de Mössler et de Wehle. Bernhardy[3] et Orelli[4] jugent différemment. Suivant eux, cette

1. Au chapitre 23, le mot : « spatalocinædi » rappelle le : « mœchocinædi » de Lucilius (L. XXX, 77).
2. *Scænicæ Romanorum poesis fragmenta*, vol. II. « Comicorum fragmenta », p. 303.
3. *Grundriss der Römischer Litteratur*, 160.
4. *Poet. vet. carm. sent.*, t. I, p. 283.

pièce imite plutôt l'art de Publilius Syrus qu'elle ne reproduit un texte de lui[1]. Tel est aussi mon sentiment. Nous n'avons ici qu'un thème très général, comme nous en avons déjà rencontré plus d'un dans le *Satiricon*, mais traité cette fois avec une certaine affectation d'archaïsme.

Pour le fond, il ne s'y trouve presque rien qui ne soit chez d'autres écrivains. Les éléments de cette déclamation contre le luxe de la table existent chez les satiriques. En est-il un qui n'ait tonné contre la somptuosité effrénée des festins? L'auteur nous énumère les mets rares et coûteux que va chercher au loin la curiosité raffinée des gourmets. Il s'indigne à la vue de ces perles, de ces émeraudes et escarboucles, de toutes ces pierreries dont les matrones se parent à profusion. Il flétrit ces tissus transparents qui voilent à peine la nudité. Rien de plus commun que ces idées.

Pour affirmer ou nier avec certitude l'authenticité de ce fragment[2], il faudrait avoir du style de Publilius Syrus une connaissance plus approfondie que ne le permettent les rares débris qui subsistent du mimographe. En dehors du recueil des sentences, nous ne possédons de lui que trois vers et demi.

Ce qui frappe tout au moins, c'est le peu de rapport qui existe entre l'enflure, la recherche du morceau de Pétrone et la concision si sobre, les sommaires antithèses des sentences de Publilius.

---

1. A supposer que ces vers soient une citation et non l'œuvre de Pétrone, l'attribution à Publilius Syrus n'en devrait pas moins rester fort douteuse. Car la citation est faite par Trimalchion dont Pétrone se plaît à faire ressortir l'ignorance. Il aurait pu très bien lui prêter ici une confusion de noms plaisante.

2. Le texte de ce fragment est peu sûr. M. Ribbeck a proposé quelques corrections et transpositions de vers :

10. « Nisi at scintilles? Probitas est carbunculus. »

Les vers 10 et 11 deviennent les vers 15 et 16.

Quant aux allitérations[1] et aux mots composés[2] de physionomie archaïque que l'on relève en cette pièce, ils peuvent n'être qu'une imitation des anciens poètes. Au surplus, ces allitérations ne se rencontrent pas seulement chez les vieux comiques ainsi que chez Varron, qui, dans ses *Ménippées*, en faisait un fréquent usage. Dans la partie du *Satiricon* où se trouve insérée la pièce qui nous occupe, les allitérations, placées pour la plupart dans la bouche des gens du peuple, existent en assez grand nombre. M. J. Segebade[3] en a dressé la liste. D'autre part, dans la pièce attribuée à Publilius Syrus, on est frappé de certaines expressions, d'un tour recherché et ingénieux, qui semblent porter la marque d'une époque plus récente. Ainsi :

V. 15. . . . . *ventum textilem*[4].
V. 8. *Nequitiæ nidum in caccabo fecit modo.*

Ce sentiment de pitié pour la cigogne, exilée de l'hiver, messagère de la tiède saison, ne semble guère propre à un auteur de mimes. Les vers ont je ne sais quelle mièvrerie qui est plutôt de la décadence.

V. 5 et 7. *Ciconia etiam, grata peregrina hospita. . . . . .*
Avis exul hiemis, titulus tepidi temporis.

Ce sont là toutefois, il faut le reconnaître, des indices bien vagues. Je me fonde plutôt, pour restituer cette pièce

1. V. 1. « Martis marcent mœnia. »
V. 2. « Palato clausus pavo pascitur. »
V. 7. « Titulus tepidi temporis. »
2. V. 6. « Pietaticultrix; gracilipes ».
3. *Observationes grammaticæ et criticæ in Petronium*, p. 297.
4. Cf. Horace, *Sat.*, I, 2, v. 101, et Sénèque, *De benef.*, VII, 9, p. 111, 5, éd. Hause.

à Pétrone[1], sur les ressemblances qu'elle présente avec plusieurs autres morceaux du *Satiricon*. Cette déclamation somptuaire se répète au début du *De bello civili*, v. 33 sq. ; ainsi que dans la pièce du chapitre 93 en dix hendécasyllabes[2], où nous voyons énumérés le faisan, la poule de Numidie, le scare. Ici la poule de Numidie est également citée ; l'auteur y joint le chapon, le paon[3] et la cigogne.

Pétrone semble s'être souvenu de ce passage d'Horace où sont réunis presque tous ces mets rares :

Sat., II, 2, 22-28. *Nec scarus aut poterit peregrina[4] juvare lagois.*
Vix tamen eripiam, posito pavone velis quin
Hoc potius quam gallina tergere palatum,
Corruptus vanis rerum, quia veneat auro
Rara avis et picta pandat spectacula cauda.
. . . . . *Num vesceris ista,*
Quam laudas, pluma?

V. 49, 50. *Tutus erat rhombus tutoque ciconia nido[5],*
Donec vos auctor docuit prætorius. . . . .

---

1. « C'est là une déclamation laborieusement spirituelle et élégante où de bons critiques ont vu moins l'œuvre réelle qu'un pastiche plus ou moins fidèle de Publilius Syrus. On se refuse vraiment à y reconnaître la même main que dans ces belles et simples sentences par lesquelles, bien mieux que par les prestiges du bel esprit, il relevait tout à coup de son humilité le genre vulgaire, grossier, licencieux, auquel il lui fallait se rabaisser. » (Patin, *Études sur la Poésie latine*, t. 2, p. 355.)

2. V. 2. « Atque Afræ volucres placent palato. » Cf. fragm. attribué à Publilius Syrus, v. 2 : « tuo palato clausus pavo ».

3. Selon Tertullien (*De Pallio*), Hortensius aurait le premier fait servir des paons sur sa table. Publilius Syrus critiquerait donc une innovation toute contemporaine. Mais de tout temps, on s'indignera contre ce raffinement du luxe et on plaindra le paon au beau plumage.

Cf. Martial, XIII, 70. « Miraris quoties gemmantes explicat alas,
« Et potes hunc sævo tradere, dure, coco. »

Cf. Juvénal, *Sat.*, I, 142. « .... et crudum pavonem in balnea portas. »

4. Pétrone, chap. 55, v. 5 :
« Ciconia etiam..... peregrina..... »

5. Pétrone, chap. 55, v. 5 et 8 :
« Ciconia.....
« Nequitiæ nidum in caccabo fecit modo ».

Les dix hendécasyllabes du chapitre 93 ont en moins l'archaïsme, mais le thème est analogue :

Vile est, quod licet.....

Publilius Syrus a dit de même :

Nil magis amat cupiditas, quam quod non licet[1].

La similitude de plusieurs expressions avec des termes du *De bello civili* indique que Pétrone est aussi l'auteur de ces hendécasyllabes.

V. 1. Ales Phasiacis petita Colchis.
De bello civili, v. 36, 37. . . . . *Jam Phasidos unda*
Orbata est avibus. . . . . .
V. 5. Plebeium sapit. . . . . .
V. 8. . . . . *non usu plebeio trita voluptas.*
V. 5 et 6. . . . . ultimis ab oris
Attractus scarus.
V. 33. . . . . *Siculo scarus æquore mersus.*

On ne saurait d'ailleurs trop le redire, ce sont là de pures banalités satiriques et morales. Sénèque, Juvénal, bien d'autres écrivains nous offriraient de faciles rapprochements[2].

Il est donc impossible de préciser pour chacune des pièces du *Satiricon* l'auteur que Pétrone a imité, si toutefois, ce qui est fort douteux, il a eu un modèle pour tous les morceaux poétiques dont il a semé le *Satiricon*.

---

1. *Publilii Syri sententiæ*, 392, Ribbeck, *op. cit.*
2. Par exemple, chap. 93, v. 9. « .... rosa cinnamum vorotur ».
Cf. Juvénal, *Sat.*, XI, 121-122. « .... *putere videntur*
« *Unguenta atque rosæ*. .. »
Chap. 93, v. 10. « Quicquid quæritur, optimum videtur »
Cf. Juvénal, XI, v. 16. « *Magis illa juvant, quæ pluris emuntur.* »

Jusqu'ici, nous l'avons vu s'appliquer à nous donner, refondues ou remaniées selon son goût, des imitations de Virgile, de Lucain, de Lucilius et de Publilius Syrus. Il s'est évidemment complu à ce bariolage poétique ; il s'est amusé à ces variations plus ou moins heureuses sur des thèmes d'école ; il n'est guère de genre où il ne se soit essayé. Ici, c'est l'épopée du *De bello civili* ; là, l'épigramme, ailleurs l'élégie. Plus loin, des fragments descriptifs dans le goût d'Ovide, ou des tirades satiriques. Les mètres sont également diversifiés.

Passons rapidement en revue les plus importantes de ces pièces. La peinture en 8 hexamètres (Chap. 131) du bosquet où Circé attend Polyænos a l'aisance et la grâce des vers descriptifs d'Ovide[1]. Quelques traits de l'invocation à Priape (17 hexamètres, Chap. 133) rappellent le morceau de Catulle (XIX : *Hortorum deus*). Il y est entré aussi des souvenirs de Virgile et d'Ovide. Ces vers ont une élégance et une facilité qui contrastent avec la manière de certaines pièces si tourmentées ou tronquées. La tirade de la magicienne (16 hexamètres, Chap. 134) contient des imitations d'Ovide, de Virgile, peut-être aussi de Tibulle et de Lucain. Les vers ont un tour tout classique. On sent que Pétrone, pour développer cette donnée familière à l'épopée et à bien d'autres genres, a eu sous les yeux de bons modèles. Il a même sans façon emprunté à Virgile un vers entier, le vers 13.

Au chapitre 135, une pièce en 17 hexamètres peint la simplicité d'une habitation rustique contrastant avec la vaine magnificence des palais. Virgile, Ovide, Tibulle, nous offrent des oppositions de ce genre : ce sont là les

1. A propos des sources grecques de Pétrone, nous parlerons de la pièce en 7 hexamètres du chapitre 127. Voir plus loin, même chapitre, p. 319.

modèles de Pétrone dans cette dernière coupure de son roman, Ovide surtout.

Parmi les autres pièces en hexamètres figurent les vers d'une emphase amusante où Encolpe célèbre sa victoire sur l'oie de Priape (Chap. 136, 5 hexamètres), comparée aux oiseaux du lac Stymphale, aux Harpyes[1]. Également tragiques dans une situation burlesque sont les 8 hexamètres (Chap. 139), où Encolpe se plaint d'être la victime du courroux de Priape et évoque le souvenir des héros ou des demi-dieux qu'a poursuivis la colère d'une divinité : Hercule, Laomédon, Pélias, Télèphe, Ulysse. Rappelons comme une autre parodie du style de la tragédie ou de l'épopée les 8 hexamètres (Chap. 108) que déclame Tryphène pour prévenir le combat sur le navire, et où entrent des réminiscences de Virgile ou de Lucain. Une autre pièce en hexamètres (Chap. 83, 6 vers), probablement réduite par l'abréviateur, est un court développement satirique, débité par Eumolpe, sur le dénûment où est laissée l'éloquence, lieu commun cher à Martial et à Juvénal. Non moins banal est le sujet des 9 hexamètres du chapitre 128, qui racontent les déceptions des songes et la tristesse du réveil après l'illusion d'un agréable rêve.

Ces moralités générales ou satiriques sont de préférence exprimées chez Pétrone dans des distiques élégiaques. Tel est en effet le caractère des trois distiques du chapitre 14 contre la vénalité des juges, des deux distiques du chapitre 18, pièce probablement écourtée, où se trouve rendue assez obscurément cette pensée que le dédain que l'on témoigne à un ennemi est une offense, que le pardon est la vraie victoire. Des quatre distiques sur l'amitié (Chap. 80), les deux premiers sont un pastiche

1. Cf. Virgile, *Æn.*, III, 209-211.

d'Ovide, les deux derniers expriment l'idée que tout ici-bas n'est que comédie[1].

Le tétrastique du chapitre 82 compare Tantale à un riche en proie à la crainte (*qui timet* — texte de Jean de Salisbury), pièce qui semble incomplète et où il y a encore des souvenirs d'Ovide.

C'est plutôt de Properce que s'inspirerait Pétrone dans la pièce en trois distiques du chapitre 126, madrigal fort galant que Polyænos débite à Circé.

Le fragment déjà étudié au chapitre II (quatre distiques, chap. 132) appartient aussi à un genre à part. On y lit la justification que Pétrone, à l'exemple d'Ovide, présente à ceux qui critiquent la licence de ses écrits.

Enfin, le caractère satirique reparaît dans les cinq distiques du chapitre 137, qui contiennent l'ironique apothéose du coffre-fort.

Si la diversité des sujets est grande, grande aussi est la variété des mètres. L'hexamètre se marie au choliambe (Chap. 5, *Schedium*), le distique à l'hendécasyllabe (Chap. 109, trois distiques, sept hendécasyllabes), dans l'*elegidarion* d'Eumolpe contre les chauves, pièce de circonstance, sorte de silve sans intention de parodie.

Les autres pièces en hendécasyllabes sont celle du chapitre 93 contre les excès du luxe de la table (10 vers), celle du chapitre 79 en 5 vers, qui est probablement mutilée, ainsi que la pièce dont devaient faire partie les deux hendécasyllabes du chapitre 15 sur ce sujet : la difficulté de posséder aiguise le plaisir.

Les *senarii græcanici* sont représentés par la *Trojæ halosis* (Chap. 89, 65 vers) ; les *senarii italici*, par le morceau

---

1. Jean de Salisbury, *Policrat.*, l. III, chap. 8 : « Fere totus mundus ex Arbitri nostri sententia mimum videtur implere. » — Cf. pour l'idée, Sénèque, Lucien, etc.

imité de Publilius Syrus (Chap. 55, 16 sénaires); les sotadéens, par une pièce en 4 vers (Chap. 23[1]) et par la pièce en 9 vers du chap. 132, parodie indécente du style tragique.

Notons encore pour mémoire les deux *elegidaria* de Trimalchion (Chap. 34 et 55) et rappelons qu'il manque assurément un certain nombre de pièces; ainsi l'*epigramma* composé par Eumolpe pour la sépulture de Lichas. Nous cherchons vainement, dans ce qui nous reste du roman, les pièces en vers anacréontiques qui étaient fréquentes chez Pétrone, au dire de Terentianus Maurus et de Marius Victorinus.

De cette récapitulation on conclura que ces morceaux en vers, de forme et d'inspiration variées révèlent le dessein qu'a eu Pétrone de rehausser son œuvre d'ornements poétiques, selon la tradition de la *Ménippée*, et en même temps son effort pour reproduire le tour, le mètre, le style de plusieurs auteurs célèbres. Ce procédé de composition a dû être de bonne heure constaté chez Pétrone, puisque les anthologies lui ont attribué bon nombre de morceaux où se trahit le pastiche.

On ne sait où placer, dans ce qui nous a été conservé du *Satiricon*, les citations que nous donnent de Pétrone les grammairiens anciens[2].

Trois de ces fragments portent bien distinctement la marque de l'imitation de Lucrèce. Le fragment XXV[3] s'inspire de ces vers du livre III, v. 990-992 (éd. Bernays):

---

1. « Ennius dans son *Sota* mettait aussi en scène des « malaci », ce qui fait penser aux sotadiques du « cinœdus » de Pétrone. » (L. Havet, *Ennius*, Rev. de Phil., 1890, 1re livraison.)
2. V. sur ces fragments l'Appendice I.
3. « Qui vultur jecur intimum perorrat
Et pectus trahit intimasque fibras,
Non est quem lepidi vocant poetæ
Sed cordis *mala*, livor atque luxus. »

Sed Tityos nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant atque exest anxius angor,
Aut alia quavis scindunt cuppedine curæ.

Les fragments XXIX sur les erreurs des sens et XXX sur les songes sont non moins manifestement imités du *De rerum natura*, livre IV, v. 351-353.

Quadratasque procul turres cum cernimus urbis,
Propterea fit uti videantur sæpe rotundæ,
Angulus obtusus quia longe cernitur omnis [1].

Cf., *ibid.*, 499-500, et 959, sq., les songes [2].

Et quo quisque fere studio devinctus adhæret, sq.

Il est permis de saisir encore, sinon une imitation de Lucrèce, au moins une réminiscence de sa doctrine dans le fameux morceau dont un vers, le premier, est disputé entre Stace et Pétrone, fr. XXVII [3] :

Primus in orbe deos fecit timor.

Lucrèce n'aurait pas eu à modifier profondément son système pour trouver une place à ce vers dans le *De rerum natura*. Ne semble-t-il pas résumer ces passages du livre V, 1159, sq.?

Nunc quæ causa deum per magnas numina gentes
Pervulgarit et ararum compleverit urbes.....
1163, 1164. *Unde etiam nunc est mortalibus insitus horror,*
Qui delubra deum nova toto suscitat orbe.....
1192, 1193. *O genus infelix humanum, talia divis*
Cum tribuit facta atque iras adjunxit acerbas!

---

1. « Nam turris, propo quæ quadrata surgit
Detritis procul angulis rotatur. » Sq.
2. « Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris. » Sq.
3. Voir Appendice I, p. 365.

1216 sq. *Præterea cui non animus formidine divum*
Contrahitur? Cui non correpunt membra pavore,
Fulminis horribili cum plaga torrida tellus
Contremit.

1221. . . . . *divum percussi membra timore.*

Si ces trois pièces sont justement attribuées à Pétrone par Fulgentius Planciades, il en faut conclure que l'auteur du *Satiricon* a lu et goûté Lucrèce, ce qui n'a pas lieu de nous surprendre. Nous connaissons les sentiments épicuriens de Pétrone : pour lui, Épicure est (Chap. 132, v. 7) *ipse pater veri*... comme il l'est pour Lucrèce (VI, 6, 24.) :

Omnia veridico qui quondam ex ore profudit;
Veridicis igitur purgavit pectora dictis [1].

Dans le *Satiricon* il y a cependant peu de traces de l'imitation de Lucrèce. Tout au plus pourrait-on rapprocher du texte de Pétrone quelques expressions et quelques vers du *De rerum natura*.

Pétr., chap. 80, l. 35. Cum fortuna manet. . . . .

Lucr. V, 1119. *Ut fundamento stabili fortuna maneret.*

Chap. 127, l. 27. Ex cujus, sq.

I, 37. *Eque tuo pendet resupini spiritus ore.*

Chap. 115, p. 82, l. 10. Ferro tamen corpus lacerabunt. Tanquam melius ignis accipiat ; sq.

III, 886, sq. *Nam si in morte malum est malis morsuque ferarum*
Tractari, non invenio qui non sit acerbum
Ignibus impositum calidis torrescere flammis.

On songe aux *elegidaria* de Trimalchion :

Chap. 34, v. 1. . . . . quam totus homuncio nil est !

---

1. Cf. L. Torquatus dans le *De finibus*, I, 5, 11 : « Quem (Epicurum) arbitror unum vidisse verum. »

en lisant les vers suivants :

De rer. nat., III, 910-913 :

Hoc etiam faciunt ubi discubuere tenentque
Pocula sæpe homines et inumbrant ora coronis,
Ex animo ut dicant : « Brevis hic est fructus homullis ;
Jam fuerit, neque post umquam revocare licebit. »

Au total, c'est peu de chose. Aucune imitation bien caractérisée de Lucrèce, en dehors des pièces rapportées par Fulgentius Planciades.

D'autres fragments conservés aussi par ce grammairien dénotent des réminiscences d'Ovide.

Fr. XXVI, v. 3. Sic format lingua fetum cum protulit ursa.

Cf. *Metam.*, XV, 379-381 :

Nec catulus, partu quem reddidit ursa recenti,
Sed male viva caro est : lambendo mater in artus
Fingit, et in formam, quantum capit ipsa, reducit.

Fr. XXVI, v. 10. Sed permutatas gaudet habere vices.

Cf. *Metam.*, XV, 238 :

Quasque vices perageant (elementa), animos adhibete, docebo.

Le fr. XXVIII, où l'histoire très résumée de Midas est alléguée comme une preuve de la difficulté qu'ont les hommes à conserver un secret, renferme, outre un souvenir possible d'Ennius[1], une imitation d'Ovide.

---

1. Cité par Cicéron, *De oratore*, II, 51, 222 : « Dicere aiunt Ennium, flammam facilius ore in ardente opprimi, quam bona dicta teneat. »
Cf. Pétr., fr. XXVIII : « Nam citius flammas mortales ore tenebunt
Quam secreta tegant. »

Pétr., fr. XXVIII, v. 6 :

Sic commissa verens avidus reserare minister
Fodit humum regisque latentes prodidit aures ;
Concepit nam terra sonos calamique loquentes
Invenere Midam, qualem narraverat index.

Metam., XI, 183 sq. :

Viderat hoc famulus : qui, cum nec prodere visum
Dedecus auderet, cupiens efferre sub auras,
Nec posset retinere tamen, secedit, humumque
Effodit et, domini quales aspexerit aures,
Voce refert parva, terraque immurmurat haustæ,
Indicium quæ voces tellure regesta
Obruit, et scrobibus tacitus discedit apertis.
Creber arundinibus tremulis ibi surgere lucus
Cœpit, et, ut primum pleno maturuit anno,
Prodidit agricolam : leni nam motus ab austro
Obruta verba refert, dominique coarguit aures.

Ces exemples suffisent à montrer de quelle façon Pétrone, dans ses vers, imite les poètes et tire parti de ses souvenirs de lettré. Seul, le *De bello civili* comporte, avons-nous dit, une arrière-pensée, non pas de parodie, mais de critique.

Dans sa prose, qui a si souvent une couleur poétique, Pétrone a utilisé aussi mainte expression de ses poètes de prédilection. On l'a vu pour Virgile et Lucain ; c'est ce que nous prouvera encore l'étude des rapprochements qu'on peut établir entre son texte et celui d'Horace, d'Ovide, de quelques autres auteurs qu'il faut retrouver.

Horace. — Horace a certainement été très lu et très goûté de Pétrone : le *Satiricon* contient un éloge formel de l'artiste délicat, du curieux disciple des Grecs. Ces mots si justes par lesquels est caractérisé le style des *Odes* : « *Horatii curiosa felicitas* » (Chap. 118) ; « ce bonheur d'expression qui est le fruit de la peine », semblent une réminiscence d'Horace lui-même.

Ep., II, I, ad Augustum, 166. . . . . *et feliciter audet*[1].

Dans le même chapitre, Horace est cité : *ut fiat : odi profanum vulgus et arceo.* (Odes, III, 1, 1.)

En de nombreux passages, se trahit chez Pétrone le souvenir des idées ou des termes d'Horace. Wehle[2] a indiqué un genre particulier de rapprochements que l'on peut faire entre les deux écrivains. M. Martin Hertz[3] a suivi avec une érudition très sagace la fortune d'Horace dans la littérature latine jusqu'à l'époque de Prudence, et parmi les œuvres où apparaissent des traces de ce poète, il n'a eu garde d'oublier le *Satiricon*. Il montre comment, même dans les passages écrits en prose, Pétrone emprunte à Horace des couleurs : *colores ab eodem poeta mutuatur.* M. Buecheler[4] avait déjà fait remarquer que le festin de Trimalchion n'est pas sans rapports avec le repas de Nasidienus. (Horace, *Sat.*, II, 8.)

Je vais m'attacher, en profitant des indications fournies par ces critiques, à faire un relevé complet de ces imitations ou de ces souvenirs d'Horace chez Pétrone. Nous suivrons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, l'ordre même des chapitres du *Satiricon*.

Pétr. Chap. 3, l. 16. Qui necesse habent cum insanientibus furere.

Hor., *Sat.*, II, 3, 10. *Insanos qui inter vereare insanus haberi.*

Chap. 4, l. 36. Quod quisque perporam didicit, in senectute confiteri non vult.

---

1. Cf. *Odes*. IV, II, 31, 32 :

« . . . . . operosa parvus
Carmina fingo. »

2. *Observationes criticæ in Petronium*, p. 20.

3. *Index scholarum in universitate literarum Vratislaviensi*, 1876. *Præmissa sunt Martini Hertz Analecta ad carminum Horatianorum historiam* (I, W. Friedrich), et II, 1878; III, 1879; IV, 1880.

4. Préface de l'édition de 1862, p. x.

Ep., II, 1, 84-85. . . . . *et, quæ*
Imberbes didicere, senes perdenda fateri.

Chap. 17, l. 24. Major enim in præcordiis dolor sævit.

Epod., III, 5. *Quid hoc veneni sævit in præcordiis?*

Chap. 37, l. 35. Quæ nummos modio metitur.

Sat., I, 1, 95, 96. . . . . *dives*
Ut metiretur nummos.

Chap. 44, l. 14. . . . . et larvas sic istos percolopabant, ut illis Jupiter iratus esset.

Sat., I, 1, 20, 21. *Quid causæ est, merito quin illis Jupiter ambas*
Iratus buccas inflet. . . . .

Trois de ces citations nous offrent des termes de la langue populaire, des proverbes communs à Pétrone et à Horace[1]. Tous deux peuvent avoir puisé dans le même fonds, le *sermo plebeius* et le riche répertoire de ces locutions proverbiales, dont la littérature latine, les œuvres des Comiques et les lettres de Cicéron, entre autres, nous offrent tant d'exemples et qui abondaient dans le langage de la conversation. On trouve dans le livre de M. Otto : *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer* (Leipzig, Teubner, 1890), la liste des expressions de ce genre qui figurent dans Pétrone. Elles sont nombreuses[2] et appartiennent presque toutes au fragment du festin de Trimalchion. Notons d'autres similitudes du même genre.

---

1. Wehle (*op. cit.*, p. 20) : « Nec pauca in Horatii sermonibus atque epistulis exstant, quæ cum plebeiis dictionibus Petronianis mirum in modum consentiunt. »

2. Dans son recensement très minutieux, peut-être M. Otto est-il trop porté à noter comme une locution proverbiale telle métaphore humoristique qui n'est pas ailleurs que dans le *Satiricon*. Il faut laisser à Pétrone le mérite d'avoir trouvé des expressions pittoresques et originales, des comparaisons piquantes, sous leur forme familière; par exemple, chap. 2 : « Qui inter hæc nutriuntur, non magis sapere possunt, quam benè olere, qui in culina habitant. »

Pétr. Chap. 43, l. 37. Plane Fortunæ filius.

Sat., II, 6, 49. . . . . *Fortunæ filius!*

Chap. 51, l. 12. Hoc facto putabat se solium Jovis tenere.

Ep., I, 17, 34. *Attingit solium Jovis et cœlestia tentat.*

Chap. 77, l. 26. Credite mihi : assem habeas, assem valeas ; habes, habeberis.

Sat., I, 1, 62. . . . . *quia tanti quantum habeas sis*[1].

Chap. 99, l. 33. Dum loqueris.

Odes, I, 11, 7. . . . . *dum loquimur.*

On peut faire remarquer une autre analogie entre la manière d'Horace dans les *Épîtres* et les *Satires* et celle de Pétrone dans ces mêmes parties du roman où il fait parler des gens du peuple. Tous deux aiment, outre les proverbes, les apologues familiers. Dans Horace, la fable est souvent esquissée en un vers ou deux ; ou bien, sachant l'apologue très connu, il se borne à une rapide allusion.

Ep., I, 10, 5, 6. *Adnuimus pariter. Vetuli notique columbi,*
Tu nidum servas, sq.

Ep., I, 2, 41-43. . . . . *Qui recte vivendi prorogat horam,*
Rusticus expectat dum defluat amnis : at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum.

Pétrone procède de même :

Chap. 45, l. 4. « Modo sic, modo sic », inquit rusticus ; varium porcum perdiderat.

Chap. 74, l. 26. Inflat se tanquam rana.

Allusion à la fable de Phèdre, I, 24.

---

1. Cf. Lucilius, *in schol. ad Juvenalis, Sat.*, 3, 143, (« ex lib. inc. fr. », v. 23).
« Quantum habeas, tantum ipse sies tantique habearis. »

Cette fable est aussi dans Horace : la grenouille et ses petits.

Sat., II, 3, 318 sq. . . . . *Cum magis atque*
Se magis inflaret : « Non, si te ruperis », inquit,
« Par eris ». Hæc a te non multum abludit imago[1].

Chap. 77, l. 14. Tu viperam sub ala nutricas.

Cf. Ésope, 97 ; Phèdre, IV, 19.

Les mots *asinus in tegulis*[2] pourraient être aussi, suivant M. Otto, le commencement d'une fable. Il compare Babrius, f. 125.

Continuons à chercher les termes ou les idées qui, chez Pétrone, peuvent être des réminiscences d'Horace.

Ch. 55, v. 15 et 16. Æquum est induere nuptam ventum textilem, sq.

Sat., I, 2, 101, 102. *Altera, nil obstat*, sq.

Chap. 64, l. 29. Et sane jam lucernæ mihi plures videbantur ardere.

Sat., II, 1, 25. *Accessit fervor capiti numerusque lucernis.*

Chap. 84, l. 8. Deinde qui solas exstruere divitias curant.

Odes, II, 3, 19-20. . . . . *et exstructis in altum*
Divitiis potietur heres.

Chap. 99, l. 25. Ego sic semper et ubique vixi, ut ultimam quamque lucem tanquam non redituram consumerem.

Ep., I, 4, 13. *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.*

Chap. 108, p. 75, v. 7. Cui non est mors una satis?

---

1. Cf. Varron, *Agatho* (Buecheler, p. 161, l. 13) : « Quid multa ? factus sum vespertilio, neque in muribus plane neque in volucribus sum. » C'est le même procédé.

2. Chap. 63, l. 4. « Nam et ipse rem horribilem narrabo. Asinus in tegulis. »

Odes, III, 27, 37-38. . . . . *Levis una mors est*
Virginum culpæ[1]. . . . . .

Chap. 113, l. 29. Ne inter initia coeuntis gratiæ recentem cicatricem rescinderet.

Ep., I, 3, 31, 32. . . . . *an male sarta*
Gratia nequiquam coit et rescinditur. . . .

Chap. 117, l. 16. Juravimus : uri, vinciri, verberari, ferroque necari.

Sat., II, 7, 58, 59. *Quid referi, uri virgis ferroque necari*
Auctoratus eas.

Chap. 125, l. 16. Putabamque a custodia mei removisse vultum Fortunam.

Ep., I, 11, 20. *Dum licet ac vultum servat Fortuna benignum.*

Chap. 126, p. 94, l. 8. Parium marmor extinxerat.

Odes, I, 19, 5, 6. . . . . *Urit me Glyceræ nitor*
Splendentis Pario marmore purius.

Chap. 140, p. 107, l. 27. Mercurius enim, qui animas ducere et reducere solet.

Odes, I, 10, 17, 18 (à Mercure). *Tu pias lætis animas reponis*
Sedibus.

Ici Pétrone a pu tout aussi bien penser à ces vers de Virgile :

Æn., IV, 242, 243. . . . . *hæc animas ille evocat Orco*
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit[2].

---

1. Le rapprochement est fait par L. Müller (*Præf. ad Horat.*, 1869) qui y joint celui-ci (Properce, *El.*, IV, 4, 17) :
« Et satis una malæ potuit mors esse puellæ. »
M. Martin Hertz croit qu'en cet endroit, Pétrone, s'il imite, se souvient plutôt de Properce. On peut songer aussi à une réminiscence de Virgile. V. p. 123.

2. Le rapprochement établi par Keller, Pétr., Chap. 115, l. 35., « Ite, nunc mortales... », Hor., *Ep.*, II, 2, 76, « I nunc et versus tecum.... », parut avec raison douteux à M. Martin Hertz. Voir plus loin ce qui a rapport aux imitations de Sénèque chez Pétrone, p. 295, 296.

A ces rapprochements il faut joindre ceux qui ont été donnés au chapitre III (Étude des morceaux littéraires de Pétrone) et à l'occasion du *De bello civili*, chapitre IV.

Je croirais encore volontiers que, dans la plaisante caricature qu'il a esquissée d'Eumolpe, Pétrone a emprunté plusieurs traits à la pointure du poète ridicule dans l'*Épître aux Pisons*.

Chap. 90, l. 6. Quid tibi vis cum isto morbo?

Ep. ad Pis., 453. *Ut mala quem scabies aut morbus regius urget.*

Chap. 90, p. 62, l. 4. Si ejuras hodiernam bilem.

301, 302. . . . . *O ego lævus,*
Qui purgor bilem sub verni temporis horam!

Chap. 91, l. 14. Nam in balneo carmen recitabat.

Sat., I, 4, 74-75. . . . . *In medio qui*
Scripta foro recitent sunt multi, quique lavantes.

Chap. 92, p. 63, l. 8. Quia conatus sum circa solium sedentibus carmen recitare, et postquam de balneo tanquam de theatro ejectus sum.

Ep. ad Pis., 474. *Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.*

Chap. 92, p. 63, l. 12. Et me quidem pueri tanquam insanum.... deriserunt.

455-456. *Vesanum tetigisse timent fugiuntque poetam,*
Qui sapiunt; agitant pueri.....

Une scène vraiment comique nous représente Eumolpe en proie au délire poétique, composant des vers au plus fort du naufrage, enfoui dans la cale où il mugit comme une bête fauve (Chap. 115, l. 9): « *Audimus murmur insolitum et sub dixta magistri quasi cupientis exire beluæ gemitum..... extrahimus clamantem jubemusque bonam habere mentem. At ille interpellatus excanduit, et « sinite me », inquit, sententiam explere; laborat carmen in fine. Injicio ego phrene-*

tico manum jubeoque Gitona accedere et in terram trahere poetam mugientem. » N'est-ce pas, à certains égards, la mise en action de l'épisode qu'Horace, avec une verve bouffonne, a imaginé pour y placer son grotesque métromane? Ne reconnaît-on pas des souvenirs plus ou moins précis de l'*Épître aux Pisons* (v. 458, sq.)?

Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum foveamve. . . . . .
. . . . . non sit qui tollere curet.
Si curet quis opem ferre et demittere funem,
« Qui scis an. . . . . .
Servari nolit? »

Ainsi Eumolpe résiste à ceux qui veulent le sauver.

La comparaison avec une bête féroce : *beluæ.... mugientem*, est dans Horace.

V. 472, 473. . . . . *certe furit, ac velut ursus,*
Objectos caveæ valuit si frangere clathros.

Phrenetico fait songer au *fanaticus error* (v. 454); *extrahimus clamantem* à *nec si retractus erit* (v. 468). Ce ne serait en tout cas qu'une réminiscence assez lointaine du portrait en charge qui termine l'*Épître aux Pisons*.

Nous mettons à part les imitations que l'on peut soupçonner dans Pétrone de deux satires d'Horace, qui répondent à deux fragments importants du *Satiricon*. Rien n'empêche d'admettre avec M. Buecheler que Pétrone ait puisé chez Horace les données, d'ailleurs familières à la satire romaine, de ces deux épisodes que le romancier traitera avec une ampleur et une originalité puissantes. L'empressement indiscret de Nasidienus à faire valoir la rareté des mets qu'il sert à ses convives rappelle l'impertinence de Trimalchion, toujours en quête d'adulations et jouant au grand seigneur avec les grâces d'un lourdaud. Ce repas

de Nasidienus est également entremêlé de conversations saugrenues, de réflexions philosophiques déplorablement banales. Mais, dans Horace nous n'avons qu'une esquisse, dans Pétrone, un vaste et large tableau où tout est achevé, où les figures, surtout celle de Trimalchion, ont un vigoureux relief.

La satire V du livre II consiste en un dialogue entre Ulysse et Tirésias, où le devin fait la leçon au héros et lui enseigne l'art de capter les testaments. Quelques-unes des ruses que recommande le malicieux aveugle seront mises en pratique par Eumolpe. Si les similitudes d'expressions sont rares entre ces deux satires et les morceaux correspondants de Pétrone, ce n'en est pas moins un fait à constater que deux des principaux épisodes du roman aient leurs antécédents dans les satires d'Horace.

La collation qui suit montrera cependant qu'il y a aussi quelque analogie dans les termes.

Le Repas ridicule.

Pétr. Chap. 26, l. 17. Trimalchio lautissimus homo.

Hor., *Sat.*, II, 8, v. 1. *Nasidieni..... beati.*

Chap. 40, p. 27, l. 3. Primæ magnitudinis aper.

V. 6. « *In primis Lucanus aper* ».

Nasidienus, tout comme Trimalchion, fait valoir ses mets et leurs assaisonnements :

V. 92, 93. *Suaves res, si non causas narraret earum et Naturas dominus.*

Chap. 36, l. 19. Ex quorum utriculis garum piperatum currebat super pisces.

V. 46. . . . . *garo de succis piscis Hiberi;*

Chap. 47, p. 32, l. 8. Castigamus crebris potiuneulis risum.

V. 63. . . . . *Varius mappa compescere risum.*
Vix poterat.

La chute du petit acrobate, chez Trimalchion (Chap. 54, l. 30 sq.), correspond à celle du dais suspendu au-dessus de la table dans Horace.

V. 54 sq. *Interea suspensa graves aulæa ruinas*
In patinam fecere. . . . . .
Nos majus veriti, postquam nihil esse periculi
Sensimus, erigimur. . . . . .

Chap. 55, l. 10. Comprobamus nos factum et quam in præcipiti res humanæ essent, vario sermone garrimus.

Puis Trimalchion improvise ce distique :

Quod non exspectes ex transverso fit,
Et supra nos Fortuna negotia curat.

V. 59-63. . . . . *Quis esset*
Finis, ni sapiens sic Nomentanus amicum
Tolleret : « Heu, Fortuna, quis est crudelior in nos
Te deus? Ut semper gaudes illudere rebus
Humanis! »

Chap. 66, l. 11. Trimalchion à Habinnas :

« Quid habuistis in cena? »... « Habuimus... in primo porcum. »

V. 4, 5. . . . . *Dic, si grave non est,*
Quæ prima iratum ventrem placaverit esca.

V. 6. . . . . *in primis Lucanus aper.*

Chap. 93, l. 30. . . . . at albus anser.

V. 88. *Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi.*

Dans ce festin, on débite des contes comme chez Trimalchion :

V. 82, 83. . . . . *dumque*
Ridetur fictis rerum Balatrone secundo.

Les Captateurs de testaments.

Pétr. Chap. 116, l. 35. Qui vero nec uxores unquam duxerunt nec proximas necessitudines habent, ad summos honores perveniunt..... soli fortissimi atque etiam innocentes habentur.

Hor., *Sat.*, II, 5, v. 28-31 :

Vivet uter locuples sine gnatis, improbus, ultro
Qui meliorem audax vocet in jus, illius esto
Defensor; fama civem causaque priorem
Sperne, domi si gnatus erit fecundave conjux.

Chap. 116, p. 83, l. 1. Campos, in quibus nihil aliud est nisi cadavera quæ lacerantur, aut corvi, qui lacerant.

V. 55-57. . . . . *Plerumque recoctus*
Scriba ex quinqueviro corvum deludet hiantem,
Captatorque dabit risus Nasica Corano.

Chap. 140, p. 108, l. 5. Sicut muta animalia cibo inescantur.

V. 24-26. . . . . *neu, si vafer unus et alter*
Insidiatorem præroso fugerit hamo,
Aut spem deponas.....

Ce vers :

V. 81-82. *Sic tibi Penelope frugi est; quæ si semel uno*
De sene gustarit....

évoque l'idée de la clause par laquelle Eumolpe, dans son testament, oblige ses héritiers à manger son cadavre.

Une condition moins féroce, mais bizarre aussi, est celle qu'une vieille Thébaine impose à son héritier, qui sur ses épaules nues devra porter le cadavre frotté d'huile de la testatrice. C'est une sorte de farce posthume.

84 sq. . . . . *Anus improba Thebis*
Ex testamento sic est elata : cadaver
Unctum oleo largo nudis humeris tulit heres,
Scilicet ebibi si posset mortua.....

Chap. 117, l. 30. Imperamus Eumolpo, ut plurimum tussiat,
V. 106, 107. . . . . *si quis*
Forte coheredum senior male tussiet.

Si ces rapprochements paraissent justes, on est fondé à affirmer que Pétrone avait pour Horace un goût particulier. Comme Virgile, Horace était de bonne heure devenu classique. Plus encore que les autres poètes expliqués dans les écoles, d'après la tradition créée par Q. Cæcilius Epirota, il avait dû séduire l'auteur du *Satiricon*. Entre leurs génies il existe une certaine affinité. Ce ton d'ironie légère, d'élégant persiflage qui règne dans les *Satires* et les *Épîtres* est celui que prend volontiers Pétrone. Lorsque, en d'autres passages, il atteint l'extrême licence, malgré une certaine retenue dans les termes, il peut s'autoriser de l'exemple d'Horace, qui ne recule devant la hardiesse d'aucune peinture. Plusieurs des lieux communs dont Pétrone a voulu diversifier son roman ont trouvé déjà dans Horace un humoristique interprète. L'épicurisme mondain, joyeux, d'une morale complaisante et libre, a en quelque sorte pour bréviaire l'œuvre d'Horace. Or, Pétrone, si peu dévot, est du moins un des fidèles de cette religion du plaisir. La doctrine classique, exposée par Encolpe et par Eumolpe, a aussi son code dans l'*Épître aux Pisons*. Voilà bien des raisons pour expliquer les souvenirs d'Horace dans Pétrone et l'estime où il tenait ce poète.

Ovide. — Il ne me semble pas qu'on ait jusqu'ici indiqué avec assez de précision ce que Pétrone doit à un autre poète du siècle d'Auguste, fort lu aussi dans les écoles, souvent imité[1] et de bonne heure populaire, puisque, parmi les inscriptions pariétaires de Pompéi, on a relevé des vers

1. V. L. Müller, *De re metrica*, p. 133.

des *Amours* et de l'*Art d'aimer*[1]. Ovide, surtout l'Ovide des élégies érotiques, devait, en raison même de la nature des sujets traités par lui, intéresser le licencieux auteur du *Satiricon* et lui plaire par sa gracieuse et piquante facilité.

Les histoires de la littérature latine reproduisent d'ordinaire le jugement de Saint-Évremond sur Pétrone[2] : « Mais, ce que Pétrone a de plus particulier, c'est qu'à la réserve d'Horace en quelques odes, il est peut-être le seul de l'antiquité qui ait sceu parler de galanterie. Virgile est touchant dans les passions ; les amours de Didon, les amours d'Orphée et d'Euridice ont du charme et de la tendresse ; toutefois, il n'a rien de galant ; et la pauvre Didon, tant elle avait l'âme pitoyable, devint amoureuse du pieux Énée au récit de ses malheurs. Ovide est spirituel et facile, Tibulle délicat.... Rien de si galant que les poulets de Circé et de Poliénos, et toute leur avanture, soit dans l'entretien, soit dans les descriptions, a un caractère fort au-dessus de la politesse de notre siècle. » Ainsi, selon Saint-Évremond, Pétrone est galant, Ovide n'est que spirituel. L'antithèse manque de justesse : tous deux sont spirituellement galants, mais d'une galanterie qui tourne vite au libertinage. Si, pour ses tableaux voluptueux, le romancier a eu besoin d'un modèle, il l'a trouvé dans le poète de l'*Art d'aimer*.

N'était-il pas naturel que, dans les passages les plus vifs et les plus risqués de son récit, Pétrone se souvînt des élégies badines et délicatement sensuelles où Ovide chante les amours faciles, trace les règles de la stratégie galante et rédige des poulets qui annoncent ceux de Circé et de Polyænos ?

---

1. Cf. *C. Inscr. lat.*, IV, p. 260.
2. *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone.* Claude Barbin, 1670, p. 58-62.

Les *Amours*, l'*Art d'aimer*, voilà les œuvres d'Ovide qui paraissent avoir été le plus familières à Pétrone. La plupart des imitations qu'il a faites de ces élégies ou des souvenirs inconscients que l'on en peut saisir chez lui, se rencontrent dans l'épisode de Circé et de Polyænos, à partir du chapitre 126. On a déjà fait cette observation que, dans telles parties déterminées du roman, Pétrone paraît avoir suivi de préférence un ou plusieurs auteurs. Ici les vers d'Ovide et peut-être de quelques autres élégiaques semblent avoir été présents à son esprit. C'est ce qui ressortira, à notre avis, de la collation entre les textes que nous allons indiquer.

Pétr. Chap. 126, l. 8. Quia nosti venerem tuam, superbiam captas....., sq.

Fastes, I, v. 419 :

Fastus inest pulchris, sequiturque superbia formam.

Cf. *Amor.*, I, el. 10, v. 30, 31.

Chap. 126, l. 28. Viderint matronæ.....

Cf. *Amor.*, II, el. 7, v. 21, 22.

Chap. 126, p. 94, l. 3. Supercilia usque ad malarum scripturam currentia et rursus confinio luminum pæne permixta.

Ars amatoria, III, 201. *Arte supercilii confinia nuda repletis.*

L. 4. Oculi clariores stellis extra lunam fulgentibus.

Amor., III, el. 3, v. 9. *Argutos habuit, radians ut sidus, ocellos.*

Chap. 127, l. 17. Mox digitis gubernantibus vocem.

Ars am., III, 275, 276 :

Exiguo signet gestu, quodcumque loquetur,
Cui digiti pingues et scaber unguis erit.

L. 20. Neque enim me piguit inquirere.

Heroides, XVII ; *Helena Paridi*, 197, 198.... *et nobis omnia de te*
Quærere, si nescis, maxima cura fuit.

Decaedamna forma, ...
Tempus erit, quo vos speculum vidisse pigebit.

Chap. 130, p. 97, l. 11. Mox cibis, sq.

Cf. *Remedia Amoris*, 797, et *Ars am.*, II, 422.

Chap. 131, l. 16. In eundem platanona descendi, sq.

Cf. *Remedia Amoris*, 725, 726.

L. 29. Vides, inquit, sq.

Cf. *Ars am.*, III, 661-662.

Chap. 134, v. 1-3. . . . . Florida tellus,
Cum volo, siccatis arescit languida sucis,
Cum volo, fundit opes, sq.

Amor., I, el. 8, v. 9-10. *Cum voluit, toto glomerantur nubila cælo :*
Cum voluit, puro fulget in orbe dies.

Metam., II, 210, 211. . . . . *tellus,*
Fissaque agit rimas, et sucis aret ademptis.

Chap. 134, v. 8-10. . . . . Lunæ descendit imago
Carminibus deducta meis, trepidusque furentes
Flectere Phœbus equos revoluto cogitur orbe.

Amor., II, el. 1, v. 23, 24 :
Carmina sanguineæ deducunt cornua Lunæ [1],
Et revocant niveos Solis euntis equos.

---

1. Cf. Virgile, *Eclog.*, VIII, 69.

On saisit ici quelques rapports entre la tirade de la magicienne Dipsas des *Amours* et celle de l'Œnothée de Pétrone. Les deux sorcières révèlent par leur nom même leur vice favori.

Amor., I, el. 8, v. 2-4..... *est quædam, nomine Dipsas, anus.*
Ex re nomen habet. Nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria vidit equis.

Quand il décrit le pauvre gîte de la sorcière Œnothée, il semble que Pétrone se souvienne de l'épisode de Philémon et Baucis dans les *Métamorphoses*, bien qu'il se soit appliqué à en changer les détails et ait parfois poussé jusqu'à la charge. Les traits essentiels du morceau d'Ovide sont reproduits : l'escabeau boiteux [1], l'oie de Baucis [2] devenue l'oie de Priape, contre laquelle Encolpe va soutenir une lutte très chaude, l'antithèse établie entre l'humble cabane et le palais d'or et de marbre qu'élève la reconnaissance de Jupiter.

Chap. 135, v. 1, 2. Non Indum fulgebat ebur, quod inhæserat auro,
Nec jam calcato radiabat marmore terra.

Metam., VIII, 701, 702..... *adopertaque marmore tellus,*
Cælatæque fores auratæque tecta videntur.

Chap. 135, v. 11..... fumoso suspensa tigillo.

617, 618..... *Furca levat ille bicorni*
Sordida terga suis, nigro pendentia tigno.

Chap. 135, l. 6. Simulque pannum de carnario detulit furca.

653..... *curva clavo suspensus ab ansa.*

---

1. Chap. 134, l. 35. « Fracta est putris scilla. »
Metam., VIII, 661. « *Mensæ sed erat pes tertius impar.* »
2. *Metam.*, VIII, 681.
..... « *unicus anser erat.* »

V. 3, 4. . . . . sed crate saligna
Impositum Cereris vacuæ nemus. . . . .

655-656. . . . . *torus*. . . . . .
Impositus lecto, sponda pedibusque salignis.

V. 4, 5. . . . . et nova terræ
Pocula. . . . . .

668-670. . . . . *Post hæc cælatus eadem*
Sistitur argilla crater, fabricataque fago
Pocula.

Les vers du chapitre 137 :

Quisquis habet nummos, secura navigat aura, sq.

développent un thème banal traité aussi par Ovide. (*Amores*, III, el. 8.)

Cf. *Ars am.*, II, 277, 278. *Aurea nunc vere sunt sæcula. Plurimus auro*
Venit honos; auro conciliatur amor.

Chap. 138, l. 11. Profert Œnothea. . . . . .
Cf. *Ars am.*, II, 415-418.

Il est une élégie d'Ovide, l'élégie 7 du livre III des *Amours*, dont Pétrone semble s'être plus particulièrement inspiré dans l'épisode de Circé et de Polyænos. Les situations sont identiques et les termes mêmes présentent de très sensibles rapports. L'excessive licence de ces textes m'empêche de les reproduire ici. Mais on trouvera en note[1] les éléments de cette collation que je crois probante.

---

1. Pétrone, chap. 128, l. 20, « dic, Chrysis » sq. — Ovide, *Amor.*, III, el. 7, v. 1, 2. Noter l'anaphore commune aux deux passages.
Chap. 131, l. 10, « qualem putas » sq. — v. 3, 4.
Chap. 131, p. 101, l. 9, « lorum » sq. — v. 5, 6.

Cherchons maintenant si le *Satiricon* nous offrira d'autres réminiscences d'Ovide. Comme ce poète est lui-même rempli des souvenirs de ses prédécesseurs et de ses contemporains, que sa facilité et son admirable mémoire en ont fait un plagiaire involontaire [1], je ne m'arrêterai qu'aux idées et aux expressions qui me paraîtront les moins communes. Les autres rapprochements seront ici négligés. Suivons, comme d'ordinaire, l'ordre des chapitres dans le *Satiricon*.

Chap. 127, p. 95, l. 3, « implicitumque » sq., et 132, l. 12, « jam pluribus » sq.	v. 7-9.
Chap. 129, l. 15, « quod si idem» sq.	v. 13-16.
Chap. 132, p. 99, l. 9, « ut traducores » sq.	v. 17, 18.
Chap. 129, l. 4, « non intellego » sq.	v. 20 et 60.
Chap. 128, l. 19, « vonellcio » sq.	v. 27, 28; cf. 79, 80.
Chap. 128, l. 16, « porfusus » sq.	v. 37, 38.
Chap. 132, l. 30, « ter languidior » sq.	v. 65, 66.
Chap. 130, p. 97, l. 1, « paratus » sq.	v. 68; cf. v. 71.
Chap. 132, p. 99, l. 7, « quid dicis » sq.	v. 69, 70.
Chap. 129, l. 14, « nunquam ego » sq.	v. 77, 78.
Chap. 129, l. 18, « si vis » sq.	v. 80.
Chap. 128, l. 24, « excussit » sq.	v. 81, 82.

Pétrone peut encore avoir pris dans cette même élégie la comparaison qu'il emploie au chapitre 82.

V. 1-3. « Non bibit inter aquas poma aut pendentia carpit
Tantalus infelix.....
Divitis hæc magni facies erit. »

V. 50-52. *Quid nisi possedi dives avarus opes?*
Sic aret mediis taciti vulgator in undis,
Pomaque, quæ nullo tempore tangat habet.

Le thème de ce scabreux épisode, où Pétrone semble avoir pris Ovide pour modèle, paraît avoir été traité plus d'une fois dans la littérature érotique.

Cf. la *Priapée* attribuée avec vraisemblance à Tibulle (Buecheler, *Carmina Priapea*, p. 155, LXXXIII. — Tibulli). On peut rapprocher du texte de Pétrone les vers 1, 4, 5, 19-21.

La même donnée obscène sera reprise dans l'élégie 5 de Maximianus (poésies faussement attribuées à Cornelius Gallus) : *Mulier fugens amorem*.

1. V. A. Zingerle, *Ovidius und sein Verhältniss zu den Vorgängern und gleichzeitigen rom. Dichtern*. Innsbruck, 1869-1871.

Pétr. Chap. 43, l. 34. Nunquam autem recte faciet, qui cito credit.

Ov., *Ars am.*, III, 685, 686 :

Nec cito credideris[1]. *Quantum cito credere lædat,*
Exemplum vobis non leve Procris erit.

Chap. 55, v. 5, 6. Ciconia. . . . . crotalistria.

Metam., VI, 97. *Ipsa sibi plaudat crepitante ciconia rostro.*

Chap. 80, v. 1. Nomen amicitiæ sic, quatenus expedit, hæret.

Idée ressassée par Ovide dans les *Tristes*, les *Pontiques* et *passim*.

Pont., II, ep. 3, v. 23, 24 :

Diligitur nemo, nisi cui fortuna secunda est :
Quæ, simul intonuit, proxima quæque fugat.

Chap. 100, l. 10. Sol omnibus lucet. Luna innumerabilibus comitata sideribus etiam feras ducit ad pabulum. Quid aquis dici formosius potest? In publico tamen manant.

Metam., VI, 349 sq. :

Quid prohibetis aquis? usus communis aquarum.
Nec solem proprium natura, nec aera fecit,
Nec tenues undas. Ad publica munera veni.

Chap. 109, v. 1, 2. Quod solum formæ decus est, cecidere capilli,
Vernantesque comas tristis abegit hiems.

Amor., I, el. 14, v. 31. *Formosæ periere comæ, quas vellet Apollo,*
Quas vellet, sq.

Chap. 115, l. 23. Cœpique umentibus oculis maris fidem inspicere. ....Adhuc tanquam ignotum deflebam, sq..... hunc forsitan..... in aliqua parte terrarum secura exspectat uxor..... cum inviolatum os fluctus convertit in terram.

XI, 719, Alcyone et Céyx :

Qui foret, ignorans, quia naufragus, omine mota est,

---

1. Selon M. Otto, p. 97 (*op. cit.*), il y aurait simplement ici une locution proverbiale. Il rapproche un texte de Q. Cicéron, *De petitione consulatus*, X, 39.

Et tanquam ignoto lacrimam daret : « Heu! miser, inquit,
Quisquis es, et si qua est conjux tibi! » Fluctibus actum
Fit propius corpus.

Chap. 115, p. 82, l. 8. Tanquam interit periturum corpus quæ ratio consumat....

XV, 156, 157. *Corpora sive rogus flamma, seu tabe vetustas*
Abstulerit, mala posse pati non ulla putetis[1].

Chap. 118, l. 29. Quod longe melius historici faciunt..... sub testibus fides.

Amor., III, el. 12, v. 41, 42 :
Exit in immensum fecunda licentia vatum,
Obligat historica nec sua verba fide.
V. 19. *Nec tamen ut testes mos est audire poetas.*

Outre les souvenirs possibles d'Ovide dans le *De bello civili* qui ont été notés au chapitre précédent, on peut encore supposer ceux-ci :

Chap. 120, v. 75. . . . . *ferali*. . . . . cupresso.

Trist., III, el. 13, v. 21. . . . . *ferali cinc'a cupresso.*

V. 96. Jampridem nullo perfundimus ora cruore.

Metam., XV, 98. . . . . *nec polluit ora cruore.*
XIV, 237-238. . . . . *impia tinxit*
Ora cruore suo[2].

Chap. 121, v. 111. Gemina jam stratos morte Philippos.

XV, 824. *Æmathiaque iterum madefacti cæde Philippi.*

V. 120. . . . . concisaque vulnera mande.

XV, 92, 93. *Nil te nisi tristia mandere sævo*
Vulnera dente juvat. . . . .

1. La source commune peut être Lucrèce (*loc. cit.*).
2. Rapprochement fait par Zingerle : *Zu spätteren lateinischen Dichtern. Wiederholungen im latein. Hexameterschlusse*, etc., p. 77; Innsbrück, 1879; Heft I.

On pourait poursuivre ces rapprochements; mais ils ne sauraient offrir un grand intérêt. Beaucoup s'expliquent en effet par une commune imitation de Virgile.

Joignons-y ceux qui ont déjà été relevés, au chapitre III, pour les vers du chapitre 122, où Pétrone, comme Ovide (*Remedia amoris*, v. 361 sq.[1]), présente sa défense contre ceux qui reprennent la licence de ses écrits.

De tout ce qui précède, on inférera légitimement qu'Ovide est aussi un des auteurs aimés de Pétrone. Il en a lu les *Métamorphoses* et surtout les élégies érotiques. On a pu conclure enfin qu'il ne parodie jamais Ovide[2], non plus qu'Horace. Le ton léger et enjoué de l'un et de l'autre convient trop bien à sa manière. La nature de leur esprit est trop conforme à la sienne. Il ne cherche qu'à rivaliser avec eux d'élégance et d'humour. La parodie, il la réserve pour ceux dont le style noble et soutenu peut faire dans son épopée libertine un piquant contraste, et encore n'apporte-t-il à cette parodie que de la bonne humeur. Nulle pensée de dénigrement ne s'y mêle. Le plus souvent même Pétrone n'est plus un parodiste, mais un rhéteur ou un versificateur qui s'amuse à essayer de tous les styles et à pasticher les écrivains en vogue. Le morceau qui porte le plus visiblement la marque de l'imitation d'Ovide est, on l'a vu, l'épisode des amours de Circé et de Polyænos. Certaines de ces pages se colorent pour ainsi dire d'une nuance plus délicate. Le tour a plus d'aisance, le style est plus coulant; nous sommes avertis par ces indices que, dans cette partie, les modèles de Pétrone sont changés. En a-t-il eu, pour cet épisode, d'autres qu'Ovide, dont nous puissions saisir la trace ?

---

1. Voir aussi l'élégie unique du livre II des *Tristes*.
2. Tout au plus une intention de parodie plaisante se manifesterait-elle dans le passage où nous avons soupçonné une réminiscence possible de l'épisode de Philémon et Baucis.

Il n'y a nulle invraisemblance à croire que les autres grands élégiaques latins ne lui étaient pas inconnus. Si, dans les fragments que nous possédons, les réminiscences positives de Tibulle et de Properce sont rares, on peut cependant relever quelques rapports de termes et de situations dont voici des exemples :

Chap. 130, l. 35. Sive verberibus contenta es.

Tib., *El.*, II, 3, v. 84. *Non ego me vinclis verberibusque nego.*

Chap. 131, l. 25. Ter me jussit exspuere. . . . . .

I, 2, 54. *Ter cane, ter dictis despue carminibus.*

Chap. 133, v. 7, 8. . . . . Non templis impius hostis
Admovi dextram. . . . . .

III, 5, 11. *Nec nos sacrilegos templis admovimus ignes.*

Chap. 22, l. 11. Lucernæ quoque umore defectæ tenue et extremum lumen spargebant..... Cecidit etiam mensa cum argento.

Prop., l. IV, el. 8, v. 43, 44 :

Sed neque suppletis constabat flamma lucernis,
Recidit inque suos mensa supina pedes.

Chap. 126, v. 1, 2 :

Quid factum est, quod tu projectis, Juppiter, armis
Inter cœlicolas fabula muta taces ?

L. II, el. 2, v. 55, 56. *Cur hæc in terris facies humana moratur?*
Juppiter, ignoro pristina furta tua.

Chap. 138, p. 106, l. 2. Nec me contumeliæ lassant. . . . . quod ejectus sum, lusum puto. Modo redire in gratiam liceat.

L. II, el. 19, v. 25 :

Nil ego non patiar, nunquam me injuria mutat.
59, 60. *Ultro contemtus rogat, et peccasse fatetur*
Læsus, et invitis ipse redit pedibus.

Tous ces rapports sont assez insignifiants. De même pour Catulle. Je ne retrouve chez Pétrone aucune réminiscence précise de ce poète. Les quelques ressemblances

que présente l'invocation à Priape chez Pétrone (Chap. 133) et la pièce de Catulle intitulée : *Hortorum deus*, XIX, s'expliquent suffisamment par l'analogie des sujets[1].

Il faut donc se garder de grossir, sur de si faibles indices, la liste des auteurs que Pétrone a dû lire et imiter. C'est ainsi que quelques similitudes de termes et de pensées avec le poète des *Astronomiques* ne doivent pas nous faire conclure à une imitation chez Pétrone. Ils ont en commun quelques généralités :

Pétr. *De bello civ.*, 87 sq. Ædificant auro sedesque ad sidera mittunt,
Expellantur aquæ saxis. . . . . .
. . . . . perfossa dehiscit
. . . . . tellus.

Man., *Astron.*, V, 522 sq. (Éd. F. Jacob) :
Ac, ne materies tali sub munere desit,
Quærere sub terris aurum furtoque latentem
Naturam rimari, orbemque invertere prædæ
Imperat.

Cette expression est plus particulière :

Pétr. 132, 133. . . . . nec vaga passim
Flumina per notas ibant morientia ripas.

Man., IV., 626, 627 :
Donec in Ægyptum redeunt, curvata per undas
Litora, Niliacis iterum morientia ripis.

Cf. Ibid., IV, 417. *Raptis fugientia flumina ripis.*

On a encore rapproché des *Astronomiques* le chapitre 39 du *Satiricon*, où Trimalchion donne le grotesque horoscope de ceux qui naissent sous chacun des douze signes du zo-

---

1. Pétr., chap. 133, v. 13-14 :
« . . . . . ibit ad aras
Sancte, tuas hircus, pecoris pater. »

Cat., XIX, 15, 16 :
Sanguine hanc etiam mihi, sed tacebitis, aram
Barbatus ibit hirculus, cornipesve capella.

diaque. Il y a en effet parfois accord entre Pétrone et Manilius : sur les Gémeaux (pour la lasciveté), le Cancer, le Lion, le Scorpion, le Sagittaire. Mais ils diffèrent tout à fait sur les autres signes. En réalité, les rapports qu'on a pu signaler sont peu de chose, et pour interpréter à sa façon les vertus des douze signes du zodiaque, Pétrone n'a pas eu besoin de Manilius. Si tous deux commencent par le Bélier, c'est que ce signe est celui de mars, le premier mois de l'année. L'astrologie populaire devait, sans beaucoup d'effort, attribuer à celui qui naissait sous ce signe une grande richesse en troupeaux et en laines.

Chap. 39, l. 13. Itaque quisquis nascitur illo signo, multa pecora habet, multum lanæ.

Man., IV, 124 sq. *Dives fecundis Aries in vellera lanis*, sq.

La suite ne concorde pas. Manilius prête aux hommes venus au monde sous le signe du Bélier un esprit incertain, timide, vaniteux[1]; Pétrone, une tête dure, un front sans pudeur, une corne pointue. Ce signe produit des gens d'école et de chicane. Rien de plus simple. Les almanachs, dans les pronostics de ce genre, se contentent aussi de transférer au caractère de l'homme les traits de la physionomie de l'animal.

Sous le Taureau, Manilius fait naître les laboureurs, les Serranus, les Curius :

IV, 150, 151. *Laudis amor, tacitæ mentes, et corpora tarda*
Mole valent, habitatque puer sub fronte Cupido ;

---

1. Un autre passage de Manilius semble quelque peu en contradiction avec celui-ci :
IV., 505 sq. « .....Aries.....
Non contenta suo generabit pectora censu ;
Et dabit in præclus animos, solvetque pudorem.
Taurum andere juvat; sic ipse in cornua fertur
Et ruit, ut vincat. »

Pétrone, les récalcitrants, les bouviers et ceux qui se repaissent eux-mêmes. Le dernier trait est peu clair, les autres s'expliquent d'eux-mêmes.

Pour les Gémeaux, peu de rapports. Pétrone place sous ce signe tout ce qui va par paire : *bigæ et boves*, sq. Ce sont des plaisanteries et des obscénités.

Le Cancer voit naître, d'après Manilius, les marchands et tous ceux qui veulent s'enrichir :

IV, 165-167. *Ille tenax animi, nullosque effusus in usus,*
Attribuit varios quæstus artemque lucrorum :
Merce peregrina fortunam ferre per urbes, etc.

C'est sous ce signe que Trimalchion a reçu le jour, Trimalchion le richard, l. 20 : *In cancro ego natus sum. Ideo multis pedibus sto, et in mari et in terra multa possideo ; nam cancer et hoc et illoc quadrat.* Il a donc beaucoup de pattes comme l'écrevisse et, amphibie comme elle, a des possessions sur terre et sur mer. Il y a ici une analogie avec Manilius. Cette interprétation pouvait être populaire et reposer sur une métaphore analogue à celle-ci : c'est un homme influent, il a un pied partout.

Sous le Lion, d'après Manilius, naissent les chasseurs (v. 178, sq.), ainsi que (v. 538, sq.) les affamés et (l. V, v. 220) les violents[1]. C'est la seule ressemblance avec Pétrone, qui place sous ce signe, les gloutons (*cataphagæ*) et les despotes (*imperiosi*). Le lion est vorace ; c'est aussi le roi des animaux.

Au signe de la Vierge, Manilius attribue les savants, les orateurs, les écrivains ; Pétrone, les femmes, les poltrons et les esclaves.

---

1. « Effrenos animos violentaque pectora fingit,
Irarumque dabit fletus, odium que metumque
Totius vulgi. »

Sous le signe de la Balance, selon Manilius, naissent les juristes, les juges, les mathématiciens, les géomètres ; selon Pétrone, les bouchers, les parfumeurs et tous ceux qui vendent au poids. Ainsi, tandis que Manilius cherche le plus souvent un sens figuré et symbolique, Pétrone s'attache au sens propre et aux exemples vulgaires ; la balance du boucher remplace celle de Thémis.

Le Scorpion est pour Manilius le signe des belliqueux. Pétrone en fait celui des empoisonneurs et des assassins.

Sous le Centaure ou Sagittaire naissent les dompteurs de bêtes féroces et de chevaux (Manilius), les envieux (Pétrone) : *strabones, qui holera spectant, lardum tollunt.*

Sous le Capricorne, ceux qui travaillent les métaux avec le feu (Manilius); les malheureux (Pétrone), *quibus præ mala sua cornua nascuntur.* On saisit la bouffonnerie du procédé.

Le Verseau, d'après Manilius, voit naître tous les arts qui se rapportent aux eaux (aqueducs, jets d'eau, digues, jetées, lacs artificiels). Pétrone place sous ce signe les cabaretiers, suspects sans doute dès l'antiquité de prodiguer l'eau dans leurs dilutions de vin, et les courges, qui aiment l'humidité.

Sous les Poissons enfin, voient le jour marins, pilotes et pêcheurs (Manilius) et en un autre passage, les bavards :

IV, 574, 575. *Garrulitas odiosa datur, linguæque venenum,*
Verba maligna, novas mutantis semper ad aures ;

chez Pétrone, les cuisiniers et les rhéteurs. Ce dernier trait seul lui est commun avec Manilius.

Les différences sont donc assez considérables, et l'esprit des deux morceaux assez opposé pour qu'on puisse conclure : Pétrone ici ne s'est pas inspiré de Manilius. Tous deux, là où ils se rencontrent, ont plutôt suivi des tradi-

tions populaires ; ou encore ils ont procédé instinctivement d'après les analogies entre le signe et le caractère des personnes que l'on fait naître sous son influence.

On ne doit pas davantage penser, parce que Pétrone fait allusion à quelques fables traitées par Phèdre, qu'il les ait connues par le fabuliste latin. Ces apologues font partie de ce fonds populaire auquel l'auteur du *Satiricon* a souvent emprunté. La plupart d'ailleurs sont aussi bien dans le recueil ésopique.

Ne nous arrêtons pas non plus à quelques similitudes avec Perse : « Perse et Pétrone, dit Peter[1], bien que fort différents l'un de l'autre, ont cependant ceci de commun que tous deux font opposition à la tendance dominante du temps, qui est la rhétorique. Tous deux percent à jour le vide, le manque de goût, la vanité de cette tendance[2]. » Cette remarque s'applique avec justesse aux morceaux littéraires de Pétrone. Mais bien vagues seraient les indices qui permettraient d'admettre que Pétrone se soit souvenu de Perse. Entre le stoïcien rigide et le sceptique épicurien, il devait y avoir peu de sympathie. A part quelques rapprochements d'expressions peu significatifs qui ont été faits au chapitre III, je ne découvre aucune parenté entre le roman de Pétrone et les satires de Perse.

Les souvenirs de la littérature érotique et du théâtre. — Il nous est malheureusement impossible de savoir ce que Pétrone a pu devoir à deux genres inégalement importants dans la littérature latine et dont quelques débris à peine ont survécu, je veux dire la *togata* et les mimes d'une part, la littérature érotique de l'autre.

Pour la littérature érotique, à part les élégiaques que nous venons d'étudier, les termes de comparaison nous

1. *Geschichte Roms*, t. III, p. 318. 1881.
2. Cf. C. Martha, *Les Moralistes sous l'Empire romain*, p. 112 sq. « Idées littéraires de Perse. »

font absolument défaut. Nous savons par l'élégie unique du livre II des *Tristes* qu'il a existé à Rome une littérature galante, composée pour la société cultivée de Rome; mais elle a disparu sans laisser d'autres monuments que les *Amours*, l'*Art d'aimer*, certaines pièces de Catulle, de Tibulle et de Properce. Ovide nous a énuméré les principaux auteurs du genre érotique, tant à Rome qu'en Grèce. Chez les Grecs, il nomme Aristide de Milet, Eubius, *impuræ conditor historiæ*, l'auteur de la *Sybaritide*, et tous ceux : *qui concubitus non tacuere suos*.

Chez les Latins, parmi les poètes, on compte Catulle, Calvus, Ticida, Memmius, Cinna, Anser, Cornificius, Valérius Caton, Varron d'Atax, Hortensius, Servius Sulpicius, Gallus, Tibulle, Properce, Ovide lui-même[1]; parmi les prosateurs, Sisenna, le traducteur d'Aristide de Milet.

Trist. II, V. 442, 444. *Vertit Aristidem Sisenna : nec obfuit illi*
Historiæ turpes inseruisse jocos.

Nous n'avons pu comparer les fragments du *Satiricon* qu'aux élégies d'Ovide, de Tibulle et de Properce. Pétrone avait-il emprunté des données et des expressions à quelques-uns des ouvrages qui viennent d'être nommés? Tout contrôle sur ce point est impossible et toute hypothèse invérifiable. Je remarque cependant que la *Sybaritide*, composée par un contemporain d'Ovide, devait peindre les mœurs de Sybaris. Or, l'action du roman de Pétrone se passe aussi dans la Grande-Grèce.

Nulle comparaison n'est possible entre les onze lignes mutilées du livre XIII de Sisenna, conservées par Julius Romanus, rapportées par Charisius, et les fragments du *Satiricon*. Mais on est autorisé à penser que Pétrone connaissait le conteur qui est, dans une certaine mesure, son

1. On peut y joindre Lævius, auteur de ces *Erotopægnia*, dont le titre suffit à indiquer le caractère érotique.

devancier. Les narrations assez courtes de celui-ci ont pu lui fournir le sujet de certains récits à la façon milésienne (le conte de la *Matrone d'Éphèse*), de même qu'Apulée a pu y puiser le conte du *Cuvier*. A en juger par un des fragments[1], Sisenna ne reculait pas devant la crudité des expressions.

Nous sommes également forcés de nous borner à des conjectures en ce qui touche les imitations que Pétrone a pu faire des situations ou de la langue de la *togata* et surtout du *mime*. Il y a cependant de sérieuses raisons de croire que Pétrone a bien connu le mime populaire et en a utilisé pour son roman et les intrigues et le style.

M. G. Boissier[2] dit : « Dans ce roman qui touche à tout, il n'est jamais question du théâtre et l'on n'y trouve pas la moindre allusion à cette manie qui possédait l'empereur de paraître sur la scène et d'y remporter des couronnes en chantant des drames lyriques. » Si M. Boissier n'entend parler que de la tragédie et de la comédie, son observation est généralement juste ; mais il n'en est pas de même du mime et de l'atellane, auxquels il est fait dans le *Satiricon* d'assez fréquentes allusions. Le mot *mimus* revient souvent dans ce roman. Le tableau qui suit prouvera que les souvenirs du théâtre et des acteurs populaires ne sont pas rares chez Pétrone. Les allusions aux combats de gladiateurs, que nous laissons de côté, ne manquent pas davantage.

Chap. 5, v. 7. Neve plausor in *scænam*
Sedeat redemptus *histrionis* ad rictus.
Chap. 19, l. 13. Omnia *mimico* risu exsonuerant.
Chap. 31, p. 22, l. 3. *Pantomimi* chorum..... crederes.
Chap. 33, l. 37. Convertit ad hanc *scænam* Trimalchio vultum.

1. X, p. 238; Buecheler.
2. *L'Opposition sous les Césars*, p. 261.

Chap. 36, l. 23. Nec minus et Trimalchio ejusmodi *methodio*[1] lætus.

Chap. 52, l. 35. Syrum *histrionem* exhibebat concinente tota familia : Μάδια, Πιρριάδια.

Chap. 53, l. 27. « Nam et *comœdos*, inquit (Trimalchio) emeram, sed malui illos *Atellaniam* facere, et *choraulen* meum jussi Latine cantare. »

Chap. 54, p. 36, l. 1. *Catastropha*. Ce mot, employé par Pétrone seul, pourrait être un terme de théâtre.

Chap. 64, l. 32. *Diverbia* dicere, *melica* canturire.

Chap. 69, l. 22. *Choraulas*.

Chap. 70, p. 47, l. 27. Ephesum *tragœdum* cœpit imitari.

Chap. 73, l. 22. Menecratis *cantica*.

Chap. 80, l. 37. Grex agit in *scæna* mimum : pater ille vocatur. Filius hic, nomen divitis[2] ille tenet.

Chap. 94, p. 65, l. 6. *Mimicam mortem*.

Chap. 106, p. 73, l. 1. *Mimicis* artibus.

Chap. 108, p. 75, l. 8. Audacius tamen ille *tragœdiam* implebat.

Chap. 110, p. 77, l. 6. Nec se *tragœdias* veteres curare aut nomina sæculis nota.

Chap. 117, l. 6. Largior *scæna*.

L. 13. Quid..... cessamus *mimum* componere ?

L. 21. *Condiscimus*. (Ils apprennent leurs rôles.)

L. 34. Ne quid *scænæ* deesset.

Chap. 126, l. 21. *Histrio scænæ* ostentatione traductus.

L. 22. *Orchestra*.....

L. 29. Nisi in *equestribus* sedeo.

Chap. 132, l. 24. Et quidem *tragici* oculos suos tanquam audientes castigant.

Chap. 140, p. 107, l. 13. Totam..... *tragœdiam* evertere.

La fréquence de l'emploi du mot *mimus* ou de termes analogues chez Pétrone me fait supposer qu'il a dû prendre plaisir à ces pièces populaires, dont les gens de la plus

---

1. « Methodium », une petite pièce qui se jouait après la grande.
2. Il y avait un mime du « Dives fugitivus ». (*Sen. ad Lucil.*, Ep. 114, 6.)

basse condition étaient souvent les héros. Le peintre des mœurs des affranchis et de la menue plèbe s'intéressait sans doute à ces esquisses très libres et, comme nous dirions, naturalistes. La persistance du goût des Romains pour les mimes est attestée par des textes certains. C'est le seul genre dramatique qui prospère encore sous l'empire. La licence de ces pièces était extrême, et dès le temps d'Auguste, comme le prouvent ces vers connus d'Ovide[1] :

Quid, si scripsissem mimos, obscena jocantes,
Qui semper vetiti crimen amoris habent?
In quibus assidue cultus procedit adulter,
Verbaque dat stulto callida nupta viro!

Il semble que les mimes aient presque toujours mis en scène des amours adultères :

Scænica vidisti lentus adulteria[2].

A moins qu'Ovide, pour les besoins de sa cause, n'insiste surtout sur les pièces qui roulaient sur de tels sujets.

Or, les adultères manquent dans la partie du *Satiricon* qui a été conservée[3]. Mais nous savons que les mimes présentaient encore d'autres sujets d'une grande diversité, ayant en commun l'extrême liberté des tableaux et traités avec une égale licence de style[4].

Pétrone a donc pu emprunter au mime plus d'un trait

1. *Tristes*, l. II, éd. unique, v. 497, sq.
2. *Ibid.*, v. 514.
3. On n'y trouve qu'une allusion à la femme de Lichas séduite par Encolpe, chap. 106, p. 73, l. 4.
4. Cf. *C. Suetoni Tranquilli reliquiæ*, éd. A. Reifferscheid, Teubner, 1860; « De poetis », p. 13.
« Mimus est sermonis cujuslibet (et) motus sine reverentia et factorum vel turpium cum lascivia imitatio, a Græcis ita definitus :
Μῖμός ἐστιν μίμησις βίου, τά τε συγκεχωρημένα καὶ ἀσυγχώρητα περιέχων. »

ou d'un incident de son roman, ainsi que la couleur de certains épisodes. Plusieurs des ruses et des artifices dont usent les héros du *Satiricon* dans des situations critiques, semblent tirés du répertoire des scènes populaires. On en retrouverait encore la tradition dans nos parades et nos pantomimes foraines.

Ainsi notons aux chapitres 94 et 108 l'emploi de ce rasoir inoffensif d'apprenti barbier, dont par deux fois un des personnages menace de se frapper. Dans les mimes, on mettait en scène des amants qui, le mari survenant à l'improviste, se cachaient dans un coffre[1]. C'était sans doute un des thèmes les plus ordinaires des mimes que ces déguisements, ces cachettes d'amants surpris. Or, nous voyons passés en revue les divers travestissements, les différents moyens de se soustraire à des regards indiscrets et dangereux, dans la curieuse discussion qu'engagent entre eux Eumolpe, Encolpe et Giton sur le navire de leur ennemi, où un hasard les a conduits. (Chap. 102.) On y trouve énumérés un certain nombre des artifices de la comédie. Pétrone en fait lui-même la remarque, quand il prête à Lichas ces mots : *mimicis artibus petiti sumus*. (Chap. 106, p. 73, l. 1.) D'abord l'évasion au moyen d'une corde : *quin.... per funem lapsi descendimus in scapham?* Puis viennent une maladie supposée (ici c'est le mal de mer), la métamorphose de nos héros empaquetés et ficelés en colis d'Eumolpe (procédé déjà employé par Encolpe :

1. Schol. de Juvénal, sur les vers 42, sq. de la *Sat.*, VI :

« . . . . . Si moechorum notissimus olim
Stulta maritali jam porrigit ora capistro,
Quem toties texit perituri cista Latini ? »

Cf. Hor., *Sat.*, II, 7, v. 59. « . . . . . an turpi clausus in arca,
Quo te demisit peccati conscia erilis,
Contractum genibus tangas caput. »

an quia hoc genus furti semel mea feliciter cessit, p. 70, l. 19), le déguisement en Éthiopiens, grâce à un complet barbouillage à l'encre. Là se place toute une dissertation sur le peu de sécurité qu'offrent de tels travestissements, sur la difficulté d'imiter complètement toutes les particularités physiques, l'aspect, la démarche de la nation à laquelle on feint d'appartenir, sans compter les accidents qui peuvent à tout moment éventer et dénoncer la ruse. Ce morceau, écrit avec beaucoup de verve, pourrait bien être une pointe contre l'invraisemblance de certains déguisements de ce genre dans la comédie ou le mime. Tout ce couplet de Giton a le mouvement et l'allure d'un *canticum*.

Enfin, on s'arrête à un déguisement plus simple et qui ne devait pas être rare au théâtre. On rase la tête et les sourcils d'Encolpe et de Giton ; on marque en grandes lettres leurs fronts du stigmate des fugitifs, et les voici transformés en esclaves.

Nous avons même dans le *Satiricon* le scenario d'un véritable mime que l'on peut intituler : *le Faux riche* ou *le Captateur de testaments*. (Chap. 117, l. 13.) *Quid ergo, inquit Eumolpus, cessamus mimum componere?* Nous assistons à la distribution des rôles. Quelques-uns des incidents principaux sont mis sous nos yeux (Chap. 140 et 141) ; mais le dénouement nous fait défaut.

On devine donc que Pétrone a aimé le théâtre et le connaît bien. Son roman n'est-il pas, lui aussi, parfois une comédie par la vivacité, le tour scénique de plusieurs épisodes?

Ce qui est certain, c'est que, dès qu'il s'agit d'imaginer quelque supercherie, quelque moyen ingénieux de duper les naïfs, le mot *mime* revient tout de suite sous la plume du romancier. Ainsi Le Sage fait, dans son *Gil Blas*, de fréquents retours vers la comédie ou la tragédie, soit qu'il y puise la matière d'une des narrations qu'il intercale

dans son récit, soit qu'il prête à ses personnages les artifices habituels des farces ou des comédies[1].

Le mime enfin admettait ces sentences morales qui font un si singulier contraste avec l'immoralité des scènes et du langage. On rencontre chez Pétrone ce mélange de libertinage et de sages maximes qui caractérise les mimes, ceux de Publilius Syrus entre autres.

Ce mimographe est cité ou imité par l'auteur du *Satiricon*. (Chap. 55, l. 20.) Il est question dans ce roman d'un autre mime (Chap. 35, l. 12) : *de Laserpiciario mimo*[2] *canticum extorsit*. C'est de ce genre de pièces que l'on tirait en grande partie les *obscena cantica* dont retentissaient les festins[3].

Les mimes étaient aussi fort irrévérencieux à l'égard des dieux[4]. L'atellane avait parfois pour sujets des parodies mythologiques[5]. De même, la plus impertinente irréligion, moins grossière sans doute, mais peut-être plus profonde, règne dans tout le *Satiricon*. Nous savons qu'il

---

1. *Gil Blas*, l. VI, ch. 1. « Nous déjeunâmes gaîment et nous nous disposâmes ensuite à faire nos personnages..... Il est vrai que rien ne nous pressait et que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit..... Quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un si beau rôle..... » Et *passim*.

2. C'est la seule mention qui soit faite chez les auteurs anciens du mime Laserpiciarius. Les manuscrits de Scaliger, de Tornæsius, de Pithou offrent tous cette leçon confirmée par le manuscrit de Paris (fragment de Trau), qui contient seul le Festin de Trimalchion au complet. Le *laserpitium* (σίλφιον) jouait un rôle important, en partie même comique, dans l'antiquité gréco-romaine. Cf. Plaute, *Rudens*, v. 537 ; Trachalio : « Teque oro et quæso, si speras tibi

Hoc anno multum futurum sirpe et laserpitium. »

Il est donc vraisemblable qu'il y ait eu un mime du marchand de silphium. *Laserpiciarius* (« mimus ») est correctement formé comme *Aulularia*, *Asinaria* (« fabula »).

3. Quintilien, I, 2, 8. « Omne convivium obscenis canticis strepit. »

4. Tertullien, *Apologétique*, 15, etc.

5. Pomponius : *Marsya* ; *Armorum judicium* ; *Agamemno suppositus* ; Novius ; *Hercules coactor*, etc.

y avait un mime de Priape[1], et c'est sous l'invocation de ce dieu que notre roman semble placé.

Que Pétrone ait eu plus de goût que les mimographes et les auteurs d'atellanes, c'est ce qui ne peut faire l'objet d'un doute. Ses termes sont rarement orduriers. Mais il n'a pas dû négliger, surtout pour les parties populaires de son roman, cette mine de proverbes et de comparaisons pittoresques en leur vulgarité. On retrouve chez lui des expressions qui nous sont données comme appartenant à la langue des bouffons, ainsi celle-ci (Chap. 44, l. 18) : *cum quo audacter possis in tenebris micare.* Cf. Fronton à Marc-Aurèle (L. I, ép. 2) : *Aliud scurrarum proverbium : cum quo in tenebris mices.* Telle phrase de Pétrone semble une allusion à une scène de mime ou de comédie. Ces mots (Chap. 57, l. 36) *eques Romanus es : et ego regis filius,* pourraient n'être qu'un vers d'une pièce de théâtre[2]. Un esclave parle à un chevalier romain, comme Harpax dans le *Pseudolus,* v. 1171 :

Nam ego eram domi imperator summus in patria mea.

Cf. *Trucul.,* v. 496.

Pétrone s'est-il inspiré aussi des *tabernariæ,* des *togatæ,* des *palliatæ?* Des premières, il ne nous reste rien ; des secondes, bien peu de chose. Il est curieux toutefois de constater que, dans certains manuscrits, le nom d'Afranius se trouve ajouté à celui de Petronius Arbiter. Cette espèce de surnom prouve seulement, comme l'a fait remarquer Teuffel[3], sa parenté avec ce poète des *togatæ* qui a peint

1. Saint Augustin, *Civ. Dei,* VI, 75. « Numquid Priapo mimi, non etiam sacerdotes enormia pudenda fecerunt? An aliter stat adorandus in locis sacris quam procedit ridendus in theatris? »
2. C'est ce qu'indique M. Erwin Rohde, *Zu Petronius,* p. 81. (*Neue Jahrbücher für Philologie,* 1879.)
3. *Op. cit.,* II, p. 232.

des amours infâmes[1]. La collation de Pétrone avec les fragments des *togatæ* réunis par M. Otto Ribbeck[2] ne permet de signaler que d'assez vagues rapports de situations et d'expressions.

Pétr. Chap. 37, p. 25, l. 3. Est sicca, sobria, bonorum consiliorum.	L. Afranius. *Divortium*, VIII, 61. *Vigilans ac sollers, sicca sana sobria.*
Chap. 129, l. 10. Si libidinosa, sq.	*Ibid.*, 62, 63. *Virosa*, sq.[3].
Chap. 128, l. 14. Numquid te, sq.	Titinius. *Psaltria sive Ferentinatis.* VI, 93. *Dic istud, quæso, quo te*, sq.[4].

Il n'y a rien à conclure non plus de la rencontre de quelques expressions proverbiales; ainsi :

Pétr. Chap. 76, p. 52, l. 9. Ab acia et acu mi omnia exposuit.

Titinius, *Barbatus*, IV, 5. *Reliqui acus aciasque ero atque eræ [nostræ.*

Aussi rares sont les rapprochements qu'on peut établir entre Pétrone et les auteurs de *palliatæ*. Il ne semble pas que le romancier se soit inspiré directement des comédies de Plaute et de Térence. On lit chez lui des façons de parler populaires, des dictons qui sont chez les comiques, tels que les suivants :

Pétr. Chap. 82, l. 36. Et malo cavere.

Plaute, *Bacchid.*, v. 147. . . . . *cave malo.*

---

1. Quintilien, *Inst. orat.*, X, 1, 100.
2. *Scænicæ Romanorum poesis fragmenta*, vol. II, « Comicorum fragmenta », Teubner, 1873.
3. Priapo figurait aussi dans une pièce d'Afranius : *Ex incertis fabulis*, II, 12.
4. Cf. Cæcilius dans le *Plocium*; Aulu-Gelle, II, 22; « extemplo suavium », sq.

Chap. 126, l. 37. Mulierem omnibus simulacris emendatiorem.

Epidic., 597. *Usque ab unguiculo ad capillum summum est festivissima.*
Estne? considera : signum pictum pulchre videris.

Chap. 58, p. 39, l. 6. Curris, stupes, satagis, tanquam mus in matella.

Casina, v. 51. . . . . *tum tu, furcifer,*
Quasi mus, in medio pariete versabere.

Chap. 43, l. 27. Amicus amico.

Mil. glor., v. 660. *Nec qui amico amicus sit magis.*

Cf. *Curcul.*, v. 341 :

Ut decet velle hominem amicum amico.

Cf. Térence, *Phormio*, v. 562 :

Solus est homo amico amicus, etc.

Chap. 115, l. 27. En homo quemadmodum natat.

Rudens, v. 71. *Hui! Homunculi, quanti estis! Ejecti ut natant!*

Je néglige d'autres rapports également superficiels et peu concluants. Il est clair que si Pétrone s'était souvenu de Plaute et de Térence dans les parties conservées du *Satiricon*, les imitations seraient manifestes : nous en saisirions la trace comme nous avons pu le faire pour Virgile, Horace et Ovide. Si Pétrone a fait des emprunts au théâtre latin, et on est autorisé à le supposer, ce sont les mimes surtout qu'il a dû mettre à contribution.

Les prosateurs. — De même que Pétrone, dans ses morceaux poétiques, a suivi certains modèles, il est fort probable qu'il en a eu aussi dans sa prose, notamment dans les passages qui ont plus ou moins l'apparence d'une déclamation. Là encore, il s'est plus particulièrement conformé à cette règle de l'imitation qui est son principe littéraire préféré. Mais il n'est pas aisé de déterminer chez

quels prosateurs il a dû puiser. D'abord, bien peu avaient traité des sujets analogues au sien. De plus, comme il emploie fréquemment, même en prose, le style épique ou tragique, parodié sur un ton de légère et spirituelle ironie, il en résulte que ses modèles, en dehors des pièces poétiques, sont encore plutôt des poètes que des prosateurs. Les parties écrites dans la langue populaire relèveraient plus spécialement de l'imitation des *mimographes* ou de la *Ménippée*. Enfin, il faut bien reconnaître à cet écrivain d'un talent si distingué une puissante originalité que risqueraient d'éclipser ces recherches excessives de rapprochements. Néanmoins, il est quelques prosateurs que nous pouvons désigner comme ayant été lus par Pétrone, et dont nous trouvons des réminiscences dans son œuvre.

Parmi les sources possibles du *Satiricon*, il faut, pour nous conformer à l'ordre chronologique, rappeler Varron, dont nous avons déjà parlé au chapitre III. Pétrone a peut-être imité la *Ménippée* dans sa forme générale (mélange de la prose et des vers) et aussi dans l'emploi des apologues, des proverbes, des termes populaires, qui lui est commun d'ailleurs avec les comiques et avec la satire[1].

En comparant au texte du *Satiricon* les fragments de Varron, voici les très rares et très légères similitudes ou analogies que j'ai cru apercevoir.

Pétr. Chap. 43, l. 31. Longe fugit quisquis suos fugit.

C'est le titre d'une des *Ménippées* de Varron. V. Buecheler, p. 188.

Chap. 29, l. 22. Scriptum : cave canem.

Eumen., XXVII, p. 177. *In januam « cave canem » inscribi jubeo.*

1. Voir ce qui a été dit sur Horace, p. 249.

Au chapitre 55 (pièce donnée comme étant de Publilius Syrus), on lit quelques mots que réunit aussi Varron.

Chap. 55, v. 9. Quo margarita cara tibi, bacam Indicam ?
V. 12. Zmaragdum ad quam rem viridem, pretiosum vitrum ?

Papia Papæ, XIII, 201. *Imperito nonnunquam concha videtur margarita, vitrum smaragdos.*

Comme autre rapprochement avec les vers attribués à Publilius Syrus, on peut citer les exemples que donne Varron des raffinements où se complaisait la gourmandise romaine.

Pétr. Chap. 55, v. 2. . . . . pavo pascitur.
Chap. 93, v. 5 et 6. . . . . ultimis ab oris.
Attractus scarus. . . . . .

Varron. Περὶ ἰδιωμάτων, p. 204. Analysé par Aulu-Gelle, VI, 16. *Nam pleraque id genus quæ heluones isti terra et mari conquirunt, exposuit inclusitque in numeros senarios.*

(La pièce de Pétrone est aussi en sénaires) :

Hæc sunt ferme. . . . .
parus e Samo. . . . . scari Cilices.

Chap. 119, v. 34, 35. . . . . atque Lucrinis
Eruta litoribus vendunt conchylia cenas.

Sexagesis, XVII, p. 215. *Ostream Lucrinam.*

Dans la pièce de Pétrone, nous avons remarqué les mots composés à la façon des poètes archaïques : *pietaticultrix ; gracilipes ; crotalistria.*

On les trouve aussi chez Varron :

Sexagesis, V, p. 213. *Neque qua vagipennis anates remipedas buxeirostris pécudes. . . . . sequeris.*

Faut-il rapprocher encore de ces vers du *Satiricon* (Chap. 14) :

Quid faciant leges, ubi sola pecunia regnat? sq.

une invective du même genre chez Varron ?

Sexagesis, XIV, p. 214 :
Quod leges jubent, non faciunt : δὸς καὶ λαβὲ servit omnino.

A cela se bornent les ressemblances, assez insignifiantes, on le voit, que nous avons pu relever entre Pétrone et Varron. C'est un maigre butin ; mais il nous reste bien peu des *Ménippées*.

Parmi les autres prosateurs latins, Pétrone connaît Cicéron et l'apprécie. Il le nomme ou le cite en trois endroits. Au chapitre 3, l. 16, Agamemnon dit : *doctores.... necesse habent cum insanientibus furere. Nam nisi dixerint quæ adulescentuli probent, ut ait Cicero : « soli in scholis relinquentur. »* C'est une citation du *Pro Cælio* (XVII, 41) : *Illud unum directum iter ad laudem cum labore qui probaverunt, prope soli jam in scholis sunt relicti.*

Cicéron est loué dans les vers composés par ce même Agamemnon à l'imitation de Lucilius :

Chap. 5, v. 20. *Grandiaque indomiti Ciceronis verba minetur.*

Au chapitre 55, Trimalchion institue une inepte comparaison entre Cicéron et Publilius Syrus, jugeant le premier plus éloquent, le second plus moral.

Ainsi, le seul passage de Cicéron cité par Pétrone est emprunté à cette partie du *Pro Cælio*, où le futur auteur du *De officiis* professe cette fois, pour les besoins de sa cause, une morale d'une indulgence singulière et revendique pour la jeunesse le droit aux plaisirs [1].

1. *Pro Cælio*, XVIII. « Detur aliquid ætati : sit adulescentia liberior : non omnia voluptatibus denegentur..... vincat aliquando cupiditas voluptasque rationem. »

Pétrone reconnaissait dans l'aimable laisser-aller de de ces préceptes, encore que tempérés par maintes réserves, une philosophie qui lui était chère et que ses héros pratiquent avec emportement, sans aucune des restrictions que fait expressément la prudence de Cicéron.

En dehors de ces trois mentions du grand orateur latin et des réminiscences possibles indiquées au chapitre III, dans l'étude des morceaux littéraires, il est malaisé de découvrir chez Pétrone des vestiges de son imitation. Qu'y avait-il en effet de commun entre le roman érotique de l'un et les amples discours, les copieux traités oratoires ou philosophiques de l'autre? Les quelques similitudes d'expression et d'idées que l'on a pu recueillir s'expliquent soit par de simples rencontres, soit par des sources communes. C'est probablement à une source grecque que Pétrone et l'auteur de la *Rhétorique* à Hérennius[1] ont pris ce trait plaisant du glorieux qui, appelant son esclave, feint de se tromper de nom afin de faire croire que sa domesticité est nombreuse[2]. Chez Pétrone, c'est une ruse de comédie qu'emploie Eumolpe pour faire des dupes dans sa chasse aux testaments[3].

Il se peut, toutefois, qu'il faille encore compter parmi les souvenirs de Cicéron cette phrase de Pétrone appli-

---

1. Cornificius?

2. Chap. 117, l. 34. « ..... et ne quid scænæ deesset, quotiescumque aliquem nostrum vocare temptasset, alium pro alio vocaret, ut facile appareret dominum etiam eorum meminisse, qui præsentes non essent. »

Cf. *Rhet. ad Herennium*, IV, 50. « Cum puerum respicit hunc unum, quem ego novi, vos non arbitror novisse, alio nomine appellat deinde alio atque alio..... ut ignoti qui audiunt, unum putent eligi de multis. »

3. Heinsius croit que le mot *cicaro*, dans cette phrase du chap. 46, p. 31, l. 8 : « Jam tibi discipulus crescit cicaro meus », est une corruption populaire du nom de Cicéron. Selon lui, ce surnom aurait été donné dans la plèbe aux enfants heureusement doués. Mais rien n'est moins prouvé. Il faudrait des exemples analogues. Suivant Niebuhr, ce mot signifierait *bavard* et correspondrait à l'italien *cicalone*.

quée à Giton, chapitre 81, l. 16 : *quid ille alter?* sq. — Ce sont à peu près les termes qu'emploie Cicéron apostrophant Antoine dans la 2e *Philippique*, XVIII, 44 : *Sumpsisti virilem, quam statim muliebrem tojam reddidisti.* Cette seconde *Philippique* était très lue dans les écoles des rhéteurs : elle fournissait la matière de plusieurs sujets de déclamation. Juvénal nous atteste sa grande réputation.

Sat., X, v. 125, 126 :

. . . . . *Quam te, conspicuæ divina Philippica famæ,*
Volveris a prima quæ proxima.

Notons enfin ces mots du chapitre 130, l. 32 : « *Habes confitentem reum* », qui pourraient, selon M. Kraffert[1], être une réminiscence de Cicéron (*Pro Ligario*, 2) : « *Habes igitur, Tubero, quod est accusatori maxime optandum, confitentem reum.* »

On ne doit pas s'attendre non plus à rencontrer Tite-Live parmi les sources habituelles de Pétrone. Ce n'est que très exceptionnellement, dans le poème de la *Guerre civile*, qu'il peut avoir eu des réminiscences de l'illustre historien. On a vu que quelques traits de la description du passage des Alpes par César pouvaient avoir été puisés dans les pages célèbres où Tite-Live nous peint ces mêmes Alpes franchies par l'armée d'Hannibal. C'était un morceau classique dans les écoles de déclamation, un de ceux auxquels Juvénal fait allusion :

Sat., X, v. 166, 167. . . . . *I demens et sævas curre per Alpes,*
Ut pueris placeas et declamatio fias.

Ainsi, ce sont les parties d'auteurs les plus lues chez les rhéteurs que Pétrone se rappelle d'ordinaire, en dehors des écrivains qu'il imite d'une manière un peu suivie

1. *Neue Beiträge zur Kritik und Erklärung lateinischer Autoren.* Verden, 1888.

dans certains chapitres de son roman. Il a certainement passé par l'école des déclamateurs ; quoiqu'il se soit affranchi de leur discipline et qu'il parle avec beaucoup d'indépendance et d'ironie de leurs exercices scolastiques, il n'en a pas moins gardé le souvenir de leurs leçons. Outre les réminiscences des poètes et des prosateurs classiques, on rencontre chez lui plus d'un développement oratoire du goût des *controversiæ*[1] et des *suasoriæ*. Ses exemples sont volontiers pris parmi ceux qui sont usités dans les déclamations : ainsi l'anthropophagie des Sagontins. (Chap. 141, l. 29.) Ni Polybe, ni Tite-Live ne parlent de ce fait horrible des défenseurs de Sagonte réduits à tuer leurs pères pour se nourrir de leurs cadavres. Appien (*De rebus hispaniensibus*, 12) dit seulement : καὶ ὁ λιμὸς σφᾶς ἐπίεζε. D'autres parlent de la *Saguntina fames*[2] ; mais l'école a adopté la version qui prête le plus à l'effet oratoire. Sénèque, *Controv.*, IX, 4, 5[3] : *Necessitas magnum humanæ imbecillitatis patrocinium est. Hæc excusat Saguntinos, quod patres occiderint.* C'est cette tradition qu'adopte Pétrone : *Saguntini oppressi ab Hannibale humanas edere carnes....* De même pour les Pétéliens : *Petelini idem fecerunt in ultima fame.* (Chap. 141, l. 30.) Polybe[4], dans des termes que reproduit à peu près Tite-Live[5], parle de l'opiniâtre résistance des Pétéliens, mais sans faire aucune allusion à leur cannibalisme.

1. Cf., par exemple, la plaidoirie d'Eumolpe (Chap. 107) et la réponse de Lichas (*Ibid.*).

2. Florus, 2, 6, 6 ; Ausone, *Ep.* 22, v. 42 ; Lucain, *Phars.*, III, 350, dont les termes à la rigueur peuvent s'interpréter de la même manière.

3. Cf. Saint Augustin, *De Civit. Dei*, 3, 20, et peut-être Salluste, *Hist. incert.*, Dietsch : « ubi multa nefanda casu » (esca. Bernays, *Rh. Mus.*. 1861, p. 320, d'après Sulpice-Sévère, *Chron.*, 2, 30) « super ausi atque passi. »

4. VII, 1, 3.

5. Tite-Live, l. XXIII, 30, dit simplement : « Absumptis enim frugum alimentis carnisque omnis generis quadrupedum suetæ insuetæque, postremo coriis herbisque et radicibus »..... sq.

Ces faits ont dû être puisés dans les histoires à effet, telles qu'on les composait pour les lectures publiques ou dans les répertoires de déclamations. Ainsi Juvénal, dans la XVe satire où, à propos des superstitions de l'Égypte, il rapporte le crime de la cité de Tentyra [1], instituant une amplification par quelques côtés analogue à celle de Pétrone, n'omet pas l'anthropophagie des Sagontins.

Sat., X, v. 113-115 :

Nobilis ille tamen populus, quem diximus, et par
Virtute atque fide, sed major clade, Saguntus
Tale quid excusat.

Il ne semble donc pas que Pétrone, en dehors des morceaux de Tite-Live qu'on lisait dans l'école, ait pratiqué les œuvres de cet historien ; ou tout au moins l'occasion ne s'est-elle pas fréquemment offerte à lui, dans ce que nous avons du *Satiricon*, de faire appel à ses souvenirs de cet écrivain. L'histoire tient une bien petite place en ce roman. C'est plutôt la mythologie qui fournit à Pétrone ses comparaisons et ses rapprochements. En dehors des noms plus haut mentionnés, auxquels il faut joindre celui de Numance (Chap. 141, l. 32) et ceux qui figurent dans le poème *De bello civili*, on ne rencontre dans le *Satiricon* d'autres noms historiques que ceux de Lucrèce, de Tarquin (Chap. 9), de Scipion (Chap. 141), d'Hannibal (Chap. 50 et 101). Du reste, l'histoire grecque est représentée par l'unique nom d'Alcibiade (Chap. 128).

Il n'y a pas lieu d'en être surpris, puisque nous avons affaire à un romancier qui ne se pique ni d'érudition, ni d'exactitude. Aussi, peut-on croire qu'il ne faut pas s'appliquer à déterminer rigoureusement à quels faits se rattache

1. Les Tentyréens, après une lutte sanglante avec les habitants d'Ombos, saisissent un des vaincus, le coupent en morceaux et en mangent chacun une bouchée.

Pétrone, en supposant toujours que le *Satiricon* ait été écrit sous Néron, est Sénèque le Philosophe. C'est aussi un de ceux auxquels il semble que le romancier ait fait le plus grand nombre d'emprunts. De bonne heure ceci a été reconnu. Déjà dans l'édition *variorum* de Burmann, de fréquents rapprochements sont établis entre le *Satiricon* et les ouvrages de Sénèque. Studer[1] en a indiqué d'autres, ainsi que M. Gottschlich dans une dissertation intitulée : *De parodiis Senecæ apud Petronium*[2].

Ce dernier opuscule pose la question de la parodie de Sénèque chez Pétrone et conclut que le dessein arrêté du romancier a été de railler le philosophe en contrefaisant sa manière. Voici quels sont les arguments de M. Gottschlich : On trouve, dit-il, dans Pétrone, beaucoup de fines moqueries à l'adresse des écrivains contemporains. Sénèque en particulier est persifflé dans le *Satiricon*. Entre Pétrone et lui, la différence est profonde. Genre de vie, doctrine, goûts littéraires, tout en eux est opposé. L'un est stoïcien, l'autre épicurien. En littérature, Sénèque s'accommode à son temps qui dédaignait les écrits anciens, aimait les subtiles déclamations et les traits. Pétrone admire l'antique élégance et, dès le début de son roman, nous exprime son dédain pour les boursouflures de cette éloquence d'école vide et pompeuse, qui a ruiné l'éloquence véritable. Il devait donc être choqué des hardiesses et des nouveautés que présente le style de Sénèque. C'est bien cet auteur qu'il vise quand il signale la décadence de l'art de la parole, de cet art dont Sénèque voulait s'attirer toute la gloire[3]. Ce sentiment est confirmé, ajoute M. Gott-

1. *Rheinisches Museum*, II, p. 71.
2. *Miscellaneorum Philologicorum libellus*. Zu Friderici Haase Jubiläum. Breslau, A. Neumann, 1863.
3. Cf. Tacite, *Annales*, XIV, 52.

schlich, par les nombreuses parodies de Sénèque que l'on trouve dans le *Satiricon* et qu'il nous signale.

Toutefois, Pétrone, dans sa parodie, n'imite pas Sénèque au point de reproduire intégralement ses termes dans un sujet plaisant ; il ne prend que les expressions où apparaît quelque artifice de rhétorique et conserve seulement la couleur du style ainsi que les idées. Ainsi, au chapitre 115, nous avons une déclamation d'Encolpe. Ce personnage, que nous savons pertinemment être un voleur et un débauché et qui, d'autre part, est un lettré, devient tout à coup stoïcien et se met à exprimer les plus graves pensées des philosophes. Eh bien! tout ce morceau n'est qu'un persiflage de Sénèque. M. Gottschlich le décompose, le rapproche, membre de phrase par membre de phrase, de maximes ou de développements analogues chez Sénèque, et s'appuie sur cet unique exemple pour affirmer la parodie du philosophe par le romancier[1]. Nous allons donc examiner la déclamation d'Encolpe et chercher, comme nous l'avons fait pour Lucain à propos du *De bello civili*, s'il s'y trouve des souvenirs de Sénèque et des intentions parodiques.

Encolpe errant au bord de la mer, après le naufrage auquel il a heureusement échappé, voit un cadavre que le flot pousse vers le rivage et reconnaît bientôt Lichas, le maître même du navire, celui dont naguère il avait si fort redouté le courroux. Frappé par le spectacle des vicissitudes humaines, il s'écrie :

Chap. 115, l. 32. Ubi nunc est, inquam, iracundia tua, ubi impotentia tua? nempe piscibus beluisque expositus es, et qui

1. M. Gottschlich annonçait son intention d'étudier plus tard jusqu'à quel point Pétrone a imité Sénèque et quels livres de cet écrivain il a vraisemblablement connus. Cette suite n'a point paru. Le relevé qu'on lira plus loin des imitations de Sénèque dans Pétrone en tiendra peut-être lieu.

paulo ante jactabas vires imperii tui, de tam magna nave ne tabulam quidem naufragus habes.

M. Gottschlich rapproche ce passage de Sénèque, Dial. VI, 10, 6 (éd. F. Haase), *Consol. ad Marciam :*

Alios per incerta nudos maria jactabit (fortuna) et luctatos cum fluctibus ne in arenam quidem aut litus explodet, sed in alicujus immensæ ventrem beluæ decondet.

Il faut avouer que, s'il y a ici une parodie, elle n'est pas évidente. Pétrone est tombé sur un lieu commun de roman, un naufrage et ses suites. Il part de là pour esquisser une déclamation sur les caprices de la fortune et sur l'incertitude de la vie. S'il est un thème banal, c'est celui-là, et il n'existe entre les deux textes aucune de ces conformités d'expression qui marquent un parti pris de parodie.

Je reconnais plutôt ici l'emploi familier à Pétrone du style épique ou oratoire dans sa généralité. On peut établir avec le passage qui précède bien d'autres rapprochements. Plusieurs ont déjà été indiqués précédemment :

Chap. 115, l. 23. Cœpi umentibus oculis maris fidem inspicere.... adhuc tanquam ignotum deflebam.

Cf. Ovide, *Métam.*, XI, 719, sq. :

Qui foret ignorans, quia naufragus, omine mota est,
Et tanquam ignoto lacrimas daret : sq.

Le mouvement d'Encolpe : *ubi nunc est iracundia tua?* rappelle assez, nous l'avons vu, celui de Lucain, *Phars.*, IV, 799, sq., à propos de la mort de Curion. Faudrait-il en conclure ici à une parodie d'Ovide ou de Lucain ? Rien n'est moins rare que les moralités débitées en cet endroit par Encolpe. D'autre part, les romanciers anciens ont toujours mêlé à leurs récits des sentences ou des disserta-

mum nihilo est : et tamen, o dementiam nostram, late disponitur. Cf. *Epist.*, 101, 4. — Mais il ajoute qu'on ne saurait désigner avec précision le passage de Sénèque parodié ici par Pétrone; car ces pensées sur l'aveuglement de l'homme qui ne songe jamais à la mort et enfante sans cesse de nouveaux projets se rencontrent très souvent chez Sénèque.

Il est fort possible que Pétrone se souvienne en cet endroit de divers passages de Sénèque. C'est un auteur qu'il avait lu (on en a la preuve par d'autres imitations) et qu'il devait vivement apprécier, quoique *moderne*. C'est l'intention parodique seule que nous contestons. Le morceau est simplement plaisant. On a déjà fait observer que ce qui fait le comique de cette déclamation en apparence si grave et si mélancolique, ce sont les réflexions humoristiques dont elle est mêlée, le trait de satire qui la termine, le contraste entre cette belle morale et le personnage qui l'expose. Encolpe, qui ne vit que d'escroqueries, a bonne grâce vraiment à parler de ces richesses acquises par la fraude : *opes fraudibus captas!* Au surplus, ce ne sont encore là que des lieux communs d'école exprimés par maint écrivain après et avant Sénèque, par Lucrèce, Horace, Pline l'Ancien[1], Juvénal.

Encolpe, continue M. Gottschlich, se sert de Lichas comme d'exemple pour prouver combien l'homme pense peu à l'inévitable mort, l. 37 : *Nempe hic proxima luce patrimonii sui rationes inspexit, nempe diem etiam quo venturus esset in patriam animo suo fixit. Dii deæque, quam longe a destinatione sua jacet!* Dans cette répétition de *nempe* et de *ille* dans la phrase suivante, M. Gottschlich reconnaît l'anaphore des particules dont Sénèque est coutumier. Cf.

1. Pline l'Ancien, *H. N.*, VII, chap. 1 : « Nulli vita fragilior, nulli rerum omnium libido major », etc.

De benef., V, 18; *Dial.* II, 13, 4, où la particule *sed* est cinq fois répétée, etc. L'expression *dii deæque* se rencontre souvent chez Sénèque : *Dial.* XI, 12, 5; *Dial.* XII, 10, 2, etc. Mais il est permis de se refuser à voir là des caractéristiques du style de Sénèque. Ces anaphores sont propres à la plupart des écrivains de l'âge d'argent, de Tacite entre autres; elles sont d'ailleurs de l'essence du style oratoire. Les déclamations de Sénèque le Rhéteur en offrent de nombreux exemples. Quant à l'exclamation *dii deæque*, elle n'est pas plus spéciale à un écrivain que pourrait l'être en français : Bon Dieu ! Grand Dieu[1] !

Abrégeons. Encolpe nous énumère les nombreux et divers accidents qui menacent la vie humaine (P. 82, l. 3) : *Sed non sola mortalibus maria hanc fidem præstant; illum bellantem arma decipiunt, illum diis vota reddentem penatium suorum ruina sepelit. Ille vehiculo lapsus properantem spiritum excussit; cibus avidum strangulavit, abstinentem frugalitas. Si bene calculum ponas, ubique naufragium est.* A cette locution subtile : *maria fidem præstant*, M. Gottschlich compare ces expressions de Sénèque : *Nat. Quæst.*, IV, Præf. 7 : .... *dubia fortuna maris*, ... *incerta fides ruris.* Mais *fides ruris* est une expression courante appliquée à la terre pour désigner la récolte.

Cf. Horace, *Odes*, III, 16; 29, 30. *Silvaque jugerum*
Paucorum et segetis certa fides meæ.

Tibulle, II, 3, 65. *At tibi*. . . . . .
Persolvat nulla semina terra fide.

Il n'y a donc pas de rapport entre les termes de Pétrone et ceux de Sénèque.

---

1. Cf. Pline l'Ancien, *H. N.*, Proœmium, I, 24 : « Di deæque ».
Térence, *Hécyre*, I, 2, 27 :
« Ita di deæque faxint », etc.

Pour l'idée, M. Gottschlich rapproche : *Nat. Quæst.*, II, 59, 3 : *Omnia, quæ ad mortem ducunt, contempta sunt..... seu ruinarum subito lapsu procidentium pondera....* et : *Nat. Quæst.*, VI, 2, 5 : *cum quosdam strangulaverit potio male lapsa per fauces.* Ces réminiscences sont possibles ; mais où serait la parodie ? Pétrone développe en rhéteur une thèse banale. Ne sont-ce pas à peu près les mêmes idées qui sont énoncées dans cette déclamation de Cestius Pius, rapportée par Sénèque le Père (*Controverses*, VII, I, 9) : *Multas rerum natura mortis vias aperuit et multis itineribus fata decurrunt, et hæc est condicio miserrima humani generis, quod nascimur uno modo, multis morimur : laqueus, gladius, præceps locus, venenum, naufragium, mille alix mortes insidiantur huic miserrimæ animæ?* L'originalité de Pétrone consiste à avoir mêlé à ces généralités des pointes ironiques. Voyez cet homme qui, au moment même où il est en prières, est écrasé par la chute de sa maison. Belle récompense de la piété !

Il faut reconnaître avec M. Gottschlich que le morceau dans son ensemble a bien la couleur du style de Sénèque et qu'on y retrouve la coupe de ses phrases : *Si bene calculum ponas, ubique naufragium est,* est un trait du même genre que ceux-ci : *Dial.* XI, *Ad Polyb.*, 9, 6 : *omnis vita supplicium est,* et *Thebais,* 147 sq. :

Ferrum negabis ? noxias lapso vias
Cludes ? et arctis colla laqueis inseri
Prohibebis ? herbas, quæ ferunt letum, auferes ?
Quid ista tandem cura proficiet tua ?
Ubique mors est.

De plus, l'expression *calculos ponere* a été plusieurs fois employée par Sénèque (par d'autres également, Pline le Jeune, etc.).

Sénèque, dans le Dialogue XI, à Polybe, 9, 6, compare

aussi la vie humaine à une mer profonde et agitée où les hommes sont ballottés, se heurtent l'un contre l'autre et font enfin naufrage.

Dans Pétrone, le chapitre 115 se termine ainsi : *At enim fluctibus obruto non contingit sepultura. Tanquam interest, periturum corpus quæ ratio consumat, ignis an fluctus, an mora. Quicquid feceris, omnia hæc eodem ventura sunt. Feræ tamen corpus lacerabunt. Tanquam melius ignis accipiat; immo hanc pœnam gravissimam credimus, ubi servis irascimur. Quæ ergo dementia est, omnia facere, ne quid de nobis relinquat sepultura!*

Pétrone, dit M. Gottschlich, a imité dans ce passage le livre *De remediis fortuitorum* dont nous avons conservé ce fragment entre autres (Chap. 5, 2) : *Insepultus jacebis. Quid interest, ignis me an fera consumat, an tempus ultima omnium sepultura?* On rencontre encore trois fois la même pensée dans les autres écrits de Sénèque : *Dial. ad Marciam*, VI, 20, 2 : *Nihil interesse, infra quod quis jaceat;* — *De beneficiis*, V, 20, 4 : *quid enim illius intererat, quo genere dilaberetur?* et *Ep.*, 92, 34 : *ignis illud exurat, an terra contegat, an feræ distrahant, ...utrum projectum aves differant, an consumatur*

Canibus data præda marinis,

quid ad illum, qui nullus?

M. Gottschlich attache à ce rapprochement une grande importance ; il y voit la preuve indubitable que toute la déclamation d'Encolpe est une parodie de Sénèque ; en second lieu, l'imitation de Pétrone est le témoignage le plus ancien établissant que le livre *De remediis fortuitorum* est bien de Sénèque. Enfin, elle met sur la voie d'une utile correction du texte de Pétrone : au lieu de *aura*, *mora* qui correspond à *tempus* dans Sénèque.

Il ne semble pas qu'il y ait lieu de tirer de ces rappro-

ments des conclusions aussi absolues. D'abord, s'il est vraisemblable que Pétrone a ici des réminiscences de Sénèque, cela n'est pas certain. Cette idée que peu importe la manière dont le corps sera dissous, cette indifférence du philosophe pour sa dépouille mortelle, tout cela a été exprimé avant Sénèque et le sera après lui.

Nous avons cité les vers de Lucrèce (*De rer. nat.*, III, 868 sq.) où ces idées sont en germe. Mécène n'avait-il pas dit :

Nec tumulum curo : sepelit natura relictos[1] ?

On lit dans Sénèque le Père (*Controv.*, VIII, 4, l. 17) : *Omnibus natura sepulturam dedit : naufragos idem fluctus qui expulit (sepelit) : suffixorum corpora crucibus in sepulturam suam defluunt ; eos qui vivi uruntur, pœna funerat.*

Lucain s'écrie :

Phars., VII, 809-811. . . . . *tabesne cadavera solvat*
An rogus, haud refert ; placido natura receptat
Cuncta sinu, finemque sui sibi corpora debent.

Nous verrons le même thème traité dans Fronton (*Ad M. Cæsar.*, l. II, ep. 19) : *Sepultura cadaveribus in ipsis injuriis præsto est. Sive maria naufragos devorent, sive flumina præcipites trahant, sive harenæ obruant, sive feræ lacerent, sive volucres discerpant corpus humanum, satis sepelitur ubicumque consumitur.*

Enfin, Minucius Félix, dans un passage qui semble directement inspiré de Sénèque, écrira (*Octavius*, 11, 4, éd. Bœhrens) : *Inde videlicet et execrantur rogos..... nec interest utrum feræ diripiant an maria consumant, an humus*

---

1. C. Mæcenas, 7, p. 339 ; Bœhrens, *Fragmenta poetarum Romanorum*.

contegat, an flamma subducat; cum cadaveribus omnis sepultura, si sentiunt, pœna sit, si non sentiunt, pyra conficiendi celeritate medicina.

On voit que la parodie, si elle existait, atteindrait du même coup nombre d'écrivains. Mais, nous devons le répéter, il n'y a pas dans ce passage de Pétrone de parodie directe et personnelle. Il a mis la main sur un lieu commun, dont Sénèque a pu lui fournir une expression précise ; il l'a développé, puisque l'occasion s'en présentait, et traité à sa manière en le relevant de traits railleurs. N'est-ce pas là perpétuellement sa méthode, là même où, au premier abord, on pourrait le croire sérieux ? Ces traits plaisants, nous les avons déjà signalés au chapitre de la morale de Pétrone. Une éloquente apostrophe tombe sur cette exclamation drolatique : *en homo quemadmodum natat !* Ce n'est même pas le mot de Dæmones dans le *Rudens* de Plaute, 1, 2, 72 :

Hui homunculi, quanti estis ! ejecti
Ut natant.....

où *natare* est pris au sens propre de : faire effort en nageant pour se sauver. Ici, c'est un cadavre que voit Encolpe, un cadavre flottant, et d'autre part *natare* marque l'irrésolution, l'incertitude des desseins humains.

Cf. Horace, *Sat.*, II, 6, 7 :

Pars hominum vitiis gaudet constanter et urget
Propositum ; pars multa natat.

Nous avons donc dans Pétrone un pur jeu de mots.

Puis, la déclamation reprend, semée de sentences, roulant sur des banalités philosophiques (vanité des projets des hommes, diversité des formes que revêt la mort, insouciance où est le sage à l'égard de sa sépulture), et se termine sur une pointe contre la crémation. Notons en-

core que, après avoir traité de folie ce genre de sépulture, on s'empresse (Chap. 115, l. 15) de brûler le corps de Lichas : nouvelle preuve du peu de conviction que l'auteur apporte dans ce développement fait de lambeaux de déclamations. On y retrouve l'ironie discrète qui lui est habituelle.

Il n'y a pas, en résumé, de raisons suffisantes pour voir en ce passage une parodie de Sénèque, encore moins une intention de raillerie blessante à son égard. Les traits seraient plus directs et plus aigus, si Pétrone avait voulu réellement se moquer des idées et de la manière d'un écrivain qui était en disgrâce à l'époque où l'on place d'ordinaire la composition du *Satiricon*. Nous ne retrouvons ici que le genre d'imitation familier à Pétrone. Il connaissait assurément les œuvres de Sénèque, auteur à la mode, qui fut de bonne heure lu et admiré dans les écoles et pour lequel la jeunesse avait un véritable engouement : *solus hic fere in manibus adulescentium fuit*, dit Quintilien (X, I, 125). Il est assez naturel que, pour un développement qui affecte des allures philosophiques, Pétrone se soit inspiré d'un philosophe.

Les autres imitations de Sénèque dans le *Satiricon* ne sont pas de nature à modifier cette opinion. Nous allons les passer en revue, en nous bornant à celles qui nous semblent le plus caractéristiques.

Studer[1] s'est appliqué à établir la parenté qui existe entre Sénèque et Pétrone au point de vue du vocabulaire et de la phraséologie. Ce relevé a une médiocre valeur. Studer note souvent comme appartenant à Sénèque des termes qu'on lit chez les auteurs antérieurs ou des locutions qui sont de la langue familière et populaire. Pétrone, dit Studer, emploie *acidus* dans le sens de *molestus* : (Chap. 31, p. 22, l. 2) *acidum canticum* ; (Chap. 68, l. 39) *acidior so-*

1. *Op. cit.*, 6.

nus; (Chap. 92, p. 63, l. 6) *acidius sibi unquam fuisse negat.* Il rapproche Sénèque, *De ira*, III, 43, 1 : *superioribus acidum ac molestum.* Mais ce terme est pris au même sens dans Horace (*Ep.*, II, 2, 64) :

Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus.

Notare au sens d'*animadvertere* se trouve chez d'autres écrivains; ainsi chez Pline l'Ancien, *H. N.*, 2, 8, 6 : *Apud nos quoque id liquore olei notamus accidere. Publicare*, faire connaître, divulguer (Pétrone, Chap. 39, l. 5; Sénèque, *De Ira*, 1, 16, 2) est également chez Justin, 1, 7, chez Pline l'Ancien, *H. N.*, 33, 1, 6. Nous avons rencontré dans Afranius la locution *sicca sobria* qui se lit dans Pétrone (Chap. 37, p. 25, l. 3) et dans Sénèque, *Ep.*, 18, 4, 114, 3; *De vita beata*, 12, 4. C'est une façon de parler populaire. *Obiter* avec la signification de *simul* se rencontre non seulement chez Pétrone, chapitres 31, 38; chez Sénèque, *De ira*, III, 1, 3, mais chez Pline l'Ancien, 37, 9, 37; 33, 8, 44; chez Apulée, *Metam.*, VI, 25, etc.

On sait d'ailleurs combien il est hasardeux de prétendre déterminer ce qui appartient en propre à la langue d'un écrivain donné. En songeant à tous les textes de la littérature qui nous manquent, on se sent tenu à la plus grande circonspection. Nous nous bornerons donc à faire entrer dans la liste qu'on va lire des rapprochements possibles entre Pétrone et Sénèque, les expressions les plus caractéristiques que Studer a relevées comme étant communes aux deux auteurs.

Les ressemblances qu'on peut saisir entre les idées ne permettent, elles aussi, d'induire une imitation d'un auteur par l'autre, qu'à la condition que les termes qui les expriment soient à peu près identiques. Comparons donc les passages correspondants de Sénèque et de Pétrone, en négligeant tout ce qui n'est que lointain ou approximatif.

Pétr. Chap. 26, p. 19, l. 14. Quonam genere præsentem evitaremus procellam.	**Sén. Emploi fréquent de *genus* pour *ratio* dans Sénèque : *Ep.*, 36, 1, *movet cerebrum non uno genere*; 57, 9, *nullo genere posse* (*perire animum*).**
Chap. 41, l. 38. Dum versas te, nox fit.	***De ira*, III, 43, 5. *Dum respicimus, quod aiunt, versamusque nos, immortalitas aderit.***
Chap. 47, l. 31. Nec medici se inveniunt.	***De benef.*, V, 12, 6. *Minusque se inveniunt.***
	Cf. Sénèque le Rhéteur, *Controv.*, III, Præf., 13, *vix se invenient.*
Chap. 56, l. 14. Jam etiam philosophos de negotio dejiciebat.	***Ep.* 88, 44. *Zenon Eleates omnia negotia de negotio dejecit.***

C'est Trimalchion qui laisse ainsi bien loin derrière lui les philosophes. Pétrone le rend ridicule en lui faisant débiter des dissertations morales, des doctrines humanitaires, comme au chapitre 71.

Pétr. Chap. 71, l. 30. Et servi homines sunt et æque unum lactem biberunt [1].	**Sén., *Ep.* 47, 10. *Vis tu cogitare istum, quem servum tuum vocas, ex iisdem seminibus ortum, eodem frui cœlo, æque spirare, æque vivere, æque mori?***

Mais rien ne prouve que Pétrone ait voulu parodier ces pensées. Elles ne deviennent plaisantes qu'en raison de la

1. Cette maxime est en effet en contradiction flagrante avec les actes de Trimalchion. Au chap. 53, nous avons appris que l'esclave Mithridate a été mis en croix pour avoir maudit le génie de Trimalchion : « Mithridates servus in crucem actus est, quia Gai nostri genio male dixerat. »

sottise et de la présomptueuse ignorance de celui qui les exprime dans le roman. Ce grotesque accumule impertinences sur impertinences et pataquès sur pataquès. Comment il accommode la mythologie, le chapitre 59 nous l'apprend : « Diomède et Ganymède étaient deux frères; ils avaient pour sœur Hélène. Agamemnon l'enleva et à la place de Diane il mit une biche. » Peut-être Pétrone a-t-il pris quelques traits de cette caricature au portrait que fait Sénèque de Calvisius Sabinus.

Ep. 27, 5. *Et patrimonium habebat libertini et ingenium : nunquam vidi hominem beatum indecentius. Huic memoria tam mala erat, ut illi modo nomen Ulixis excideret, modo Achillis, modo Priami.... Nemo vetulus nomenclator.... tam perperam tribus quam ille Trojanos et Achivos persalutabat.... Magna summa emit servos, unum, qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum. Novem præterea lyricis singulos adsignavit.*

La fantaisie lugubre de Trimalchion invitant ses convives à se figurer qu'ils assistent au festin de ses funérailles peut avoir été inspirée par des traits analogues que Sénèque rapporte.

Pétr. Chap. 78, p. 53, l. 1. Trimalchio ebrietate turpissima gravis novum acroama, cornicines, in triclinium jussit adduci, fultusque cervicalibus multis extendit se super torum extremum et : « fingite me », inquit, « mortuum esse. Dicite aliquid belli. » Consonuere cornicines funebri strepitu, etc.

Sén. *Ep.* 12, 8. *Pacuvius, qui Syriam usu suam fecit, cum vino et illis funebribus epulis sibi parentaverat, sic in cubiculum ferebatur a cena, ut inter plausus exoletorum hoc ad symphoniam caneretur :* βιβίωται ! βιβίωται ! *Nullo non se die extulit.*

De brevit. vit., 20, 3. *Turannius fuit exactæ diligentiæ senex, qui post annum nonagesimum, cum vacationem procurationis ab C. Cæsare ultro accepisset, componi se in lecto et velut exanimem*

a circumstante familia plangi jussit[1].

Mais, ainsi qu'on doit s'y attendre, c'est surtout dans les morceaux où il moralise que Pétrone semble se souvenir de Sénèque, soit pour les idées, soit pour le tour sentencieux dont il les revêt parfois. Nous avons déjà étudié à ce point de vue le chapitre 115.

Voici d'autres rapprochements :

Pétr. Chap. 59, l. 21. In hac re qui vincitur, vincit.	Sén. *De ira*, II, 34, 5. *Ille est melior qui prior pedem retulit, victus est qui vicit.*
Chap. 80, l. 37 : Grex agit in scæna mimum : pa- [ter ille vocatur, Filius hic, nomen divitis ille [tenet. Mox ubi ridendas inclusit pa- [gina partes, Vera redit facies, adsimulata [perit.	*Ep.* 76, 31. *Nemo ex istis, quos purpuratos vides, felix est, non magis quam ex illis, quibus sceptrum et chlamyden in scena fabulæ adsignant : cum præsente populo lati incesserunt et cothurnati, simul exierunt, excalceantur et ad staturam suam redeunt.* Cf. *Ep.* 24, 13. *Non hominibus tantum, sed et rebus persona demenda est et reddenda facies sua.*

Nomen divitis peut être une allusion au mime *Dives fugitivus* dont parle Sénèque, *Ep.* 114, 6, *hunc esse* (Mécène), *qui in tribunali, in rostris, in omni publico cœtu sic adparuerit, ut pallio velaretur caput exclusis utrimque auribus, non aliter quam in mimo divites fugitivi solent.*

Chap. 88, p. 57, l. 3. Ad præmia peccat.	*Ep.* 122, 18. *Quibus peccandi præmium infamia est.*

1. Cf. encore Pétrone, chap. 92, p. 63, l. 18, sq., et Sénèque, *Nat. quæst.*, I, 16, 1. « Hostius fuit Quadra », sq.

Chap. 84, l. 13. Nescio quo modo bonæ mentis soror est paupertas.	*Ep.* 17, 5. *Si vis vacare animo, aut pauper sis oportet aut pauperi similis.*
Chap. 88. l. 24. Ubi sapientiæ cultissima via? sq.	*Nat. quæst.*, VII, 32, 1. Plaintes analogues : *ad sapientiam quis accedit?* sq.
Chap. 125, p. 98, l. 7. Quam male est extra legem viventibus : quicquid meruerunt, semper expectant.	*Ep.* 105, 7. *Conscientia aliud agere non patitur ac subinde respondere ad se cogit. Dat pœnas quisquis expectat; quisquis autem meruit, expectat.*

Il n'est pas nécessaire de poursuivre avec plus de détail ces similitudes d'idées et d'expressions. Les plus remarquables viennent d'être notées.

Tout en faisant la part de tout ce qui a pu être puisé par Pétrone et par Sénèque dans le fonds impersonnel des moralités d'école, il n'en est pas moins juste de conclure, avec Studer, qu'il y a dans le *Satiricon* des réminiscences de Sénèque, et surtout que le romancier donne souvent à ses sentences la forme et la couleur du style du philosophe. N'y a-t-il pas, par exemple, un rapport sensible de construction entre ces deux phrases?

Chap. 81, l. 9. Ergo me non ruina terra potuit haurire? non iratum etiam innocentibus mare?	*Consol. ad Helv.*, 16, 3. *Non gemmæ te, non margaritæ flexerunt..... non te..... periculosa etiam probis pejorum detorsit imitatio.*

Mais nous n'avons vu nulle part une intention de parodie à l'égard de Sénèque. Le procédé d'imitation est le même que nous avons constaté partout, qu'il s'agisse de Virgile, de Lucain, d'Ovide ou d'Horace.

Si parfois le style de Pétrone brille de l'éclat des ex-

pressions poétiques et semble un *carmen solutum*, ce n'est pas que l'écrivain songe à railler Virgile ou Horace, dont il a emprunté le noble langage ; il cherche seulement une antithèse divertissante entre la dignité du style et la vulgarité des scènes ou des personnages. Il en est de même pour le style oratoire ou philosophique qu'il va plus d'une fois puiser dans les traités ou les lettres de Sénèque. Ses personnages pourraient s'écrier comme l'Hector du *Joueur :*

Ce sont des vapeurs de morale
Qui nous vont à la tête et que Sénèque exhale [1].

Il nous reste à signaler les imitations que Pétrone a pu faire de l'*Apokolokyntose*. On a déjà vu (Chap. III) qu'il avait très probablement lu cette *Ménippée*, exemplaire spirituel et apprécié du genre qu'il avait lui-même adopté. Sans revenir sur les rapports généraux qui ont été indiqués, bornons-nous à grouper les termes de la langue populaire, les locutions proverbiales qui se lisent chez l'un et chez l'autre écrivain. Ces similitudes sont assez nombreuses pour que Studer ait pu écrire : « On est presque tenté de croire qu'un fragment du *Satiricon* s'est égaré parmi les écrits du philosophe. » N'oublions pas cependant que beaucoup de ces ressemblances peuvent s'expliquer aussi par ce fait que tous deux ont mis à contribution le vocabulaire du langage familier.

Pétr. Chap. 44, l. 8. Non.... buccam panis invenire potui.	Sén. *Apokol.*, I, 7 (éd. Buecheler). *Dicam quod mihi in buccam venerit.*
Chap. 43, l. 26. Duræ buccæ fuit, linguosus.	

1. Regnard, *le Joueur*, acte IV, sc. 11, v. 4.

Chap. 64, p. 43, l. 20. Bucca, bucca, quot sunt hic ?	
Chap. 70, l. 5. Ad buccam.	
Chap. 113 et 133. Jurat verbis conceptissimis.	I, 17. *Verbis conceptis affirmavit.*
Chap. 126, l. 13. Nec augurla novi nec mathematicorum cœlum curare soleo.	III, 9. *Patere mathematicos aliquando verum dicere.*
Chap. 58, p. 39, l. 7. Meliorem noli molestare, qui te natum non putat.	III, 12. *Nemo enim unquam illum natum putavit.*
Chap. 42 et 62. Animam ebulliit.	IV, p. 229, 21. *Et ille quidem animam ebulliit.*
Chap. 58, l. 38. Alogias menias.	VII, 28. *Ne tibi alogias excutiam.*
Chap. 92, l. 22. Notorem dare.	VII, p. 231, l. 10. *Si qui a me notorem petisset.*
Chap. 58, p. 39, l. 16. Aut numera mapalia.	IX, 37. *Vos mera mapalia fecistis.*
Chap. 17, l 17. Ut facilius possis deum quam hominem invenire.	IX, p. 232, 8. *Olim, inquit, magna res erat deum fieri : jam fumum minum fecistis.*
Chap. 45, l. 4. Modo sic, modo sic.	IX, 26. *Modo huc, modo illuc.*
Chap. 45, l. 40. Manus manum lavat.	IX, 28. *Manus manum lavat.*
Chap. 44, l. 12. Semper Saturnalia agunt.	XII, p. 234, 8. *Dicebam vobis : Non semper Saturnalia erunt.*

Il y aurait à relever, outre ces expressions de la langue familière, l'emploi commun à l'un et à l'autre écrivain de proverbes, de jeux de mots, de termes d'une emphase ironiquement poétique. Mais il nous suffira d'avoir constaté ces ressemblances sans entrer ici dans un détail trop minutieux.

Un dernier rapport et tout extérieur que l'*Apokolokyntose* présente avec le *Satiricon* est celui-ci. Le pamphlet de Sénèque n'est signalé que par un seul auteur, Dion Cassius, LX, 35. L'on sait, d'autre part, combien sont rares et tardives les mentions faites de Pétrone par les auteurs anciens. Était-il donc dans la destinée des *Ménippées* d'être passées sous silence? De tels ouvrages semblaient-ils indignes d'être comptés au nombre des productions littéraires? Il ne faut voir sans doute dans cette coïncidence qu'un simple hasard. C'est un caprice inexplicable de la fortune qui a multiplié les copies de certaines œuvres, anéanti les autres, sauvé celles-là, grâce à un unique manuscrit échappé à la destruction.

A Sénèque s'arrête la liste des écrivains latins antérieurs à Néron ou contemporains dont nous avons cherché les réminiscences ou les imitations dans Pétrone. Arrivés à ce point de notre étude, nous pouvons essayer de dresser au moins partiellement le catalogue de la bibliothèque de Pétrone. Le compartiment des poètes semble le plus riche. Voici d'abord les satiriques, Lucilius, Varron avec ses *Ménippées*, Horace à une place d'honneur. Si Perse a son coin, le maigre rouleau du jeune et rigide stoïcien n'a pas été souvent tiré de son *scrinium*. Parmi les épiques, figurent Virgile et Lucain, fréquemment lus; parmi les élégiaques, Ovide, dont l'*Art d'aimer* et les *Amours* sont le plus consultés; probablement aussi Tibulle et Properce. Les autres genres poétiques sont représentés par Lucrèce, dont Pétrone apprécie l'irréligion, par quelques auteurs de mimes et de *togatæ*, entre lesquels on remarque Publilius Syrus. D'autres écrits nous échappent, poèmes érotiques d'auteurs à tout jamais disparus.

Le côté des prosateurs est moins riche; pourtant, bien en vue y apparaissent les deux Sénèque, quelques discours et traités de Cicéron, un Tite-Live ou plutôt des extraits

de cet historien, et les *Milésiennes* de Sisenna. Voilà ce que nous entrevoyons dans l'armoire qui contient les auteurs latins. Passons à la bibliothèque grecque.

Les souvenirs des auteurs grecs. — M. Buecheler, dans la préface de l'édition de 1862, p. 9, indique en ces termes les sources grecques de Pétrone : « Ces satires nous révèlent un écrivain très instruit, un esprit élégant, un juge éclairé des arts de la Grèce, un appréciateur intelligent des études libérales, qui paraît avoir étudié particulièrement la comédie nouvelle et les livres des Péripatéticiens où sont peintes les mœurs des hommes. Bien des choses singulières critiquées dans les personnages de Trimalchion et de ses convives sont imitées presque mot pour mot du livre de *Caractères* qui porte le nom de Théophraste. »

Les *Caractères* de Théophraste et la comédie nouvelle seraient donc, d'après M. Buecheler, les principales sources grecques de Pétrone. Depuis l'époque où il écrivait ces lignes, son opinion s'est précisée et il l'a formulée dans les termes suivants[1] : « Il faut, lorsqu'on recherche les sources et les modèles de Pétrone, distinguer toujours entre les sources directes et les sources indirectes. Ainsi, pour les satires d'Horace, la source directe, c'était Bion le Borysthénite ; mais Bion s'était largement servi des comiques. De même, tel mythe tragique chez Ovide a sa source directe chez Nicandre ou d'autres Alexandrins, mais sa source indirecte et réelle chez Euripide ; de même encore que le traité de rhétorique de Rutilius Lupus est traduit directement de Gorgias, mais, pour le fond des idées, n'en a pas moins sa source réelle dans la rhétori-

1. Nous reproduisons ici les termes d'une lettre que M. le professeur Buecheler a bien voulu nous autoriser à publier.

que de Pergame et en général dans la rhétorique de l'école post-aristotélicienne ; de même, il faut rectifier ce que j'ai dit, il y a vingt-cinq ans, sur les sources de Pétrone, ou du moins le comprendre, *mutatis mutandis*.

« Des portraits comme en trace Pétrone, avec des traits si crus et si énergiques, et parfois poussés jusqu'à la caricature, c'est Ménandre et ses disciples, c'est la nouvelle comédie attique, qui les premiers en ont dessiné. Ces portraits, χαρακτηρισμοί, ont été utilisés, complétés en partie, et agrandis une première fois par la littérature philosophico-péripatéticienne, une seconde fois par la littérature rhétorico-pédagogique. (Cf. *Anhang aus den Rhetor.* Ussing. — *Theophrasti Charact.*) Que la littérature de salon et surtout le roman, depuis qu'il existait, aient appliqué des traits et des portraits généraux à des figures et à des situations particulières, et les aient souvent répétés *in concreto* de telle ou telle manière, cela, nous pouvons le considérer comme tout à fait vraisemblable, quoique ce qui nous reste de la littérature grecque pendant la période gréco-romaine ne nous permette pas de le prouver. On ne peut pas s'imaginer les Μιλησιακά d'Aristide et d'autres écrits du même genre, comme sans doute il y en eut tant depuis l'époque de Sylla, sans les sources que nous indiquons, et le peu qui nous en reste montre les plus étroits rapports avec la manière de Pétrone. Ainsi donc, la comédie attique est, au moins pour la partie mimique dans Pétrone, les *convivæ Trimalchionis*, etc., le véritable point de départ, la source indirecte, et par là s'expliquent des ressemblances, déjà signalées en partie par les anciens éditeurs, avec des passages de poètes comiques, ou avec les *Caractères* de Théophraste, et aussi avec certains représentants de la philosophie populaire du nouveau Portique et des Cyniques, Sénèque et autres, qui tiraient de préférence de ces recueils populaires les arguments les plus

persuasifs. Mais, d'une façon tout aussi certaine, il ne peut pas être question de la comédie comme d'une source directe. »

Nous ne pouvons que nous ranger à ces conclusions ; en ce qui concerne Sénèque seulement, nous faisons nos réserves. Nous croyons avoir prouvé que Pétrone l'a imité et s'est inspiré de son esprit.

Si, en dehors de ces intermédiaires que nous ne pouvons que soupçonner, nous cherchons ce que Pétrone a dû directement à Théophraste, les rappports entre le *Satiricon* et les *Caractères* nous paraissent assez peu nombreux. Voici ceux que nous avons trouvés.

Pétr. Les bavardages des gens du peuple, au festin de Trimalchion, évoquent le souvenir du portrait du bavard dans les *Caractères*.

Chap. 66, l. 10. « Tamen » inquit Trimalchio, « quid habuistis in cena ? » « dicam », sq.

Cf. les plaintes de Ganymède (Chap. 44, l. 36) :

Nemo enim cœlum cœlum putat, nemo jejunium servat, nemo Jovem pili facit.

Chap. 44, l. 7. Cum interim nemo curat, quid annona mordet.... L. 33, et si perseverat hæc annona, casulas meas vendam.

Chap. 44, l. 9. Et quomodo siccitas perseverat.... L. 39, et Jovem aquam exorabant.

Théophraste, édit. Didot, 3, p. 3 :

Ἀδολεσχίας.

Ἡ δὲ ἀδολεσχία ἐστὶ μὲν διήγησις λόγων μακρῶν καὶ ἀπροβουλεύτων· ὁ δὲ ἀδολέσχης τοιοῦτός ἐστιν, οἷος ὃν μὴ γιγνώσκει, τούτῳ παρακαθιζόμενος πλησίον, πρῶτον μὲν τῆς ἑαυτοῦ γυναικὸς εἰπεῖν ἐγκώμιον· εἶτα δ τῆς νυκτὸς εἶδεν ἐνύπνιον, τοῦτο διηγήσασθαι· εἶθ' ὧν εἶχεν ἐπὶ τῷ δείπνῳ τὰ καθ' ἕκαστα διεξελθεῖν. Εἶτα δὲ προσχωροῦντος τοῦ πράγματος, λέγειν ὡς πολὺ πονηρότεροί εἰσιν οἱ νῦν ἄνθρωποι τῶν ἀρχαίων.....

καὶ ὡς χαλεπόν ἐστι τὸ ζῆν.

καὶ εἰ ποιήσειεν ὁ Ζεὺς ὕδωρ πλεῖον, τὰ ἐν τῇ γῇ βελτίω ἔσεσθαι.

Quelques traits font penser aux impertinences de Trimalchion pendant son repas.

Chap. 47, l. 30. Ignoscite mihi, inquit, amici, multis jam diebus venter mihi non respondit, sq.

Chap. 20, p. 13 :

Ἀηδίας.

Καὶ ἐσθίων ἅμα διηγεῖσθαι ὡς ἐλλέβορον πιὼν ἄνω καὶ κάτω καταρθείη· καὶ ζωμοῦ τοῦ παρακειμένου ἐν τοῖς ὑποχωρήμασιν αὐτῷ μελάντερα ἡ χολή.

D'autres conviendraient assez à la sotte vanité de Trimalchion et à sa prétentieuse ignorance.

Chap. 27, p. 17. Ὀψιμαθίας.

Ὁ δὲ ὀψιμαθὴς τοιοῦτός τις, οἷος ῥήσεις μανθάνειν ἑξηκονταέτης γεγονώς, καὶ ταύτας λέγων παρὰ πότον, ἐπιλανθάνεσθαι.....

Et au chapitre 28, p. 18, Κακολογίας, se trouvent encore quelques généralités qui peuvent faire penser aux médisances des convives de Trimalchion.

En résumé, les rapports entre les *Caractères* et le *Satiricon* sont très vagues et lointains. Les ridicules relevés par le moraliste grec sont plus délicatement observés que chez Pétrone et sont aussi moins vulgaires. Il faut donc, si l'on veut ranger Théophraste parmi les modèles de Pétrone, le considérer, avec M. Buecheler, comme un modèle indirect où des écrivains intermédiaires, imités par le *Satiricon*, auraient puisé quelques éléments de leurs peintures satiriques.

Rien ne nous autorise non plus à admettre que notre auteur se soit quelque part inspiré directement de la comédie ancienne ou nouvelle, d'Aristophane ou de Ménandre. Les quelques rapports qu'on peut à la grande rigueur découvrir entre ces comiques et Pétrone sont fort

peu caractéristiques. Faut-il relever des traits comme celui-ci ?

Pétr., chap. 44, l. 31. Nunc populus est *domi leones, foris vulpes.*

Aristophane, Εἰρήνη, 1189 :

ὄντες οἴκοι μὲν λέοντες,
ἐν μάχῃ δ' ἀλώπεκες.

Mais c'est là une expression proverbiale.

De même celle-ci :

Pétr., chap. 71, l. 32. Cito aquam liberam gustabunt.

Aristophane, fr. 25. Kock. Μηδέποθ' ὕδωρ πίοιμι ἐλεύθερον.

En réalité, les écrivains grecs dont on trouve certainement la trace dans le *Satiricon* sont fort peu nombreux.

Parmi ceux que connaît sûrement Pétrone, il faut mettre au premier rang Homère. On le voit d'abord cité à côté des lyriques, de Virgile et d'Horace, comme un des modèles les plus parfaits qu'offre la poésie (Chap. 118) : *Homerus testis et lyrici Romanusque Vergilius...;* au chapitre 1, le mètre homérique est opposé aux mètres lyriques ; Pétrone semble dire que Pindare et les autres lyriques ont désespéré de pouvoir rivaliser avec la beauté des épopées d'Homère : *cum Pindarus noremque lyrici Homericis versibus canere timuerunt.* Le sot Trimalchion a fait peindre sur le portique de son palais des scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (Chap. 29, p. 21, l. 1), *Iliada et Odyssian ;* il a lu Homère dans son enfance (Chap. 48, p. 33, l. 3) : *solebam hæc ego puer apud Homerum legere.* Il est vrai qu'il l'a médiocrement compris ou retenu, à en juger par la façon dont il résume ses fables. Mais il a conservé le goût du poète ou plutôt affiche ce goût par ostentation de parvenu. Au milieu du festin, des *Homéristes,* costumés en guerriers, viennent déclamer en vers grecs et jouer quelque épisode de l'*Iliade,* tandis que l'amphitryon les suit

en lisant à haute voix une traduction latine (Chap. 59, l. 26) : *ille canora voce Latine legebat librum;* mais il ne semble pas qu'elle l'éclaire beaucoup sur le sens des fables représentées; car il mêle en une étrange confusion Diomède et Ganymède, Ajax et Iphigénie, Troyens et Parentins.

Certains passages du *Satiricon* contiennent d'incontestables allusions à l'*Iliade* et à l'*Odyssée;* mais les souvenirs et les imitations de Virgile sont en nombre bien plus considérable. Au chapitre 94, p. 64, l. 9, ces mots : *O felicem, inquit, matrem tuam, quæ te talem peperit,* peuvent être une réminiscence de Virgile (*Énéide,* I, 605, 606), aussi bien que d'Homère.

Odyssée, VI, v. 154. Τρὶς μάκαρες μὲν σοί γε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ.

Au chapitre 97, un des personnages, pour échapper aux recherches de celui qui le poursuit, s'est glissé sous un lit et cramponné aux sangles qui portent le matelas. Il est comparé à Ulysse qui s'évade de l'antre de Polyphème, accroché à la toison d'un bélier. Cette comparaison est répétée au chapitre suivant (Chap. 98, p. 67, l. 12), preuve évidente que le romancier se souvient ici du IXe chant de l'*Odyssée.* Nous avons encore au chapitre 101 deux allusions à ce même chant (P. 69, l. 10) : *hic est Cyclops ille et archipirata, cui vecturam debemus,* et (L. 16) *fingite, inquit, nos antrum Cyclopis intrasse.*

On ne peut dire avec décence à quelle occasion est fort ironiquement rappelé, au chapitre 105, le touchant passage de l'*Odyssée* (XIX, 386, sq.), où la veille Euryclée reconnaît son maître à la cicatrice d'une blessure que lui avait faite la défense d'un sanglier, lors d'une chasse sur le Parnasse avec Autolycus.

Au chapitre 127, se trouvent réunis plusieurs souvenirs et imitations d'Homère : D'abord, cette évocation des Si-

rènes dont on croit entendre chanter dans les airs le chœur harmonieux, tandis que parle Circé; tant est douce la caresse de sa voix mélodieuse : (L. 29) *tam dulcis sonus pertemptatum mulcebat aera, ut putares inter auras canere Sirenum concordiam.* Cf. *Odyssée,* XII, 158, 159 :

> Σειρήνων μὲν πρῶτον ἀνώγει θεσπεσιάων
> φθόγγον ἀλεύασθαι καὶ λειμῶν' ἀνθεμόεντα.

Ibid., 186 (*Sirenes loquuntur*) :

> οὐ γὰρ πώ τις τῇδε παρήλασε νηῒ μελαίνῃ,
> πρὶν γ' ἡμέων μελίγηρυν ἀπὸ στομάτων ὄπ' ἀκοῦσαι.

Plus loin, ces mots : (L. 37) *nec sine causa Polyænon Circe amat,* nous invitent à penser que Pétrone fait ici allusion à d'autres vers du même chant de l'*Odyssée.* Les Sirènes appliquent à Ulysse cette épithète de πολύαινος qu'on reconnaît dans le surnom adopté par Encolpe : Polyænos. — Cf. *Odyssée,* XII, 184. Ce sont les Sirènes qui parlent :

> Δεῦρ' ἄγ' ἰὼν πολύαιν' Ὀδυσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν.

On trouve encore dans les mêmes mots de Pétrone une allusion aux amours d'Ulysse et de Circé. Cf. *Odyssée,* X, v. 334, 335[1].

---

1. Ulysse, dans la littérature galante, est aussi le héros d'aventures amoureuses. Cf. Parthénius de Nicée, III. Ulysse est aimé d'Énippe, fille de Tyrinnas, dont il a un fils, Euryale. Cette interprétation du mot Polyænos est celle qu'on adopte communément et que je crois juste. Le rapprochement qu'a voulu faire M. Knaack est bien singulier et bien invraisemblable : « Extrema verba valde languerent, nisi certos homines significare voluisset scriptor elegantissimus, ac bene versata esse mihi videtur muliercula in rebus Epicuri, siquidem vera tradit Plutarchus : « Παραδέξωμεν οὖν τῇ Ἐπαμεινώνδου μητρὶ τὴν Ἐπικούρου, γαίρουσαν ὅτι τὸν βίον ἐπεῖδεν εἰς τὸ κηπίδιον ἐνδιδυκότα, καὶ κοινῇ μετὰ τοῦ Πολυαίνου παιδοποιούμενον ἐκ τῆς Κυζικηνῆς ἑταίρας *. » Cui Circe nomen fuisse verisimile fit ex Petronio. » Hermes, p. 33, *Analecta* (année 1883).

Est il rien de plus forcé ?

* *Moral.*, éd. Didot, 1348, 7.

La pièce en vers hexamètres insérée dans ce même chapitre 127 est une imitation évidente d'Homère :

Idæo quales fudit de vertice flores
Terra parens, cum se concesso junxit amori
Juppiter et toto concepit pectore flammas :
Emicuere rosæ violæque et molle cyperon,
Albaque de viridi riserunt lilia prato :
Talis humus Venerem molles clamavit in herbas,
Candidiorque dies secreto favit amori.

Iliade, XIV, 332. Ἴδης ἐν κορυφῇσι.....
346, sq. Ἦ ῥα, καὶ ἀγκὰς ἕμαρπτε Κρόνου παῖς ἦν παράκοιτιν·
τοῖσιδ' ὑπὸ χθὼν δῖα φύεν νεοθηλέα ποίην,
λωτόν θ' ἑρσήεντα ἰδὲ κρόκον ἠδ' ὑάκινθον,
πύκνον καὶ μαλακόν, ὃς ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἔεργεν.
Τῷ ἔνι λεξάσθην, ἐπὶ δὲ νεφέλην ἔσσαντο
καλὴν, χρυσείην· στιλπναὶ δ' ἀπέπιπτον ἔερσαι.
Cf. v. 328.

C'est enfin dans une scène plaisante, mais d'une audacieuse impudeur, que Pétrone, quelques chapitres plus loin (Chap. 132), nous rappelle ce beau passage de l'*Odyssée* où Ulysse nous est représenté gourmandant son cœur à la veille de la lutte décisive contre les prétendants.

Chap. 132, p. 99, l. 24. Quid? non et Ulixes cum corde ligitat suo?

Odyssée, XX, 17, sq. Στῆθος δὲ πλήξας κραδίην ἐνέπαιπε μύθῳ·
Τέτλαθι δή, κραδίη· καὶ κύντερον ἄλλο ποτ' ἔτλης,
ἤματι τῷ, ὅτε μοι μένος, κ. τ. λ.
ὣς ἔφατ', ἐν στήθεσσι καθαπτόμενος φίλον ἦτορ, κ. τ. λ.

Telles sont les réminiscences d'Homère que l'on peut surprendre dans le *Satiricon*. Et encore, certaines allusions mythologiques s'appliqueraient-elles aussi bien à tel morceau d'Ovide ou de Virgile, où sont reproduites les fables homériques (le Cyclope, Circé). Par les quelques passages où le souvenir d'Homère est certain, on voit que

notre auteur en a usé avec lui comme avec Virgile. Sans nulle arrière-pensée d'irrévérencieuse parodie, il s'amuse à rappeler des héros ou des vers d'Homère dans des circonstances le plus souvent triviales et parmi les obscénités. Il n'en professe pas moins une profonde admiration pour ce père de toute poésie. Cette parodie d'un genre particulier, tant de fois signalée par nous, sans fiel aucun, enjouée et d'une inoffensive raillerie, se soutient, ainsi qu'on en a pu juger, dans les diverses parties du roman.

Bien clairsemées et bien douteuses sont les autres traces de réminiscences d'auteurs grecs que l'on pourrait découvrir dans le *Satiricon*. On a déjà constaté qu'on n'y trouve aucune citation grecque.

Sophocle est nommé par Pétrone parmi les maîtres de l'art d'écrire (Chap. 2). On peut supposer, comme l'ont fait les commentateurs, que Pétrone songe à un passage de l'*Œdipe Roi* quand il dit (Chap. 132, p. 99, l. 4) : *et quidam tragici oculos suos tanquam audientes castigant.*

Œdipe Roi, 1268, sq. Ἐξάγγελος.

Ἀποσπάσας γὰρ εἱμάτων χρυσηλάτους
πεῖρόνας ἀπ' αὐτῆς, αἷσιν ἐξιστέλλετο,
ἄρας ἴπαισιν ἄρθρα τῶν αὐτοῦ κύκλων,
αὐδῶν τοιαῦθ', ὁθούνεκ' οὐκ ὄψοιντό νιν,
οὗθ' οἷ' ἔπασχεν, οὗθ' ὁποῖ' ἔδρα κακά.
ἀλλ' ἐν σκότῳ τὸ λοιπὸν οὓς μὲν οὐκ ἴδοι
ὀφθήσεσθ', οὓς δ' ἔγνωζεν οὐ γνωσθήσετο, κ. τ. λ.

Aucune réminiscence directe d'Euripide[1] ne nous est apparue dans le roman de Pétrone. Ce tragique est nommé aussi à côté de Sophocle au chapitre 2[2].

---

1. A moins qu'il n'y ait une allusion à son *Protésilas* au chapitre 140, p. 107, l. 30. Mais Protésilas figure dans beaucoup d'œuvres latines : cf. Catulle, LXVIII, v. 73-88, 101-130 ; Properce, I, 19, 7, sq. ; Ovide, *Héroïdes*, XIII ; Lævius, *Protesilaodamia*. Cf. Weichert, *P. lat. reliq.*, 76-80.

2. On a soupçonné dans ces mots (Chap. 31 et 73) « tengomenas faciamus », une corruption du τέγγι πνεύμονας, mots par lesquels com-

Si, en dehors des quelques souvenirs d'Homère et peut-être de Sophocle précédemment énumérés, la littérature grecque a exercé sur Pétrone une certaine influence, c'est, selon toute vraisemblance, nous le répétons, par l'intermédiaire d'un roman érotique dont toute trace a disparu. Le cadre de la composition de Pétrone a pu être emprunté à ce roman (récit fait par la bouche du héros, comme dans Lucius de Patras, comme dans Apulée). L'épisode de Circé et de Polyænos serait celui pour lequel Pétrone aurait le plus mis à contribution son modèle. Ainsi s'expliqueraient les souvenirs d'Homère qui se rencontrent presque tous dans cette coupure du roman. Il est certain, d'autre part, que cette partie du *Satiricon* a, dans sa corruption, plus de grâce que le reste de l'œuvre. Nous l'avons déjà fait remarquer à propos des imitations d'Ovide, dont Pétrone s'est aussi inspiré dans cet épisode. De plus, les noms y sont exclusivement grecs : Chrysis, Circé, Proselénos, Œnothée, Philomela, Gorgias. Mais ce n'est pas à ce seul épisode que nous bornerions l'imitation de l'original que nous imaginons. La description de la galerie de peinture (Chap. 83), l'aventure du navire et le naufrage (Chap. 100, 118) présentent des similitudes avec d'autres scènes analogues traitées dans les romans grecs postérieurs au *Satiricon*. N'oublions pas non plus le conte de la Matrone d'Éphèse, qui est un conte milésien. Enfin, nous croyons volontiers avec M. Buecheler que, même pour cette peinture, si romaine cependant, du festin de Trimalchion, certains traits ont été puisés dans des scènes de même nature, dont les éléments avaient pu être fournis

---

mence une ode célèbre d'Alcée. (Fr. 39, p. 715, Bergk.) Mais la citation pouvait être devenue proverbiale, comme le remarque M. Buecheler. (Éd. de 1862, p. 36.) Ainsi, le « nunc est bibendum » d'Horace et le « bonum vinum laetificat cor hominum » sont redits chez nous par des gens qui ne savent pas le latin. D'ailleurs, Trimalchion écorche la citation.

par des analyses et des éthopées analogues aux *Caractères* de Théophraste[1].

Il faut se borner à ces considérations un peu superficielles, de peur de se perdre dans des hypothèses invérifiables. Qu'un roman grec offrant quelque ressemblance avec le genre auquel appartient le *Satiricon* ait pu exister vers le dernier siècle avant J.-C., c'est ce que M. Erwin Rohde ne croit pas impossible. Il pense[2] que l'érotique hellénistique a pu être amenée à créer un genre de récits ayant quelque affinité avec le roman moderne, sorte de compositions humoristiques peignant avec finesse la physionomie de la société grecque. C'est ainsi, dit-il, que de la satire *Ménippée* est né à Rome le roman picaresque de

1. Parmi les auteurs qui ont peut-être fourni des éléments au roman grec et qui pourraient être ainsi considérés comme une des sources indirectes de Pétrone, il semble qu'on doit compter cet imitateur de Théocrite, Hérodas, dont les *Mimiambes* ont été récemment découverts. (Voir la publication de F. G. Kenyon : *Classical Texts from Papyri in the British Museum*, p. 1, sq. Londres, 1891.)

Ces scènes ont en commun avec le roman de Pétrone le réalisme et la licence des peintures de mœurs qu'elles nous présentent. On y voit aussi figurer des artisans, des gens du peuple et jusqu'à la lie de la société antique. Le style a la même familiarité. On y rencontre pareillement les proverbes et les locutions populaires. A cet égard on pourrait même établir entre les deux œuvres certains rapprochements de termes. En voici quelques-uns :

Hérodas. I. Προκυκλὶς ἢ μαστροπός.

V. 15. ἐγὼ δὲ δρείω μ[υτ'] * ἔσον, τὸ γὰρ γέρας
ἡμέας καθίλκει χἠ σπὴ παρέστηκεν.

Pétrone. Chap. 42, l. 9. Minoris quam muscæ sumus.

V. Ζηλότυπος.

V. 18. ἐγὼ εἰμί, Γάστρων, ἢ σε θέτου ἐν ἀνθρώποις.

Pétrone. Chap. 74, p. 50, l. 26. Hominem inter homines feci.

V. 20. ἐκδύθι, φημί.....

Pétrone. Chap. 49. Despolia.

2. *Op. cit.*, p. 246, sq.

*. Texte de M. Buecheler, *Rheinisches Museum*, 1891, p. 634.

Pétrone, chef-d'œuvre si admirable encore, bien qu'il n'en reste que des débris. Les éléments d'un roman de cette espèce n'existaient pas moins en Grèce que dans la partie occidentale de l'empire romain. Ne voit-on pas dans l'*Ane* de Lucius, à côté des tableaux et aventures fantastiques qui y tiennent la plus grande place, beaucoup de peintures de mœurs réalistes (scènes de voleurs, etc.) qui manquent presque entièrement au fade idéalisme du roman grec? Ces peintures, qu'on pourrait considérer comme les esquisses d'un roman de mœurs plus étendu, formaient un genre de littérature assez riche au commencement de l'époque hellénistique. M. Erwin Rohde rappelle, outre les *Caractères* de Théophraste, les écrits de Lycon [1], de Satyrus [2], d'Ariston de Chios [3] et autres du même genre; il cite le cynique Ménippe (milieu du IIIe siècle après J.-C.), modèle de Varron, les comédies de Timon le Sillographe, les œuvres se rattachant au κωμικὸς τρόπος, telles que les compositions humoristiques de Bion le Borysthénite [4].

Il n'y aurait donc nulle invraisemblance à supposer qu'un ou plusieurs romans érotiques, d'une couleur assez réaliste, satiriques au sens le plus large du mot, sans aucune satire personnelle, se soient produits en Grèce aux environs du Ier siècle de l'ère chrétienne. L'un d'eux, une *Priapeia*, aventures d'une victime de Priape, aurait fourni à Pétrone l'idée et quelques épisodes de son roman. Cette œuvre serait au *Satiricon* ce que la *Luciade* est à l'*Ane d'or*. On se rendrait mieux compte ainsi de ces noms grecs

1. Péripatéticien, un des successeurs de Théophraste.
2. Péripatéticien qui vivait vers 200. Imitateur de Théophraste dans son livre Περὶ χαρακτήρων.
3. Stoïcien, moraliste populaire.
4. IIIe siècle avant J.-C.

donnés aux héros du roman et de ces exemples littéraires empruntés à la Grèce (Chap. 2)[1].

Mais, on ne saurait trop le redire, dans le moule grec de certaines scènes, c'est l'esprit latin que Pétrone a versé. C'est chez les auteurs latins qu'il puise surtout ses souvenirs, et s'il a imité un roman grec, son imitation reste profondément originale. La forme générale de l'œuvre n'est pas celle du roman grec, mais de la *Ménippée*, et cette combinaison tout à fait nouvelle suffirait à faire de Pétrone un créateur, quoi qu'il ait pu devoir à tel ou tel modèle.

On a encore mentionné parmi les sources grecques de Pétrone les *Phlyaques* et les *Cinædologies* de Sotades[2], d'Alexander Ætolos[3], ainsi que les mimes de Sophron[4].

Le peu que nous savons et qui nous reste de ces écri-

---

1. M. Buecheler, dans la lettre à laquelle nous avons déjà fait plus d'un emprunt, pense aussi que l'on peut croire à l'existence de romans grecs dont Pétrone se serait inspiré :

« Le développement excessif du côté érotique dans l'ouvrage entier, sans parler même de la forme, prouve une conception de la vie et des influences plus récentes que celles de la comédie grecque. Cette fusion de l'élément érotique et de l'élément mimique ne peut s'être accomplie que 200 ans avant J.-C., en chiffres ronds. Or, puisque ce mélange et son introduction dans une sorte de « boîte » périégético-topographique, c'est-à-dire ce que nous trouvons chez Pétrone, formaient l'objet du roman grec, on ne peut pas vraiment douter que Pétrone ne se rattache directement au roman grec, à Aristide et à ses innombrables successeurs, et que, autant qu'on peut parler de sources grecques pour un roman où ne manquent pas les additions personnelles, inspirées de la vie et des usages populaires, les sources premières n'aient été de tels Μιλησιακά ou Βαβυλωνικά ou plutôt encore des Μασσιλιωτικά. »

2. C'est l'opinion de Ritter, *Rheinisches Museum*, 1843 ; *Zwei Werke des Petronius Arbiter*.

3. Sotades de Maronea, contemporain de Ptolémée Philadelphe. Voir Strabon, l. XIV, 1, 41 : ἤρξε δὲ Σωτάδης μὲν πρῶτος τοῦ κιναιδολογεῖν. Cf. Athénée, VII, 294 ; XIV, 620, 621. Athénée (*Ibid.*) fait d'Alexandre Ætolos, de Pérès de Milet, d'Alexes, les précurseurs de Sotades dans ce genre de la *Cinédologie* ou poème ionique.

4. Sophron de Syracuse, contemporain d'Euripide ; cf. Aristote, *Poétique*, chap. I, et Suidas, au mot ἐκγόνους.

vains ne nous permet aucune assimilation avec le *Satiricon*. S'il y eut chez Pétrone réminiscence de ces œuvres ainsi que de la comédie nouvelle, ce fut sans doute aussi par l'intermédiaire des compositions érotiques dont nous avons supposé l'existence.

On voit, par ce qui précède, que la bibliothèque grecque de Pétrone dut être plus pauvre que sa bibliothèque latine. A part Homère dont nous avons trouvé chez lui des souvenirs, il nous est impossible de désigner avec certitude les auteurs qu'il a lus directement. Il est évident, toutefois, qu'un lettré tel que lui a dû être versé dans les lettres grecques. Voici les noms d'écrivains grecs qui se rencontrent dans le *Satiricon :* (Chap. 88), Democritus ; (Chap. 2), Demosthenes ; (Chap. 104, 132), Epicurus ; (Chap. 88), Eudoxos ; (Chap. 2), Euripides ; (Chap. 40), Hipparchus ; (Chap. 2, 48, 59, 118), Homerus ; (Chap. 2), Hyperides ; (Chap. 2 et 118), *novem lyrici ;* (Chap. 2), Pindarus ; (Chap. 2), Platon ; (Chap. 2), Sophocles ; (Chap. 2), Thucydides [1].

---

1. Mettons en regard la liste des écrivains latins nommés par Pétrone : Chap. 137, Caton (orateur) ; Chap. 3, 5, 55, Cicéron ; Chap. 118, Horace ; Chap. 137, Labéon et Servius, jurisconsultes ; Chap. 4, Lucilius ; Chap. 55, Publilius Syrus ; Chap. 118, Virgile (cité aux chap. 39, 61, 68, 111, 112, 132).

Nous avons laissé en dehors de l'énumération des écrivains grecs nommés dans le *Satiricon* deux poètes qu'il est malaisé de désigner avec précision.

Au chap. 55, l. 17, on lit : « Ab hoc epigrammate cœpit poetarum esse mentio..... diuque summa carminis penes Mopsum Thracem memorata est..... » M. Buecheler (éd. de 1862, p. 63) croit que ces mots : « diuque summa carminis », sq., doivent se rapporter à une sorte de résumé grotesque que faisait Trimalchion de l'histoire de la poésie. Il estime qu'il y a ici une lacune assez considérable.

Quant à : « Mopsum Thracem », il m'en communique une explication fort ingénieuse. Trimalchion bavardant à tort et à travers sur l'origine de la poésie confondait ici Mopsus et Musée. Mopsus était connu comme devin par la légende des Argonautes et par la ville cilicienne

En ce qui concerne les auteurs grecs, à l'exception d'Homère, il nous est donc impossible d'examiner de quelle manière Pétrone a pu les imiter ou les parodier. Nous avons dû nous borner à faire connaître les origines présumables de son œuvre dans la littérature grecque; mais la comparaison qu'il nous a été permis de faire entre Petrone et la plupart de ses sources latines a suffi pour nous montrer de quelle façon il pratique cette théorie de l'imitation qui lui est chère.

---

de Mopsuhestia. D'autre part, Musée est considéré avec Orphée comme l'ancêtre de la poésie :

Æn., VI, v. 667, 668 :

« ..... Musæum ante omnes; medium nam plurima turba
Hunc habet, atque humeris exstantem suspicit altis. »

Trimalchion prend un nom pour l'autre, ainsi qu'il l'a fait déjà plus d'une fois. Au chap. 52, il a confondu Cassandre avec Médée, l'héroïne de cette même légende des Argonautes (l. 17) : « quemadmodum Cassandra occidit filios suos ».

Au chap. 73, il est question d'un Ménécrate, dont Trimalchion met en pièces les *cantica*. Ce ne peut être le poète comique dont parle Suidas. On a lu : « Maecenatis ». La correction n'est guère satisfaisante. Selon Studer (*op. cit.*), ces *cantica Menecratis* pourraient être les chants du citharède Ménécrate, comblé de marques de faveur par Néron. (Cf. Suétone, *Néron*, chap. 30.) L'incertitude subsiste sur ce nom.

CHAPITRE V

CONCLUSION.

Il nous reste à dégager les idées essentielles de l'étude que nous avons poursuivie à travers des digressions inévitables en un sujet obscur et délicat. Nous nous sommes avancé avec circonspection sur un terrain peu sûr et miné d'innombrables hypothèses, guidé uniquement par des vraisemblances, parmi les incertitudes d'un texte mutilé. Nous avons essayé de saisir le dessein et de surprendre les goûts d'un auteur dont nous ne saurions dire résolument quel il est ni à quelle époque il a vécu.

Toutefois, nous avons cru pouvoir légitimement demander à l'œuvre de Pétrone de nous apprendre quels sont les principes de ses jugements littéraires, quels auteurs il a lus et imités, de quelle manière enfin il les a imités et si c'est dans un esprit de rivalité et de parodie.

Ce qu'il faut penser de sa doctrine, certains morceaux nous l'ont laissé voir, encore qu'accidentels dans l'œuvre. Il nous a paru qu'il est permis d'y chercher l'expression des sentiments personnels de l'écrivain. Avant tout, il s'est révélé à nous comme un classique. Son Encolpe, son Agamemnon tiennent sur les causes de la decadence de l'éloquence des discours que n'eût pas désavoués Quintilien. La condamnation des vains exercices, des déclamations de l'école est formulée en des termes qui offrent une analogie frappante avec ceux qu'emploient Sénèque le Rhéteur et

Tacite en son *Dialogue des orateurs*. Sur ces généralités, l'auteur a mis du moins l'empreinte de son esprit ironique et enjoué, et si la doctrine est peu originale, l'expression est le plus souvent neuve. Pétrone a passé par les écoles de ces rhéteurs qu'il raille ; il sait à l'occasion dresser un développement d'école, enfler son style en quelque moralité oratoire ; il a même conservé, dans ses vers surtout, quelques-uns des défauts dont il a fait la critique. Mais il n'en reste pas moins attaché à la doctrine classique. C'est ainsi qu'Eumolpe est un disciple respectueux de Virgile quand il expose les règles de l'épopée, et ses préceptes sur la poésie concordent avec ceux de l'*Épître aux Pisons* d'Horace. Si, là encore, la personnalité de l'auteur ne se révèle que par d'heureuses alliances de mots et de piquantes comparaisons, du moins y parle-t-il en lettré qui a le culte des grands modèles.

De même, dans les quelques passages où il touche aux arts, il se montre un fervent admirateur des maîtres de la peinture et de la sculpture grecques, et un appréciateur délicat de leur talent. C'est ce qu'a démontré Friedrich Hermann dans sa dissertation sur le sens de l'art chez les Romains [1]. Gerhard [2] avait déjà fait voir l'importance de ces mots du chapitre 126, p. 94, l. 16 : « *Osculum quale Praxiteles habere Dianam credidit* », que justifie l'Artemis Colonna du musée de Berlin. La description de la pinacothèque que Pétrone fait visiter par son héros, prouve aussi qu'il connaissait les œuvres des grands maîtres et savait en discerner les mérites propres (Chap. 83). L'ironie de ces termes : *Græculi delirantes* (Chap. 88) appliqués à Phidias et à Apelles indique son dédain pour les préjugés d'une bourgeoi-

1. *Ueber den Kunstsinn der Römer und deren Stellung in der Geschichte der alten Kunst*, von Dr Karl Friedrich Hermann. Göttingen, 1856.

2. *Berlins antike Bildwerke*, p. 46.

sie cupide qui met l'art et la science bien au-dessous de la fortune.

Ces jugements ne sont peut-être pas originaux ; Pline l'Ancien s'exprime de même sur les causes du déclin des arts (*Nat. H.*, XIV, 1) : « .... *postquam.... sola gaudia in possidendo, pessum iere vitæ pretia, omnesque a maximo bono liberales dictæ artes in contrarium cecidere ac servitute sola perfici cœptæ.* » Il déplore également la décadence de la peinture (XXXV) : 1, *de pictura, arte quondam nobili..... nunc vero in totum marmoribus pulsa.....* 2, *Imaginum quidem pictura.... in totum exolevit....* 37, *Nondum libebat parietes totos pingere.* » Cf. Pétrone, fin du chapitre 2.

Comme Cicéron, Horace et Quintilien, Pétrone établit des rapprochements entre les lettres et les arts. Il est du petit nombre des écrivains de l'empire qui parlent de l'art avec compétence et sympathie.

Ce sceptique libertin, cet épicurien irréligieux nous a semblé avoir tout au moins une foi littéraire. C'est là son fond le plus solide.

De cette admiration pour les maîtres découlent la rhétorique et la poétique de Pétrone. Pour bien écrire, la première règle est d'avoir beaucoup lu ; c'est ainsi qu'on arrivera à pratiquer l'imitation. Précepte banal assurément. Mais Pétrone y est revenu avec une insistance qui nous a frappé. Il nous a semblé surprendre ici une confidence personnelle. Nous sommes donc parti de là pour chercher si notre auteur a lui-même appliqué cette règle de l'imitation, et surtout dans quel esprit il a imité.

L'œuvre considérée sous cet aspect nous a fait connaître un écrivain très lettré, auxquel sont familiers les poètes latins, qui s'est plu aux genres populaires, tels que le mime, qui n'est pas étranger aux œuvres sérieuses, mais n'en prend que ce qui peut servir à assaisonner sa Ménippée romanesque de quelques épisodes oratoires ou poétiques

d'un ton plus relevé. Épicurien déclaré, il a, dans la littérature, une préférence prononcée pour les satiriques et les auteurs de *Ménippées* qui peignent la vie sous ses côtés bouffons ou vulgaires; il possède les contes et les romans libertins dans le genre milésien. Mais lui-même est un observateur perspicace de la réalité, et s'il a pu puiser chez ces conteurs la donnée de ses narrations, il a beaucoup ajouté de son fonds. L'imitation est chez lui libre et originale.

Nous avons distingué dans le *Satiricon* le récit même, placé d'un bout à l'autre du roman dans la bouche d'un seul personnage, Encolpe, des morceaux poétiques dont il est semé, selon la formule de la *Ménippée*. Ce récit, d'un latin fin et précieux, qui est celui de la meilleure société, tantôt se maintient dans le ton du *sermo quotidianus*, la langue familière et courante des gens du monde, tantôt se relève jusqu'à une sorte d'emphase oratoire et poétique, et se colore de nuances qui sont le reflet de tel ou tel écrivain déterminé. C'est ainsi que plusieurs passages nous ont paru dériver d'une source d'imitation directe. Quand Pétrone déclame contre les exercices de rhétorique qui ont amené la chute de l'éloquence, il se souvient de Sénèque le Rhéteur. Les tirades philosophiques sur le néant de l'homme rappellent le tour et les idées de Sénèque le Philosophe. Le Festin de Trimalchion a par endroits des réminiscences d'Horace. La scène des amours d'Encolpe et de Circé paraît, dans certaines parties, dictée par le souvenir de l'*Art d'aimer* d'Ovide. Ailleurs, c'est chez Virgile que sont prises les expressions de plusieurs morceaux à effet. Dans les passages de ce genre, qui reviennent fréquemment, la prose de Pétrone est une prose poétique. Il faut naturellement ranger dans une catégorie à part les pages où domine le *sermo plebeius*.

Le plus souvent c'est avec un accent d'ironie conforme

à la nature des sujets traités que Pétrone imite ainsi les poètes dans des scènes triviales et obscènes. Ces narrations vulgaires ou licencieuses, il les rehausse à dessein, et comme pour s'en moquer lui-même, d'une parure d'expressions nobles qui forment avec la situation une spirituelle antithèse.

Les pièces adventices et de pur ornement dont il a émaillé son roman, à l'exemple des auteurs de Ménippées, nous le montrent s'essayant, suivant la tradition de ce genre, à reproduire la manière des poètes latins en renom. Il fait d'évidents pastiches de Lucilius, de Publilius Syrus, de Lucain, de Virgile, de Lucrèce.

Ces pièces de vers trahissent l'émulation d'un versificateur plus ou moins habile qui reprend à sa façon des arguments poétiques traités par des maîtres. Mais ce serait une erreur d'y chercher une intention de parodie. Une seule critique peut être admise en ce qui touche Lucain, mais qui ne diminue pas l'estime qu'il fait de ce poète. Sa réserve sur le rôle du merveilleux dans l'épopée est celle d'un classique qui jure par Virgile, et regrette que Lucain se soit, sur ce point, séparé du maître.

Ainsi compris, le roman nous a paru avoir une suite et une unité que lui enlèvent certaines interprétations hasardeuses. Vraiment gai dans son audacieux libertinage, sans nulle arrière-pensée amère, il prête, par l'élasticité de son cadre, à toutes les fantaisies d'un esprit sceptique, qui est le premier à rire de ses héros, et s'amuse à les voir jetés dans des situations critiques ou mis en présence de gens de toutes les classes. De là beaucoup de portraits légèrement esquissés, de caricatures même. Le roman est réaliste, mais avec beaucoup d'indépendance et de caprice; satirique, sans nulle violence. Encore moins l'écrivain a-t-il l'intention de corriger les hommes. Il se tient pour satisfait s'il est parvenu à les divertir. Toutefois, les vices

et les travers de l'époque impériale ont en lui un peintre fidèle, au pinceau alerte et léger. La triomphante sottise du parvenu s'incarne dans l'immortel Trimalchion; le poète ridicule, sensuel et besoigneux, dans Eumolpe. L'épisode de Crotone met plaisamment en scène les captateurs de testaments; la *Matrone d'Éphèse* raille l'inconstance des femmes. Mais à travers le particulier, Pétrone a, comme tous les écrivains de valeur, atteint la vérité générale. Quant aux sentences qui sont répandues dans le roman, nous les avons considérées plutôt comme les refrains d'une sagesse d'école que comme les arrêts d'un moraliste.

Telle qu'elle nous apparaît, débris fort mutilé d'une vaste composition où l'on devait trouver une riche variété de scènes et de personnages, l'œuvre est des plus distinguées et dénote un lettré d'un rare mérite. L'auteur pourrait bien être le véritable créateur à Rome de ce genre du roman qui était appelé, dans les temps modernes, à un si bel avenir. Pourquoi faut-il qu'on ne puisse louer son talent sans regretter l'emploi qu'il en a fait trop souvent? Pourquoi nous oblige-t-il à le suivre dans les mauvais lieux en compagnie de héros qui sont gibier de potence? Pourquoi s'est-il complu en des scènes d'une révoltante immoralité?

On ne peut s'empêcher de se demander avec curiosité quel est cet auteur si diversement qualifié par les critiques en qui les uns ont vu un pamphlétaire, hardi dénonciateur des turpitudes de Néron, les autres, un satirique qui lance sur les corruptions de la Rome impériale, non plus comme Juvénal, les foudres de la déclamation mais les traits menus et aiguisés d'une ironie hautaine, et qui pour nous n'est qu'un romancier picaresque et humoristique.

Est-ce bien au Pétrone dont Tacite nous peint le caraç-

tère et nous raconte la mort au XVIe livre des *Annales*[1] qu'il faut attribuer la composition du *Satiricon?* La question est très controversée, et a été discutée à fond par un certain nombre d'érudits entre autres par Studer et Ritter[2].

Sans entrer dans un examen minutieux de tous les arguments pour et contre qui ont été mis en avant, nous dirons cependant notre avis sur ce point, en nous fondant sur le texte même de Tacite.

Tout d'abord, si notre Pétrone est celui de Tacite, l'ouvrage dont nous possédons des fragments considérables ne peut être, nous l'avons démontré[3], ce fameux récit où, avant de mourir, avec les noms des jeunes impudiques et des femmes perdues, il retraça en détail les débauches du prince et leurs monstrueux raffinements et qu'il envoya au prince scellé de son cachet[4].

Il faut renoncer absolument à une assimilation qui du reste ne rencontre plus que bien peu de partisans[5].

---

1. Chap. 18-19.
2. Voir chapitre I, p. 10, 11.
3. Chap. I, p. 10 et suivantes.
4. « ..... flagitia principis sub nominibus exoletorum feminarumque et novitatem cujusque stupri perscripsit atque obsignata misit Neroni. » (*Annales*, XVI, 19.)

Sub nominibus = « additis fidei causa nominibus », ainsi que l'explique Nipperdey; cf. *Ann.* XIII, 25; IV, 11, *sub exemplo*. Il est inadmissible que, dans un pamphlet suprême, Pétrone se soit donné la peine d'employer des noms supposés, de gazer quoi que ce fût. Néron ne s'y trompa pas un instant (Chap. 20) : « Ambigenti Neroni quonam modo noctium suarum ingenia notescerent. »

5. Peter (*Geschichte Roms*, t. III; Halle, 1881, 4e éd., note de la page 354) n'est pas convaincu que l'œuvre que nous avons n'est pas la satire envoyée à Néron. Il explique « sub nominibus » par *sous les noms*. Il pense aussi que Pétrone avait laissé une copie de son ouvrage pour le public.

Les hypothèses de Studer (*op. cit.*) sont bien peu plausibles. Nous ne pouvons les discuter en détail. Encore faut-il relever cette supposition invraisemblable pour expliquer comment le *Satiricon*, pamphlet dirigé contre Néron, et dont le codicille ne serait qu'un fragment, a pu être publié. L'empereur lui-même, selon Studer, trouvant

Si le *Satiricon* n'est pas le codicille de Pétrone, ce roman du moins est-il l'œuvre du T. Petronius dont Tacite nous entretient en ces chapitres 18 et 19 du livre XVI? Oui, répondent un certain nombre de critiques, et les raisons qu'ils donnent sont les suivantes :

1° Les manuscrits attribuent à l'auteur du *Satiricon* le nom de *Petronius Arbiter*; or Tacite écrit (Chap. 18) : « *Inter paucos familiarium Neroni assumptus est, elegantiæ arbiter....* » Ce ne serait pas par un pur effet du hasard que Tacite aurait donné à Pétrone cette épithète qui reproduit le *cognomen* du romancier.

2° L'esprit léger et le voluptueux épicurisme du Pétrone de Tacite sont bien d'accord avec le caractère licencieux du roman qui nous est resté. « Les qualités que l'historien lui attribue, surtout cette aisance, cet abandon, cet air de simplicité, qui donnaient à ses paroles une grâce nouvelle, sont celles qu'on remarque le plus dans le *Satiricon*[1]. »

3° Cet écrit dont parle Tacite, qu'il envoya à Néron pour lui montrer qu'il connaissait le secret de ses débauches, semble bien prouver qu'il avait quelque habitude des compositions de ce genre[2].

Reprenons chacun de ces arguments :

1° Ou le nom de Petronius Arbiter était celui de l'auteur du Satiricon, ou ce *cognomen* a été ajouté postérieurement à son nom; il aurait été pris alors dans le texte de Tacite. Le nom même de Pétrone n'aurait été attribué

---

de l'agrément et de l'intérêt dans le *Satiricon*, irrité seulement des indiscrétions commises sur ses débauches nocturnes, aurait simplement supprimé les passages qui l'atteignaient. Il n'y a aucune raison pour qu'il ait voulu détruire le reste de l'ouvrage. Vraiment, on se représente mal Néron pratiquant lui-même la censure, faisant des coupures dans un écrit où il est déchiré à belles dents, et laissant publier par amour pour les belles-lettres un *Satiricon* expurgé.

1. G. Boissier, *l'Opposition sous les Césars. Un roman de mœurs sous Néron*, p. 226.

2. G. Boissier, *ibid.*

au roman publié sous le voile de l'anonyme que par une combinaison ultérieure fondée sur la similitude d'esprit et de temps[1].

Examinons d'abord la première hypothèse.

Les mots *elegantiæ arbiter* désignent-ils dans Tacite le *cognomen* du romancier appelé par les manuscrits Petronius *Arbiter*? Nous remarquons que dans le texte de Tacite, le nom de Petronius n'est pas immédiatement suivi de celui d'Arbiter[2]. Il faudrait donc admettre que le grave Tacite aurait ici joué sur les mots et hasardé un calembour. Ce serait l'unique exemple de ce genre de plaisanterie dans son œuvre. Les occasions cependant ne lui eussent pas manqué. Que de *cognomina* prêtaient à des jeux de mots de ce genre ! Si Tacite était entré dans cette voie, lui eût-il coûté beaucoup, pour nous borner à un exemple entre mille, d'écrire au livre XV, 68, des *Annales* au lieu de : *Proximum constantiæ exemplum Sulpicius Asper centurio præbuit, — Sulpicius « asperi animi »* ? Si l'on applique à d'autres textes le système d'interprétation que l'on propose pour *elegantiæ arbiter,* on traduira ainsi cette ligne du chapitre 67, l. XV (nous prenons au hasard) : *Pœna Flavi Veianio Nigro tribuno mandatur,* — « Le supplice du tribun *le Blond* fut confié au tribun *le Noir.* » Et voilà bien vite reconstitué ce *liber Facetiarum* attribué à l'auteur des *Annales* par le grammairien Fulgentius Planciades.

Il se pourrait bien qu'il n'y eût ici qu'une épithète et rien de plus. Le mot *arbiter* n'est pas rare dans Tacite[3].

1. Teuffel, *Histoire de la littérature romaine,* t. II, p. 231 ; d'après Ritter. (*Op. cit.*)

2. « Inter paucos familiarium Neroni adsumptus est, elegantiæ arbiter, dum nihil amœnum et molle adfluentia putat nisi quod ei Petronius adprobavisset. » (*Ann.*, XVI, 18.)

3. *Ann.*, I, 26 : « An præmia sub dominis, pœnas sine *arbitro* esse. » — II, 73 : « Si solus arbiter rerum..... fuisset. » — IV, 41 : « Sua in manu aditus literarumque magna ex parte se *arbitrum* fore. »

Cf. *Ann.*, XIII, 21 ; XV, 21 ; *Dial.*, V : « Quatenus *arbitrum* litis

Rien, ni dans les habitudes de l'auteur, ni dans la contexture même de la phrase, ne nous paraît autoriser à prêter ici à ce mot une signification exceptionnelle.

Serait-ce alors l'auteur des extraits anonymes qui, attribuant au Pétrone de Tacite la composition du *Satiricon*, aurait accolé à ce nom cette épithète d'*arbiter* recueillie un peu auparavant dans le texte des *Annales*? Ceci nous semble d'une assez peu probable complication : *arbiter* tout seul, séparé de son régime *elegantiæ*, n'offre pas un sens complet. N'est-ce pas comme si, au lieu de Pétrone, *le roi de la mode*, on écrivait : *Pétrone roi*?

Passons au second argument. Sans doute l'épicurisme pratique et soutenu jusqu'aux derniers instants que Tacite prête à son Pétrone, concorde avec ce que le *Satiricon* nous révèle de l'esprit et de la morale de son auteur. Lorsque nous voyons Pétrone, après s'être ouvert les veines, s'entretenir avec ses amis et se faire lire des vers badins et des poésies légères[1], nous pensons aux petites pièces dont le *Satiricon* est semé et aux scènes voluptueuses qui y sont décrites. Mais l'épicurisme n'est pas une exception dans les premiers siècles de l'empire, et les amateurs de poésies érotiques y sont nombreux. Les termes employés ici par Tacite ne constituent donc pas un signalement suffisant.

La phrase suivante, a-t-on dit, semble définir assez bien la manière de Pétrone écrivain : *ac dicta factaque ejus, quanto solutiora et quamdam sui neglegentiam præferentia, tanto gratius in speciem simplicitatis accipiebantur*. Mais il

---

hujus inveni », etc., etc. — Même emploi d'*arbitrium* (*Ann.*, XIII, 14) : « Rebus a Claudio impositus, velut arbitrium regni agebat », etc.

1. « Audiebat que referentes, nihil de immortalitate animæ et sapientium placitis, sed levia carmina et faciles versus. » (*Ann.*, XVI, 19.) Tacite ne dit même pas que Pétrone se soit fait lire de ses propres poésies (or les pièces badines ne manquent pas dans le *Satiricon*), tandis qu'il a soin de rappeler que Lucain, avant de mourir, récita des vers de sa *Pharsale*. (*Ann.*, XV, 70.)

est vraiment bien surprenant, si ce Pétrone est l'auteur du *Satiricon*, que Tacite n'ait pas fait quelque allusion à une œuvre aussi importante et si en rapport avec le portrait qu'il traçait du personnage. Quoi de plus simple que d'écrire, en ce cas, *ac scripta factaque ejus?* Et alors qu'il parle du fameux codicille, pas un mot qui laisse soupçonner que Pétrone était expert en ces peintures de scènes de débauches. Ce n'est pas ainsi que Tacite procède d'ordinaire. Si concis qu'il soit, quand le nom d'un écrivain se rencontre sous sa plume, il néglige rarement de signaler son talent. Il écrira de Lucain : « *Idem Annæum Lucanum genuerat, grande adjumentum claritudinis.* » (*Ann.*, l. XVI, chap. 17.) Il aura soin de nous rappeler, à propos de Pomponius Secundus, la gloire que ce poète s'est acquise par ses tragédies : « *Decretusque Pomponio triumphalis honos, modica pars famæ ejus apud posteros, in quis carminum gloria præcellit.* » (*Ann.*, l. XII, 28. — Cf. *Ann.*, l. XI, 13.) Le silence qu'il garde à l'égard de la vaste composition de Pétrone nous paraît donc singulier.

3° Il l'est d'autant plus que, si le testament de Pétrone avait eu quelque analogie avec le *Satiricon*, l'occasion s'offrait à lui tout naturellement de dire un mot de ce roman. Mais il est très vraisemblable que ce bref codicille, sorte de procès-verbal des débauches de Néron, avec les noms à l'appui, libelle accusateur sans nulle précaution oratoire, vengeance posthume d'une victime clairvoyante et admirablement informée, n'offrait aucun rapport avec le roman que nous possédons en partie. Le romancier semble totalement ignoré de Tacite ; d'autre part, le pamphlétaire paraît absolument inconnu à Macrobe qui nous présente Petronius Arbiter comme un simple auteur de romans, *multum se exercuit.* Cette active production du romancier aurait-elle pu échapper à Tacite ?

Devant tant de contradictions et d'incertitudes, il ne

faut pas vouloir à tout prix arguer d'une similitude, d'ailleurs incomplète, de noms, pour transformer en un romancier fécond et lettré, le voluptueux épicurien dont Tacite nous a peint surtout la vie élégante et molle, ce compagnon des fêtes et des orgies de Néron, qui ne montra un peu d'énergie et d'activité que pendant son proconsulat, pour retourner ensuite aux vices ou à l'imitation calculée des vices[1].

Il n'en coûte rien d'imaginer un Petronius Arbiter qui n'ait été qu'un écrivain et qui serait l'auteur de notre roman. Le nom de Petronius est un de ceux que l'on rencontre le plus souvent dans les auteurs aussi bien que dans le *Corpus*. Si le *cognomen* « Arbiter » paraît plus rare, on le trouve cependant au tome X du *Corpus*, 5490 1. Dans le *Querolus*, le voisin et ami du grincheux s'appelle Arbiter.

Que ce romancier de grand mérite ne soit nommé par personne avant Terentianus Maurus, cela sans doute est fort étrange ; mais d'autres écrivains encore n'ont été cités par aucun auteur ancien. L'antiquité n'a-t-elle pas gardé le silence sur Manilius, Florus, Quinte-Curce, Strabon[2] ?

Les mentions qui sont faites de Pétrone par les écrivains de l'antiquité sont les suivantes : Fulgentius Planciades le nomme douze fois ; Servius, trois ; Terentianus Maurus et Marius Mercator[3], deux ; Boèce, Macrobe, Sidoine Apollinaire, Marius Victorinus, Joannes Lydus, Priscien, Isidore, Diomède, saint Jérôme, Pompée, le scoliaste de Stace, le Pseudacron, l'auteur de la grammaire *De dubiis nominibus*, le glossaire de Saint-Denys, un

1. Telle est la conclusion à laquelle arrive aussi M. Th. H. Martin. (Préface de la traduction de Teuffel par Bonnard et Pierson, p. XVII, sq.)

2. Cf. Dosson, *Étude sur Quinte-Curce*. Hachette, 1886, p. 5, seq.

3. *Liber subnotationum in verba Juliani*. Migne, *Patrol.*, t. 48, p. 126 : « .....unus tibi Marullus comparandus, namque Martialis et Petronii solus ingenia superasti. » — *Ibid.*, p. 132 : « Eleganter scurra loqueris more tuo, et more quo theatrum Arbitri Valeriique detristi. »

autre glossaire, chacun une fois. Aucun de ces textes ne le désigne dans des termes qui permettent de reconnaître le Pétrone de Tacite. Marius Mercator l'associe à Martial en raison de la licence de ses écrits. Terentianus Maurus, Marius Victorinus, Diomède, ne le nomment que comme poète lyrique, introducteur du mètre anacréontique. D'autres se contentent de lui emprunter une citation, un exemple, une particularité de grammaire ou de langue. Sidoine rappelle qu'il a été à la hauteur du Priape de l'Hellespont; Macrobe ne voit en lui qu'un romancier. Seul Joannes Lydus le classe parmi les satiriques (*De magistratibus*, I, 41) : Τοῦρνος δὲ καὶ Ἰουβενάλιος καὶ Πετρώνιος αὐτόθεν ταῖς λοιδορίαις ἐπεξελθόντες τὸν σατυρικὸν νόμον παρέτρωσαν. Mais ce Byzantin du VIe siècle peut n'avoir que des idées très vagues sur le *Satiricon* et l'avoir jugé ou sur le titre ou d'après une opinion erronée, confondant dès lors le roman avec le pamphlet dont parle Tacite[1].

On peut se demander si la nature même de l'ouvrage de Pétrone n'a pas contribué à faire le silence sur son auteur; nous ne le croyons pas. Il est plutôt singulier que les Pères de l'Église n'y aient pas puisé des arguments pour flétrir les dépravations du paganisme. On s'étonne aussi, avons-nous dit, qu'Ausone, justifiant son *Cento nuptialis* par l'exemple d'un certain nombre d'écrivains, n'ait pas songé à alléguer Pétrone et ses centons érotiques. Peut-être cependant y a-t-il une réminiscence d'un des héros de Pétrone dans ce nom de *Polygiton* donné par Ausone à une des victimes de ses épigrammes. (*Epig.* CVI, *In scabiosum Polygitonem.*)

---

1. Si les partisans de la conformité du Pétrone de Tacite avec l'auteur du *Satiricon* invoquent l'autorité de Joannes Lydus comme celle d'un témoin digne de foi, l'arme se trouve être à double tranchant. Car l'ordre chronologique suivi par Joannes Lydus placerait Pétrone après Juvénal, c'est-à-dire au plus tôt sous les Antonins.

On a supposé encore[1] que l'œuvre, composée hors de Rome, peut-être à Marseille (texte de Sidoine), ou à Naples, ne portait aucun nom lors de son apparition et ne serait pas pendant longtemps sortie du cercle de la province. Ce ne serait que tardivement qu'on lui aurait donné pour auteur, d'après le texte de Tacite, Petronius Arbiter. Cette hypothèse ne repose sur rien. Il nous semble difficile d'admettre qu'une œuvre de ce mérite, marquée au plus haut degré du caractère de l'élégance et de l'*urbanité* romaine, ait pu être composée par un provincial ou tout au moins hors de Rome, et demeurer longtemps inconnue. Il faut renoncer à percer le mystère qui couvre la personnalité de l'auteur et la date de la composition du *Satiricon*.

La plupart des critiques paraissent s'accorder aujourd'hui pour placer à l'époque de Néron l'existence de l'auteur et la rédaction du roman. Si de telles questions pouvaient se décider à la majorité des suffrages, c'est en faveur du siècle de Néron que le scrutin prononcerait sans doute. Mais il n'en resterait pas moins une minorité de protestation considérable, et où figurent des savants dont l'opinion a du poids. Il y aurait aussi un certain nombre d'abstentions.

Sans prétendre à faire un recensement des opinions exprimées sur la question (il faudrait pour cela tout un volume), il peut être intéressant de recueillir les avis des hommes les plus versés dans les lettres latines, et en particulier dans la littérature pétronienne. La divergence des vues sur cette question donne à réfléchir. C'est une preuve que les arguments de diverse nature qui ont été invoqués, et qu'on a tirés soit des doctrines littéraires, soit des faits historiques, soit des mœurs, soit de la langue, ne sont pas toujours concordants.

L'époque de Néron devait nécessairement avoir, à première vue, la préférence. Il était naturel, dès lors qu'on con-

1. Teuffel, *Rhein. Mus.*, *op. cit.*

sidérait le roman de Pétrone comme une satire, d'y voir le fameux pamphlet de ce T. Petronius que Tacite nous a fait connaître. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver aux XVIe et XVIIe siècles la date de Néron généralement acceptée par les éditeurs et les commentateurs. Pour le Néron de Tacite tiennent, entre autres, les critiques suivants :

Patisson (préf. de l'éd. de Pétrone, 1575).

Pierre Pithou (1539-1596, éd. de 1577 et de 1587).

Jean Dousa (1545-1604).

Pierre Daniel (v. l'éd. de 1618 [Lyon, Paul Frellon], p. 297, seq.).

Gonsalo de Salas (*Commenta et præludia*, 1629).

Briet (1601-1668).

Thomas Reinesius (*Diss. sur le fragm. de Trau*, 1666).

Wagenseil (*Diss. de Cœna Trim.*, Paris, 1666).

Pierre Petit (1617-1687[1]); mais il a changé d'avis sur ce point.

F. Nodot (éd. de 1693).

Saint-Évremond (1613-1703).

Daniel Huet (1630-1731, *Huetiana*, Paris, 1722, p. 217).

Lavaur (1653-1730), *Traduction de Pétrone* (Paris, 1726).

Fabricius (1668-1736), *Bibliotheca latina*, 1697.

Cardinal Quirini (*Specimen litteraturæ brixiensis*, 1739).

L'*Histoire littéraire de la France* par les Bénédictins (1er volume, 1733), p. 186 seq., qui fournit sur Pétrone des détails vraiment trop précis. Ainsi il est né aux environs de Marseille et a donné son nom à un village du diocèse de Sisteron, dit Petruis, en latin *Vicus Petroni*, etc.

Ernesti (1707-1781).

---

1. C'est lui qui, sous le nom de Marinus Statileius (*Statilei apologia pro Petronii fragm.*), expose sur le « sermo plebeius » des vues que la philologie moderne a en partie justifiées, et indique des rapprochements, entre autres avec Dante, qui depuis ont été repris. Voir Burmann, éd. de 1709, t. II, p. 312, seq.

Wernsdorf (1723-1793).

Conrad Anton (1745-1814).

Durand (trad. de Pétrone, 1803).

Cataldo Jannelli (*Codex Perottius*; Naples, 1811, t. 2).

Baillard (*Notice sur Pétrone*, en tête de sa traduction de Pétrone [collection Nisard]. — 1842).

G. Bernhardy (*Grundriss der römischen Litteratur*, éd. de 1872, p. 650).

Studer (*op. cit.*).

Teuffel (*Histoire de la littérature latine*, p. 688, 1re éd.).

F. Ritter (*op. cit.*).

Pétrequin (*Nouvelles Recherches historiques et critiques sur Pétrone*; Paris, J.-B. Baillière, 1869).

M. F. Buecheler, dans la préface de l'édition de 1862, p. 5, se prononce très catégoriquement pour l'époque de Néron : « *Certum est igitur Senecæ Petronium et Lucano fuisse æqualem.* » Il croit aussi que l'auteur du roman est probablement le Pétrone de Tacite, et que le nom *Arbiter* n'est qu'un *cognomen* tiré de *arbiter elegantiæ*.

E. Renan, *l'Antechrist*, p. 139, note : « L'opinion qui attribue le *Satiricon* à l'*arbiter elegantiæ* de Néron me paraît au moins très probable. » L'affirmation, ainsi qu'on le voit, est tempérée.

G. Boissier (*L'Opposition sous les Césars*).

Friedländer (*Deutsche Rundschau. Petron's Gastmahl des Trimalcio*, juin 1890).

Énumérons maintenant ceux qui font vivre Pétrone avant le règne de Néron. Ils sont peu nombreux :

Charles Beck (*The age of Petronius Arbiter*; Cambridge, Massachusetts, 1856) le place sous Auguste ou sous Tibère, entre 6 et 34 de J.-C.

P. Burmann (1668-1741), 1re éd. 1709, le fait contemporain de Tibère, de Caligula et de Claude, et remonterait jusqu'à Auguste.

Beaucoup plus considérable est le nombre de ceux qui considèrent la composition du *Satiricon* comme postérieure au règne de Néron.

Nommons :

J. Bourdelot (éd. de 1618), qui place Pétrone sous les Antonins (138-180) en s'appuyant sur le passage de Macrobe où Pétrone semble, dit-il, considéré comme un contemporain d'Apulée.

Ignarra (*Comment. de Palæstra Neapolitana*; Naples, 1770, in-4°, p. 282) reporte aussi Pétrone au siècle des Antonins, sous Commode (180-192).

Cassitto (1763-1822) prétend que le véritable auteur du *Satiricon* est Cassius Rufus, chevalier romain, ami de Martial, dont Weichert (*Reliq.*, p. 439, seq.) le fait aussi le contemporain.

M. Boissonade (*Critique littéraire sous le premier Empire*, publiée par F. Colincamp, Didier, 1863; t. I, p. 326, seq.) se prononce nettement pour l'époque des Antonins[1].

---

1. « Je ne sais comment quelques savants ont pu s'imaginer que cette satire avait été composée par le consul Pétrone, épicurien voluptueux, mais homme d'un très noble caractère, dont il est parlé dans les *Annales* de Tacite, et qu'elle était, sous des noms empruntés, l'histoire secrète de la cour de Néron.

« ..... Je le demande à tout homme raisonnable, comment se persuader que les aventures de quelques misérables libertins soient celles des courtisans de Néron, et que le vieil usurier Trimalcion soit le masque de ce jeune et brillant empereur qui, malgré son horrible caractère, n'était pourtant ni si bête ni si vil? MM. Henri et Adrien de Valois, qui ont fait tant d'honneur à la France, étaient trop habiles critiques pour adopter de pareilles rêveries, et ils pensaient que Pétrone était bien postérieur à Néron. Henri le plaçait sous Gallien; Adrien, sous les Antonins; mais leurs raisons n'étaient que plausibles et n'avaient point l'évidence qui satisfait.

« M. Ignarra, antiquaire italien très savant, dans son bel ouvrage sur la *Palestre de Naples*, a démontré rigoureusement ce qu'Adrien de Valois avait plutôt deviné que prouvé. Il résulte de ses laborieuses recherches que la satire de Pétrone ne peut appartenir qu'au siècle des Antonins, et que, par conséquent, l'auteur n'est point le Pétrone de Tacite et n'a point voulu faire l'histoire secrète de Néron, qu'elle

Dans la préface de la traduction de l'*Histoire de la littérature latine* de Teuffel (1879), M. Th. H. Martin n'hésite pas à placer Pétrone sous Caracalla (211-217). Niebuhr (*Abhandl. d. Berliner Akad.*, 1828, II, 3, 250, seq. ; *Klein. philolog. Schriften*, p. 337, seq.) et Eckermann (*Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Kunste* de Ersch et Gruber, XIX, p. 323-339) le font vivre sous Alexandre Sévère (222-235) et sous Maximin (235-238).

Niebuhr se fondait sur une inscription (Orelli, 1175) trouvée en 1808 dans la villa Pausili, qu'il transportait inexactement au siècle d'Alexandre Sévère, et dont il avait le tort d'identifier les personnages avec ceux du *Satiricon*. (Cf. Teuffel, *Rheinisches Museum*, 1846; Buecheler, préf. de l'édition de 1862, p. 4.)

Sambucus (1531-1584), éd. de 1564, précédée d'une *Vita Petronii*, recule Pétrone jusqu'au règne de Gallien (260-268) et le confond avec Petronius Volusianus.

Pour Henri de Valois (1603-1676), Pétrone est aussi un contemporain de Gallien.

De Guerle (*Recherches sceptiques sur le Satiricon et sur son auteur*[1]) suppose notre auteur contemporain de Lon-

---

a dû être écrite à Naples où se donna le repas de Trimalcion, qu'elle offre le tableau des mœurs des Napolitains, qu'elle n'a pu être composée avant la fin du règne de Commode, puisque Naples y est appelée *colonie* et que Naples ne devint colonie que sous ce prince, qu'enfin elle ne peut être du temps de Néron, puisqu'il y est parlé du mathématicien Sérapion, qui vécut sous Antonin Caracalla. Ces arguments, qui sont, à ce qu'il me semble, sans réponse, mettent désormais hors de doute que Pétrone vivait sous les Antonins et que sa satire n'est autre chose qu'un roman très libertin, où il critique les vices des jeunes gens et des femmes, les défauts des orateurs et des poètes, et les ridicules des parvenus. Si cette opinion de M. Ignarra, que j'ai voulu signaler parce qu'elle est à peu près inconnue en France, avait besoin d'autorité, j'ajouterais qu'elle a été adoptée par M. Ruhnken qui, de l'aveu de tous les savants, est le plus grand critique de ces derniers temps. »

1. En tête de la traduction du *Satiricon* par Héguin de Guerle, coll. Panckoucke (1831).

gin, ministre de Zénobie, qu'Aurélien fit mettre à mort en 273.

Pierre Petit fait vivre Pétrone un peu avant Constantin (306-337)[1].

Tel est aussi l'avis de Jean Le Clerc (1657-1736).

Lilio Gyraldi[2], de Ferrare, le fait à peu près contemporain de Julien (361-363).

Martin Goldast de Heimensfelt, qui écrivit sous le pseudonyme de Ehrard (*Observations sur le Pétrone trouvé à Belgrade en 1688*; 1694), et quelques écrivains du moyen âge ont cru, en dehors de toute vraisemblance, que le romancier du *Satiricon* était l'évêque de Bologne, Pétrone, qui vivait au ve siècle.

Juste Lipse (1547-1606) ne se prononce pas. Il dit (*Comment. sur Tacite*, XVI, 18) qu'on n'a pas encore tiré au clair si le Pétrone de Tacite et l'auteur du *Satiricon* sont une seule et même personne : « *de quo etiam delibero, sicut et de prænomine.* »

Ces opinions si franchement contradictoires, dont un certain nombre se présentent avec un cortège d'arguments plus ou moins plausibles, nous avertissent de la difficulté qu'il y a à fixer la date de Pétrone. Il n'entre pas dans notre sujet de reprendre l'une après l'autre les raisons mises en avant par les tenants de chaque époque. La tâche serait immense et dépasserait de beaucoup les limites de la question que nous nous sommes proposée.

Nous essaierons cependant de dire un mot des preuves qui sont alléguées comme les plus positives en faveur de

---

1. Il tenait d'abord pour Néron, et changea d'avis après avoir lu la dissertation d'Henri de Valois :

« Conctus sum ut multo recentiorem hunc scriptorem existimem et paullo ante Constantini Augustini tempora, certe longe infra Severum collocem. »

2. *Lilii Gregorii Gyraldi Ferrariensis de Petronii Arbitri vita.* — *Pétrone*; Lyon, Paul Frellon, 1618, p. 239.

l'époque de Néron, puisque, après avoir parcouru le cercle des hypothèses, c'est à cette date que l'on semble être convenu aujourd'hui de placer et l'existence de Pétrone et l'action même du roman. Nous examinerons ensuite si les arguments que l'on tire de la critique littéraire et de la parodie chez Pétrone concluent nécessairement en faveur de la même date. Cette conclusion est la seule que nous puissions raisonnablement demander à l'étude que nous avons entreprise.

Une hypothèse assez séduisante et qui nous a un moment arrêté est celle de la composition du *Satiricon* à une époque voisine de l'âge d'or (Tibère ou Caligula). Il y aurait eu ensuite des intercalations successives de morceaux de diverses époques. On comprendrait aisément la dilatation graduelle d'un roman à tiroirs qui semble, avec son mélange de vers et de prose, appeler l'interpolation[1]. A un plat farci on peut toujours ajouter quelque rogaton. Mais, si l'on peut admettre que quelques pièces poétiques par trop inutiles et tirées de trop loin ont été ajoutées au roman, l'impression d'ensemble que laisse l'œuvre ne permet pas d'y voir le produit de la collaboration de divers âges. L'égalité du talent dans toutes les parties du roman, l'unité de ton, la tenue constante et l'uniformité de la langue et du style attestent qu'il n'a qu'un auteur[2]. Rien

---

1. Cette opinion est énoncée aussi par Bernhardy (*Grundriss*, p. 333). « Les fragments de Pétrone pourraient, dit-il, avoir plusieurs auteurs inconnus. La collection aurait été vraisemblablement faite sous Alexandre Sévère. »

2. L'hypothèse de la rédaction primitive du *Satiricon* sous Tibère se heurte à de grosses objections. Pour nous en tenir à ce qui est de notre sujet, il faudrait admettre que c'est Lucain qui a imité Pétrone dans sa *Pharsale*. Il serait bien étrange que ce *De bello civili*, devenu le modèle d'un poème fameux, n'eût été mentionné par aucun écrivain.

Le morceau littéraire qui précède le fragment d'épopée de Pétrone

ne nous autorise à supposer que le nom de Pétrone ait pu devenir une sorte de désignation collective de la *satura*, comme celui de Plaute le fut pour toute la période la plus brillante de la *palliata*.

Quelles raisons ont déterminé le plus grand nombre des critiques à placer à l'époque de Néron cet auteur unique et d'un si remarquable talent?

En premier lieu, on l'a vu, la ressemblance de son nom avec celui du personnage dont parle Tacite. Nous nous sommes attaché à montrer, après bien d'autres, que cette preuve n'a rien de décisif et que nous nous trouvons probablement ici en présence d'une simple homonymie.

On s'est ingénié alors à découvrir des arguments plus positifs. Les preuves extrinsèques (*testimonia veterum*) n'apportent aucune lumière sur la question. Les rares écrivains anciens qui nomment Pétrone ne nous fournissent, on l'a vu, aucune désignation précise sur sa personne et sur son époque.

Les preuves intrinsèques, tirées de l'étude de l'œuvre elle-même, sont-elles plus décisives?

Studer, Mommsen, Ritter, d'autres critiques encore ont cherché dans les faits historiques auxquels le *Satiricon* peut faire allusion, dans les institutions dont on trouve les traces en ce roman, dans les mœurs dont il nous offre le tableau, des indications sur la date présumable de l'œu-

---

implique bien la critique d'une œuvre existante, qui ne saurait être que la *Pharsale*.

On serait donc forcé de supposer que le *De bello civili* a été ajouté à une époque postérieure à la composition du *Satiricon*. Ainsi la recherche des mutilations de l'œuvre viendrait se compliquer de celle des interpolations. Où s'arrêter dans cette voie? Si nous n'acceptons pas le *Satiricon* tel que nous l'ont transmis les manuscrits, toute base de discussion nous manque. Or l'imitation de Lucain dans le *De bello civili* est l'argument le plus solide sur lequel on puisse s'appuyer pour placer au plus tôt sous le règne de Néron la composition du *Satiricon*

vre. On a dépensé dans cette étude beaucoup de savoir et de subtilité. Ainsi Studer discute très longuement cette question si la colonie où se passe le festin de Trimalchion est bien Naples. D'autres établissent que c'est Cumes, ou bien encore Puteoli[1]. Mais à ces érudites recherches on opposera toujours cette objection préalable : est-il bien certain que Pétrone, dans ce roman fantaisiste, ait voulu déterminer avec la précision d'un historien l'endroit où se passe cette scène de son roman? Ou bien, s'il a fait choix d'une ville, s'est-il préoccupé de la décrire avec fidélité et d'en reproduire scrupuleusement les mœurs? Il nomme Tarente, il nomme Crotone. Mais viendra-t-on soutenir sérieusement qu'à l'époque de Pétrone, Crotone était le rendez-vous des coureurs de testaments et que la moitié de la ville était occupée à capter l'autre? Qui ne voit que c'est là une invention de comédie?

M. Buecheler[2] se fonde sur la mention de Mamercus Scaurus pour placer l'action du roman à l'époque de Tibère. Mais c'est lui-même qui ajoute au nom de Scaurus le *prænomen* et le *nomen* Mamercus Æmilius, et les Scaurus se comptent par centaines dans les inscriptions. Ce raisonnement, d'ailleurs, peut se retourner contre l'époque de Néron. Si Pétrone, écrivant sous cet empereur, a reporté l'action de son roman au temps de Tibère, rien n'empêche de répondre à ceux qui voient dans le *Satiricon* des allusions au temps de Néron, que Pétrone, écrivant à une époque postérieure, a reculé son action dans le passé.

On s'étonne de ce besoin d'exactitude en face d'un roman où le choix même des épisodes laisse supposer chez l'auteur une très libre fantaisie, qui se concilie toutefois

1. L. Friedländer, in *Königsberger Ind. lect. für* 1860, fol. 61, seq.
2. Éd. de 1862, p. VII.

avec le réalisme le plus expressif dans la peinture des mœurs. Un romancier, surtout de ce temps, qui n'appartient pas à l'école dite naturaliste, ne se pique pas d'une savante documentation. L'époque est encore éloignée où le romancier se transformera en statisticien, en économiste, et affectera des allures scientifiques, sauf à ménager plus d'une déconvenue aux scholiastes de l'avenir.

Les critiques s'appuient sur la constatation chez Pétrone d'usages qui ont pris naissance ou qui étaient en vigueur à l'époque de Néron. Mais, outre qu'il se peut que Pétrone ne se soit pas astreint à une exactitude chronologique et ait, au contraire, pris plaisir à dépayser son lecteur, rien n'est plus difficile que de fixer avec certitude le moment où ont commencé une mode, un usage, et celui où ils ont pris fin. Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, XXXV, 7 et 10) nous apprend que sous Néron l'habitude s'était répandue de peindre à fresques les murailles des maisons. Un riche affranchi de Néron, entre autres, a recouvert à Antium les portiques publics de fresques représentant des combats de gladiateurs. Trimalchion fait de même dans sa maison. Mais ce luxe, né vers le temps de Néron, n'a pu que se développer et devenir une caractéristique de la fortune. Pétrone ne signale nullement ces peintures des murailles de Trimalchion comme une nouveauté, mais comme une marque de l'ostentation et du mauvais goût du fastueux amphitryon.

Studer attache une grande importance aux mots *Græco more*, dans le conte de la Matrone d'Éphèse (Chap. 111), employés à propos de l'ensevelissement des corps et opposés à la coutume latine de l'incinération. Il en conclut que le roman ne peut être rapporté à l'époque des Antonins, où l'habitude de brûler les corps était devenue générale chez les Grecs. Or, le texte même de Tacite qu'il rapporte prouve qu'à l'époque de Trajan on faisait encore

cette distinction entre l'usage romain et les usages étrangers (Tacite, *Ann.*, XVI, 6) : *Corpus Poppææ non igni abolitum, ut Romanorum mos, sed regum externorum consuetudine.... conditur*[1]. L'assertion de Studer fût-elle d'ailleurs prouvée, on aura toujours le droit d'objecter que Pétrone a pu conserver ces mots d'une rédaction primitive du conte qu'il n'a pas dû inventer. C'est une Milésienne.

Quant aux peintures de mœurs plus générales, elles ne sauraient non plus nous permettre de déterminer une date. Le luxe insolent des affranchis, l'avidité des captateurs de testaments, les raffinements de la somptuosité de la table, la dépravation des mœurs, n'appartiennent, certes, pas en propre à l'époque de Néron. Il serait oiseux d'insister sur ce point. Depuis son règne jusqu'aux Antonins tout au moins, ces mœurs se retrouvent décrites ou flétries chez Pline l'Ancien, chez Martial, chez Juvénal et chez Lucien.

Autant il serait dangereux de soutenir que les mœurs du *Satiricon* sont exclusivement du temps de Néron, autant il serait puéril de prétendre que Pétrone ne s'est pas souvenu de cette époque et même de la précédente. Rien ne lui interdisait d'utiliser ce qui se disait couramment sur des personnages historiques, voisins de lui en tout cas. Il devait connaître les *anas* dont Suétone remplira sa chronique des Césars. Que le discours de Trimalchion sur le danger qu'il y a à retenir ses flatuosités, soit une réminiscence de l'arrêt de Claude qui permettait de se soulager en sa présence[2], rien n'est plus vraisemblable.

---

1. Les *Métamorphoses* d'Apulée nous font voir que la coutume de l'ensevelissement des corps subsistait encore en Grèce sous les Antonins. Il en est question aussi souvent que de l'incinération. Cf. X, 12 : « Itur confestim.... ad illud sepulcrum quo corpus pueri depositum jacebat..... Pater..... cooperculo capuli remoto..... deprehendit filium.... » Voir aussi VIII, 13, etc.

2. Suétone, *Claude*, 32.

Mais il n'y a pas là une raison suffisante pour fixer au règne de Claude, comme quelques-uns l'ont voulu, la date du *Satiricon*.

Les autres preuves intrinsèques que l'on invoque sont puisées dans l'étude de la langue et du style de Pétrone. Ceux mêmes qui se sont appuyés sur ces preuves n'ont pas dissimulé ce qu'elles présentent encore de problématique. « Les jugements sur le style, dit Studer, qui par eux-mêmes sont sujets à des divergences, comme tous les jugements en matière de goût, doivent l'être encore davantage en ce qui concerne Pétrone, puisque sa diction n'est pas partout la même, mais tombe parfois jusqu'au langage de la populace. » Et plus loin : « Le style ne peut nous donner de certitude. » Ainsi, d'un côté le mauvais état du texte de Pétrone, de l'autre le mélange des expressions populaires et du *sermo familiaris* avec la prose littéraire rendent très délicate une appréciation sur l'époque et la valeur absolue de Pétrone écrivain.

Studer fait remarquer à juste titre que, s'il y a un caractère dominant dans toute période littéraire, caractère que l'on arrive à déterminer, cependant il peut toujours exister des individualités isolées qui se soustraient à l'influence régnante, « soit que, comme Vitruve, ces écrivains demeurent en arrière de la culture et de la perfection de leurs contemporains, soit que, par une étude assidue des modèles classiques, ils échappent à la corruption du goût de leur temps, comme Lactance. »

Si l'on se fondait exclusivement sur la qualité de la langue et le plus ou moins de pureté du style pour assigner des dates aux auteurs, hésiterait-on à placer Claudien avant Commodien? Ferait-on de Minucius Félix un contemporain d'Apulée?

Ni l'étude de la langue, ni celle du style de Pétrone ne peuvent donc nous amener à des résultats rigoureux et à

des conclusions formelles. Trop de textes ont disparu dans le naufrage des littératures anciennes pour que nous puissions établir avec certitude la date de naissance d'un mot et reconstituer son état civil complet. Si, pour la langue littéraire et poétique, ce travail a pu être entrepris et, jusqu'à un certain point, exécuté, malgré les innombrables lacunes qui subsistent et les doutes toujours permis, il est bien clair que, lorsqu'il s'agit de la langue populaire, ou simplement de l'*humile dicendi genus*, auxquels les auteurs ne font qu'exceptionnellement des emprunts, la détermination de l'époque où un terme a commencé à être en vigueur, devient, à part certains cas très précis, presque impossible.

On a pu étudier avec beaucoup de savoir et éclairer par d'utiles comparaisons le vocabulaire et la syntaxe du *sermo plebeius* dans Pétrone. L'entreprise avait été tentée par Studer. Elle a été poursuivie entre autres par E. Ludwig, *De Petronii sermone plebeio. — Dissertatio inauguralis.* Marburgi, A. Koch, 1869; par Armiuius von Guericke, *op. cit.*, 1875; par M. J. Segebade[1], *op. cit.*, 1880. Le fruit de ces recherches érudites est de nous permettre de distinguer avec vraisemblance ce qui, chez Pétrone, est de la langue rustique. Mais les auteurs eux-mêmes sont forcés de reconnaître qu'on n'en peut tirer pour la chronologie et l'histoire de ces termes ou de ces constructions aucune conclusion assurée. Beaucoup de ces mots rustiques et populaires, après avoir été employés par les vieux poètes comiques, furent rejetés de la langue écrite au temps de Cicéron et d'Auguste, mais demeurèrent en partie dans la langue plébéienne; puis, vers le IIe ou IIIe siècle après J.-C., furent de nouveau reçus dans

1. M. Segebade prépare un *Lexicon Petronianum* qui doit être prochainement publié à la librairie Teubner.

la *lingua urbana*. Il est donc difficile de leur assigner une date. De plus, certains de ces mots peuvent être simplement des néologismes d'auteur, ou bien des ἅπαξ εἰρημένα qui existaient néanmoins chez des écrivains perdus. Dans le *Satiricon*, il y a une catégorie particulière de ces mots qui échappent à toute comparaison ; ce sont les mots hybrides, à moitié grecs, qui pouvaient faire partie des patois ou des dialectes campaniens, à moins que Pétrone ne s'amuse à mettre des barbarismes ou du latin écorché, du grec déformé, dans la bouche de Trimalchion et de ses vulgaires convives.

On ne peut donc rien induire, pour établir l'époque de Pétrone, des mots qui, rencontrés chez lui, ne se retrouvent que chez les vieux comiques ou les écrivains de la basse latinité. Voici quelques-uns de ces mots, ainsi que des ἅπαξ εἰρημένα :

Gustatio (Chap. 21 et 31) ne se lit que chez Pétrone et chez l'auteur de l'histoire d'Apollonius de Tyr[1] : *infertur gustatio*.

Apodixis (Chap. 132) est commun à Pétrone et à ce même auteur de l'*Erotica fabula*. On le lit aussi dans Aulu-Gelle (*N. att.*, 17, 5, 5).

Exsonare n'existe que chez Pétrone.

Pharmace (Chap. 107), terme grec, n'existe que chez Servius et chez Lactantius Placidus, scholiaste de Stace (Beck).

Cf. Aristophane, Chev., 1405, ὦ ἐκεῖνος ἦν ὁ φαρμακός.

Elegidarion (Chap. 109) ne se rencontre nulle part ailleurs, non plus que *corymbion*. (Chap. 110.)

Quant aux procédés de formation populaire qu'on signale chez Pétrone, ils sont les mêmes, à beaucoup d'égards,

---

1. *Erotica de Apollonio Tyrio fabula*. (« Erotici graeci », Didot, Lexique, p. 615, l. 1.)

que chez Plaute ou chez les écrivains de la pleine décadence. Ainsi l'emploi des diminutifs, celui des adjectifs en *ax*, des mots en *monium*, des adverbes en *ter*, des verbes dérivés sous la forme fréquentative ou inchoative, des verbes dérivés de substantifs de la 1re et de la 4e conjugaison (*convivare, decollare, manducare, bullatus*, etc.). Les mêmes remarques peuvent être faites en ce qui concerne la syntaxe : emploi de l'indicatif dans l'interrogation indirecte, du pronom pour marquer plus fortement les personnes des verbes, de l'adverbe comme attribut avec *esse*, de l'*enuntiatum compositum* (Chap. 47), *spero, sibi imponet* (Chap. 57), *spero, sic moriar*, etc.

Ce n'est pas seulement dans la conversation des affranchis, c'est quelquefois dans le récit même que l'on relève des tours et des termes de la langue populaire. Ainsi, (Chap. 15), *in controversiam esse*[1]; (Chap. 19), *in deversorio admitti*, etc.; complication nouvelle pour qui voudrait fixer avec une précision rigoureuse, d'après les caractères de sa langue, l'époque où a écrit Pétrone.

Restent les parties qui appartiennent au récit proprement dit et où n'apparaissent qu'exceptionnellement les mots ou les constructions populaires. Nous avons déjà indiqué chemin faisant les qualités qui distinguent le style de Pétrone : une élégance aisée et spirituelle, le naturel, un tour ironique, vif et piquant; tantôt la simplicité la plus alerte, tantôt, comme dans les discours d'Encolpe et d'Eumolpe, une certaine recherche de la tournure oratoire et des expressions poétiques. Cette prose est ferme et savoureuse. Nous l'avons vue, en étudiant les imitations de Pétrone, se teindre de la couleur des écrivains dont il se souvient plus particulièrement en tel ou tel pas-

1. Selon A. v. Guericke (*op. cit.*), c'est une formule telle qu'on emploient les juristes.

sage. C'est ce qui explique qu'il y ait, malgré l'harmonie de l'ensemble, plusieurs manières chez l'auteur. Pour nous borner à une seule antithèse, le *De bello civili* et le conte de la Matrone d'Éphèse ne semblent pas à première vue écrits de la même plume. Le poème retient les duretés, les effets heurtés, la concision sonore de Lucain; l'autre a l'aimable laisser-aller, la diction limpide et coulante d'un conte grec.

Faut-il dire maintenant avec M. A. von Guericke : « C'est bien là le *sermo urbanus et elegantissimus* de l'époque de Néron[1] ? » Il existe incontestablement de fortes raisons de placer Pétrone sous le règne de Néron, bien qu'il soit difficile de fixer d'une manière indiscutable la langue et le style qui appartiennent en propre à cette époque. Grâce au *sermo plebeius* et à l'*humile dicendi genus*, on se réserve le moyen d'expliquer les particularités et les constructions insolites qui, aux yeux d'autres critiques, dénoncent au contraire une époque plus tardive.

D'autre part, il ne semble pas que rien dans cette langue et dans ce style s'oppose à ce qu'on fasse vivre Pétrone à une époque un peu postérieure. On se l'expliquerait encore écrivant quelques années plus tard, sous Domitien[2] ou même au début du règne de Trajan[3].

Ce serait là la limite extrême où permettraient de le placer la distinction et la pureté relative de son style qui, après les premiers Antonins, serait une anomalie[4].

---

1. C'est aussi l'avis de Studer qui se fonde sur le grand nombre des ressemblances, que nous avons également signalées, avec le style de Sénèque. Il ajoute, il est vrai, que ces similitudes proviennent en grande partie de ce que tous deux emploient la langue de la conversation, *humile dicendi genus*.

2. M. Kruffert (*op. cit.*, p. 10) dit qu'il n'est pas éloigné de penser que la date de la composition, ou tout au moins de la publication du *Satiricon* doit être reportée à l'époque des Flaviens.

3. Voir Appendice IV : rapports entre Martial, Juvénal et Pétrone.

4. Nous avons recueilli sur cette question l'avis de M. Bueche-

Il n'est ni de notre sujet ni de notre compétence de résoudre de telles difficultés. Il a suffi à notre tâche d'apporter cette conclusion dont pourront tirer parti ceux qui veulent placer Pétrone au delà du règne de Néron.

---

lor. Voici ce qu'il a bien voulu nous répondre au sujet de l'époque de Pétrone, autant qu'on en peut juger d'après son style :

« Je crois, ce qu'il serait trop long de démontrer point par point, que la latinité de Pétrone, prise en elle-même, ne remonte pas au delà de l'époque de Néron. Une prose si pure, si exempte de formules poétiques, de *lumina dicendi*, et d'hellénismes parasites (cf. ce que Quintilien dit de son temps où dans les journaux il y avait un « saucius pectus ». *Inst. orat.*, IX, 3, 17) et qui observe si scrupuleusement la propriété des termes, date au plus tard de Néron : les vers de Pétrone pourraient peut-être aussi être attribués à une époque un peu postérieure, mais sa prose est plus pure, plus latine que celle de Sénèque qui n'aurait pu faire des récits si naturels, si simples, si exacts; même Q.-Curce ne peut pas être comparé à Pétrone; il faudrait plutôt songer à des hommes de science comme Celse et Columelle. Quintilien, Martial dans ses préfaces, Stace, Pline, même déjà l'Ancien, subissent bien autrement l'influence d'une langue infectée de rhétorique.

. . . . . .

« A mon avis, la latinité de Pétrone est antérieure à celle de Sénèque. En d'autres termes, Pétrone peut bien avoir écrit en même temps ou même plus tard que Sénèque ; mais dans le style de Sénèque se fait sentir une manière nouvelle qui ne dérive pas en ligne directe du style de César, de Cicéron, et qu'on peut attribuer soit à son origine espagnole (le « pingue Cordubensium »), soit à une influence plus grande du style ampoulé des modèles grecs dans le genre de la philosophie et de la déclamation. Pétrone représente pour moi une tradition plus pure, *tenuiorem* dans le bon sens du mot, selon toute probabilité vraiment romaine, et non altérée par une origine provinciale. »

Ainsi M. Buecheler n'admet guère que l'on puisse dépasser pour Pétrone l'époque de Néron. Il ne ferait exception que pour les pièces de vers, ce qui nous rejette dans une nouvelle incertitude et soulève l'insoluble question des interpolations. Nous ne voulons pas entamer un tel débat.

Nous dirons simplement : Pétrone peut être en son style plus pur que Sénèque, parce qu'il a, étant classique, imité de meilleurs modèles. De plus, il y a tout au moins une œuvre de Sénèque qui offre les plus grands rapports avec la manière de Pétrone, c'est l'*Apokolokyntose*, qui pourrait sans invraisemblance être signée du nom du romancier. L'écart n'est pas si considérable entre son style et celui des autres écrits de Sénèque, on l'a pu voir par la collation des passages similaires.

Les allusions personnelles, les critiques de Lucain et de Sénèque, sur lesquelles on se fonde pour faire de Pétrone le contemporain de ces écrivains, ne se découvrent pas à celui qui lit sans parti pris l'ensemble de l'ouvrage et s'est rendu compte des procédés de composition de l'auteur. Pétrone applique à Lucain et à Sénèque le même système d'imitation ou de parodie générale qui règne dans le roman tout entier. Il les traite comme Virgile, comme Horace, comme Homère, comme d'autres encore, sans que rien d'âpre ou de mordant trahisse l'animosité d'un rival ou d'un ennemi. Et pourtant une critique acerbe lui était permise, et un homme de cet esprit eût trouvé des traits qui eussent porté.

La *Guerre civile* n'est pas une parodie de la *Pharsale*, car elle lui fait trop d'emprunts non déguisés. C'est tout au plus une refonte partielle du poème d'après un point de vue spécial. Les deux poètes diffèrent sur la façon de de comprendre le rôle et le caractère du merveilleux dans l'épopée. Il est plus que probable que Pétrone connaissait toute la *Pharsale* et non pas seulement les trois premiers chants, les seuls qui eussent été publiés du vivant de Lucain.

La *Trojæ halosis* est une reprise d'un épisode de l'*Énéide* qui ne vise pas le poème de Néron. Le sujet n'est pas le même. En outre, dans un même ouvrage, Pétrone n'attaquerait pas à la fois Lucain et Néron.

S'il a lu Sénèque, et le fait paraît certain, il ne s'en souvient pas pour critiquer son style et ses idées ni pour le parodier avec aigreur. C'est quand ses personnages moralisent ou déclament qu'il s'amuse surtout à faire du Sénèque. Le contraste cherché est amusant, mais sans méchanceté et sans dénigrement. Il ne manque pas plus de respect à Sénèque qu'à Virgile, dont il place parmi d'étranges scènes et dans des bouches bien impures les beaux vers et les grands sentiments.

Ces imitations ne peuvent donc servir à établir une date. D'autre part, dans ses morceaux littéraires, on serait bien tenté de croire qu'il s'est souvenu de certaines pages du dialogue *De oratoribus* de Tacite.

Seule, la découverte, peu vraisemblable, de quelque texte inédit sur Pétrone ou de quelque nouveau fragment du *Satiricon* permettrait de trancher définitivement la question. Un certain mystère semble donc devoir toujours envelopper cette œuvre incomplète et singulière qui, malgré sa mutilation et les lacunes dont elle est trouée, nous apparaît comme la production originale d'un des écrivains les plus remarquables qu'ait comptés l'âge d'argent.

Mais il lui aura manqué, pour être mis tout à fait à son rang, le sens moral et la pudeur. Aussi le plaisir que les plus lettrés même et les plus sceptiques peuvent prendre à sa lecture ne sera-t-il jamais franc et sans trouble. « Cette jouissance du goût, a dit Sainte-Beuve[1], laisse après elle une impression inquiétante et soulève dans l'esprit un problème qui lui pèse. Que le goût ne soit pas la même chose que la morale, nous le savons à merveille; mais est-il possible qu'il s'en sépare à ce point, et que la perfection de l'un se rencontre dans la ruine et la perversion de l'autre? »

1. Sur Pétrone. *Portraits littéraires*, t. III, p. 107. *Le Chevalier de Méré*.

APPENDICES.

APPENDICE I

Examen des fragments de Pétrone placés par M. Buecheler à la suite du « Satiricon » (3e édition), et des pièces attribuées à Pétrone par le « Codex Isidorianus Bellovacensis » (691-699, Riese) et le « Codex Vossianus » (464-479, ibid.).

Le fragment I relate, d'après Pétrone, une soi-disant coutume des Marseillais qui sacrifiaient une victime humaine volontaire lorsque la peste ravageait leur cité. On a allégué cette citation, faite par Servius (*Ad. Virg.*, *Æn.*, III, 57), en faveur de l'opinion qui désigne Marseille comme le lieu de naissance de Pétrone. L'argument nous semble bien frêle.

Les fragments II, III, V, ne se composent que d'un ou deux mots ou membres de phrase cités par des grammairiens comme étant de Pétrone. On y relève une expression qui est bien dans le goût de certains passages gracieux du *Satiricon :*

Quoniam jam matutinus sol tectis arrisit. (Fr. Vb, Boethius.)

Le fragment IV contient cinq vers de Sidoine Apollinaire (*Carmen* XXIII) d'où l'on a aussi voulu tirer la preuve que Pétrone était né à Marseille. On pourrait les traduire ainsi : « Vous chanterai-je, gloire de l'éloquence latine, vous, nés à Arpinum, à Padoue, à Mantoue, et toi, Arbiter, qui, dans les jardins de Marseille, honoras d'un culte le dieu figuré par un tronc, et qui fus à la hauteur du Priape de l'Hellespont ? »

Fulgentius Planciades fournit les fragments VI à XIII[1]. Le fragment VII, « *Unde et Petronius Arbiter ad libidinis concitamentum myrrhinum se poculum bibisse refert* », ne nous autorise pas à croire que Pétrone, dans le *Satiricon*, ait parlé de sa propre personne. C'est Encolpe qui a dû boire ce vin myrrhin.

Suivent des lambeaux insignifiants (IX), des expressions rares, particulières à Pétrone comme : *valgiter* (X), de travers, *obtorto valgiter labello ; — alucitæ* = *conopes*, moucherons (XI), *aumatium* ou *ommatium* (XIII); — des membres de phrase qui rappellent l'emphase probablement ironique de plusieurs passages : *tot regum nannbiæ penes fugitivum repertæ* (XII).

Dans Isidore (*Origines*, V, 26-27) se rencontre un fragment (XIV) tiré d'une plaidoirie d'avocat. Il pouvait appartenir à la scène du procès d'Encolpe[2] : « *Quid est, judices, dolus? Nimirum ubi aliquid factum est quod legi dolet. Habetis dolum : accipite nunc malum.* » Cette étymologie fantaisiste de *dolus* indiquerait ici la parodie d'un plaidoyer.

Au Glossaire de Saint-Denis sont empruntés les fragments XV et XVI : *petauro jubente modo superior*, mots que M. Buecheler suppose avoir été placés au chapitre 54, et : *satis constaret eos nisi inclinatos non solere transire cryptam Neapolitanam*. Le nom de Naples, qui y est prononcé, est un argument en faveur de l'hypothèse qui place en cette ville la 1re et la 2e coupure du roman.

Le fragment XVII est plus que douteux et paraît tiré d'un glossaire *De verborum significatione*, qu'on a faussement attribué à Pétrone, parce qu'il se trouvait dans un manuscrit à la suite du *Satiricon*. Le fragment XVIII, tiré de l'édition Aldine, se compose de cette ligne de Pétrone : *Affer nobis, inquit, alabastrum Cosmiani*. Ce Cosmus était un parfumeur renommé dont parlent aussi Juvénal (VIII, 86) et Martial, *passim*. Il vivait à l'époque de Domitien.

Nous passons aux fragments poétiques. Les deux premiers (XIX et XX) sont tirés de Terentianus Maurus, le plus ancien auteur qui fasse mention de Pétrone.

---

1. Sur les fragments VI et VIII, concernant Albucia et Eascios, v. p. 8 et 9.
2. Chap. 81, l. 10, *effugi judicium*.

Fragment XIX. — Quatre vers cités aussi par Marius Victorinus :

Memphitides puellæ
Sacris deum paratæ.

et

Tinctus colore noctis
Manu puer loquaci.

dans Marius Victorinus :

Tinctus colore noctis.
Ægyptias choreas.

Ces vers doivent se rapporter au culte d'Isis. Encolpe a volé à la déesse, comme on l'a vu, sa robe et son sistre. Mais les vers cités par les deux grammairiens amènent une observation plus importante. Ils appartiennent, ainsi que les vers des fragments XX et XXI, au mètre anacréontique dont Terentianus Maurus dit :

At Arbiter disertus
Libris suis frequentat.

« Le disert Arbiter en fait un fréquent usage dans ses livres. » Or, dans tout ce que nous possédons du *Satiricon*, il ne se trouve pas un seul vers anacréontique, hormis ceux qu'on vient de lire. On est donc en droit de conclure : ou que ces vers anacréontiques étaient tous dans la partie perdue du roman, ou que, dans les fragments conservés, l'abréviateur a supprimé un certain nombre de vers[1].

A quel développement se rapportent les vers (Fr. XX) cités par Terentianus Maurus ? A quelque lieu commun peignant les astres qui accomplissent avec régularité leurs révolutions dans le ciel.

Triplici vides ut ortu
Triviæ roteiur ignis

1. Il se peut aussi, c'est l'opinion que M. Buecheler a bien voulu me communiquer, que Terentianus Maurus ait affirmé le fait sans preuves certaines. Il est remarquable, en effet, que Marius Victorinus et lui citent les mêmes exemples, puisés probablement à une source commune.

Volucrique Phœbus ane
Rapidum pererret orbem[1].

Les vers du fragment XXI, cités par Diomède (p. 518, Keil), pourraient fort bien s'appliquer à Œnothée (Chap. 134).

Dans le fragment XXII, on voit, relevée par Servius et par Pompeius, cette particularité grammaticale: *hic quirites*, terme populaire sans doute.

Un autre grammairien (*De dubiis nominibus*) [p. 23, Keil] donne ce fragment d'hexamètre : *freta Nereidum*, comme exemple de l'emploi de *fretum* au pluriel (Fr. XXIII).

Mais ce pluriel *freta* est déjà dans Lucrèce, Virgile, etc.

Le fragment XXIV, extrait de saint Jérôme (*Epistula ad Demetriadem de virginitate servanda* (CXXX, 19) donne lieu à une remarque curieuse. Il cite un vers reproduit littéralement par Martial, *Ep.* II, 12, 4 :

Postremo non bene olet qui bene semper olet.

Il y a ou bien une erreur d'attribution de la part de saint Jérôme, ou bien un emprunt d'un des poètes à l'autre, ou bien enfin la reprise par tous deux du vers devenu proverbe d'un ancien poète[2].

Fulgentius nous rapporte ensuite (Fr. XXV) quatre hendécasyllabes sur l'envie comparée au vautour qui ronge le foie de Prométhée, souvenir évident de Lucrèce. (L. III, v. 982, sq.) C'est également Fulgence qui nous a conservé comme étant de Pétrone, cinq distiques (Fr. XXVI) qui ont pour sujet les bizarreries de la nature et les singularités de la génération chez les animaux.

Ces deux pièces sont bien inspirées par le même esprit sceptique qui se révèle à chaque page du *Satiricon*. L'une explique le sens d'une allégorie mythologique, l'autre signale les anomalies, les exceptions qui infirment ou restreignent les lois réputées immuables de la nature.

---

1. Les deux premiers vers sont cités par saint Augustin : *De Musica*, lib. IV, chap. 13. *M.* « Jam dic mihi quomodo aurem tibi tangat metrum hoc : Triplici vides ut ortu Trivia rotetur ignis. *O.* Perenaviter ».

2. Voir cette discussion dans Studer. (*Op. cit.*)

Ce qui suit porte encore davantage l'empreinte de la philosophie épicurienne. En lisant ces 13 hexamètres (Fr. XXVII) sur la naissance de la superstition parmi les hommes, on croirait au premier abord parcourir une page de Lucrèce[1]. Le poète nous enseigne comment la crainte a enfanté les dieux : on a redouté d'abord la foudre, puis adoré le soleil, la lune, les astres ; les laboureurs ont honoré Cérès ; les vignerons, Bacchus ; les bergers, Palès ; Neptune règne sur les eaux ; Pallas, sur les boutiques ; chacun avec une avide émulation s'est créé ses dieux.

Le premier vers :

Primus in orbe deos fecit timor,

est, suivant le scoliaste de Stace, Cœlius Firmianus Lactantius Placidus, imité de Lucain ou de Stace (car la phrase est équivoque)[2] : *Negat deos ulla alia re celebrari, nisi timore mortalium, ut Lucanus : quæ finxere timent* (L. I, v. 486) *et Petronius Arbiter, istum secutus :*

Primus in orbe deos fecit timor.

M. Buecheler ne fait aucun cas de l'autorité de ce Lactance et pense qu'il y a là un thème de Stace repris et développé par quelque poète d'école. Les anthologies offrent beaucoup de morceaux de ce genre. Riese (*Anthol. lat.*, t. I, page 289) pense au contraire que ces vers sont de Pétrone[3], à qui Stace aurait emprunté un hémistiche célèbre.

---

1. Louis XVIII s'y est trompé. On connaît cette anecdote souvent rapportée. S'adressant à M. de Pongerville qui venait de traduire Lucrèce, le roi lui demanda comment il avait rendu le vers célèbre :

« Primus in orbe deos fecit timor. »

M. de Pongerville improvisa la traduction suivante :

La crainte la première enfanta les faux dieux.

2. Selon Barth et Studer, « istum » se rapporte à Lucain.

3. Telle est aussi la conclusion de M. Krohn (*De anthologiæ latinæ carminibus, quæ sub Petronii nomine feruntur.* Halæ Saxonum, 1887, p. 9). Il pense que Stace aura emprunté ce vers à Pétrone, de même qu'il lui a pris sans doute cette expression : « pubescentibus annis » (*Theb.*, I, 21) et (I, 571) « primis et pubescentibus annis ». Cf. Pétrone, 119, v. 20 : « male pubescentibus annis ».

M. Krohn croit aussi que Calpurnius, dans ces vers (*Ecl.*, IV, 122) :

« Illexiat ut primas Cereri dare cultor aristas
Possit et intacto Bromium perfundere vino »,

Fragment XXVIII. — Neuf hexamètres sur cette donnée : Les hommes sont incapables de conserver un secret. Le thème est d'Ennius (cité par Cicéron, *De Oratore*, II, 54, 220). M. Buecheler propose de placer ce morceau au chapitre 117, au moment où Encolpe et Giton prêtent serment à Eumolpe. Nous le plaçons de préférence au chapitre 21, où il y a une lacune plus évidente. Ce morceau sceptique et railleur est, comme le précédent, conforme à l'esprit du *Satiricon*.

De même les neuf hendécasyllabes sur les erreurs des sens (Fr. XXIX), attribués à Pétrone par le *Codex Vossianus*. (Riese, t. II, pièce 650.) C'est encore une imitation de Lucrèce (L. IV, v. 351, seq.), ainsi que le fragment XXX sur les songes. (Riese, t. II, pièce 651.) « Les songes ne sont pas envoyés par les dieux ; chacun pendant la nuit refait ce qu'il a fait pendant le jour. » Ce fragment viendrait très naturellement au chapitre 104[1].

Telles sont les pièces détachées que l'on peut avec le plus de vraisemblance attribuer à Pétrone et d'après leur caractère même et d'après l'autorité de ceux qui les ont inscrites sous son nom. Les fragments qui suivent dans l'édition de M. Buecheler, ainsi que les pièces du *Codex Vossianus*, sont d'une attribution beaucoup plus douteuse. Les fragments XXXI à XXXIX sont ceux que Claude Binet a extraits du *Codex Isidorianus Bellovacensis*, aujourd'hui perdu. On ne sait, dit M. Buecheler, si, en les donnant sous le nom de Pétrone, il s'est conformé à son manuscrit, ou s'il a hasardé cette attribution parce que, dans le manuscrit, la pièce précédente était rapportée à Pétrone. M. Krohn (*op. cit.*) s'est attaché à démontrer que ces fragments XXXI à XXXIX (691-699, Riese) ne sont pas de Pétrone. Il tire ses preuves :

---

a imité ces vers du même fragment, v. 8 :

« Agricolas primos Cereri dare messis honores,
Palmitibus plenis Bacchum vincire.... »

Mais l'idée et l'expression semblent trop peu caractéristiques pour qu'on puisse, de cette unique rencontre, conclure à une imitation de Pétrone par Calpurnius.

Cf. Ovide, *Fastor*. L. II, v. 520 : « Primitias Cereri farra rececta dabant. »

Tibulle, I, el. 1, v. 21 :

« Flava Ceres, tibi sit nostro de rure corona
Spicea, etc. »

1. M. Krohn (*op. cit.*) se prononce aussi pour l'attribution à Pétrone des fragments 28 et 29.

1° de la façon dont ces vers sont amenés et disposés dans le manuscrit ; 2° des particularités de la métrique ; 3° du caractère du style. Il estime au contraire qu'on doit restituer à l'auteur du *Satiricon* les pièces 464-479 [1] du *Codex Vossianus* que M. Buecheler a retranchées de son édition de 1882.

La pièce 691 (Riese, t. II, p. 153 ; Buecheler, fragment XXXI) contient trois distiques. C'est un perroquet qui parle. Quelque analogie avec les morceaux où Ovide et Stace ont chanté les ancêtres de Ver-Vert. Imitation possible d'Ovide.

Riese, 692 ; Buecheler, fragment XXXII. Quatre distiques. « Les malheureux recherchent ceux qui, comme eux, ont été éprouvés par la fortune. »

Riese, 218 ; *Codicis Salmasiani*, t. I, p. 156. Buecheler, fragment XXXIII. Quatre distiques. Pièce galante dont un amant accompagne un envoi d'oranges et de châtaignes à sa maîtresse. Le genre est celui de Martial, dans ses *Apophoreta*. M. Buecheler estime avec raison que ni la facture ni les idées ne rappellent Pétrone [2]. On remarque en particulier dans cette pièce un souci presque puéril de l'allitération. En huit vers la lettre *m* est répétée vingt-trois fois.

Riese, 693 ; Buecheler, fragment XXXIV. Trois distiques. C'est la prière d'un poète qui, après avoir célébré Apollon, lui demande, par l'intermédiaire de Diane, où l'on trouve de l'argent quand on n'en a pas.

Riese, 694 ; Buecheler, fragment XXXV. Cinq distiques. « Dieu a mis à notre portée de quoi satisfaire à nos plus pressants besoins. » Vers obscurs et pénibles. L'idée principale est celle qu'exprime Sénèque, ep. 25, 4 : « *Panem et aquam natura desiderat ; nemo ad hæc pauper est : intra quæ quisquis desiderium suum claudit, cum ipso Jove de felicitate contendat.* »

Riese, 695 ; Buecheler, fragment XXXVI. Épigramme, dont on trouve beaucoup d'analogues dans l'Anthologie, sur des colombes qui ont fait leur nid dans un casque.

---

1. Buecheler, éd. de 1862, fr. XXXI-XL, I-LII. Les pièces 476 et 477 du *Codex Vossianus* ont été fondues par M. Buecheler en une seule.
2. Il existe une pièce analogue d'Alcimus. (Riese, t. II, p. 162, 715)

Riese, 696, t. II, p. 155; Buecheler, fragment XXXVII. Quatre distiques contre les juifs, confondus avec les chrétiens.

Pièce obscure autant que la suivante (Riese, 698; Buecheler, fragment XXXVIII) est élégante et facile. Sept distiques. L'amour réveille un jeune homme qui est en proie à mille désirs. Les vers ont un air de famille avec ceux de Tibulle.

Riese, 699; Buecheler, fragment XXXIX. Quatre distiques. Vers adressés à Néaloé par son amant. « Puissent leurs amours être de longue durée, ces amours dont il rappelle les débuts si charmants! » Ces deux dernières pièces ne dépareraient certes pas le *Satiricon*; mais la note est, ce me semble, plus émue que dans Pétrone; ou, si elles sont de lui, il a pris à ce moment Tibulle pour modèle.

Les quinze pièces suivantes sont celles du *Codex Vossianus*, 464, 465, 467 à 479. (Riese, *Anthol. lat.*, t. I, p. 289 seq.) M. Krohn a entrepris de démontrer que ces pièces[1] sont bien de Pétrone. Il les a étudiées de près au point de vue de la métrique et de la langue, et a signalé de fréquentes analogies avec les autres poésies du *Satiricon*. M. Segebade tient la démonstration pour faite. Sans reprendre ni discuter tous les arguments invoqués par M. Krohn, examinons sommairement ces quatorze pièces et voyons si nous les trouverons d'accord avec l'esprit du *Satiricon*.

La pièce 464 n'est qu'un distique exprimant une moralité[2]: Chacun prend son plaisir où il le trouve: *trahit sua quemque voluptas*[3]. Ces vers sont bien conformes à la manière de Pétrone, qui aime à jeter dans son récit de petites réflexions morales de ce genre, condensées en deux ou quatre vers d'un tour bref et piquant. (Cf. chap. 15, 18, 80, 82.)

Les cinq hexamètres de la pièce 465 présentent, dans les termes et dans la facture, certains rapports avec d'autres vers de

---

1. Ainsi que la pièce 466 du *Codex Vossianus* rejetée par Buecheler.
2. « Invenias quod quisque velit. Non omnibus unum est,
Quod placet. Hic spinas colligit, ille rosas. »
3. Virgile, *Ecl.*, 2, v. 65.

Pétrone. M. Krohn a fait ces rapprochements[1]. C'est une description de l'automne en vers gracieux et d'une élégance quelque peu recherchée, ainsi ce trait :

Atque hiemem tepidis spectabat Phœbus habenis.

Le ton est le même que celui de la pièce du chapitre 131 :

Nobilis æstivas platanus, seq.

Peut-être ces vers se trouvaient-ils placés dans un autre épisode des amours d'Encolpe.

Trois distiques (pièce 467) expriment et confirment par des exemples cette pensée que le changement est nécessaire et que la variété seule plaît. M. Krohn (*op. cit.*, p. 32) note, au 6e vers, l'emploi du participe passé de *permutatus* précédé d'un monosyllabe formant le premier hémistiche du pentamètre, emploi qui semble particulier à Pétrone. Cf. *De bello civili*, v. 89 :

Et permutata rerum statione rebellant,

et fr. XXVI, v. 10 :

Sed permutatus gaudet habere vices.

Il rapproche de l'expression : *stomachum conciliare mero*, celle dont se sert Pétrone, chap. 141, l. 28, *et stomacho conciliatur averso*. Ajoutons que le mouvement du début est le même que celui des hendécasyllabes du chapitre 15 :

Nolo ego.... Cf. *Nolo quod cupio.....*
Nec nolo.... *Nec victoria....*

C'est le développement d'une idée banale, comme celle qui est exprimée dans les vers du chapitre 93 sur ce thème : *Vile est quod licet*. Ces distiques pouvaient être prononcés par le volage Encolpe, cherchant à justifier par l'exemple de la nature quelqu'une de ses infidélités.

---

1. *Op. cit.*, p. 31. « Jam nunc ardentes autumnus abegerat umbras....
Jam platanus jactare comas.... cœperat.
Chap. 131. « Nobilis æstivas platanus diffuderat umbras. »
Chap. 109. « Vernantesque comas tristis abegit hiemps. »

Jacobs propose de rattacher à cette pièce le distique qui suit (468) et dont le tour épigrammatique est bien en harmonie avec l'esprit de Pétrone. M. Krohn y trouve, dans l'emploi de *quasi* pour établir une comparaison entre deux choses, la marque du style du *Satiricon*[1] et rapproche, pour la construction de ce vers où l'adjectif est fort éloigné du substantif :

Uxor legitimus debet quasi census haberi,

le vers suivant du *De bello civili*, 200 :

Et concreta gelu ponti velut unda ruebat.

Les six hexamètres de la pièce 469 ont le ton d'un de ces oracles par lesquels, dans les épopées, les dieux relèvent le courage de leurs héros et leur prédisent leurs destinées : « Quitte ta demeure, ô jeune homme, et va chercher d'autres rivages ; un plus grand ordre de choses naît pour toi. Ne succombe pas à tes maux ; les rives lointaines de l'empire glacé de Borée, le paisible royaume de Canope, les peuples qui voient le lever et ceux qui voient le coucher du soleil te connaîtront. Qu'un héros plus grand que l'habitant d'Ithaque descende sur des grèves étrangères. » Quel est le dieu qui parle ainsi ? Est-ce à Encolpe que cette prédiction s'adresse ? Ce serait une confirmation de l'hypothèse de M. Élimar Klebs, qui voit dans Encolpe un héros comique contre lequel s'acharne le courroux de Priape. Tel Ulysse, victime de la colère de Poseidon. Le dernier vers :

Major in externas Ithacus descendat arenas,

vient à l'appui de ce rapprochement. Nous aurions ici la prédiction d'une divinité tutélaire encourageant Encolpe dans ses maux, *ne succumbe malis*, et lui annonçant dans des termes d'une emphase plaisante ses pérégrinations futures. Ce qui est certain, c'est que ces vers nous offrent une parodie de l'épopée analogue à celles qui ont été relevées, chap. 108, *quis furor*, sq., chap. 133, *Nympharum Bacchique comes*, sq., et chap. 139, *Non solum me*

1. Cf. Segebade, *Observat. grammaticæ et criticæ in Petronium*, p. 4 sq.

numen, sq., vers où Encolpe se compare à Hercule, à Télèphe, à Ulysse, etc.

Me quoque per terras, per cani Nereos æquor
Hellespontiaci sequitur gravis ira Priapi.

La pièce offre cette particularité qui lui est commune avec divers morceaux de Pétrone (cf. chap. IV), qu'elle contient plusieurs réminiscences ou centons de Virgile :

V. 1. Linquo tuas sedes alienaque litora quæro.

Cf. Virgile, III, *Æn.*, v. 161 :

Mutandæ sedes; non hæc tibi litora suasit
Delius.

V. 2. Major rerum tibi nascitur ordo.

Cf. Virgile, *Ecl.*, IV, v. 5 :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

V. 3. Ne succumbo malis.

Cf. Virgile, *Æn.*, VI, v. 95 :

Tu ne cede malis.

V. 4. Te Boreas gelidus securaque regna Canopi.

Cf. Virgile, *Georg.*, IV, v. 287 :

Nam qua Pellæi gens fortunata Canopi.

M. Krohn note dans ce morceau des fins de vers qui se retrouvent ailleurs chez Pétrone.

1. alienaque litora quæro.

De bel. civ., v. 236, *tranquillaque litora quærit.*

3. ultimus Hister.

De bel. civ., v. 14, *ultimus Hammon.*

Trois distiques constituent la pièce 470. Encore une moralité appuyée par des exemples familiers : « Il n'est rien qui ne puisse être utile aux mortels. Dans l'adversité, ce que nous méprisons nous sert. L'or entraîne par son poids le navire chaviré,

la rame légère sauve le naufragé. Au milieu des combats, le fer s'enfonce dans la gorge du riche ; le soldat en guenilles qui n'a rien à perdre se bat avec fureur. » La conjonction *nam* qui commence la pièce semble indiquer qu'elle était en effet intercalée dans le récit[1]. Rien n'empêche d'attribuer à Pétrone ces vers où il y a cependant à signaler l'emploi unique du verbe : *deponderare*.

La pièce 471 se compose de quatorze hexamètres, attribués par quelques critiques à Pentadius, qu'on a quelquefois confondu avec Petronius. M. Krohn les maintient à Pétrone et se fonde sur la singularité d'une construction propre à notre auteur, l'emploi des particules distributives *sive*, *seu*, dans le second membre, *aut* dans le troisième. Cf. *sive*, *seu* et *ve* dans le *Schedium Lucilianum*, chap. 5.

C'est la peinture du bonheur d'un sage qui vit retiré aux champs, content de son sort et qui raconte ses joies innocentes. On ignore et on devine malaisément dans quelle bouche pouvait être placée cette tirade. Celui qui la prononce est quelque peu parent du vieillard du Galèse. Il le rappelle même expressément par ce vers :

V. 6. Corycium mihi surgit olus.

Cf. *Georg.*, IV, v. 127. *Corycium vidisse senem*.

Ce tableau de l'innocence et de la simplicité champêtres peut faire pendant à la description de l'humble demeure d'Œnothée, chap. 135. C'était sans doute une variation d'école sur le thème : *O fortunatos nimium !* Il est impossible de soupçonner s'il y avait là une intention parodique. Les vers, qui offrent quelques leçons douteuses, sont d'une facilité assez coulante, mais manquent totalement d'originalité.

Les quatre distiques de la pièce 472 sont rapprochés par M. Krohn (p. 34, *op. cit.*) du début du poème sur la guerre civile, où Eumolpe déclame contre la corruption des mœurs de Rome. Cette pièce est une invective contre la richesse insolente des esclaves

1. Voir les rapprochements fait par M. Krohn, p. 12 (*op. cit.*), et ajouter : « fulvum... aurum », v. 3, et *De bello civili*, v. 5.

parvenus qui ont le faste des rois et, dévorant dans les débauches d'opulents patrimoines, insultent à la vertu.

Rien de moins naturel, de plus enflé et tendu que ces vers dont le sens est loin d'être limpide. M. Krohn suppose qu'ils étaient débités par Eumolpe, le poète à l'emphase affectée. Il y a en effet des similitudes entre cette pièce et les premiers vers du *De bello civili :*

V. 7. Virtus medio jacet obruta cœno.

Cf. *De bel. civ.*, v. 58. *Hoc mersam cœno Romam somnoque jacentem.*

V. 3. En etiam.

Cf. *De bel. civ.*, v. 90. *En etiam mea regna petunt.*

Ajoutons que les mots : *nequitiæ classes*, v. 8, ne sont pas sans rapport, pour la hardiesse de l'expression, avec les mots : *nequitiæ nidum* (chap. 55), vers attribués à Publilius Syrus[1].

M. Krohn voit dans les 5 hexamètres de la pièce 473 une paraphrase poétique de la dissertation de Trimalchion sur les flatuosités qu'il y a du danger à retenir, chap. 47, l. 35 : *Ego nullum puto tam magnum tormentum esse quam continere.... anathymiasis in cerebrum it et in toto corpore fluctum facit*[2].

L'explication est ingénieuse ; mais comment rendre compte, avec cette interprétation, du dernier vers ? Peut-être faut-il voir là des vers sur un sujet obscène, comme l'a conjecturé Goldast. Quelle que soit l'interprétation qu'on adopte, cette pièce ne serait pas hors de sa place dans le *Satiricon*. Elle est traitée de la même façon spirituelle que d'autres pièces où l'obscénité est parée et enveloppée.

La pièce 474 a quatre distiques. Elle exprime les regrets d'un amant au souvenir de la plage où jadis il a passé d'heureux jours. Il porte envie à la mer qui peut visiter ce rivage arrosé par une source d'eau vive, lieu fait à souhait pour les paisibles amours. Le texte de ces vers n'est pas sûr. Ils n'offrent ni pour

1. L'expression *fama sepulta* pourrait être empruntée à Ovide, *Héroïdes*, VII, v. 92, et *Pontiques*, I, 5, 85.

2. Il relève aussi l'expression *penitus mersum*, qui se retrouve dans le *De bello civili*, v. 67, *penitus demersus*.

les idées ni pour la forme rien de saillant, et dans le *Satiricon*, il n'y a pas de pièce correspondante à celle-ci. On y trouve un sentiment de mélancolie dont le héros Encolpe paraît peu susceptible.

V. 7. *Pervici : neque enim fortuna malignior unquam*
Eripiet nobis, quod prior hora dedit.

Des pièces du *Codex Vossianus*, c'est donc une de celles que, à défaut de *testimonia* certains, nous hésiterions le plus à attribuer à Pétrone.

La suivante, au contraire (475, sept hexamètres), est bien dans le caractère de ces parodies du style épique qui ont été déjà signalées dans le *Satiricon*. Les mots : *oculis non defuit imber*, v. 2, rappellent[1] (Chap. 17, l. 11) : *ut ergo tam ambitiosus detumuit imber*. Dousa avait transporté ce fragment dans le *Satiricon* au chapitre 137. Il peignait le désespoir d'Œnothée devant le meurtre de l'oie consacrée à Priape. Ce qu'on peut dire, c'est que ces vers sont conformes à la manière de Pétrone, avec leur comparaison épique :

Seu qualis rapitur per vallis improbus amnis, seq.

appliquée selon toute vraisemblance à une situation de la vie ordinaire. Cf. 135, *non Indum*, seq. ; 136, *talis Herculea*, seq.

Les dix vers de la pièce 477 (distiques incomplets) ont été réunis par Scaliger et par M. Buecheler (édit. de 1862) à la pièce 474, dont ils changent dès lors le caractère. Nous n'avons plus qu'une antithèse prolongée entre la mer et ses dangers, la terre et ses joies tranquilles. M. Krohn a pu signaler, dans cette pièce 477, quelques expressions employées par Pétrone.

V. 5, Illic immanes mors obvia solvit hiatus.
Cf. *De bello civ.*, 101, *rupto telluremsolvit hiatu*.

V. 7, Illic inter aquas urit sitis arida fauces.
Chap. 82, *Non bibit inter aquas* (*Tantalus*).

De telles amplifications ne sont d'ailleurs pas sans exemple dans le *Satiricon*.

---

1. Krohn, *op. cit.*, p. 85.

Les dangers de la mer et la sécurité du rivage, voilà le thème que traite aussi la pièce 478. Elle pouvait, comme la précédente, trouver sa place dans l'odyssée d'Encolpe et de ses compagnons que nous voyons, dans les fragments conservés, en proie aux fureurs de la mer. Ce ne devait pas être le seul épisode de ce genre. M. Krohn (p. 35, *op. cit.*) signale dans ces vers, comme étant de la langue du *Satiricon*, *attrita*, v. 8, *calcare*, 9. En tous cas, les vers, d'une allure aisée, sont dignes de Pétrone. J'y retrouve encore d'autres expressions dont il s'est servi : v. 3, *iratum mare*, chap. 114, l. 25, *iratum dividet mare*; v. 1, *nec cogere fata*; chap. 108, l. 19,

. . . . . Ei mihi fata
Ilos inter fluctus quis raptis evocat armis?

Trois distiques constituent la dernière pièce du *Codex Vossianus* mise sous le nom de Pétrone. (Riese, 479.)

Dans l'Anthologie de Burmann, elle est intitulée : *C. Petronii de venustate et gratia formæ*. « Ce n'est pas assez d'être belle et de se mirer en sa beauté ; la femme doit appeler l'art de plaire au secours de la nature ; propos piquants, charme du discours, sourires, qu'elle mette tout en œuvre ; la grâce est l'assaisonnement de la beauté, et on l'obtient à condition de la vouloir. » M. Krohn [1] rapproche pour l'*asyndeton* du vers 3 :

Dicta, sales, lusus, sermonis gratia, risus,

le vers 215 du *De bello civili* :

Arma, cruor, cædes, incendia totaque bella.

Les termes : *sermonis gratia*, v. 3, se lisent textuellement au chapitre 132, p. 99, l. 30 :

Sermonis puri non tristis gratia ridet.

Cf. v. 4. Vincunt, naturæ candidioris opus.

Chap. 132, l. 29. *Damnatisque novæ simplicitatis opus.*

Quant à la pensée, elle convient très bien à une Tryphène ou

1. *Op. cit.*, p. 36.

à une Circé. Cf. (Chap. 127, l. 28) *Hæc ipsa cum diceret, tanta gratia conciliabat vocem loquentis, tam dulcis sonus*, seq.

En résumé, il n'y a pas de raison positive pour réfuter l'attribution au moins du plus grand nombre de ces pièces à Pétrone, telle qu'elle est donnée par le *Codex Vossianus*. Quant à celles du *Codex Bellovacensis*, les arguments de M. Krohn nous semblent convaincants contre elles. Au surplus, nous n'avons tiré parti pour notre étude d'aucune des pièces du *Codex Vossianus*. Il faudrait savoir, pour les entendre sûrement et les apprécier, dans quelles circonstances, par quel interlocuteur elles étaient débitées. Si on est fondé à considérer ces fragments comme des épaves sauvées par les anthologies du naufrage des quatorze livres perdus, la généralité des réflexions morales ou des sentiments très impersonnels qui y sont exprimés ne nous permet pas d'y puiser quelques renseignements sur la matière de ces livres. On constate seulement la similitude du procédé de composition et de la facture. Nous trouvons dans le *Codex Vossianus* quatre pièces descriptives, 465, 471, 474, 477; deux fragments d'un style épique, 469, 475; deux épigrammes, 464, 468; une invective satirique, 472; une pièce probablement obscène d'intention, 473; quatre morceaux renfermant des moralités ou des conseils soutenus par des exemples, 467, 470, 478, 479. Or, chacun de ces genres est plus ou moins représenté dans le *Satiricon*.

APPENDICE II

Les noms propres dans le « Satiricon ».

Agathe (unguentarius) [ch. 74].	Ἀγάθων [1].	Se trouve fréquemment dans les inscriptions. *Corpus*, X, II, 557, 881, etc.
Agamemnon (ch. 3).	Ἀγαμέμνων.	Surnom emprunté à la mythologie, qui entraîne celui de l'*antescholarius* Ménélas.
Albucia (fgt VI).		L. Albucius, *Corpus*, X, II, 901. L. Albucius Celsus, *Corpus*, X, II, 902.
Apelles (ch. 64).	Ἀπελλῆς.	*Corpus*, X, II, 1403, 3877, 8056.
Ascyltos (ch. 6, sq.).	ἄσκυλτος, infatigable (ἀ-σκύλλω, écorcher).	Nom emprunté sans doute au caractère du personnage. Le *lutteur* infatigable (sens obscène).
Bargates (ch. 96).		Se trouve 7 fois dans le *Corpus*, par ex. 8214, Pompéi.
Carrio (esclave de Trimalchion) (ch. 70).	Καρίων.	Plaute, *Miles Gloriosus* : « Carrio, cocus ». Se trouve aussi dans les *Inscriptions*.

1. La nomenclature des noms grecs non accompagnés d'une traduction est empruntée au *Corpus Inscriptionum atticarum*, t. III, 2, *Inscriptiones atticæ aetatis Romanæ*, et au *Dictionnaire des noms propres grecs* de Pape et Benseler, 3e édit. (Brunswick, 1863-1870).

Carpus (ch. 36).	Κάρπος.	Cf. Martial, VI, 39, *villici Carpi*. Très fréquent dans le *Corpus*. Ex.: X, II, 2134, 2230, 5609, 6142, 6539, 7555, etc.
Cerberus (fgt VIII)	Κέρβερος.	Nom mythologique.
Chrysanthus (ch. 42).	Χρυσανθός.	Se trouve plusieurs fois comme surnom dans les *Inscriptions* ainsi que *Chrysanthis*.
Chrysis (ch. 128).	Χρυσίς.	Térence, *Andrienne*, « Chrysis, meretrix »; *Heautontim.*, « Chrysis ». « Trabea », fgt I, v. 3 (éd. Ribbeck). Ce surnom se trouve dans les *Inscriptions*.
Cicaro (ch. 46).		M. Buecheler fait de *cicaro* un nom commun. Freund dit a ce mot : « Selon Niebuhr (*Verm. Schrift.*), ce mot signifie bavard, *blatero*, et répond à l'italien *cicalone, chiaccherone*. »
Cinnamus (ch. 30)	Κίνναμος.	Se trouve plusieurs fois dans le *Corpus* (table des « Cognomina »). On y rencontre aussi : *Cinnamis*. Cf. Martial, VI, 17.
Circe (ch. 127).	Κίρκη.	Nom mythologique.
Corax (ch. 106).	Κόραξ.	Je ne trouve dans le *Corpus* que « Coracinus », X, II, 2428, 4924. En grec, le nom n'est pas rare.
Corinthus (ch. 50).	Κόρινθος.	Commun dans les inscriptions. *Corpus*, X, II, 1747, 4642, 8047, etc.

Crœsus (ch. 64).	Κροῖσος.	Nom historique.
Dædalus (cuisinier) [ch. 70].	Δαίδαλος.	Cf. Virgile, *Æn.*, VII, 282 : « dædala Circe » (= ingénieuse); de même Ennius : « dædala Minerva ». Et le passage même de Pétrone : « Non potest esse pretiosior homo... et ideo ingenio meo impositum est illi nomen bellissimum; nam Dædalus vocatur. » (Ch. 70.)
Dama (ch. 41).	Δᾶμας.	Se trouve plusieurs fois dans le *Corpus* comme « cognomen ». Comme nom d'un esclave. Horace, *Sat.*, 1, 6, 38; 2, 5, 18, 101; 2, 7, 54. — Martial, VI, 39; XII, 17.
Diogenes (ch. 38).	Διογένης.	Se trouve souvent dans le *Corpus* aux tables des « Cognomina ». Ami de M. Cælius Rufus. (Cic., *Fam.*, 2, 12, etc.)
Dionysos (ch. 41).	Διόνυσος.	Se trouve dans les *Inscriptions* comme surnom. Cf. *Dionysia*, célèbre danseuse romaine. (Cic., *Pro Rosc. Com.*, 8.)
Doris (ch. 126).	Δωρίς.	*Corpus*, X, II, 3097, 3416, etc.
Échion (ch. 65).	Ἐχίων.	Figure dans le *Corpus* comme « cognomen » (X, II, 3023, 6370, etc.). Cf. Juvénal, *Sat.*, VI, v. 75.

Encolpios (ch. 20, sq.).	Ἐγκόλπιος.	On lit une douzaine de fois « Encolpius » ou « Encolpus » aux tables des « Cognomina » du *Corpus*. Il y a un « Encolpus » dans *Martial*, I, 32, v. 48; c'est un esclave favori, un mignon. Cf. Lampride, *Alex. Sever.*, 17, « Referebat Encolpius, quo ille familiarissimo usus est ». Cf. *ibid.*, 48, etc.
Endymion (ch. 132).	Ἐνδυμίων.	Ainsi employé métaphoriquement pour désigner un beau jeune homme tendrement aimé, dans Juvénal, 10, 318, et dans Apulée, *Met.*, I, 12.
Eumolpos[1] (ch. 90).	Εὔμολπος.	Tous les surnoms commençant par *eu* sont fréquents dans les *Inscriptions*. Ici c'est le nom du poète légendaire Eumolpe, ou simplement l'adjectif : εὔμολπος, qui chante bien.
Euscios (fgt VIII).	Εὔσκιος.	Cf. εὔδιος, serein, qui a donné le surnom romain « Eudius » (*Inscriptions*); c'est étymologiquement le contraire de Euscios.
Fortunata (ch. 37).		*Inscriptions*. Cf. « Felix » surnom romain très fréquent.

1. Ce nom, selon Teuffel (*Rheinisches Museum*, 1846) serait, avec celui de Trimalchion, le seul qui ait été choisi par Pétrone pour caractériser le personnage. Il faut y joindre cependant les noms d'Œnothée, d'Agamemnon, de Ménélas, de Dédalus, de Proédinos, probablement aussi ceux d'Ascyltos et de Giton.

		On trouve aussi dans les *Inscriptions* : « Fortunalis, Fortunula, Fortunio ».
Gaius (ch. 62).		Prénom romain.
Ganymedes (ch. 44).	Γανυμήδης.	Se trouve comme surnom dans les *Inscriptions*.
Giton (9 sq.).	γείτων, voisin, qui a des rapports avec.	Faut-il voir un souvenir de ce nom dans l'épigramme d'Ausone, CVI : *In scabiosum Polygitonem ?* Dans cette épigramme il y a comme une réminiscence de Pétrone : V. 13-15 : *Defectos sic fama [viros*, sq. (Pétrone, ch. 139, l. 5 : Torum frequenti, sq.
Glyco (ch. 45).	Γλύκων.	Se trouve plusieurs fois comme « cognomen » dans le *Corpus*.
Gorgias (ch. 141).	Γοργίας.	« Cognomen » qui se rencontre aussi plusieurs fois dans le *Corpus*.
Habinnas (ch. 65).		N'existe pas sous cette forme dans le *Corpus*, mais on y rencontre les formes « Abina », V. 2, 6302 ; « Abinneus », X, 2, 8059, 185 ; « Abinnæus », XIV, 1413.
Hedyle (ch 113).	Ἡδύλη.	On trouve aussi dans les *Inscriptions* : « Hedylus », surnom. — « Hedylium », surnom de femme (dimi-

		nutif). Dans les *Inscriptions*, « Hedylalus » (ἡδυλάλος), « Hedymeles », etc. sont des noms d'esclaves. Cf. « Hedylium », nom d'une servante dans la *Cornicularia* de Plaute, citée par Non., 2, 608. « Hedymeles », nom d'un joueur de cithare dans Juvénal, 6, 383.
Hermeros (ch. 52)	Ἑρμέρως.	Fréquent dans les *Inscriptions*. *Corpus*, X, II, 1565, 1599, 2652, 8043. Cf. Martial, X, 83, etc.
Hermogenes (ch. 45).	Ἑρμογένης.	Surnom romain, par exemple d'un usurier dans Cic. (*Att.* 13, 24). Cf. Martial (XII, 29).
Hesus (ch. 104).		Divinité gauloise à qui on offrait du sang humain. (Lucain, 1, 445) : *horrensque feris altaribus* [*Hesus.* On prenait parfois comme surnoms des noms de dieux étrangers : ainsi on trouve « T. Saufeius *Mithres* ».
Iphis (ch. 63).	Ἶφις.	*Corpus*, X, II, Iphis et Ifis, 7087.
Lunas (ch. 29).		Surnom dans la « gens Popilia ».
Lichas (ch. 100).	Λίχας.	Nom grec mythologique ; se trouve dans les Inscriptions grecques. Cf. aussi *Corpus*, X, II, 1296, « Lyca ».

Lycurgus (ch. 117).	Λυκοῦργος.	Inscriptions grecques.
Mammea (ch. 45).	μάμμη, mère, aïeule, nourrice.	« Mammæa », mère de l'empereur Alexandre-Sévère. Dans les *Inscriptions* on trouve souvent « Mamma » signifiant mère, grand'mère ou nourrice.
Mannicius (ch. 95)		Cf. *Ephem. Epig*, t. I, 1872. *Tabula titulorum antiquissimorum*. (L. Manicl, M. f., 79.) On lit aussi les formes « Mannus et Manneus » aux tables des « Cognomina » des divers tomes.
Margarita (petite chienne) [ch. 64]	Μαργαρίτης.	Les *Inscriptions* nous donnent également les surnoms « Margaris, Margarus ».
Massa (ch. 69).		Surnom romain. (Plin., *Ep.* 3, 4; 7, 33, etc.)
Melissa (ch. 61).	Μέλιττα.	*Corpus*, X, II, 1495.
Menecrates (ch. 73).	Μενεκράτης.	Se trouve comme surnom dans les *Inscriptions*.
Menelaus (ch. 27)	Μενέλαος.	*Corpus*, III, 2, 2121, 5459. Je suppose que ce nom a été attiré ici par celui d'Agamemnon.
Menophila (ch. 70)	Μηνοφίλα.	« Menophilus » figure comme surnom dans les *Inscriptions*.
Mithridates (ch. 53).	Μιθριδάτης.	*Corpus*, X, II, 4075.

Mummius (ch. 52)		Nom d'une famille romaine.
Nasta, fermier (ch. 53).		*Corpus*, X, II, 926, 4636; Martial, IX, 83 : *Modo liberum esse jussi Nastam (servulus est mihi [paternus).*
Niceros (ch. 61).	Νικήρος.	« Niceros », nom d'un marchand de parfums. Martial, XII, 38; cf. VI, 55. Cf. dans les *Inscriptions* les surnoms « Nicephorus, Niceratus, Nicetas », etc., et « Phileros, Glyceros ».
Norbanus (ch. 45)	Norba, ville du Latium.	Surnom romain dans la « gens Vibia », et aussi dans la « gens Appia ». Se trouve fréquemment dans le *Corpus* aux tables des « Cognomina ». Cf. Martial, IX, 85.
Œnothea (ch. 134)	οἶνος, θεά.	Nom composé pour caractériser la vieille sorcière, et qui désigne ses habitudes d'ivrognerie.
Pannychis (ch. 25)	Πανυχίς.	On trouve comme surnom dans les *Inscriptions* « Pannychus ».
Pansa (ch. 47).	*pansa*, qui a les pieds larges.	Surnom romain très fréquent, par exemple : « C. Vibius Pansa » (Cic., *Fam.*, 10, 33).
Petractes[1] (ch. 52).	πετράκτης, dur comme une roche.	Ne se trouve pas dans le *Corpus*. On lit : « Petra » (X, II, 3387).

1. « Petraites », d'après le texte de M. Buecheler.

Philargyrus, esclave (ch. 70).	Φιλάργυρος.	Affranchi d'A. Torquatus (Cic., *Fam.*, 6, 1, 6). Esclave d'Atticus (Id., *Att.*, 9, 15).
Phileros (ch. 13).	Φιλέρως.	Surnom répandu. Cf. Cicéron, fgt cité par Asconius, *Pro Cornelio*, I, 16 : « res nota est, vulgare nomen esse Philerotis. » On le trouve fréquemment aux tables des « Cognomina » du *Corpus*. Cf. Martial, 11, 31.
Philomela (Buecheler) [ch. 140].	Φιλομήλη.	
Philumene.	Φιλουμένη.	On lit dans le *Corpus*, « Philumina », X, 2e partie, 1154. « Philumenus », *Inscript. pariet. Pompeianæ*, 3185, etc.
Plocamus (ch. 64)	Πλόκαμος.	On le trouve plusieurs fois aux tables des « Cognomina » du *Corpus*.
Polyænos (ch. 127).	Πολύαινος.	Surnom romain.
Pompeius (horti Pompeiani) [ch. 53].		Nom de famille romain.
Primigenius (ch. 46).		Cf. « Primigenia », surnom de la Fortune. (Cic., *Mein.*, 2, 41.)
Julius Proculus (ch. 38).		Nom et surnom romains très répandus dans les *Inscriptions*.
Proselenos (ch. 132).	προσέληνος, plus vieux que la lune, suranné.	Encore un terme qui caractérise la personne.

Psyche (ch. 20).	Ψυχή.	*Corpus*, II, 1546, 1711, 3005, 4567; X, II, 2716.
Quartilla (prêtresse de Priape) (ch. 16).		Se trouve dans les *Inscriptions* (*Corpus*, X, II, 365), ainsi que « Quartula, Quartina », comme surnom.
Safinius (ch. 44).		Se trouve dans les *Inscriptions*.
Scaurus (ch. 77).	σκαῦρος, qui a les os en saillie.	Surnom très commun dans la « gens Æmilia et Aurelia », et fréquent dans les *Inscriptions*.
Scintilla (ch. 66).		Surnom romain qui se trouve dans les *Inscriptions*.
Scissa (ch. 65).		Ne se trouve pas dans le *Corpus*.
Scylax (ch. 64).	Σκύλαξ.	Surnom romain dans les *Inscriptions*, X, II, 926. *Inscr. pariet. Pomp.*, 2508, etc.
Seleucus (ch. 42).	Σέλευκος.	*Corpus*, X, II, 1147, 2275, 2667, 3140, 3487, etc.
Serapa (astrologue) [ch. 76].	Σεραπᾶς.	Se trouve dans les *Inscriptions* comme surnom, ainsi que « Serapia, Serapodorus, Serapiacus », etc.
Stichus (esclave de Trimalchion) (ch. 77).	στίζω, marquer au fer rouge.	Cf. « Stichus », nom d'esclave dans la pièce de Plaute qui porte ce titre.
Syrus (histrio) (ch. 52).	Σύρος.	Cf. Térence, *Heaut.* : « Syrus, pædagogus » ; *Adelphes* : « Syrus, servus ».

Terentius (ch. 61).		Nom de famille romain.
Titus (ch. 45).		Prénom romain.
Trimalchio (ch. 26 sq).		Cf. « Malchio », dans Martial (l. III, ep. 82, *in Zoïlum*, v. 33); le Syrien Malchion dans Lucien (*Comment il faut écrire l'histoire*) et les tables de « cognomina » du *Corpus*, où « Malchio » se trouve une vingtaine de fois. Ce nom est sans doute d'origine asiatique. « Trimalchio » est une formation analogue à celle de Trissotin. Cf. « Triphallus », surnom de Priape.
Tryphæna (ch. 100).	Τρύφαινα.	Se trouve dans les *Inscriptions* ainsi que « Tryphenus ». *Corpus*, X, II, 690.

APPENDICE III

Rapprochements entre Pétrone et Apulée.

Nous croirions volontiers qu'Apulée avait lu le *Satiricon*. Il y a entre les deux auteurs une certaine parenté de vocabulaire et des rencontres d'expressions ou de situations qui peuvent n'être pas fortuites. Nous avons noté les plus saillantes dans le tableau qui suit :

Pétrone.	Apulée.
Chap. 6, l. 31. Accedo aniculam quandam..... et : rogo, inquam, mater, numquid scis ubi ego habitem ? Delectata est illa....	*Metam.*, I, 21. *Et de quadam anu caupona illico percontor.... parens optima, dic, oro....adrisit.*
Chap. 14, l. 24. Quid faciant logos, ubi sola pecunia regnat ? sq.	X, 33. *Quid ergo miramini.... si toti nunc judices sententias suas pretio mundinantur ?*
Chap. 18, l. 34. Bonum animum habere eum jussi.	X, 4. ....*et bonum caperet animum.*
Chap. 21, l. 22. Dari missionem (terme emprunté aux combats de gladiateurs). Cf. 108, p. 75, l. 6. Non dissimulata missione.	II, 17. *Hodierna pugna non habet missionem.*
Chap. 26, p. 19, l. 11. Abjecti in lectis.	III, 13. *Abjectus in lectulo meo.*

Chap. 62, l. 25. Sudor mihi per bifurcum volabat.	I, 13. *Sudore frigido miser perfluo, tremore viscera quatior, est grabatulus etiam succussus, etc.*
Chap. 98, p. 67, l. 10. Ita sternutavit, ut grabatum concuteret.	
Chap. 74, p. 50, l. 34. Ipse mihi asciam in crus impegi.	III, 22. *Meque sponte asciam cruribus meis inlidere compellis?*
Chap. 79, l. 15. Accedebat huc ebrietas.... Itaque cum hora paene tota per omnes scrupos gastrarumque eminentium fragmenta traxissemus cruentos pedes....	II, 31, 32. *Titubante vestigio domuitionem capesso..... ut vix improvidae noctis caligine liberati digitis pedum detunsis ob lapides hospitium defessi rediremus.*
Chap. 81, l. 23. Nam aut vir ego liberque non sum, aut....	V, 10. *Nec sum mulier.... nisi....*
Chap. 82, l. 30. Notavit me miles, sive ille planus fuit, sive nocturnus grassator, et, « quid tu », inquit, « commilito, ex qua legione es aut cujus centuriae ? »	IX, 39. *Miles e legione, factus mihi obvius, superbo atque arroganti sermone percontatur,* sq.
Chap. 94, l. 28. Cervicesque nodo condebam..... me utraque manu impulsum praecipitat super lectum.	VIII, 31. *Adrepto funiculo, mortem sibi nexu laqueo comparabat. Nec tamen latuit fidam uxorem ejus casus extremus mariti, sed funestum nodum violenter invadens manibus ambabus,* sq.
Chap. 95, l. 12. Fugere..... voluistis. Sed non impune : jam enim faxo sciatis.....	M. Segebade (*Observ. in Petr.*) dit : Apulée paraît s'être souvenu de ce passage quand il écrit (I, 25) : « *Sed non impune ; jam enim faxo scias.* »
Chap. 98, p. 67, l. 10. Ter continuo ita sternutavit, ut grabatum concuteret. Ad quem motum Eumolpus conversus salvere Gitona jubet.	IX, 23. *Interclusa spiritu diffluebat, ut que est ingenium vivacis metalli, crebras ei sternutationes commovebat... quod enim putaret (sonum maritus) ab eo profectum, solito sermone salutem ei fuerat imprecatus.*
Chap. 109, p. 76, l. 3. Alius exultantes quaerebat fuscina pisces,	XI, 8. *Nec qui, diversis harundinibus, alter aucupem cum visco,*

alius hamis blandientibus convellebat prædam repugnantem.... volucres, quas textis harundinibus peritus artifex tetigit. Illæ viscatis illigatæ viminibus, sq.	*alter piscatorem cum hamis induceret.*
Chap. 109, p. 76, l. 14: Quod summum formæ decus est, [cecidere capilli, Vernantesque comas tristis abegit [hiemps, sq.	II, 8. *Si cujuslibet eximiæ pulcherrimæque feminæ caput capillo spoliaveris et faciem nativa specie nudaveris, licet illa cælo dejecta, mari edita, fluctibus educta, licet, inquam, Venus ipsa fuerit.... calva processerit, placere non poterit nec Vulcano suo.*
Chap. 109, *ibid.*, l. 22. Levior æro vel rotundo horti tubere.	V, 9. *Cucurbita caliorem.*
Chap. 111, l. 29. Vitio gentis humanæ concupiit scire.	*Florides*, 4. *Propius accessit, ut cognosceret more ingenii humani, quisnam esset.*
Chap. 127, l. 27. Sine quo non potes vivere.	*Met.*, X, 21. *Et sine te jam vivere nequeo.*
Chap. 127, l. 30. Canere Sirenum concordiam.	V, 12. *In morem Sirenum.*
Chap. 128, l. 28. Nocte soporifera, sq.	IV, 27. *Nocturnæ visiones contrarios eventus nonnunquam pronuntiant*, sq.
Chap. 135, p. 102, l. 31. Digna sacris Hercules.	I, 23. *Qui non est aspernatus Hercules anus hospitium tenue.*
Fragm. XXVII. Lunæque senectus.	*Florides*, IV. *Lunæ.... vel senescentis dispendia.*

Nous sommes assez porté à voir dans ces analogies des réminiscences, et à penser, avec M. Segebade (*op. cit.*), qu'Apulée s'est, par endroits, inspiré de Pétrone, bien qu'il n'ait fait aucune allusion au *Satiricon*. On a vu d'ailleurs que l'objet et l'esprit de son roman sont fort différents.

APPENDICE IV

Rapprochements entre le texte de Pétrone et celui de Martial et de Juvénal.

Nous relevons ici les principaux rapports d'expressions et d'idées que l'on peut signaler entre certains chapitres du *Satiricon* et divers passages de Martial et de Juvénal, lesquels, il est vrai, ont pu se souvenir de Pétrone.

Pétrone.	Martial.
Chap. 10, p. 11, l. 2. Vitrea fracta.	L. I, ep. 42, v. 4. *Sulphurata [fractis Permutat vitreis.*
Chap. 26, l. 17. Trimalchio, lautissimus homo, sq.	Il est remarquable que Martial donne aussi le nom de Malchion à un amphitryon insolent. L. III, ep. 82, v. 33. *In Zoilum. Hos Malchionis putamur improbi [fastus.*
Chap. 27, l. 35. Trimalchio digitos concrepuit, ad quod signum matellam spado ludenti subjecit. Exonerata ille vesica....	Plus d'un autre trait dans cette épigramme fera songer à Trimalchion. V. 15-18. *Digiti crepantis signa [novit eunuchus,* sq. Cf. L. XIV, ep. 119. Matella fictilis. *Dum poscor crepitu digitorum.*

Chap. 28, l. 18. Super limen autem cavea pendebat aurea, in qua pica varia intrantes salutabat.	L. XIV, ep. 76. Pica. *Pica loquax [certa dominum te voce saluto.*
Chap. 32, l. 15. Trimalchio..... positusque inter cervicalia minutissima.	L. III, ep. 82, *In Zoilum*, v. 5, 6, 8. *Jacet occupato gallinatus in lecto: Effultus ostro, sericisque pulvinis.*
Chap. 33, l. 25. Ut deinde pinna argentea dentes perfodit.	*Stat exoletus, suggeritque ruc- [tanti Pinnas rubentes.....*
Chap. 34, l. 23. Falernum Opimianum.	L. I, ep. 27. *Testa sed antiqui [felix siccatur Opimi.* L. II, ep. 40. *.....quieque annus coxit Opimi.* L. IX, ep. 88. *Septem post calices Opimiani.* Cf. III, 26; XIII, 113, etc.
Chap. 40, l. 35. « Sophos » universi clamamus.	L. I, ep. 4. *Audieris cum grande sophos.* L. VI, ep. 18. *Quod tam grande [sophos clamat tibi turba togata, Non tu, Pomponi, cœna diserta [tua est.*
Chap. 46, l. 20. Quod si resilierit, destinavi illum artificii docere, aut tonstrinum aut præconem, aut certe causidicum.	L. V, ep. 56, *Ad Lupum. Artes [discere vult pecuniosas?.... Si duri puer ingenii videtur, Præconem facias, vel architec- [tum.*
Chap. 55, l. 23. Tuo palato clausus pavo pascitur Plumato amictus aureo Babylo- [nico.	L. XIII, ep. 70, Pavo. *Miraris [quoties gemmantes explicat alas, Et potes hunc sævo tradere, dure, [coco?*
Chap. 56. Les « Apophoreta ».	Déjà au temps d'Auguste, il y a des loteries de ce genre. (Suétone, *Aug.*, chap. 75.) A l'époque de Martial, elles sont très répandues. Il y a tout un livre d'épigrammes (XIV) sous le titre d'*Apophoreta*. La plupart

des lots énumérés par Pétrone s'y trouvent : 146, *cervical;* 55 et 79, *flagellum, flagra;* 31, *culter;* 67 et 71, *muscaria;* 8, *pugillares;* 65, *solæ;* 80, *ferulæ.* Joignons-y les *Xenia*, L. XIII : 18 et 19, *porri;* 80, *murænæ;* 92, *lepus;* 13, *betæ;* 54, *perna;* 106, *passum;* 22, *uva duracina.*

Chap. 83, l. 31. « Quare ergo », inquis, « tam malè vestitus es ? » P. 57, l. 4. Sola pruinosis horret facundia pannis.

L. III, ep. 38, *Ad Sertum. Omnes gelidis quicumque lacernis*
Sunt ibi, Nasones Virgiliosque cides.

L. VI, ep. 82. *Cur ergo, inquit, habes malas lacernas ?*

L. XII, ep. 36. *Algentem... togam.*

L. XIV, ep. 137. *Cum tegit algentes nostra lacerna togas.*

Chap. 92, l. 7. Pœne vapulavi, quia conatus sum circa solium sedentibus carmen recitare.

L. III, ep. 44, *In Ligurinum.*
Et stanti legis, et legis sedenti;
Currenti legis, et legis cacanti.
In thermas fugio; sonas ad aurem.

Chap. 107, p. 74, l. 15. Quæ salamandra supercilia tua exussit ?

L. II, ep. 66, *In Lalagen*, v. 7.
Hoc (caput) salamandra nolet, vel
sæva novacula nudet.

Chap. 109, p. 76, l. 20. ....Modo crinibus nitebas.

L. 17. Arcaque attritis ridet adusta pilis.

L. XII, ep. 38. *Crine nitens.*

L. V, ep. 49 *Nudum est in medio caput, nec ullus*
In longa pilus area notatur.

Chap. 117, l. 30. Imperamus Eumolpo, ut plurimum tussiat..... tabulasque testamenti omnibus mensibus renovet.

L. V, ep. 39, *In Carinum. Signa rarius, aut semel fac illud,*
Mentitur tua quod subinde tussis.

Chap. 119, v. 28, 29. Ponitur ac maculis imitatur vilius aurum Citrea mensa, etc.

L. XIV, ep. 89. Mensa Citrea.
Accipe felices, Atlantica munera, siluras;
Aurea qui dederit dona, minora dabit.

Chap. 119, v. 33. Ingeniosa gula [est.....	L. XIII, ep. 62. Gallina aïllis. *Pascitur et dulci facilis gallina [farina;* *Pascitur et tenebris. Ingeniosa [gula est.*
Chap. 120, v. 65, 66. Et quasi non [posset tot tellus ferre sepulcra, Divisit cineres.	L. V, ep. 74. *De Pompeio et filiis.* *Quid mirum tete si spargitur [orbe? jacere* *Uno non poterat tanta ruina loco.*
Chap. 132, p. 99, l. 28: Quid me constricta spectatis fronte [Catones, Damnatisque novæ simplicitatis [opus?	L. XI, ep. 2. *Triste supercilium, [durique severa Catonis Frons.....* *Quidquid et in tenebris non su- [mus, ite foras.*
	Cf. L. XI, ep. 15.
Ibid., l. 31. Quodque facit po- [pulus, candida lingua refert.	L. I, *Epistula ad lectorem. Absit a jocorum nostrorum simplicitate malignus interpres.*
Chap. 131. Fastoso.	L. X, ep. 13, 7. *Fastosæ.* L. XIII, ep. 102, 2. *Fastosum.*
Chap. 134, p. 101, l. 9.	L. VII, ep. 58, v. 3, 4. L. X, ep. 55, v. 5.
Chap. 135, p. 102, l. 17. Nec jam [calcato radiabat marmore terra.	L. XII, ep. 50. *Calcatusque tuo pede lucet onyx.*
Chap. 140, p. 108, l. 4. Nisi sacellos pro hamis in turbam mitterent.... sicut muta animalia cibo inescantur, sic homines non caperentur nisi spei aliquid morderent.	L. IV, ep. 56. *In Gargilianum.* *Sic avidis fallax indulget pisci- [bus hamus:* *Callida sic stultas decipit esca [feras.*
Chap. 141, l. 24. Fingo te... centies sestertium comesse.	L. V. ep. 70. *O quanta gula, centies comesse!*
Fr. XXIV. Non bene olet qui bene semper olet.	L. II, ep. 12. *Postremo non bene olet qui bene semper olet.*

Fr. XVIII. Petronius. « Affer nobis, inquit, alabastrum Cosmiani. »	Cosmus, parfumeur renommé au temps de Domitien, souvent mentionné par Martial. (L. I, ep. 88; L. III, ep. 55; L. XII, ep. 55; L. XIV, ep. 110.)

Une étude plus minutieuse de la langue de Martial et des mœurs qu'il nous représente établirait de nouveaux rapports entre l'épigrammatiste et Pétrone. Encore le vocabulaire obscène de l'épigrammatiste est-il beaucoup plus riche et plus cru que celui du romancier. Mais la même société a bien pu fournir à l'un et à l'autre les éléments de leurs tableaux satiriques ou réalistes.

La même comparaison serait utilement établie avec Juvénal. Voici un certain nombre des traits communs à Pétrone et au satirique, qu'elle nous révélerait.

Pétrone.	Juvénal.
Chap. 4, l. 33. Quod pueris placeret.	*Sat.*, X, v. 167. *Ut pueris placeas.*
Chap. 26, p. 19, l. 17. Et bucinatorem habet subornatum, ut subinde sciat quantum de vita perdiderit.	*Sat.*, X, v. 215, 216. *Clamore opus est, ut sentiat auris, Quem dicat venisse puer, quot nuntiet horas.*
Chap. 36 et 40. « Carpus » et le « barbatus » qui découpe le sanglier.	*Sat.*, V, 120 sq. *Structorem interea, ne qua indignatio desit, Saltantem spectes, et chironomunta volanti Cultello, donec peragat dictata magistri Omnia; nec minimo sane discrimine refert, Quo gestu lepores et quo gallina secetur.*
Chap. 37, p. 25, l. 6. Trimalchio fundos habet, qua milvi volant.	*Sat.*, IX, 54, 55. *Dic, passer, cui tot montes, tot prædia servas Apula, tot milvos intra tua pascua lassos?*

Chap. 68, l. 30. Servus..... proclamavit subito canora voce : « Interea medium Æneas », sq.	*Sat.*, XI, v. 180-182. *Conditor Iliados cantabitur atque Maronis Altisoni dubiam facientia carmina palmam. Quid refert, tales versus qua voce legantur?*
Chap. 93, l. 36. .....rosa cinnamum veretur.	*Sat.*, XI, 121, 122. *Nil rhombus, nil dama sapit; putere videntur Unguenta atque rosæ.*
Chap. 94, p. 61, l. 10. Raram facit mixturam cum sapientia forma.	*Sat.*, X, 297, 298. *Rara est adeo concordia formæ Atque pudicitiæ.*
Chap. 102, p. 70, l. 31. Et pertundo aures, ut imitemur Arabes.	*Sat.*, I, 104. *Natus ad Euphraten, molles quod in aure fenestræ Arguerint, licet ipse negem!*
Chap. 115, l. 35. Ite nunc mortales et magnis cogitationibus pectora impleto. Ite cauti....., sq.	*Sat.*, XII, 57 sq. *I nunc et ventis animam committe, dolato Confisus ligno, digitis a morte remotus Quattuor aut septem.....*
Chap. 118, l. 20. Refugiendum est ab omni verborum, ut ita dicam, vilitate.	*Sat.*, VII, 53. *Sed vatem egregium, cui non sit publica vena, Qui nihil expositum soleat deducere, nec qui Communi ferial carmen triviale moneta.*
Chap. 119, v. 1. Orbem jam totum... seq.	*Sat.*, XIV, 275 sq. *Aspice portus Et plenum magnis trabibus mare: plus hominum est jam In pelago. Veniet classis, quocumque vocarit Spes lucri, nec Carpathium Gætulaque tantum Æquora transiliet, sed longe Calpe relicta Audiet Herculeo stridentem gurgite solem.*
Chap. 120, v. 66. Hos gloria reddit honores.	*Sat.*, X, 187. *Has toties optata exegit gloria pœnas.*

Le début du *De bello civili* est une déclamation du même genre que celle de Juvénal.

Chap. 126, l. 13. Nec mathematicorum cælum curare soleo.	*Sat.*, VI, 553-555. *Chaldæis sed [major erit fiducia ; quidquid Dixerit astrologus, credent a fonte [relatum Hammonis.*
Chap. 126, l. 18. Quædam enim feminæ, sq.... Harena alios accendit....	C'est un des thèmes de la Sat. VI sur les femmes. Cf. v. 110 sq., 331, 332.
Chap. 137, l. 26. Quisquis habet [nummos, secura navigat aura, ... clausum possidet arca Jovem. Multa loquor : quod vis nummis [præsentibus opta, Et veniet....	*Sat.*, III, 143. *Quantum quisque [sua nummorum servat in arca, Tantum habet et fidei.* *Ibid.* 183, 184. *Quid te moror ? [omnia Romæ Cum pretio.*

Vu et lu,
en Sorbonne, le 9 juillet 1891,
par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,
A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Des principaux travaux ou articles relatifs à Pétrone qui ont été cités au cours de ce volume.

C. Beck, *The age of Petronius Arbiter.* (Cambridge, Massachusetts, 1856.)

— *The manuscripts of the sat. of Petr. Arb. described and collated.* (Cambridge, Massachusetts, 1863.)

— *Ueber die Leidner und Berner Hds. des Petr. und ihr Verhältniss zu einander.* (Philologus, XX, p. 293-301.)

G. Boissier, *L'Opposition sous les Césars. Un roman de mœurs sous Néron.* (Hachette.)

Boissonade, *Critique littéraire sous le premier Empire,* t. Ier. (Didier, 1863.)

F. Buecheler, *Petronii Arbitri Satirarum reliquiæ.* (Berlin, Weidmann, 1862.)

— *Idem* (Édition de 1882, *ibid.*)

P. Burmann, *Titi Petronii Arbitri Satyricon quæ supersunt cum integris doctorum virorum commentariis et notis Nicolai Heinsii et Guilielmi Goesii nunc primum editis,* etc. (Trajecti ad Rhenum apud Guilielmum Vande Water, MDCCIX.)

Chassang, *Histoire du roman dans l'antiquité.* (Didier.)

Cornelissen, *Ad Petronium.* (Mnémosyne, 1882.)

Friedlænder, In Königsberger Ind. lect. für 1860, fol. 61 sq.

— *Römische Satiriker.* (Jahresbericht von Bursian, 1886, p. 196.)

— *Petron's Gastmahl des Trimalcio.* (Deutsche Rundschau, Juin 1890.)

Gottschlich, *De Parodiis Senecæ apud Petronium.* (Miscellaneorum Philologicorum libellus zu Friderici Haase Jubiläum. Breslau, A. Neumann, 1863.)

A. von Guericke, *De linguæ vulgaris reliquiis apud Petronium et in inscriptionibus parietariis Pompeianis.* (Gumbinnen, 1875.)

De Guerle, *Recherches sceptiques sur Pétrone* (en tête de la traduction de Pétrone par Héguin de Guerle, collection Panckoucke).

Karl Friedrich HERMANN, *Ueber den Kunstsinn der Römer und deren Stellung in der Geschichte der alten Kunst.* (Göttingen, 1856.)

Martin HERTZ, *Analecta ad carminum Horatianorum historiam.* (Index scholarum in Universitate literarum Vratislaviensi, 1876-1880.)

KRAFFERT, *Neue Beiträge zur Kritik und Erklärung lateinischer Autoren.* (Verden, 1888.)

Ellmar KLEBS, *Zur Composition von Petronius Satiræ.* (Philologus, XXXI, 1889.)

KROHN, *Quæstiones ad Anthologiam latinam spectantes. Particula I. De Anthologiæ latinæ carminibus, quæ sub Petronii nomine ferunter.* (Halæ Saxonum, 1887.)

E. LUDWIG, *De Petronii sermone plebeio,* dissertatio inauguralis. (Marburgi, A. Koch, 1869.)

Th. H. MARTIN, Préface de la traduction de Teuffel (*Histoire de la littérature romaine*) par Bouillet et Pierson.

Th. MOMMSEN, *Trimalchio's Heimath und Grabschrift.* (Hermes, XIII, 1878.)

MÖSSLER, I. *Commentatio de Petronii poemate « De bello civili ».* (Breslau, Grass, Barth et Cie. 1842.)

— II. *Quæstionum Petronianarum specimen quo poema « De bello civili » cum « Pharsalia » Lucani comparatur.* (Hirschberg, Landolt, 1857.)

— III. *Quæstionum Petronianarum specimen alterum.* (Hirschberg, Wilhelm Pfund, 1865.)

— IV. *Quæstionum Petronianarum specimen tertium.* (Hirschberg, Wilhelm Pfund, 1870.)

NODOT, *Pétrone latin et français.* (Rotterdam, Leers, 1692.)

OTTO, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer.* (Teubner, 1890.)

Pierre PETIT, *Statilei apologia pro Petronii fragm.* (Burmann, édition de 1709, t. II.)

PÉTREQUIN, *Nouvelles Recherches historiques et critiques sur Pétrone.* (Paris, J. B. Baillière, 1869.)

A. RIESE, *Anthologia latina.* (Teubner, 1868.)

F. RITTER, *Zwei Werke des Petronius Arbiter.* (Rheinisches Museum, 1843.)

Erwin ROHDE, *Zu Petronius.* (Neue Jahrbücher für Philologie, p. 84. 1870.)

SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires,* t. III (dans l'article sur le Chevalier de Méré).

Gonsalo de SALAS, *Commenta.* (Burmann, édition de 1709, t. II.)

J. Segebade, *Observationes grammaticæ et criticæ in Petronium.* (Halle, 1880.)

Maurice Sourlau, *De deorum ministeriis in Pharsalia.* (Thèse latine pour le doctorat, 1885.)

Studer, *Ueber das Zeitalter des Petronius Arbiter.* (Rheinisches Museum, 1813, p. 50-92 et 202-223.)

Teuffel, *Noch einige Bedenken in Betreff des Petronius.* (Rheinisches Museum, 1846, p. 510-518.)

— *Histoire de la littérature romaine.* (Trad. Bonnard et Pierson, t. II, p. 231-235.)

Adrien de Valois, *De cena Trimalcionis dissertatio.* (Burmann, édition de 1709, t. II.)

Wehle, *Observationes criticæ in Petronium.* (Bonn, Henry et Cohen, 1861.)

E. Westerburg, *Petron und Lucan.* (Rheinisches Museum, 1883.)

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des auteurs grecs et latins cités dans ce volume.

(Les chiffres renvoient aux pages.)

Achille Tatius, 33, 36 à 38.
Afranius, 281, 282.
Alcée, 320, note 2.
Alexander Ætolos, 321.
Apulée, 9, note 2; 40 à 49, 52, 295. — Rapprochements avec Pétrone. Appendice III, 388 à 390.
Aristide de Milet, 33, 39.
Aristophane, 316, 353.
Aristote, 101.
Augustin (Saint), 281, note 1; p. 361, note 1.
Aulu-Gelle, 353.
Ausone, 131, 132, 339.
Boèce, 32.
Cæcilius, 282, note 4.
Calpurnius, 171, p. 365, note 3.
Catulle, 55, note 2; 56, note 1; 240, 268, 269.
Chariton d'Aphrodisias, 29, note 2; 31, note 1.
Cicéron, 76, 80, 83, 85, 87, 89 à 91, 101, 102, 104, 117, 212, note 1; 232, 246, note 1; 286 à 288, 291.
Claudien, 182, 222, note 1.
Cornelius Severus, 212.
Dion Chrysostome, 35.
Ennius, 172, 212, 366.
Eubée, 115.
Euripide 320

Florus, 175, 176.
Fronton, 81, 82, 210, note 2; 281, 301.
Fulgentius Planciades, 2, 8, 32, 302, 361.
Furius d'Antium, 212, note 1.
Hégémon, 115.
Héliodore, 33, 36, 37, 38.
Hérodas, 322, note 1.
Homère, 30, 316 à 320.
Horace, 70, note 1; 79, 82, 85, 86, 88 à 91, 101 à 103, 185, 229, 231, 233, note; 247 à 258, 278, note 1; 293, 302, 301.
Hosidius Geta, 130, note.
Hostius, 212.
Isidore de Séville, 362.
Jérome (Saint), 361.
Jeannes Lydus, 20, 339.
Julien (l'empereur), 32.
Juvénal, 182, 220, 238, note 3; 239, note 2; 278, note 1; 290, 296. — Rapprochements avec Pétrone, 385 à 397.
Lactantius Placidus, 365.
Laevius, 274.
Longus, 33, 35.
Lucain, 147 à 150, 161 à 163, 165, 171 à 201, 206 à 211, 215 à 218, 220, 222 à 226, 301.
Lucien, 115.
Lucilius, 63, note 1; 90, 228 à 230, 233 à 235, 250, note.
Lucius de Patras, 38, note 1; 45, note 1.
Lucrèce, 213 à 216; 361, 365.
Macrobe, 18, 19, 109.
Manilius, 269 à 273.
Marius Mercator, 338, 339.
Marius Victorius, 363.
Martial, 55, 172, 211, 238, note 3; 361. — Rapprochements avec Pétrone. Appendice IV, 391 à 395.
Martianus Capella, 31, 32.
Matron, 115.
Ménippe, 23, note 1.
Minucius Felix, 29, note 2; 301.
Naevius, 212.
Nicetas Eugenianus, 33.
Numitorius, 117, note.
Ovide, 29, note 3; 39, 51, 70, note 2; 88, 91, 92, 103, 101, 123, 182, 219, 220, 210, 212, 216, 217, 258 à 267, 277, 291, 336, note; 373, note.
Pedo Albinovanus, 212.
Perse, 82, note; 81, 88, 92, 273.
Pétrone. — Manuscrits, 1, 2. — Argument du *Satiricon*, 3 à 9. —

Hypothèses diverses sur l'objet du *Satiricon*, 10 à 16. — Le *Satiricon* n'est qu'un roman sous forme de *Ménippée*, 16 à 21. — Pétrone comparé aux auteurs de Ménippées, 21; aux romanciers grecs et à Apulée, 32 à 49. — Sa morale tout épicurienne, 51 à 55. — Son scepticisme et son impiété, 55 à 61. — Ses principes littéraires, 61 à 75. — Étude des passages du *Satiricon* relatifs aux lettres et rapprochements, 75 à 108. — De la parodie dans Pétrone, 109 à 117. — Parodies et imitations de Virgile, 117 à 132. — Le fragment de poème : *Trojæ halosis*, 132 à 149. — Le poème *De bello civili* comparé à la *Pharsale*, 149 à 226. — Le *Schedium* imité de Lucilius, 228 à 235. — La pièce imitée de Publilius Syrus, 235 à 239. — Les divers morceaux poétiques du *Satiricon*, 240 à 243. — Imitations de Lucrèce et d'Ovide dans les fragments de Pétrone, 243 à 247. — Ce que Pétrone doit à Horace, 247 à 258; à Ovide, 258 à 267. — Rapports avec les autres poètes latins, 268 à 273. — Les souvenirs de la littérature érotique et du théâtre, 273 à 283; — des prosateurs latins, Varron, Cicéron, etc., 283 à 291. — Pétrone et Sénèque, 291 à 311. — Les souvenirs des auteurs grecs, 312 à 320. — Théophraste, 312 à 315. — Homère, 316 à 320. — Hypothèse d'un roman grec imité par Pétrone, 321 à 325. — Conclusion sur la doctrine littéraire de Pétrone, 327, 328. — Ses jugements sur l'art, 328, 329. — Résumé sur l'imitation et la parodie dans le *Satiricon*, 329 à 332. — L'auteur du roman ne semble pas être le Pétrone dont parle Tacite, 332 à 340. — Revue des différentes hypothèses sur l'époque de Pétrone, 340 à 347. — Examen rapide des preuves intrinsèques, 347 à 350. — Arguments tirés de la langue et du style, 351 à 355. — Conclusion sur Pétrone, 356 à 358. — Étude des fragments de Pétrone et des pièces qui lui sont attribuées par le *Codex Isidorianus Bellovacensis*, ainsi que par le *Codex Vossianus*. Appendice I, 361 à 376. — Les noms propres dans le *Satiricon*. Appendice II, 377 à 387. — Rapprochements entre Pétrone et Apulée. Appendice III, 388 à 390. — Rapprochements entre le texte de Pétrone et celui de Martial et de Juvénal. Appendice IV, 391 à 397.

Phèdre, 250, 251.

Philon, 13, note 1.

Plaute, 172, 282, 283, 302.

Pline l'Ancien, 86, 100, 297, note, 301, 329, 349.

Pline le Jeune, 96, 235, note 1.

Properce, 29, note 2; 70, note 2; 211, 252, note 1; 268.

Publilius Syrus, 60, 235 à 239.

Quintilien, 23, note 1; 80, 91, 95, 97, 105, 211, 231, 280, note 3; 303.

Rabirius, 212.

Salluste, 171.

Sénèque le Philosophe, 26 à 31, 86, 87, 90, 91, 112, 113, 172, 181, note; 276, note 2; 291 à 311, 367.

Sénèque le Rhéteur, 75 à 80, 82, 81, 88, 99, 100, 102, 103, 291, 301, 305.
Servius, 211.
Sextilius Ena, 212.
Sidoine Apollinaire, 19, 361.
Silius Italicus, 101, 226, note.
Sisenna, 33, 39, 271, 275.
Sophron, 321.
Sophocle, 320.
Sotades, 321.
Stace, 118, 119, 172, 218, note 1; 220, note.
Suétone, 88, 189, 277, note 4.
Tacite, 10, 13, 61, 83, 91 à 98, 105, 107, 110, 171, 211; 333 à 337, 350.
Térence, 283, 298, note.
Terentianus Maurus, 20, 302, 303.
Théophraste, 312 à 315.
Tibulle, 180, 268, 298, 366, note.
Timon le Sillographe, 115.
Tite-Live, 81, 170, 173, 171, 288 à 291.
Titinius, 282.
Vacca, 117, 186.
Valère-Maxime, 172.
Varius, 213.
Varron, 21 à 26, 31, 63, note 1; 251, note; 281 à 286.
Velleius Paterculus, 175.
Virgile, 43, note 2; 103, 117, 118 à 145, 147, 154 à 156, 165 à 169, 182, 205 à 207, 214, 215, 219, 296, 326, note; 371, 372.
Xénophon d'Éphèse, 33, 38, note 2.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION. V

Chapitre I. — Argument du *Satiricon*. Caractère de l'œuvre . . 1

Chapitre II. — Morale et doctrine littéraire de Pétrone 51

Chapitre III. — La parodie et l'imitation dans Pétrone. — Virgile et Lucain 109

Chapitre IV. — Les souvenirs des autres poètes et des prosateurs latins. Horace, Ovide, Sénèque. — Les sources grecques. 227

Chapitre V. — Conclusion 327

Appendice I. — Examen des fragments de Pétrone (I-XXXIX, Buecheler) et des pièces qui lui sont attribuées par le *Codex Isidorianus Bellovacensis* et par le *Codex Vossianus*. . . . 361

Appendice II. — Les noms propres dans le *Satiricon*. 377

Appendice III. — Rapprochements entre Pétrone et Apulée . . 388

Appendice IV. — Rapprochements entre le texte de Pétrone et celui de Martial et de Juvénal. 391

Index alphabétique des principaux travaux ou articles relatifs à Pétrone qui ont été cités au cours de ce volume. 399

Table alphabétique des auteurs grecs et latins cités dans ce volume 403

Nancy, Imprimerie Berger-Levrault et Cie.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
JUL 25 2001
BOOK DUE

WIDENER
FEB 10 2001
CANCELLED
BOOK DUE

WIDENER
BOOK DUE
JAN 18
CANCELLED

CANCELLED
JAN 23 1991

WIDENER
SEP 10 1992
WIDENER
BOOK DUE

WIDENER
JUL 25 2001
SEP 10 1994
CANCELLED
BOOK DUE

3 2044 010 614 980